·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

gs

39 IX 39
III 17 VII 1(14

III 17 VII 1 (14

83483

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME QUATORZIEME.

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

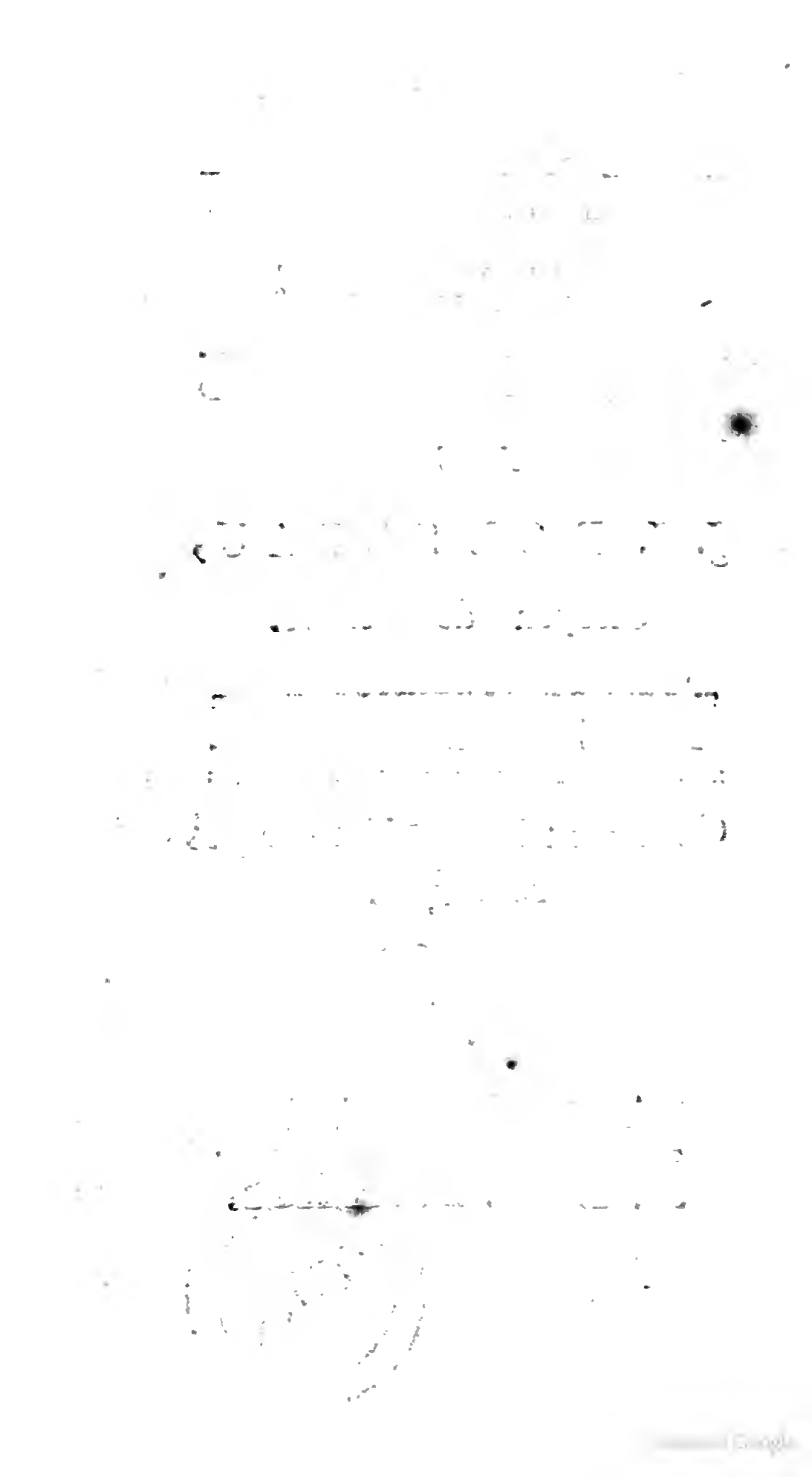
TOME QUATORZIEME.

Contenant le IVe. Volume des
Mélanges.

A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI
BIBLIOTECHE RIUNITE



MÉLANGES.

TOME QUATRIEME.

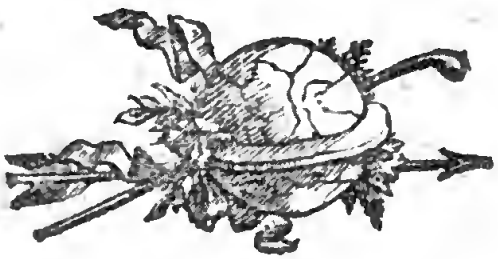
TRADUCTION

DU PREMIER LIVRE

DE L'HISTOIRE

DE

TACITE.



GENEVE.

M. DCC. LXXXI.

AVERTISSEMENT.

QUand j'eus le malheur de vouloir parler au Public, je ſentis le beſoin d'apprendre à écrire ; & j'oſai m'eſſayer ſur Tacite. Dans cette vue, entendant médiocrement le latin, & ſouvent n'entendant point mon Auteur, j'ai dû bien faire des contre-ſens particuliers ſur ſes penſées ; mais ſi je n'en ai point fait un général ſur ſon eſprit, j'ai rempli mon but ; car je ne cherchois pas à rendre les phraſes de Tacite, mais ſon ſtyle, ni de dire ce qu'il a dit en latin, mais ce qu'il eût dit en françois.

Ce n'eſt donc ici qu'un travail d'Ecolier, j'en conviens, & je ne le donne que pour tel : ce n'eſt de plus qu'un ſimple fragment, un eſſai, j'en conviens encore ; un ſi rude joûteur m'a bientôt laſſé. Mais ici les eſſais peuvent être admis en attendant mieux, & avant que d'avoir une bonne traduction complete, il faut ſupporter encore bien des thêmes. C'eſt une grande entrepriſe qu'une pareille traduction : quiconque en ſent aſſez la difficulté pour pouvoir la vaincre, perſévérera difficilement. Tout homme en état de ſuivre Tacite, eſt bientôt tenté d'aller ſeul :

C. CORNELII

TACITI

HISTORIARUM

LIBER I.

INitium mihi operis Ser. Galba iterum, T. Vinius conſules erunt. Nam poſt conditam urbem DCC. & XX. prioris ævi annos multi auctores retulerunt; dum res populi Romani memorabantur, pari eloquentiâ ac libertate. Poſtquam bellatum apud Actium, atque omnem poteſtatem ad unum conferri pacis interfuit; magna illa ingenia ceſſere. Simul veritas pluribus modis infracta; primùm inſcitiâ Reipublicæ ut alienæ, mox libidine aſſentandi, aut rurſus odio adverſus dominantes. Ita neutris cura poſteritatis, inter infenſos vel obnoxios. Sed ambitionem ſcriptoris facilè adverſeris: obtrectatio & livor pronis auribus accipiuntur; quippe adu-

TRADUCTION

DU PREMIER LIVRE

DE L'HISTOIRE DE TACITE.

JE commencerai cet ouvrage par le ſecond Conſulat de Galba & l'unique de Vinius. Les 720 premieres années de Rome ont été décrites par divers Auteurs avec l'éloquence & la liberté dont elles étoient dignes. Mais après la bataille d'Actium, qu'il fallut ſe donner un maître pour avoir la paix, ces grands génies diſparurent. L'ignorance des affaires d'une République devenue étrangere à ſes Citoyens, le goût effréné de la flatterie, la haine contre les chefs, altérerent la vérité de mille manieres; tout fut loué ou blâmé par paſſion, ſans égard pour la poſtérité : mais en démêlant les vues de ces Ecrivains, elle ſe prêtera plus volontiers aux traits de l'envie & de la

lationi fœdum crimen ſervitutis, malignitati falſa ſpecies libertatis ineſt. Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio nec injuriâ cogniti. Dignitatem noſtram à Veſpaſiano inchoatam, à Tito auctam, à Domitiano longiùs provectam non abnuerim; ſed incorruptam fidem profeſſis, nec amore quiſquam, & ſine odio dicendus eſt. Quòd ſi vita ſuppeditet, principatum divi Nervæ, & imperium Trajani, uberiorem ſecurioremque materiam ſenectuti ſepoſui: rarâ temporum felicitate, ubi ſentire quæ velis, & quæ ſentias dicere licet.

Opus aggredior opimum caſibus, atrox prœliis, diſcors ſeditionibus, ipsâ etiam pace ſævum. Quatuor principes ferro interempti. Tria bella civilia, plura externa, ac plerumque permixta proſperæ, in Oriente; adverſæ, in Occidente res. Turbatum Illyricum, Galliæ nutantes, perdomita Britannia, & ſtatim amiſſa; coortæ Sarmatarum ac Suevorum gentes, nobilitatus cladibus mutuis Dacus. Mota etiam propè Parthorum arma falſi Neronis ludibrio. Jam verò Italia novis cladibus, vel poſt

ſatire qui flatte la malignité par un faux air d'indépendance, qu'à la baſſe adulation qui marque la ſervitude & rebute par ſa lâcheté. Quant à moi, Galba, Vitellius, Othon ne m'ont fait ni bien ni mal : Veſpaſien commença ma fortune, Tite l'augmenta, Domitien l'acheva, j'en conviens ; mais un hiſtorien qui ſe conſacre à la vérité doit parler ſans amour & ſans haine. Que s'il me reſte aſſez de vie, je réſerve pour ma vieilleſſe la riche & paiſible matiere des regnes de Nerva & de Trajan ; rares & heureux tems où l'on peut penſer librement, & dire ce que l'on penſe !

J'entreprends une hiſtoire pleine de cataſtrophes, de combats, de ſéditions, terrible même durant la paix. Quatre Empereurs égorgés, trois guerres civiles, pluſieurs étrangeres & la plupart mixtes. Des ſuccès en orient, des revers en occident, des troubles en Illyrie ; la Gaule ébranlée, l'Angleterre conquiſe & d'abord abandonnée ; les Sarmates & les Sueves commençant à ſe montrer ; les Daces illuſtrés par de mutuelles défaites ; les Parthes joués par un faux Néron, tout prêts à

longam ſæculorum ſeriem repetitis, afflicta. Hauſtæ aut obrutæ urbes fecundiſſimæ Campaniæ oræ. Urbs incendiis vaſtata, conſumptis antiquiſſimis delubris, ipſo Capitolio civium manibus incenſo. Pollutæ cerimoniæ; magna adulteria; plenum exſiliis mare; infecti cædibus ſcopuli; atrocius in urbe ſævitum. Nobilitas, opes, omiſſi geſtique honores pro crimine, & ob virtutes certiſſimum exitium. Nec minus præmia delatorum inviſa quàm ſcelera: cùm alii ſacerdotia & conſulatus ut ſpolia adepti, procurationes alii & interiorem potentiam, agerent, verterent cuncta odio & terrore. Corrupti in dominos ſervi, in patronos liberti: & quibus deerat inimicus, per amicos oppreſſi.

Non tamen adeò virtutum ſterile ſæculum, ut non & bona exempla prodi-

prendre les armes ; l'Italie, après les malheurs de tant de ſiecles, en proie à de nouveaux déſaſtres dans celui-ci ; des Villes écraſées ou conſumées dans les fertiles régions de la Campanie ; Rome dévaſtée par le feu, les plus anciens temples brûlés, le Capitole même livré aux flammes par les mains des Citoyens, le culte profané, des adulteres publics, les mers couvertes d'exilés, les Iſles pleines de meurtres ; des cruautés plus atroces dans la capitale où les biens, le rang, la vie privée ou publique, tout étoit également imputé à crime, & où le plus irrémiſſible étoit la vertu. Les délateurs, non moins odieux par leurs fortunes que par leurs forfaits ; les uns faiſoient trophée du Sacerdoce & du Conſulat, dépouilles de leurs victimes, d'autres tout-puiſſans tant au-dedans qu'au-dehors, portant par-tout le trouble, la haine & l'effroi : les maîtres trahis par leurs eſclaves, les patrons par leurs affranchis ; & pour comble, enfin, ceux qui manquoient d'ennemis, opprimés par leurs amis mêmes.

Ce ſiecle ſi fertile en crimes ne fut pourtant pas ſans vertus. On vit des

derit. Comitatæ profugos liberos matres, ſecutæ maritos in exſilia conjuges, propinqui audentes, conſtantes generi, contumax etiam adverſus tormenta ſervorum fides. Supremæ clarorum virorum neceſſitates, ipſa neceſſitas fortiter tolerata, & laudatis antiquorum moribus pares exitus. Præter multiplices rerum humanarum caſus, cælo terràque prodigia, & fulminum monitus, & futurorum præſagia, læta, triſtia, ambigua, manifeſta. Nec enim unquam atrocioribus populi Romani cladibus, magiſve juſtis judiciis approbatum eſt, non eſſe curæ deis ſecuritatem noſtram, eſſe ultionem.

Ceterùm antequam deſtinata componam, repetendum videtur, qualis ſtatus urbis, quæ mens exercituum, quis habitus provinciarum, quid in toto terrarum orbe validum, quid ægrum fuerit: ut non modò caſus eventuſque rerum, qui plerumque, fortuiti ſunt, ſed ratio etiam cauſſæque noſcantur.

meres accompagner leurs enfans dans leur fuite, des femmes ſuivre leurs maris en exil, des parens intrépides, des gendres inébranlables, des eſclaves mêmes à l'épreuve des tourmens. On vit de grands hommes, fermes dans toutes les adverſités, porter & quitter la vie avec une conſtance digne de nos peres. A ces multitudes d'événemens humains ſe joignirent les prodiges du Ciel & de la Terre, les ſignes tirés de la foudre, les préſages de toute eſpece, obſcurs ou manifeſtes, ſiniſtres ou favorables. Jamais les plus triſtes calamités du Peuple Romain, jamais les plus juſtes jugemens du Ciel ne montrerent avec tant d'évidence que ſi les Dieux ſongent à nous, c'eſt moins pour nous conſerver que pour nous punir.

Mais avant que d'entrer en matiere, pour développer les cauſes des événemens qui ſemblent ſouvent l'effet du hazard, il convient d'expoſer l'état de Rome, le génie des armées, les mœurs des provinces, & ce qu'il y avoit de ſain & de corrompu dans toutes les régions du monde.

Finis Neronis, ut lætus primo gaudentium impetu fuerat, ita varios motus animorum, non modò in urbe apud patres, aut populum, aut urbanum militem, ſed omnes legiones duceſque, conciverat. Evulgato imperii arcano, poſſe principem alibi quàm Romæ fieri. Sed patres læti, uſurpatâ ſtatim libertate, licentiùs ut erga principem novum & abſentem; primores equitum proximi gaudio patrum; pars populi integra, & magnis domibus annexi clientes libertique damnatorum & exulum, in ſpem erecti. Plebs ſordida & circo ac theatris ſueta, ſimul deterrimi ſervorum, aut qui adeſis bonis, per dedecus Neronis alebantur, mæſti & rumorum avidi.

Miles urbanus longo Cæſarum ſacramento imbutus, & ad deſtituendum Neronem arte magis & impulſu, quam ſuo ingenio traductus, poſtquam neque dari donativum ſub nomine Galbæ promiſ-

Après les premiers tranſports excités par la mort de Néron, il s'étoit élevé des mouvemens divers non-ſeulement au Sénat, parmi le Peuple & les Bandes prétoriennes, mais entre tous les Chefs & dans toutes les Légions. Le ſecret de l'Empire étoit enfin dévoilé & l'on voyoit que le Prince pouvoit s'élire ailleurs que dans la Capitale. Mais le Sénat ivre de joie ſe preſſoit, ſous un nouveau Prince encore éloigné, d'abuſer de la liberté qu'il venoit d'uſurper. Les principaux de l'ordre équeſtre n'étoient gueres moins contens. La plus ſaine partie du peuple qui tenoit aux grandes maiſons, les cliens, les affranchis des proſcrits & des exilés ſe livroient à l'eſpérance. La vile populace qui ne bougeoit du Cirque & des Théâtres, les eſclaves perfides, ou ceux qui à la honte de Néron vivoient des dépouilles des gens de bien, s'affligeoient & ne cherchoient que des troubles.

La milice de Rome de tout tems attachée aux Céſars, & qui s'étoit laiſſée porter à dépoſer Néron plus à force d'art & de ſollicitations que de ſon bon gré, ne recevant point le donatif pro-

ſum, neque magnis meritis ac præmiis eundem in pace qui in bello locum, præventamque gratiam intelligit, apud principem à legionibus factum; pronus ad novas res, ſcelere inſuper Nymphidii Sabini Præfecti imperium ſibi molientis agitatur. Et Nymphidius quidem in ipſo conatu oppreſſus. Sed quamvis capite defectionis ablato; manebat pleriſque militum conſcientia: nec deerant ſermones, ſenium atque avaritiam Galbæ increpantium. Laudata olim & militari famâ celebrata ſeveritas ejus, angebat coaſpernantes veterem diſciplinam, atque ita XIIII. annis à Nerone aſſuefactos, ut haud minus vitia principum amarent, quàm olim virtutes verebantur. Acceſſit Galbæ vox pro Republica honeſta, ipſi anceps, legi à ſe militem, non emi. Nec enim ad hanc formam cetera erant.

Invalidum ſenem T. Vinius & Cornelius Laco, alter deterrimus mortalium, alter ignaviſſimus, odio flagitiorum oneratum, contemptu inertiæ deſtruebant.

mis au nom de Galba, jugeant, de plus, que les ſervices & les récompenſes militaires auroient moins lieu durant la paix, & ſe voyant prévenue dans la faveur du Prince par les Légions qui l'avoient élu, ſe livroit à ſon penchant pour les nouveautés, excitée par la trahiſon de ſon Préfet Nymphidius qui aſpiroit à l'Empire. Nymphidius périt dans cette entrepriſe ; mais après avoir perdu le chef de la ſédition, ſes complices ne l'avoient pas oubliée, & gloſoient ſur la vieilleſſe & l'avarice de Galba. Le bruit de ſa ſévérité militaire, autrefois ſi louée, alarmoit ceux qui ne pouvoient ſouffrir l'ancienne diſcipline, & quatorze ans de relâchement ſous Néron leur faiſoient autant aimer les vices de leurs Princes que jadis ils reſpectoient leurs vertus. On répandoit auſſi ce mot de Galba qui eût fait honneur à un Prince plus libéral, mais qu'on interprétoit par ſon humeur. Je ſais choiſir mes ſoldats & non les acheter.

Vinius & Lacon, l'un le plus vil & l'autre le plus méchant des hommes, le décrioient par leur conduite, & la haine de leurs forfaits retomboit ſur

Tardum Galbæ iter & cruentum, interfectis Cingonio Varrone consule designato, & Petronio Tupiliano consulari; ille ut Nymphidii socius, hic ut dux Neronis, inauditi atque indefensi, tamquam innocentes perierant. Introitus in urbem, trucidatis tot millibus inermium militum, infaustus omine, atque ipsis etiam qui occiderant, formidolosus. Inductâ legione Hispanâ, remanente eâ quam è classe Nero conscripserat, plena urbs exercitu insolito; multi adhoc numeri è Germaniâ ac Britanniâ & Illyrico, quos idem Nero electos præmissosque ad claustra Caspiarum, & bellum quod in Albanos parabat, opprimendis Vindicis cœptis revocaverat: ingens novis rebus materia, ut non in unum aliquem prono favore, ita audenti parata.

Forte congruerat, ut Clodii Macri & Fonteii Capitonis cædes nuntiarentur. Macrum in Africâ haud dubiè turbantem, Trebonius Garucianus procu-

ſon indolence. Cependant Galba venoit lentement & enſanglantoit ſa route. Il fit mourir Varron Conſul déſigné, comme complice de Nymphidius, & Turpilien Conſulaire, comme Général de Néron. Tous deux, exécutés ſans avoir été entendus & ſans forme de procès, paſſerent pour innocens. A ſon arrivée, il fit égorger par milliers les ſoldats déſarmés ; préſage funeſte pour ſon regne & de mauvais augure même aux meurtriers. La Légion qu'il amenoit d'Eſpagne, jointe à celle que Néron avoit levée, remplirent la Ville de nouvelles troupes qu'augmentoient encore les nombreux détachemens d'Allemagne, d'Angleterre & d'Illyrie, choiſis & envoyés par Néron aux portes Caſpiennes où il préparoit la guerre d'Albanie, & qu'il avoit rappellés pour réprimer les mouvemens de Vindex. Tous gens à beaucoup entreprendre, ſans chef encore, mais prêts à ſervir le premier audacieux.

Par haſard, on apprit dans ce même tems les meurtres de Macer & de Capiton. Galba fit mettre à mort le premier par l'Intendant Garucianus ſur

rator, juſſu Galbæ : Capitonem in Germaniâ, cùm ſimilia cœptaret, Cornelius Aquinus & Fabius Valens legati legionum interfecerant, antequam juberentur. Fuere qui crederent, Capitonem, ut avaritiâ & libidine fœdum ac maculoſum, ita cogitatione rerum novarum abſtinuiſſe : ſed à legatis bellum ſuadentibus, poſtquam impellere nequiverint, crimen ac dolum compoſitum ultrò : & Galbam mobilitate ingenii, an ne altiùs ſcrutaretur, quoquo modo acta, quia mutari non poterant, comprobaſſe. Ceterùm utraque cædes ſiniſtrè accepta : & inviſo ſemel principe, ſeu benè ſeu malè facta premunt. Jam afferebant venalia cuncta præpotèntes liberti. Servorum manus ſubitis avidæ, & tamquam apud ſenem feſtinantes; eademque novæ aulæ mala, æquè gravia, non æquè excuſata. Ipſa ætas Galbæ, & irriſui & faſtidio erat, aſſuetis juventæ Neronis, & imperatores formâ ac decore corporis (ut eſt mos vulgi) comparantibus.

l'avis certain de ſes mouvemens en Afrique, & l'autre commençant auſſi à remuer en Allemagne, fut traité de même avant l'ordre du Prince par Aquinus & Valens Lieutenans-généraux. Pluſieurs crurent que Capiton, quoique décrié pour ſon avarice & pour ſa débauche, étoit innocent des trames qu'on lui imputoit, mais que ſes Lieutenans s'étant vainement efforcés de l'exciter à la guerre, avoient ainſi couvert leur crime, & que Galba, ſoit par légéreté, ſoit de peur d'en trop apprendre, prit le parti d'approuver une conduite qu'il ne pouvoit plus réparer. Quoi qu'il en ſoit, ces aſſaſſinats firent un mauvais effet; car, ſous un Prince une fois odieux, tout ce qu'il fait, bien ou mal, lui attire le même blâme. Les affranchis, tout-puiſſans à la Cour, y vendoient tout; les eſclaves ardens à profiter d'une occaſion paſſagere, ſe hâtoient ſous un vieillard d'aſſouvir leur avidité. On éprouvoit toutes les calamités du regne précédent ſans les excuſer de même: il n'y avoit pas juſqu'à l'âge de Galba qui n'excitât la riſée & le mépris du peuple, accoutumé à la jeuneſſe de Néron, & à ne juger des Princes que ſur la figure.

Et hic quidem Romæ, tamquam in tantâ multitudine, habitus animorum fuit. E provinciis, Hiſpaniæ præerat Cluvius Rufus, vir facundus, &, pacis artibus, belli inexpertus. Galliæ, ſuper memoriam Vindicis, obligatæ recenti dono Romanæ civitatis, & in poſterum tributi levamento. Proximæ tamen Germanis exercitibus Galliarum civitates, non eodem honore habitæ, quædam etiam finibus ademptis, pari dolore commoda aliena ac ſuas injurias metiebantur. Germanici exercitus, quod periculoſiſſimum in tantis viribus, ſoliciti & irati ſuperbiâ recentis victoriæ, & metu, tamquam alias partes foviſſent. Tardè à Nerone deſciverant: nec ſtatim pro Galbâ Verginius; an imperare voluiſſet dubium: delatum ei à milite imperium conveniebat. Fonteium Capitonem occiſum, etiam qui queri non poterant, tamen indignabantur. Dux deerat, abducto Verginio per ſimulationem amicitiæ: quem non remitti, atque etiam reum eſſe, tamquam ſuum crimen accipiebant.

Telle étoit à Rome la diſpoſition d'eſprit la plus générale chez une ſi grande multitude. Dans les Provinces, Rufus, beau parleur, & bon chef en tems de paix, mais ſans expérience militaire, commandoit en Eſpagne. Les Gaules conſervoient le ſouvenir de Vindex & des faveurs de Galba, qui venoit de leur accorder le droit de Bourgeoiſie Romaine, & de plus, la ſuppreſſion des impôts. On excepta pourtant de cet honneur les villes voiſines des armées d'Allemagne, & l'on en priva même pluſieurs de leur territoire ; ce qui leur fit ſupporter avec un double dépit leurs propres pertes & les graces faites à autrui. Mais où le danger étoit grand à proportion des forces, c'étoit dans les armées d'Allemagne, fieres de leur récente victoire, & craignant le blâme d'avoir favoriſé d'autres partis ; car elles n'avoient abandonné Néron qu'avec peine ; Verginius ne s'étoit pas dabord déclaré pour Galba, &, s'il étoit douteux qu'il eût aſpiré à l'Empire, il étoit ſûr que l'armée le lui avoit offert : ceux mêmes qui ne prenoient aucun intérêt à Capiton, ne laiſſoient pas de murmurer de ſa mort. Enfin Verginius

Superior exercitus legatum Hordeonium Flaccum ſpernebat, ſenectâ ac debilitate pedum invalidum, ſine conſtantiâ, ſine auctoritate : ne quieto quidem milite, regimen ; adeò furentes infirmitate retinentis ultrò etiam accendebantur. Inferioris Germaniæ legiones diutiùs ſine conſulari fuere : donec, miſſu Galbæ, Vitellius aderat, cenſoris Vitellii ac ter conſulis filius. Id ſatis videbatur. In Britannico exercitu nihil irarum. Non ſanè aliæ legiones per omnes civilium bellorum motus, innocentiùs egerunt : ſeu quia procul, & Oceano diviſæ ; ſeu, crebris expeditionibus, doctæ hoſtem potiùs odiſſe. Quies & Illyrico : quamquam excitæ à Nerone legiones, dum in Italiâ cunctantur, Verginium legationibus adiſſent. Sed longis ſpatiis diſcreti exercitus, quod ſaluberrimum eſt ad continendam militarem fidem, nec vitiis nec viribus miſcebantur.

ayant

ayant été rappellé ſous un faux-ſemblant d'amitié, les troupes privées de leur Chef, le voyant retenu & accuſé, s'en offenſoient comme d'une accuſation tacite contre elles-mêmes.

Dans la haute Allemagne, Flaccus, vieillard infirme, qui pouvoit à peine ſe ſoutenir, & qui n'avoit ni autorité, ni fermeté, étoit mépriſé de l'armée qu'il commandoit; & ſes ſoldats, qu'il ne pouvoit contenir même en plein repos, animés par ſa foibleſſe, ne connoiſſoient plus de frein. Les Légions de la baſſe Allemagne reſterent longtems ſans Chef conſulaire; enfin Galba leur donna Vitellius dont le pere avoit été Cenſeur & trois fois Conſul; ce qui parut ſuffiſant. Le calme régnoit dans l'armée d'Angleterre, & parmi tous ces mouvemens de guerres civiles, les Légions qui la compoſoient furent celles qui ſe comporterent le mieux, ſoit à cauſe de leur éloignement & de la mer qui les enfermoit, ſoit que leurs fréquentes expéditions leur appriſſent à ne haïr que l'ennemi. L'Illyrie n'étoit pas moins paiſible, quoique ſes Légions appellées par Néron euſſent,

Oriens adhuc immotus. Syriam & quatuor legiones obtinebat Licinius Mucianus, vir ſecundis adverſiſque juxtà famoſus. Inſignes amicitias juvenis ambitioſè coluerat; mox atteritis opibus, lubrico ſtatu, ſuſpectâ etiam Claudii iracundiâ in ſecretum Aſiæ repoſitus, tam propè ab exſule fuit, quàm poſtea à principe. Luxuriâ, induſtriâ, comitate, arrogantiâ, malis bonisque artibus mixtus; nimiæ voluptates, cùm vacaret: quoties expedierat magnæ virtutes. Palàm laudares, ſecretà malè audiebant. Sed apud ſubjectos, apud proximos, apud collegas, variis illecebris potens: & cui expeditius fuerit tradere imperium, quàm obtinere. Bellum judaicum Flavius Veſpaſianus (ducem eum Nero delegerat) tribus legionibus adminiſtrabat. Nec Veſpaſiano adverſus Galbam votum, aut animus. Quippe T. filium ad veneratiònem cultumque ejus miſerat,

durant leur ſéjour en Italie, envoyé des deputés à Verginius. Mais ces armées, trop ſéparées pour unir leurs forces & mêler leurs vices, furent, par ce ſalutaire moyen, maintenues dans leur devoir.

Rien ne remuoit encore en Orient. Mucianus, homme également célebre dans les ſuccès & dans les revers, tenoit la Syrie avec quatre Légions. Ambitieux dès ſa jeuneſſe, il s'étoit lié aux Grands; mais bientôt voyant ſa fortune diſſipée, ſa perſonne en danger, & ſuſpectant la colere du Prince, il s'alla cacher en Aſie, auſſi près de l'exil qu'il fut enſuite du rang ſuprême. Uniſſant la molleſſe à l'activité, la douceur & l'arrogance, les talens bons & mauvais, outrant la débauche dans l'oiſiveté, mais ferme & courageux dans l'occaſion; eſtimable en public, blâmé dans ſa vie privée; enfin ſi ſéduiſant, que ſes inférieurs, ſes proches ni ſes égaux ne pouvoient lui réſiſter; il lui étoit plus aiſé de donner l'Empire que de l'uſurper. Veſpaſien choiſi par Néron, faiſoit la guerre en Judée avec trois Légions, & ſe montra ſi peu contraire à Galba, qu'il lui envoya Tite

ut ſuo loco memorabimus. Occultâ lege ſati, & oſtentis ac reſponſis deſtinatum Veſpaſiano liberiſque ejus imperium, poſt fortunam credidimus.

Ægyptum copiaſque quibus coërceretur, jam inde à divo Auguſto, equites Romani obtinent loco regum. Ita viſum expedire, provinciam aditu difficilem, annonæ fecundam, ſuperſtitione, ac laſciviâ diſcordem & mobilem, inſciam legum, ignaram magiſtratuum, domi retinere. Regebat tum Tiberius Alexander ejuſdem nationis. Africa, ac legiones in eâ, interfecto Clodio Macro, contentæ qualicumque principe, poſt experimentum domini minoris. Duæ Mauretaniæ, Rhætia, Noricum, Thracia, & quæ aliæ procuratoribus cohibentur, ut cuique exercitui vicinæ, ita in favorem aut odium contactu valentiorum agebantur. Inermes provinciæ, atque ipſa in primis Italia, cuicumque ſervitio expoſitæ, in pretium belli ceſſuræ erant. Hic fuit rerum Romanarum ſtatus, cùm Ser. Galba iterum, Titus Vinius conſules,

ſon fils pour lui rendre hommage & cultiver ſes bonnes graces, comme nous dirons ci-après. Mais leur deſtin ſe cachoit encore, & ce n'eſt qu'après l'événement qu'on a remarqué les ſignes & les oracles qui promettoient l'Empire à Veſpaſien & à ſes enfans.

En Egypte, c'étoit aux Chevaliers Romains, au lieu des Rois, qu'Auguſte avoit confié le commandement de la province & des troupes ; précaution qui parut néceſſaire dans un pays abondant en bled, d'un abord difficile, & dont le peuple changeant & ſuperſtitieux ne reſpecte ni magiſtrats ni loix. Alexandre, Egyptien, gourvernoit alors ce Royaume. L'Afrique & ſes Légions, après la mort de Macer, ayant ſouffert la domination particuliere, étoient prêtes à ſe donner au premier venu. Les deux Mauritanies, la Rhétie, la Norique, la Thrace, & toutes les Nations qui n'obéiſſoient qu'à des Intendans, ſe tournoient pour ou contre ſelon le voiſinage des armées & l'impulſion des plus puiſſans. Les Provinces ſans défenſe, & ſur-tout l'Italie, n'avoient pas même le choix de leurs fers & n'étoient que le prix des

inchoavere annum ſibi ultimum, Reipublicæ propè ſupremum.

Paucis poſt Kalendas Januarias diebus, Pompeii Propinqui procuratoris, è Belgicâ litteræ afferuntur, ſuperioris Germaniæ legiones, ruptâ ſacramenti raverentiâ, imperatorem alium flagitare, & Senatui ac Populo Romano arbitrium eligendi permittere, quo ſeditio mollius acciperetur. Maturavit ea res conſilium Galbæ, jam pridem de adoptione ſecum & cum proximis agitantis. Non ſanè crebrior totâ civitate ſermo per illos menſes fuerat; primùm licentiâ ac libidine talia loquendi, dein feſſâ jam ætate Galbæ. Paucis judicium, aut Reipublicæ amor: multi occultâ ſpe; prout quis amicus vel cliens hunc vel illum ambitioſis rumoribus deſtinabant, etiam in T. Vinii odium, qui in dies quanto potentior, eodem actu inviſior erat. Quippe hiantes in magnâ fortunâ amicorum cupiditates, ipſa Galbæ facilitas intendebat: cùm apud infirmum & cre-

vainqueurs. Tel étoit l'état de l'Empire Romain, quand Galba, Conſul pour la deuxieme fois, & Vinius ſon collegue, commencerent leur derniere année & preſque celle de la Republique.

Au commencement de Janvier, on reçut avis de Propinquus, Intendant de la Belgique, que les Légions de la Germanie ſupérieure, ſans reſpect pour leur ſerment, demandoient un autre Empereur, & que pour rendre leur révolte moins odieuſe, elles conſentoient qu'il fût élu par le Sénat & le Peuple Romain. Ces nouvelles accélérerent l'adoption dont Galba délibéroit auparavant en lui-même & avec ſes amis, & dont le bruit étoit grand depuis quelque tems dans toute la ville, tant par la licence des nouvelliſtes, qu'à cauſe de l'âge avancé de Galba. La raiſon, l'amour de la p[illegible], dictoient les vœux du petit [illegible]; mais la multitude paſſionnée nommant tantôt l'un, tantôt l'autre, chacun ſon protecteur ou ſon ami, conſultoit uniquement ſes deſirs ſecrets ou ſa haine pour Vinius, qui, devenant de jour en jour plus puiſſant, devenoit plus odieux en même

dulum minore metu, & majore præmio peccaretur.

Potentia principatus diviſa in T. Vinium conſulem, & Cornelium Laconem prætorii præfectum. Nec minor gratia Icelo Galbæ liberto, quem annulis donatum equeſtri nomine Martianum vocitabant. Hi diſcordes, & rebus minoribus ſibi quiſque tendentes, circa conſilium eligendi ſucceſſoris in duas factiones ſcindebantur. Vinius pro Othone, Laco atque Icelus conſenſu non tam unum aliquem fovebant, quàm alium. Neque erat Galbæ ignota Othonis ac T. Vinii amicitia, ex rumoribus nihil ſilentio tranſmittentium : quia Vinio vidua filia, cælebs Otho, ge[illegible] ac ſocer deſtinabantur. Credo & [illegible]icæ curam ſubiſſe, fruſtra à Nerone tranſlatæ, ſi apud Othonem relinqueretur ; namque Otho pueritiam incurioſè, adoleſcentiam petulanter egerat, gratus Neroni æmulatione luxus. Eoque jam Poppæam Sabinam principale ſcortum,

meſure ; car, comme ſous un maître infirme & crédule, les fraudes ſont plus profitables & moins dangereuſes, la facilité de Galba augmentoit l'avidité des parvenus, qui meſuroient leur ambition ſur leur fortune.

Le pouvoir du Prince étoit partagé entre le Conſul Vinius & Lacon, Préfet du Prétoire. Mais Icelus, affranchi de Galba, & qui ayant reçu l'anneau, portoit, dans l'ordre équeſtre, le nom de Marcian, ne leur cédoit point en crédit. Ces favoris, toujours en diſcorde, & juſques dans les moindres choſes, ne conſultant chacun que ſon intérêt, formoient deux factions pour le choix du ſucceſſeur à l'Empire. Vinius étoit pour Othon. Icelus & Lacon s'uniſſoient pour le rejetter, ſans en préférer un autre. Le Public, qui ne ſait rien taire, ne laiſſoit pas ignorer à Galba l'amitié d'Othon & de Vinius, ni l'alliance qu'ils projettoient entr'eux par le mariage de la fille de Vinius & d'Othon, l'une veuve & l'autre garçon ; mais je crois qu'occupé du bien de l'Etat, Galba jugeoit qu'autant eût valu laiſſer à Néron l'Empire, que de le donner à Othon. En effet, Othon

ut apud conſcium libidinum depoſuerat, donec Octaviam uxorem amoliretur. Mox ſuſpectum in eâdem Poppæâ in provinciam Luſitaniam ſpecie legationis ſepoſuit. Otho, adminiſtratâ provinciâ, primus in partes tranſgreſſus, nec ſegnis, & donec bellum fuit, inter præſentes ſplendidiſſimus, ſpem adoptionis ſtatim conceptam, acrius in dies rapiebat: faventibus pleriſque militum, pronâ in eum aulâ Neronis ut ſimilem.

Sed Galba, poſt nuntios Germanicæ ſeditionis, quamquam nihil adhuc de Vitellio certum, anxius quònam exercituum vis erumperet, ne urbano quidem militi confiſus, quod remedium unicum rebatur, comitia imperii tranſigit. Adhibitoque ſuper Vinium, ac Laconem, Mario Celſo conſule deſi-

négligé dans ſon enfance, emporté dans ſa jeuneſſe, ſe rendit ſi agréable à Néron par l'imitation de ſon luxe, que ce fut à lui, comme aſſocié à ſes débauches, qu'il confia Poppée, la principale de ſes courtiſanes, juſqu'à ce qu'il ſe fût défait de ſa femme Octavie; mais le ſoupçonnant d'abuſer de ſon dépôt, il le relégua en Luſitanie, ſous le nom de Gouverneur. Othon ayant adminiſtré ſa Province avec douceur, paſſa des premiers dans le parti contraire, y montra de l'activité; & tant que la guerre dura, s'étant diſtingué par ſa magnificence, il conçut tout d'un coup l'eſpoir de ſe faire adopter; eſpoir qui devenoit chaque jour plus ardent, tant, par la faveur des Gens de guerre, que par celle de la Cour de Néron, qui comptoit le retrouver en lui.

Mais ſur les premieres nouvelles de la ſédition d'Allemagne, & avant que d'avoir rien d'aſſuré du côté de Vitellius, l'incertitude de Galba ſur les lieux où tomberoit l'effort des armées & la défiance des troupes mêmes qui étoient à Rome, le déterminerent à ſe donner un collegue à l'Empire, comme

gnato, ac Ducennio Gemino præfecto urbis, pauca præfatus de ſua ſenectute, Piſonem Licinianum accerſiri jubet : ſeu propriâ dilectione, ſive, ut quidam tradiderunt, Lacone inſtante ; cui apud Rubellium Plautum exercita cum Piſone amicitia : ſed callidè ut ignotum fovebat, & proſpera de Piſone fama conſilio ejus fidem addiderat. Piſo M. Craſſo & Scribonià genitus, nobilis utrimque, vultu habituque moris antiqui, & æſtimatione rectâ ſeverus, deterius interpretantibus triſtior habetur. Ea pars morum ejus, quo ſuſpectior ſolicitis, adoptanti placebat.

Igitur Galba apprehensâ Piſonis manu, in hunc modum locutus fertur. *Si te privatus, lege curiata apud Pontifices, ut moris eſt, adoptarem; & mihi egregium erat tunc, Pompeii & M. Craſſi ſobolem in penates meos adſciſcere; & tibi inſigne, Sulpiciæ ac Lutatiæ decora, nobilitati tuæ adjeciſſe. Nunc me deorum hominumque conſenſu ad imperium vocatum, præ-*

à l'unique parti qu'il crût lui reſter à prendre. Ayant donc aſſemblé avec Vinius & Lacon, Celſus, Conſul déſigné, & Geminus, Préfet de Rome, après quelques diſcours ſur ſa vieilleſſe, il fit appeller Piſon, ſoit de ſon propre mouvement, ſoit ſelon quelques-uns, à l'inſtigation de Lacon, qui, par le moyen de Plautus, avoit lié amitié avec Piſon; & le portant adroitement ſans paroître y prendre intérêt, étoit ſecondé par la bonne opinion publique. Piſon, fils de Craſſus & de Scribonia tous deux d'illuſtres maiſons, ſuivoit les mœurs antiques; homme auſtere à le juger équitablement, triſte & dur ſelon ceux qui tournent tout en mal, & dont l'adoption plaiſoit à Galba, par le côté même qui choquoit les autres.

Prenant donc Piſon par la main, Galba lui parla, dit-on, de cette maniere: " Si, comme particulier, je „ vous adoptois, ſelon l'uſage, par- „ devant les Pontifes, il nous ſeroit ho- „ norable, à moi, d'admettre dans ma „ famille un deſcendant de Pompée & „ de Craſſus; à vous, d'ajouter à vo- „ tre nobleſſe celle des maiſons Luta- „ tienne & Sulpicienne. Maintenant,

clara indoles tua, & amor patriæ impulit, ut principatum, de quo majores noſtri armis certabant, bello adeptus, quieſcenti offeram; exemplo divi Auguſti, qui ſororis filium Marcellum, dein generum Agrippam, mox nepotes ſuos, poſtremò Tiberium Neronem privignum, in proximo ſibi faſtigio collocavit. Sed Auguſtus in domo ſucceſſorem quæſivit; ego, in Republicâ. Non quia propinquos aut ſocios belli non habeam: ſed neque ipſe imperium ambitione accepi, & judicii mei documentum ſint; non meæ tantùm neceſſitudines, quas tibi poſt poſui, ſed & tuæ. Eſt tibi frater pari nobilitate, natu major, dignus hac fortunâ, niſi tu potior eſſes. Ea ætas tua, quæ cupiditates adoleſcentiæ jam effugerit: ea vita, in quâ nihil præteritum excuſandum habeas fortunam adhuc tantùm adverſam tuliſti. Secundæ res acrioribus ſtimulis animos explorant: quia miſeriæ tolerantur felicitate corrumpimur. Fidem, libertatem, amicitiam, præcipua humani animi bona, tu quidem eâdem conſtantiâ retinebis: ſed alii per obſequium imminuent. Irrumpet adulatio, blanditiæ peſſimum veri affectus venenum, ſua cui-

„ appellé à l'Empire, du conſente-
„ ment des Dieux & des hommes, l'a-
„ mour de la Patrie & votre heureux
„ naturel me portent à vous offrir au
„ ſein de la paix ce pouvoir ſuprême que
„ la guerre m'a donné, & que nos an-
„ cêtres ſe ſont diſputés par les armes.
„ C'eſt ainſi que le grand Auguſte mit
„ au premier rang après lui, d'abord
„ ſon neveu Marcellus, enſuite Agrip-
„ pa ſon gendre, puis ſes petits-fils, &
„ enfin Tibere fils de ſa femme : mais
„ Auguſte choiſit ſon ſucceſſeur dans
„ ſa maiſon, je choiſis le mien dans la
„ République ; non que je manque de
„ proches ou de compagnons d'armes ;
„ mais je n'ai point moi-même brigué
„ l'Empire ; & vous préférer à mes pa-
„ rens & aux vôtres, c'eſt montrer
„ aſſez mes vrais ſentimens. Vous avez
„ un frere illuſtre, ainſi que vous, vo-
„ tre aîné, & digne du rang où vous
„ montez, ſi vous ne l'étiez encore
„ plus. Vous avez paſſé ſans reproche
„ l'âge de la jeuneſſe & des paſſions.
„ Mais vous n'avez ſoutenu juſqu'ici
„ que la mauvaiſe fortune ; il vous
„ reſte une épreuve plus dangereuſe à
„ faire en réſiſtant à la bonne : car l'ad-
„ verſité déchire l'ame ; mais le bon-

que utilitas. Etiam ego ac tu ſimpliciſſimè inter nos hodie loquimur ; ceteri, libentiùs cum fortunâ noſtrâ, quam nobiſcum. Nam ſuadere principi quod oporteat, multi laboris : aſſentatio erga principem quencumque ſine affectu peragitur.

Si immenſum imperii corpus ſtare ac librari ſine rectore poſſet, dignus eram, à quo Reſpublica inciperet. Nunc eò neceſſitatis jampridem ventum eſt, ut nec mea ſenectus conferre plus Populo Romano poſſit, quàm ſucceſſorem, nec tua plus juventa, quàm bonum principem. Sub Tiberio, & Caio, & Claudio, unius familiæ quaſi hereditas fuimus : loco libertatis erit, quod eligi cæpimus. Et finitâ Juliorum Claudiorumque domo, optimum quemque adoptio inveniet. Nam

„ heur la corrompt. Vous aurez beau
„ cultiver toujours avec la même conſ-
„ tance l'amitié, la foi, la liberté,
„ qui ſont les premiers biens de l'hom-
„ me; un vain reſpect les écartera
„ malgré vous. Les flatteurs vous ac-
„ cableront de leurs fauſſes careſſes,
„ poiſon de la vraie amitié, & chacun
„ ne ſongera qu'à ſon intérêt. Vous &
„ moi, nous parlons aujourd'hui l'un à
» l'autre avec ſimplicité; mais tous
» s'adreſſeront à notre fortune plutôt
» qu'à nous; car on riſque beaucoup
„ à montrer leur devoir aux Princes,
„ & rien à leur perſuader qu'ils le
„ font.

„ Si la maſſe immenſe de cet empire
„ eût pu garder d'elle-même ſon équi-
„ libre, j'étois digne de rétablir la Ré-
„ publique; mais depuis long-tems les
„ choſes en ſont à tel point, que tout
„ ce qui reſte à faire en faveur du Peu-
„ ple Romain, c'eſt, pour moi, d'em-
„ ployer mes derniers jours à lui choi-
„ ſir un bon maître, & pour vous,
„ d'être tel durant tout le cours des
„ vôtres. Sous les Empereurs précé-
„ dens l'Etat n'étoit l'héritage que
„ d'une ſeule famille; par nous le choix

generari & nasci à principibus, fortuitum, nec ultrà æstimatur: adoptandi judicium integrum; & si velis eligere, consensu monstratur. Sit ante oculos Nero, quem longâ Cæsarum serie tumentem, non Vindex cum inermi provinciâ, aut ego cum unâ legione; sed sua immanitas, sua luxuria cervicibus publicis depulere. Neque erat adhuc damnati principis exemplum. Nos bello, & ab æstimantibus asciti, cum invidiâ quamvis, egregii erimus. Ne tamen territus fueris, si duæ legiones in hoc concussi orbis motu nondum quiescunt. Ne ipse quidem ad securas res accessi: & auditâ adoptione, desinam videri senex, quod nunc mihi unum objicitur. Nero à pessimo quoque semper desiderabitur: mihi ac tibi providendum est, ne etiam à bonis desideretur. Monere diutius, neque temporis hujus, & impletum est omne consilium, si te bene elegi. Utilissimusque idem ac brevissimus bonarum malarumque rerum delectus est, cogitare quid aut volueris sub alio principe, aut nolueris. Neque enim hîc, ut in ceteris gentibus quæ regnantur, certa dominorum domus, ceteri servi: sed imperaturus es ho-

„ de ſes chefs lui tiendra lieu de liber-
„ té ; après l'extinction des Jules &
„ des Claudes, l'adoption reſte ouverte
„ au plus digne. Le droit du ſang &
„ de la naiſſance ne mérite aucune eſ-
„ time & fait un Prince au hazard :
„ mais l'adoption permet le choix &
„ la voix publique l'indique. Ayez tou-
„ jours ſous les yeux le ſort de Néron,
„ fier d'une longue ſuite de Céſars ; ce
„ n'eſt ni le pays déſarmé de Vindex,
„ ni l'unique Légion de Galba, mais
„ ſon luxe & ſes cruautés qui nous ont
„ délivrés de ſon joug, quoiqu'un Em-
„ pereur proſcrit fût alors un événe-
„ ment ſans exemple. Pour nous que
„ la guerre & l'eſtime publique ont éle-
„ vés, ſans mériter d'ennemis, n'eſpé-
„ rons pas n'en point avoir : mais après
„ ces grands mouvemens de tout l'Uni-
„ vers, deux Légions émues doivent
„ peu vous effrayer. Ma propre éléva-
„ tion ne fut pas tranquille, & ma
„ vieilleſſe, la ſeule choſe qu'on me
„ reproche, diſparoîtra devant celui
„ qu'on a choiſi pour la ſoutenir. Je
„ ſais que Néron ſera toujours regretté
„ des méchans ; c'eſt à vous & à moi
„ d'empêcher qu'il ne le ſoit auſſi des
„ gens de bien. Il n'eſt pas tems d'en

minibus, qui nec totam ſervitutem pati poſſunt nec totam libertatem. Et Galba quidem, hæc ac talia, tamquam principem faceret, ceteri tamquam cum facto loquebantur.

Piſonem ferunt ſtatim intuentibus, & mox conjectis in eum omnium oculis, nullum turbati, aut exſultantis animi motum prodidiſſe. Sermo erga patrem imperatoremque reverens, de ſe moderatus, nihil in vultu habituque mutatum: quaſi imperare poſſet magis, quàm vellet. Conſultatum inde, pro roſtris, an in ſenatu, an in caſtris adoptio nuncuparetur. Iri in caſtra placuit: honorificum id militibus fore, quorum favorem ut largi-

„ dire ici davantage & cela ſeroit ſu-
„ perflu ſi j'ai fait en vous un bon
„ choix. La plus ſimple & la meilleure
„ regle à ſuivre dans votre conduite,
„ c'eſt de chercher ce que vous auriez
„ approuvé ou blâmé ſous un autre
„ Prince. Songez qu'il n'en eſt pas ici
„ comme des Monarchies où une ſeule
„ famille commande & tout le reſte
„ obéit, & que vous allez gouverner
„ un Peuple qui ne peut ſupporter ni
„ une ſervitude extrême ni une entiere
„ liberté „. Ainſi parloit Galba en homme qui fait un ſouverain, tandis que tous les autres prenoient d'avance le ton qu'on prend avec un ſouverain déjà fait.

On dit que de toute l'aſſemblée qui tourna les yeux ſur Piſon, même de ceux qui l'obſervoient à deſſein, nul ne put remarquer en lui la moindre émotion de plaiſir ou de trouble. Sa réponſe fut reſpectueuſe envers ſon Empereur & ſon pere, modeſte à l'égard de lui-même; rien ne parut changé dans ſon air & dans ſes manieres; on y voyoit plutôt le pouvoir que la volonté de commander. On délibéra enſuite ſi la cérémonie de l'adoption ſe

tione & ambitu malè acquiri, ita per bonas artes haud ſpernendum. Circumſteterat interim palatium publica exſpectatio magni ſecreti impatiens, & malè coërcitam famam ſupprimentes augebant.

Quartum Idus Januarias fœdum imbribus diem, tonitrua & fulgura & cœleſtes minæ ultra ſolitum turbaverant. Obſervatum id antiquitus comitiis dirimendis, non terruit Galbam quo minus in caſtra pergeret: contemptorem talium ut fortuitorum, ſeu quæ fato manent, quamvis ſignificata, non vitantur. Apud frequentem militum concionem, imperatoriâ brevitate, adoptari à ſe Piſonem, more divi Auguſti, & exemplo militari, quo virum virum legeret, pronuntiat: ac ne diſſimulata ſeditio in majus crederetur, ultrò aſſeverat, quartam & duo vicesimam legiones, paucis ſeditionis auctoribus, non ultra verba ac voces

ſeroit devant le Peuple, au Sénat, ou dans le Camp. On préféra le Camp pour faire honneur aux troupes, comme ne voulant point acheter leur faveur par la flatterie ou à prix d'argent, ni dédaigner de l'acquérir par les moyens honnêtes. Cependant le Peuple environnoit le Palais impatient d'apprendre l'importante affaire qui s'y traitoit en ſecret, & dont le bruit s'augmentoit encore par les vains efforts qu'on faiſoit pour l'étouffer.

Le dix de Janvier le jour fut obſcurci par de grandes pluies accompagnées d'éclairs, de tonnerres & de ſignes extraordinaires du courroux céleſte. Ces préſages, qui jadis euſſent rompu les Comices ne détournerent point Galba d'aller au Camp. Soit qu'il les mépriſât comme des choſes fortuites, ſoit que les prenant pour des ſignes réels il en jugeât l'événement inévitable. Les gens de guerre étant donc aſſemblés en grand nombre, il leur dit dans un diſcours grave & concis, qu'il adoptoit Piſon à l'exemple d'Auguſte, & ſuivant l'uſage militaire qui laiſſe aux Généraux le choix de leurs Lieutenans. Puis, de peur que

erraſſe, & brevi in officio fore. Nec ullum orationi aut lenocinium addit, aut pretium. Tribuni tamen centurioneſque, & proximi militum, grata auditu reſpondent; per ceteros mæſtitia ac ſilentium, tamquam uſurpatam etiam in pace donativi neceſſitatem, bello perdidiſſent. Conſtat potuiſſe conciliari animos quantulâcumque parci ſenis liberalitate. Nocuit antiquus rigor & nimia ſeveritas, cui jam pares non ſumus.

Inde apud ſenatum non comptior Galbæ, non longior quàm apud milites ſermo: Piſonis comis oratio. Et patrum favor aderat, multi voluntate effuſius, qui noluerant mediè, ac plurimi obvio obſequio privatas ſpes agitantes, ſine publicâ curâ. Nec aliud ſequenti quatriduo (quod medium inter

ſon

ſon ſilence au ſujet de la ſédition ne la fît croire plus dangereuſe, il aſſura fort que n'ayant été formée dans la quatrieme & la dix-huitieme Légion que par un petit nombre de gens, elle s'étoit bornée à des murmures & des paroles, & que dans peu tout ſeroit pacifié. Il ne mêla dans ſon diſcours ni flatteries ni promeſſes. Les Tribuns, les Centurions & quelques ſoldats voiſins applaudirent, mais tout le reſte gardoit un morne ſilence ſe voyant privés dans la guerre du donatif qu'ils avoient même exigé durant la paix. Il paroît que la moindre libéralité arrachée à l'auſtere parſimonie de ce vieillard eût pu lui concilier les eſprits. Sa perte vint de cette antique roideur, & de cet excès de ſévérité qui ne convient plus à notre foibleſſe.

De-là s'étant rendu au Sénat, il n'y parla ni moins ſimplement, ni plus longuement qu'aux ſoldats. La harangue de Piſon fut gracieuſe & bien reçue; pluſieurs le félicitoient de bon cœur; ceux qui l'aimoient le moins avec plus d'affectation, & le plus grand nombre par intérêt pour eux-mêmes

adoptionem & cædem fuit) dictum à Piſone in publico, factumve.

Crebrioribus in dies Germanicæ defectionis nuntiis, & facili civitate ad accipienda credendaque omnia nova, cùm triſtia ſunt; cenſuerant patres mittendos ad Germanicum exercitum legatos; agitatum ſecreto, num & Piſo proficiſceretur, majore prætextu: illi auctoritatem ſenatus, hic dignationem Cæſaris laturus. Placebat & Laconem prætorii præfectum ſimul mitti. Is conſilio interceſſit. Legati quoque (nam ſenatus electionem Galbæ permiſerat) fœdâ inconſtantiâ nominati, excuſati, ſubſtituti, ambitu remanendi aut eundi, ut quemque metus vel ſpes impulerat.

Proxima pecuniæ cura. Et cuncta ſcrutantibus juſtiſſimum viſum eſt, inde repeti, ubi inopiæ cauſſa erat. Bis

ſans aucun ſouci de celui de l'Etat. Durant les quatre jours ſuivans qui furent l'intervalle entre l'adoption & la mort de Piſon, il ne fit ni ne dit plus rien en public.

Cependant les fréquens avis du progrès de la défection en Allemagne, & la facilité avec laquelle les mauvaiſes nouvelles s'accréditoient à Rome, engagerent le Sénat à envoyer une députation aux Légions révoltées ; & il fut mis ſecrétement en délibération, ſi Piſon ne s'y joindroit point lui-même pour lui donner plus de poids, en ajoutant la majeſté impériale à l'autorité du Sénat. On vouloit que Lacon, Préfet du Prétoire, fût auſſi du voyage; mais il s'en excuſa. Quant aux Députés, le Sénat en ayant laiſſé le choix à Galba, on vit, par la plus honteuſe inconſtance, des nominations, des refus, des ſubſtitutions, des brigues pour aller ou pour demeurer, ſelon l'eſpoir ou la crainte dont chacun étoit agité.

Enſuite il fallut chercher de l'argent; &, tout bien peſé, il parut très-juſte que l'Etat eût recours à ceux qui

& vicies mille ſeſtertium donationibus Nero effuderat. Appellari ſingulos juſſit, decumâ parte liberalitatis apud quemque eorum relictâ. At illis vix decumæ ſuper portiones erant : iiſdem erga aliena ſumptibus, quibus ſua prodegerant, cùm rapaciſſimo cuique ac perditiſſimo, non agri, aut fœnus, ſed ſola inſtrumenta vitiorum manerent. Exactioni XXX. equites Romani præpoſiti, novum officii genus, & ambitu ac numero oneroſum : ubique haſta, & ſector, & inquieta urbs auctionibus. Attamen grande gaudium, quòd tam pauperes forent quibus donaſſet Nero, quàm quibus abſtuliſſet. Exauctorati per eos dies tribuni, è prætorio Antonius Taurus, & Antonius Naſo : ex urbanis cohortibus Æmilius Pacenſis : è vigiliis, Julius Fronto. Nec remedium in ceteros fuit, ſed metus initium : tamquam per artem & formidinem ſinguli pellerentur, omnibus ſuſpectis.

l'avoient appauvri. Les dons versés par Néron montoient à plus de soixante millions. Il fit donc citer tous les donataires, leur redemandant les neuf dixiemes de ce qu'ils avoient reçu, & dont à peine leur restoit-il l'autre dixieme partie : car, également avides & dissipateurs, & non moins prodigues du bien d'autrui que du leur, ils n'avoient conservé, au lieu de terres & de revenus, que les instrumens ou les vices qui avoient acquis & consumé tout cela. Trente Chevaliers Romains furent prépossés au recouvrement ; nouvelle magistrature, onéreuse par les brigues & par le nombre. On ne voyoit que ventes, huissiers; & le peuple, tourmenté par ces vexations, ne laissoit pas de se réjouir de voir ceux que Néron avoit enrichis aussi pauvres que ceux qu'il avoit dépouillés. En ce même tems, Taurus & Nason Tribuns prétoriens, Pacensis Tribun des milices bourgeoises, & Fronto Tribun du guet ayant été cassés, cet exemple servit moins à contenir les Officiers qu'à les effrayer, & leur fit craindre qu'étant tous suspects, on ne voulût les chasser l'un après l'autre.

Interea Othonem, cui compoſitis rebus nulla ſpes, omne in turbido conſilium, multa ſimul exſtimulabant: luxuria etiam principi oneroſa, inopia vix privato toleranda, in Galbam ira, in Piſonem invidia. Fingebat & metum, quo magis concupiſceret. *Prægravem ſe Neroni fuiſſe; nec Luſitaniam rurſus aut alterius exſilii honorem expectandum: ſuſpectum ſemper inviſumque dominantibus, qui proximus deſtinaretur. Nocuiſſe id ſibi apud ſenem principem: magis nociturum apud juvenem, ingenio trucem, & longo exſilio efferatum. Occidi Othonem poſſe; proin agendum audendumque, dum Galbæ auctoritas fluxa, Piſonis nondum coaluiſſet. Opportunos magnis conatibus tranſitus rerum: nec cunctatione opus, ubi pernicioſior ſit quies, quàm temeritas. Mortem omnibus ex naturâ æqualem, oblivione apud poſteros, vel gloriâ diſtingui. Ac ſi nocentem innocentemque idem exitus maneat, acrioris viri eſſe, meritò perire.*

Cependant Othon, qui n'attendoit rien d'un gouvernement tranquille, ne cherchoit que de nouveaux troubles. Son indigence, qui eût été à charge même à des particuliers, ſon luxe qui l'eût été, même à des Princes, ſon reſſentiment contre Galba, ſa haine pour Piſon, tout l'excitoit à remuer. Il ſe forgeoit même des craintes pour irriter ſes deſirs. N'avoit-il pas été ſuſpect à Neron lui-même? Falloit-il attendre encore l'honneur d'un ſecond exil en Luſitanie ou ailleurs? Les Souverains ne voient-ils pas toujours avec défiance & de mauvais œil ceux qui peuvent leur ſuccéder? Si cette idée lui avoit nui près d'un vieux Prince, combien plus lui nuiroit-elle auprès d'un jeune homme naturellement cruel, aigri par un long exil! Que s'ils étoient tentés de ſe défaire de lui, pourquoi ne les préviendroit-il pas, tandis que Galba chanceloit encore, & avant que Piſon fût affermi? Les tems de criſe ſont ceux où conviennent les grands efforts, & c'eſt une erreur de temporiſer quand les délais ſont plus dangereux que l'audace. Tous les hommes meurent également, c'eſt la loi de la nature; mais la poſ-

Non erat Othonis mollis & corpori similis animus. Et intimi libertorum servorumque corruptiùs, quàm in privatâ domo habiti, aulam Neronis, & luxus, adulteria, matrimonia ceteraſque regnorum libidines, avido talium, si auderet, ut sua ostentantes; quiescenti, ut aliena exprobrabant: urgentibus etiam mathematicis, dum novos motus, & clarum Othoni annum observatione siderum affirmant, genus hominum potentibus infidum, sperantibus fallax, quod in civitate nostrâ & vetabitur semper, & retinebitur. Multos secreta Poppææ mathematicos, pessimum principalis matrimonii instrumentum, habuerant: è quibus Ptolomæus Othoni in Hispaniâ comes, cùm superfuturum eum Neroni promisisset, postquam ex eventu fides, conjecturâ jam & rumore, senium Galbæ, & juventam Othonis computantium, persuaserat fere, ut in imperium ascisceretur. Sed Otho tamquam peritiâ, & monitu fatorum prædicta accipiebat, cupidine in-

térité les diſtingue par la gloire ou l'oubli. Que ſi le même ſort attend l'innocent & le coupable, il eſt plus digne d'un homme de courage de ne pas périr ſans ſujet.

Othon avoit le cœur moins efféminé que le corps. Ses plus familiers eſclaves & affranchis, accoutumés à une vie trop licencieuſe pour une maiſon privée, en rappellant la magnificence du Palais de Néron, les adulteres, les fêtes nuptiales, & toutes les débauches des Princes, à un homme ardent après tout cela, le lui montroient en proie à d'autres par ſon indolence, & à lui s'il oſoit s'en emparer. Les Aſtrologues l'animoient encore en publiant que d'extraordinaires mouvemens dans les Cieux lui annonçoient une année glorieuſe. Genre d'hommes fait pour leurrer les Grands, abuſer les ſimples, qu'on chaſſera ſans ceſſe de notre ville, & qui s'y maintiendra toujours. Poppée en avoit ſecrétement employé pluſieurs qui furent l'inſtrument funeſte de ſon mariage avec l'Empereur. Ptolomée, un d'entre eux, qui avoit accompagné Othon, lui avoit promis qu'il ſurvivroit à Néron, & l'événe-

genii humani libentiùs obſcura credi. Nec deerat Ptolomæus, jam & ſceleris inſtinctor, ad quod facillimè ab ejuſmodi voto tranſitur.

Sed celeris cogitatio incertum an repens, ſtudia militum jam pridem ſpe ſucceſſionis, aut paratu facinoris affectaverat. In itinere, in agmine, in ſtationibus, vetuſtiſſimum quemque militum nomine vocans, ac memoriâ Neroniani comitatus, contubernales appellando, alios agnoſcere, quoſdam requirere, & pecuniâ aut gratiâ juvare: inſerendo ſæpiùs querelas, & ambiguos de Galbâ ſermones, quæque alia turbamenta vulgi. Labores itinerum, inopia commeatuum, duritia imperii, atrociùs accipiebantur: cùm Campaniæ lacus & Achaiæ urbes claſſibus adire ſoliti, Pyrenæum & Alpes, & immenſa viarum ſpatia, ægrè ſub armis eniterentur.

ment joint à la vieilleſſe de Galba, à la jeuneſſe d'Othon, aux conjectures & aux bruits publics, lui fit ajouter qu'il parviendroit à l'Empire. Othon, ſuivant le penchant qu'a l'eſprit humain de s'affectionner aux opinions par leur obſcurité même, prenoit tout cela pour de la ſcience & pour des avis du deſtin, & Ptolomée ne manqua pas, ſelon la coutume, d'être l'inſtigateur du crime dont il avoit été le Prophete.

Soit qu'Othon eût ou non formé ce projet, il eſt certain qu'il cultivoit depuis long-tems les gens de guerre, comme eſpérant ſuccéder à l'Empire ou l'uſurper. En route, en bataille, au camp, nommant les vieux Soldats par leur nom, &, comme ayant ſervi avec eux ſous Néron, les appellant *Camarades*, il reconnoiſſoit les uns, s'informoit des autres, & les aidoit tous de ſa bourſe ou de ſon crédit. Il entremêloit tout cela de fréquentes plaintes, de diſcours équivoques ſur Galba, & de ce qu'il y a de plus propre à émouvoir le peuple. Les fatigues des marches, la rareté des vivres, la dureté du commandement, il envenimoit tout, comparant les anciennes &

Flagrantibus jam militum animis, velut faces addiderat Mevius Pudens, è proximis Tigellini; is mobiliſſimum quemque ingenio, aut pecuniæ indigum, & in novas cupiditates præcipitem alliciendo, eò paulatim progreſſus eſt, ut per ſpeciem convivii, quoties Galba apud Othonem epularetur, cohorti excubias agenti, viritim centenos nummos divideret; quam velut publicam largitionem, Otho, ſecretioribus apud ſingulos præmiis, intendebat; adeò animoſus corruptor, ut Cocceio Proculo ſpeculatori de parte finium cum vicino ambigenti, univerſum vicini agrum ſuâ pecuniâ emptum dono dederit: per ſocordiam præfecti, quem nota pariter & occulta fallebant.

Sed tum è libertis Onomaſtum futuro ſceleri præfecit, à quo Barbium Proculum Teſſerarium ſpeculatorum, &

agréables navigations de la Campanie & des Villes Grecques avec les longs & rudes trajets des Pyrénées & des Alpes, où l'on pouvoit à peine ſoutenir le poids de ſes armes.

Pudens, un des confidens de Tigellinus, ſéduiſant diverſement les plus remuans, les plus obérés, les plus crédules, achevoit d'allumer les eſprits déjà échauffés des ſoldats. Il en vint au point que chaque fois que Galba mangeoit chez Othon, l'on diſtribuoit cent ſeſterces par tête à la cohorte qui étoit de garde, comme pour ſa part du feſtin; diſtribution que, ſous l'air d'une largeſſe publique, Othon ſoutenoit encore par d'autres dons particuliers. Il étoit même ſi ardent à les corrompre, & la ſtupidité du Préfet qu'on trompoit juſques ſous ſes yeux fut ſi grande, que ſur une diſpute de Proculus lancier de la garde avec un voiſin pour quelque borne commune, Othon acheta tout le champ du voiſin & le donna à Proculus.

Enſuite il choiſit pour chef de l'entrepriſe qu'il méditoit Onomaſtus un de ſes affranchis, qui, lui ayant amené

Veturium Optionem eorumdem perductos, poſtquam vario ſermone callidos, audaceſque cognovit, pretio & promiſſis onerat, datâ pecuniâ ad pertentandos plurium animos. Suſcepere duo manipulares imperium Populi Romani transferendum, & tranſtulerunt. In conſcientiam facinoris pauci aſciti, ſuſpenſos ceterorum animos, diverſis artibus ſtimulant; primores militum, per beneficia Nymphidii ut ſuſpectos: vulgus & ceteros, ira & deſperatione dilati toties donativi; erant quos memoria Neronis, ac deſiderium prioris licentiæ accenderet; in commune omnes metu mutandæ militiæ exterrebantur.

Infecit ea tabes legionum quoque & auxiliorum motas jam mentes, poſtquam vulgatum erat labare Germanici exercitus fidem. Adeoque parata apud malos ſeditio, etiam apud integros diſſimulatio fuit, ut poſtero Iduum die, redeuntem à cœnâ Othonem rapturi fuerint, niſi incerta noctis, & totâ urbe ſparſa militum caſtra, nec facilem inter temulentos conſenſum timuiſſent:

Barbius & Veturius, tous deux bas officiers des gardes, après les avoir trouvés à l'examen ruſés & courageux, il les chargea de dons, de promeſſes, d'argent pour en gagner d'autres, & l'on vit ainſi deux manipulaires entreprendre & venir à bout de diſpoſer de l'Empire Romain. Ils mirent peu de gens dans le ſecret, & tenant les autres en ſuſpens, ils les excitoient par divers moyens; les chefs comme ſuſpects par les bienfaits de Nymphidius, les ſoldats par le dépit de ſe voir fruſtrés du donatif ſi long-tems attendu: rappellant à quelques-uns le ſouvenir de Néron, ils rallumoient en eux le deſir de l'ancienne licence: enfin ils les effrayoient tous par la peur d'un changement dans la milice.

Si-tôt qu'on ſut la défection de l'armée d'Allemagne, le venin gagna les eſprits déjà émus des Légions & des Auxiliaires. Bientôt les mal-intentionnés ſe trouverent ſi diſpoſés à la ſédition, & les bons ſi tiedes à la réprimer, que le quatorze de Janvier, Othon revenant de ſouper eût été enlevé, ſi l'on n'eût craint les erreurs de la nuit, les troupes cantonnées par toute la

non Reipublicæ curâ, quam fœdare principis ſui ſanguine ſobrii parabant, ſed ne per tenebras, ut quiſque Pannonici vel Germanici exercitus militibus oblatus eſſet, ignorantibus pleriſque pro Othone deſtinaretur. Multa erumpentis ſeditionis indicia per conſcios oppreſſa; quædam apud Galbæ aures præfectus Laco eluſit, ignarus militarium animorum, conſiliique quamvis egregii, quod non ipſe afferret, inimicus, & adverſus peritos pervicax.

XVIII. Kalend. Febr. ſacrificanti pro æde Apollinis Galbæ, haruſpex Umbricius triſtia exta, & inſtantes inſidias, ac domeſticum hoſtem prædicit: audiente Othone (nam proximus aſtiterat) idque ut lætum è contrario, & ſuis cogitationibus proſperum interpretante. Nec multo poſt libertus Onomaſtus nuntiat, exſpectari eum ab architecto & redemptoribus; quæ ſignificatio coeuntium jam militum, & paratæ conjurationis convenerat. Otho, cauſſam digreſſus requirentibus; cùm emi

ville, & le peu d'accord qui regne dans la chaleur du vin. Ce ne fut pas l'intérêt de l'Etat qui retint ceux qui méditoient à jeûn de fouiller leurs mains dans le ſang de leur Prince, mais le danger qu'un autre ne fût pris dans l'obſcurité pour Othon par les ſoldats des armées de Hongrie & d'Allemagne qui ne le connoiſſoient pas. Les conjurés étoufferent pluſieurs indices de la ſédition naiſſante; & ce qu'il en parvint aux oreilles de Galba, fut élude par Lacon, homme incapable de lire dans l'eſprit des ſoldats, ennemi de tout bon conſeil qu'il n'avoit pas donné & toujours réſiſtant à l'avis des Sages.

Le quinze de Janvier, comme Galba ſacrifioit au Temple d'Apollon, l'Aruſpice Umbricius, ſur le triſte aſpect des entrailles, lui dénonça d'actuelles embûches & un ennemi domeſtique, tandis qu'Othon, qui étoit préſent, ſe réjouiſſoit de ces mauvais augures & les interprétoit favorablement pour ſes deſſeins. Un moment après, Onomaſtus vint lui dire que l'Architecte & les Experts l'attendoient; mot convenu pour lui annoncer l'aſſemblée des ſoldats & les apprêts de la conjuration.

ſibi prædia vetuſtate ſuſpecta, eoque priùs exploranda finxiſſet, innixus liberto, per Tiberianam domum in Velabrum, inde ad Miliarium aureum, ſub ædem Saturni pergit. Ibi tres & viginti ſpeculatores conſalutatum imperatorem, ac paucitate ſalutantium trepidum, & ſellæ feſtinanter impoſitum, ſtrictis mucronibus rapiunt. Totidem fermè milites in itinere aggregantur, alii conſcientiâ, plerique miraculo: pars clamore & gladiis, pars ſilentio, animum ex eventu ſumpturi.

Stationem in caſtris agebat Julius Martialis tribunus. Is magnitudine ſubiti ſceleris, ac corrupta latiùs caſtra, ac ſi contra tenderet, exitium metuens, præbuit pleriſque ſuſpicionem conſcientiæ. Antepoſuere ceteri quoque tribuni centurioneſque præſentia dubiis & honeſtis. Isque habitus animorum fuit, ut peſſimum facinus auderent pauci, plures vellent, omnes paterentur.

Othon fit croire à ceux qui demandoient où il alloit, que, prêt d'acheter une vieille maiſon de campagne, il vouloit auparavant la faire examiner ; puis, ſuivant l'affranchi à travers le Palais de Tibere au Vélabre, & de-là vers la colonne dorée ſous le Temple de Saturne, il fut ſalué Empereur par vingt-trois ſoldats, qui le placerent auſſi-tôt ſur une chaire curule, tout conſterné de leur petit nombre, & l'environnerent l'épée à la main. Chemin faiſant, ils furent joints par un nombre à-peu-près égal de leurs camarades. Les uns inſtruits du complot, l'accompagnoient à grands cris avec leurs armes, d'autres frappés du ſpectacle ſe diſpoſoient en ſilence à prendre conſeil de l'événement.

Le Tribun Martialis qui étoit de garde au camp, effrayé d'une ſi prompte & ſi grande entrepriſe, ou craignant que la ſédition n'eût gagné ſes ſoldats & qu'il ne fût tué en s'y oppoſant, fut ſoupçonné par pluſieurs d'en être complice. Tous les autres Tribuns & Centurions préférerent auſſi le parti le plus ſûr au plus honnête. Enfin, tel fut l'état des eſprits, qu'un petit nom-

Ignarus interim Galba & ſacris intentus, fatigabat alieni jam imperii deos : cùm affertur rumor rapi in caſtra, incertum quem ſenatorem, mox Othonem eſſe qui raperetur. Simul ex totâ urbe, ut quiſque obvius fuerat, alii formidinem augentes, quidam minora vero, ne tum quidem obliti adulationis. Igitur conſultantibus placuit pertentari animum cohortis, quæ in palatio ſtationem agebat, nec per ipſum Galbam, cujus integra auctoritas majoribus remediis ſervabatur : Piſo pro gradibus domus vocatos, in hunc modum allocutus eſt. *Sextus dies agitur, commilitones, ex quo ignarus futuri, & ſive optandum hoc nomen ſive timendum erat, Cæſar aſcitus ſum : quo domus noſtræ aut Reipublicæ fato, in veſtrâ manu poſitum eſt; non quia, meo nomine, triſtiorem caſum paveam, ut qui adverſa expertus cum maximè, ducam ne ſecunda quidem minus diſcriminis habere : patris & ſenatus & ipſius imperii vicem doleo, ſi nobis aut perire hodie neceſſe eſt; aut, quod*

bre ayant entrepris un forfait déteſtable, pluſieurs l'approuverent & tous le ſouffrirent.

Cependant Galba, tranquillement occupé de ſon ſacrifice, importunoit les Dieux pour un Empire qui n'étoit plus à lui, quand tout-à-coup un bruit s'éleva que les troupes enlevoient un Sénateur qu'on ne nommoit pas, mais qu'on ſut enſuite être Othon. Auſſi-tôt on vit accourir des gens de tous les quartiers, & à meſure qu'on les rencontroit, pluſieurs augmentoient le mal & d'autres l'exténuoient, ne pouvant en cet inſtant même renoncer à la flatterie. On tint conſeil, & il fut réſolu que Piſon ſonderoit la diſpoſition de la cohorte qui étoit de garde au Palais, réſervant l'autorité encore entiere de Galba pour de plus preſſans beſoins. Ayant donc aſſemblé les ſoldats devant les degrés du Palais, Piſon leur parla ainſi: " Compagnons, il y a ſix jours „ que je fus nommé Céſar ſans prévoir „ l'avenir & ſans ſavoir ſi ce choix „ me ſeroit utile ou funeſte. C'eſt à „ vous d'en fixer le ſort pour la Répu„ blique & pour nous; ce n'eſt pas „ que je craigne pour moi-même,

æquè apud bonos miſerum eſt, occidere. Solatium proximi motus habebamus, incruentam urbem & res ſine diſcordiâ tranſlatas. Proviſum adoptione videbatur, ut ne poſt Galbam quidem bello locus eſſet.

Nihil arrogabo mihi nobilitatis aut modeſtiæ; neque enim relatu virtutum, in comparatione Othonis, opus eſt. Vitia, quibus ſolis glòriatur, evertêre imperium etiam cùm amicum imperatoris ageret. Habitune & inceſſu; an illo muliebri ornatu, mereretur imperium? Falluntur, quibus luxuria ſpecie liberalitatis imponit. Perdere iſte ſciet, donare neſciet. Stupra nunc, & comeſſationes, & feminarum cætus, voluit animo; hæc principatus præmia putat, quorum libido ac voluptas, penes ipſum ſit; rubor ac dedecus, penes omnes. Nemo enim unquam imperium flagitio quæſitum bonis arti-

„ trop inſtruit par mes malheurs à ne
„ point compter ſur la proſpérité.
„ Mais je plains mon Pere, le Sénat
„ & l'Empire, en nous voyant réduits
„ à recevoir la mort ou à la donner ;
„ extrémité non moins cruelle pour
„ des gens de bien, tandis qu'après
„ les derniers mouvemens on ſe félici-
„ toit que Rome eût été exempte de
„ violence & de meurtres, & qu'on eſ-
„ péroit avoir pourvu par l'adoption à
„ prévenir toute cauſe de guerre après
„ la mort de Galba.

„ Je ne vous parlerai ni de mon
„ nom ni de mes mœurs ; on a peu be-
„ ſoin de vertus pour ſe comparer à
„ Othon. Ses vices, dont il fait toute
„ ſa gloire, ont ruiné l'Etat quand il
„ étoit ami du Prince. Eſt-ce par ſon
„ air, par ſa démarche, par ſa parure
„ efféminée qu'il ſe croit digne de
„ l'Empire ? On ſe trompe beaucoup,
„ ſi l'on prend ſon luxe pour de la li-
„ béralité. Plus il ſaura perdre, &
„ moins il ſaura donner. Débauches,
„ feſtins, attroupemens de femmes,
„ voilà les projets qu'il médite, &,
„ ſelon lui, les droits de l'Empire,
„ dont la volupté ſera pour lui ſeul,

bus exercuit. Galbam conſenſus generis humani ; me Galba, conſentientibus vobis, Cæſarem dixit. Si Respublica, & ſenatus, & populus, vana nomina ſunt, veſtrâ, commilitones, intereſt, ne imperatorem peſſimi faciant.

Legionum ſeditio adverſum duces ſuos audita eſt aliquando : veſtra fides famaque illæſa ad hunc diem manſit ; & Nero quoque vos deſtituit, non vos Neronem, Minus XXX. transfugæ & deſertores, quos centurionem aut tribunum ſibi eligentes nemo ferret imperium aſſignabunt ? Admittitis exemplum ? & quieſcendo commune crimen facitis ? Tranſcendet hæc licentia in provincias : & ad nos ſcelerum exitus, bellorum ad vos pertinebunt. Nec eſt plus quod pro cæde principis, quàm quod innocentibus datur ; ſed proinde à nobis donativum ob fidem, quàm ab aliis pro facinore accipietis.

„ la

„ la honte & le déshonneur pour tous ;
„ car jamais ſouverain pouvoir acquis
„ par le crime ne fut vertueuſement
„ exercé. Galba fut nommé Céſar par
„ le genre-humain, & je l'ai été par
„ Galba de votre conſentement : Com-
„ pagnons, j'ignore s'il vous eſt indif-
„ férent que la République, le Sénat
„ & le Peuple ne ſoient que de vains
„ noms, mais je ſais au moins qu'il
„ vous importe que des ſcélérats ne
„ vous donnent pas un Chef.

„ On a vu quelquefois des Légions
„ ſe révolter contre leurs Tribuns. Juſ-
„ qu'ici votre gloire & votre fidélité
„ n'ont reçu nulle atteinte, & Néron
„ lui-même vous abandonna plutôt
„ qu'il ne fut abandonné de vous.
„ Quoi ! verrons-nous une trentaine au
„ plus de déſerteurs & de transfuges à
„ qui l'on ne permettroit pas de ſe choi-
„ ſir ſeulement un Officier, faire un
„ Empereur ? Si vous ſouffrez un tel
„ exemple, ſi vous partagez le crime
„ en le laiſſant commettre, cette li-
„ cence paſſera dans les provinces ;
„ nous périrons par les meurtres &
„ vous par les combats, ſans que la

Dilapſis ſpeculatoribus, cetera cohors non aſpernata concionantem, ut turbidis rebus evenit, forte magis, & nonnullo adhuc conſilio, parat ſigna, quod poſtea creditum eſt, inſidiis & ſimulatione. Miſſus & Celſus Marius ad electos Illyrici exercitus, Vipſanii in porticu tendentes. Præceptum Amulio Sereno & Domitio Sabino primipilaribus, ut Germanicos milites è Libertatis atrio accerſerent. Legioni claſſicæ diffidebat, infeſtæ ob cædem commilitonum, quos primo ſtatim introitu trucidaverat Galba. Pergunt etiam in caſtra prætorianorum tribuni Cerius Severus, Subrius Dexter, Pompeius Longinus, ſi incipiens adhuc & nondum adulta ſeditio melioribus conſiliis flecteretur. Tribunorum Subrium & Cerium milites adorti minis, Longinum manibus coercent, exarmantque: quia non ordine militiæ, ſed è Galbæ amicis,

„ ſolde en ſoit plus grande pour avoir
„ égorgé ſon Prince, que pour avoir
„ fait ſon devoir : mais le donatif n'en
„ vaudra pas moins reçu de nous pour
„ le prix de la fidélité, que d'un autre
„ pour le prix de la trahiſon „.

Les Lanciers de la garde ayant diſparu, le reſte de la cohorte, ſans paroître mépriſer le diſcours de Piſon ſe mit en devoir de préparer ſes Enſeignes plutôt par haſard, &, comme il arrive en ces momens de trouble, ſans trop ſavoir ce qu'on faiſoit, que par une feinte inſidieuſe comme on l'a cru dans la ſuite. Celſus fut envoyé au détachement de l'armée d'Illyrie vers le Portique de Vipſanius. On ordonna aux Primipilaires Serenus & Sabinus d'amener les ſoldats Germains du Temple de la liberté. On ſe défioit de la Légion marine, aigrie par le meurtre de ſes ſoldats que Galba avoit fait tuer à ſon arrivée. Les Tribuns Cerius, Subrinus & Longinus, allerent au Camp Prétorien pour tâcher d'étouffer la ſédition naiſſante, avant qu'elle eût éclaté. Les ſoldats menacerent les deux premiers; mais Longin fut maltraité & déſarmé, parce qu'il n'avoit pas paſſé par les grades

fidus principi ſuo, & deſciſcentibus ſuſpectior erat. Legio claſſica nihil cunctata prætorianis adjungitur. Illyrici exercitus electi, Celſum infeſtis pilis proturbant. Germanica vexilla diu nutavere, invalidis adhuc corporibus, & placatis animis, quòd eos à Nerone Alexandriam præmiſſos, atque inde rurſus longâ navigatione ægros, impenſiore curâ Galba refovebat. Univerſa jam plebs palatium implebat, mixtis ſervitiis, & diſſono clamore, cædem Othonis & conjuratorum exſilium poſcentium, ut ſi in circo ac theatro ludicrum aliquod poſtularent. Neque illis judicium aut veritas: quippe eodem die diverſa pari certamine poſtulaturis: ſed tradito more, quemcumque principem adulandi, licentiâ acclamationum, & ſtudiis inanibus.

Interim Galbam duæ ſententiæ diſtinebant. Titus Vinius *manendum intra domum, opponenda ſervitia, firmandos aditus, non eumdem ad iratos cen-*

militaires & qu'étant dans la confiance de Galba, il en étoit plus ſuſpect aux rebelles. La Légion de mer ne balança pas à ſe joindre aux Prétoriens. Ceux du détachement d'Illyrie préſentant à Celſus la pointe des armes, ne voulurent point l'écouter. Mais les Troupes d'Allemagne héſiterent long-tems, n'ayant pas encore recouvré leurs forces & ayant perdu toute mauvaiſe volonté, depuis que revenues malades de la longue navigation d'Alexandrie, où Néron les avoit envoyées, Galba n'épargnoit ni ſoin, ni dépenſe pour les rétablir. La foule du Peuple & des Eſclaves qui durant ce tems rempliſſoient le Palais, demandoit à cris perçans la mort d'Othon & l'exil des conjurés, comme ils auroient demandé quelque ſcene dans les jeux publics; non que le jugement ou le zele excitât des clameurs, qui changerent d'objet dès le même jour, mais par l'uſage établi d'enivrer chaque Prince d'acclamations effrénées & de vaines flatteries.

Cependant Galba flottoit entre deux avis: celui de Vinius étoit qu'il falloit armer les Eſclaves, reſter dans le Palais, & en barricader les avenues;

ſebat : daret malorum pœnitentiæ, daret bonorum conſenſui ſpatium ; ſcelera impetu, bona conſilia morâ valeſcere. Denique eundi ultrò ſi ratio ſit, eamdem mox facultatem : regreſſus, ſi pœniteat, in alienâ poteſtate.

Feſtinandum ceteris videbatur, antequam creſceret invalida adhuc conjuratio paucorum. *Trepidaturum etiam Othonem, qui furtim digreſſus, ad ignaros illatus, cunctatione nunc & ſegnitia terentium tempus, imitari Principem diſcat. Non exſpectandum ; ut compoſitis caſtris, forum invadat, & proſpectante Galbâ Capitolium adeat : dum egregius imperator, cum fortibus amicis, januâ, ac limine tenus domum cludit, obſidionem nimirum toleraturus. Et præclarum inſervis auxilium, ſi conſenſus tantæ multitudinis, & quæ plurimum valet, prima indignatio langueſcat. Proinde intuta, quæ indecora : vel ſi cadere neceſſe ſit, occurrendum diſcrimini. Id Othoni invidioſius, & ipſis honeſtum.* Repugnantem huic ſententiæ Vinium,

qu'au lieu de s'offrir à des gens échauffés, on devoit laiſſer le tems aux révoltés de ſe repentir & aux fideles de ſe raſſurer; que ſi la promptitude convient aux forfaits, le tems favoriſe les bons deſſeins, qu'enfin l'on auroit toujours la même liberté d'aller s'il étoit néceſſaire, mais qu'on n'étoit pas ſûr d'avoir celle du retour au beſoin.

Les autres jugeoient qu'en ſe hâtant de prévenir le progrès d'une ſédition foible encore & peu nombreuſe, on épouvanteroit Othon même, qui, s'étant livré furtivement à des inconnus profiteroit, pour apprendre à repréſenter, de tout le tems qu'on perdroit dans une lâche indolence. Falloit-il attendre qu'ayant pacifié le camp il vint s'emparer de la place & monter au Capitole aux yeux même de Galba, tandis qu'un ſi grand capitaine & ſes braves amis renfermés dans les portes & le ſeuil du Palais, l'inviteroient pour ainſi dire, à les aſſiéger? Quel ſecours pouvoit-on ſe promettre des eſclaves, ſi on laiſſoit refroidir la faveur de la multitude & ſa premiere indignation, plus puiſſante que tout le reſte? D'ailleurs, diſoient-ils, le parti le moins

Laco minaciter invaſit, ſtimulante Icelo, privati odii pertinaciâ, in publicum exitium.

Nec diutiùs Galba cunctatus ſpecioſiora ſuadentibus acceſſit. Præmiſſus tamen in caſtra Piſo, ut juvenis magno nomine, recenti favore, & infenſus T. Vinio, ſeu quia erat, ſeu quia irati ita volebant. Et faciliùs de odio creditur. Vix dum egreſſo Piſone, occiſum in caſtris Othonem, vagus primùm & incertus rumor, mox ut in magnis mendaciis, interfuiſſe ſe quidam, & vidiſſe affirmabant; credula fama, inter gaudentes, & incurioſos. Multi arbitrabantur compoſitum auctumque rumorem, mixtis jam Othonianis, qui ad evocandum Galbam, læta falſo vulgaverint.

honnête eſt auſſi le moins ſûr, & dût-on ſuccomber au péril, il vaut encore mieux l'aller chercher; Othon en ſera plus odieux, & nous en aurons plus d'honneur. Vinius réſiſtant à cet avis fut menacé par Lacon à l'inſtigation d'Icelus, toujours prêt à ſervir ſa haine particuliere aux dépens de l'Etat.

Galba ſans héſiter plus long-tems choiſit le parti le plus ſpécieux. On envoya Piſon le premier au camp, appuyé du crédit que devoient lui donner ſa naiſſance, le rang auquel il venoit de monter & ſa colere contre Vinius, véritable ou ſuppoſée telle par ceux dont Vinius étoit haï & que leur haine rendoit crédules. A peine Piſon fut parti, qu'il s'éleva un bruit, d'abord vague & incertain, qu'Othon avoit été tué dans le camp. Puis, comme il arrive aux menſonges importans, il ſe trouva bientôt des témoins oculaires du fait, qui perſuaderent aiſément tous ceux qui s'en réjouiſſoient ou qui s'en ſoucioient peu. Mais pluſieurs crurent que ce bruit étoit répandu & fomenté par les amis d'Othon, pour attirer Galba par le leurre d'une bonne nouvelle.

Tum verò non populus tantùm & imperita plebs in plauſus & immodica ſtudia, ſed equitum plerique ac ſenatorum, poſito metu incauti, refractis palatii foribus ruere intus, ac ſe Galbæ oſtentare, præreptam ſibi ultionem querentes. Ignaviſſimus quiſque, (& ut res docuit) in periculo non auſurus, nimii verbis, linguæ feroces : nemo ſcire, & omnes affirmare; donec inopiâ veri, & conſenſu errantium victus, ſumpto thorace Galba, irruenti turbæ neque ætate neque corpore ſiſtens, ſellâ levaretur. Obvius in palatio Julius Aticus ſpeculator, cruentum gladium oſtentans, occiſum à ſe Othonem exclamavit : & Galba, *Commilito*, inquit, *quis juſſit* ? inſigni animo ad coërcendam militarem licentiam, minantibus intrepidus, adverſus blandientes incorruptus.

Haud dubiæ jam in caſtris omnium mentes, tantuſque ardor, ut non con-

Ce fut alors que les applaudiſſemens & l'empreſſement outré gagnant plus haut qu'une Populace imprudente, la plupart des Chevaliers & des Sénateurs, raſſurés & ſans précaution forcerent les portes du Palais & courant au devant de Galba, ſe plaignoient que l'honneur de le venger leur eût été ravi. Les plus lâches &, comme l'effet le prouva, les moins capables d'affronter le danger, téméraires en paroles & braves de la langue, affirmoient tellement ce qu'ils ſavoient le moins que, faute d'avis certains, & vaincu par ces clameurs Galba prit une cuiraſſe, & n'étant ni d'âge, ni de force à ſoutenir le choc de la foule, ſe fit porter dans ſa chaiſe. Il rencontra ſortant du Palais un gendarme nommé Julius Atticus, qui montrant ſon glaive tout ſanglant, s'écria qu'il avoit tué Othon. *Camarade*, lui dit Galba, *qui vous l'a commandé?* Vigueur ſinguliere d'un homme attentif à réprimer la licence militaire, & qui ne ſe laiſſoit pas plus amorcer par les flatteries, qu'effrayer par les menaces!

Dans le camp les ſentimens n'étoient plus douteux ni partagés, & le zele

tentí agmine & corporibus, in ſuggeſtu, in quo paulo antè aurea Galbæ ſtatua fuerat, medium inter ſigna Othonem vexillis circumdarent. Nec tribunis aut centurionibus adeundi locus : gregarius miles caveri inſuper præpoſitos jubebat. Strepere cuncta clamoribus, & tumultu, & exhortatione mutuâ, non tamquam in populo ac plebe, variis ſegni adulatione vocibus, ſed ut quemque affluentium militum aſpexerant, prehenſare manibus, complecti armis, collocare juxta, præire ſacramentum, modò imperatorem militibus, modò imperatori milites commendare. Nec deerat Otho protendens manus, adorare vulgum jacere oſcula, & omnia ſerviliter pro dominatione.

Poſtquam univerſa claſſiariorum legio ſacramentum ejus accepit, fidens viribus, & quos adhuc ſingulos exſtimulaverat, accendendos in commune ratus, pro vallo caſtrorum ita cœpit.

des ſoldats étoit tel que, non contens d'environner Othon de leurs corps & de leurs bataillons, ils le placerent au milieu des enſeignes & des drapeaux dans l'enceinte où étoit peu auparavant la ſtatue d'or de Galba. Ni Tribuns, ni Centurions, ne pouvoient approcher & les ſimples ſoldats crioient qu'on prît garde aux officiers. On n'entendoit que clameur, tumulte, exhortations mutuelles. Ce n'étoient pas les tiedes & les diſcordantes acclamations d'une populace qui flatte ſon maître; mais tous les ſoldats qu'on voyoit accourir en foule étoient pris par la main, embraſſés tout armés, amenés devant lui & après leur avoir dicté le ſerment, ils recommandoient l'Empereur aux troupes & les troupes à l'Empereur. Othon de ſon côté, tendant les bras, ſaluant la multitude, envoyant des baiſers, n'omettoit rien de ſervile pour commander.

Enfin après que toute la Légion de mer lui eût prêté le ſerment, ſe confiant en ſes forces, & voulant animer en commun tous ceux qu'il avoit excités en particulier, il monta ſur le rempart du camp & leur tint ce diſcours.

Quis ad vos processerim commilitones dicere non possum : quia nec privatum me vocare sustineo, princeps à vobis nominatus ; nec principem, alio imperante. Vestrum quoque nomen in incerto erit, donec dubitabitur imperatorem populi Romani in castris, an hostem habeatis. Auditisne, ut pœna mea & supplicium vestrum simul postulentur ? adeo manifestum est, neque perire nos, neque salvos esse, nisi unà, posse. Et cujus levitatis est Galba, tam fortasse promisit : ut qui nullo exposcente, tot millia innocentissimorum militum trucidaverit. Horror animum subit, quoties recordor feralem introitum, & hanc solam Galbæ victoriam; cùm in oculis urbis decumari deditos juberet, quos deprecantes in fidem acceperat. His auspiciis urbem ingressus, quam gloriam ad principatum attulit, nisi occisi Obultronii Sabini, & Cornelii Marcelli in Hispaniâ, Bervichilonis in Galliâ, Fontei Capitonis in Germaniâ, Clodii Macri in Africâ, Cingonii in viâ, Turpiliani in urbe, Nymphidii in castris ? Quæ usque provincia, quæ castra sunt, nisi cruenta & macalata ? aut, ut ipse prædicat, emendata & correcta ? Nam quæ alii

" Compagnons, j'ai peine à dire
„ ſous quel titre je me préſente en
„ ce lieu : car élevé par vous à l'Em-
„ pire, je ne puis me regarder com-
„ me particulier, ni comme Empe-
„ reur tandis qu'un autre commande,
„ & l'on ne peut ſavoir quel nom
„ vous convient à vous-mêmes, qu'en
„ décidant, ſi celui que vous protégez eſt le chef, ou l'ennemi du peuple Romain. Vous entendez que nul
„ ne demande ma punition, qui ne
„ demande auſſi la vôtre, tant il eſt
„ certain que nous ne pouvons nous
„ ſauver ou périr qu'enſemble, &
„ vous devez juger de la facilité avec
„ laquelle le clément Galba a peut-
„ être déjà promis votre mort, par
„ le meurtre de tant de milliers de
„ ſoldats innocens, que perſonne ne
„ lui demandoit. Je frémis en me
„ rappellant l'horreur de ſon entrée
„ & de ſon unique victoire, lorſqu'aux
„ yeux de toute la ville, il fit déci-
„ mer les priſonniers ſupplians qu'il
„ avoit reçus en grace. Entré dans
„ Rome ſous de tels auſpices, quelle
„ gloire a-t-il acquiſe dans le gouver-
„ nement, ſi ce n'eſt d'avoir fait mou-
„ rir Sabinus & Marcellus en Eſpagne,

ſcelera, hic remedia vocat : dum falſis nominibus, ſeveritatem pro ſævitiâ, parſimoniam pro avaritiâ, ſupplicia & contumelias veſtras, diſciplinam appellat. Septem à Neronis fine menſes ſunt, & jam plus rapuit Icelus, quàm quod Polycleti, & Vatinii, & Elii, paraverunt. Minore avaritiâ ac licentiâ graſſatus eſſet T. Vinius, ſi ipſe imperaſſet; nunc & ſubjectos nos habuit tamquam ſuos, & viles ut alienos. Una illa domus ſufficit donativo, quod vobis nunquam datur, & quotidie exprobratur.

Ac ne qua ſaltem in ſucceſſore Galbæ ſpes eſſet, accerſit ab exſilio, quem triſtitiâ & avaritiâ ſui ſimillimum judicabat. Vidiſtis, commilitones, nota-

„ Chilon dans les Gaules, Capiton en
„ Allemagne, Macer en Afrique, Cin-
„ gonius en route, Turpilien dans
„ Rome, & Nymphidius au camp?
„ Quelle armée ou quelle province ſi
„ reculée, ſa cruauté n'a-t-elle point
„ ſouillée & déshonorée, ou ſelon
„ lui lavée & purifiée avec du ſang?
„ Car traitant les crimes de remedes
„ & donnant de faux noms aux cho-
„ ſes, il appelle la barbarie ſévéri-
„ té, l'avarice économie, & diſci-
„ pline tous les maux qu'il vous fait
„ ſouffrir. Il n'y a pas ſept mois que
„ Néron eſt mort, & Icelus a déjà
„ plus volé que n'ont fait Elius, Po-
„ lyclete, & Vatinius. Si Vinius lui-
„ même eût été Empereur, il eût gou-
„ verné avec moins d'avarice & de
„ licence, mais il nous commande
„ comme à ſes ſujets & nous dédai-
„ gne comme ceux d'un autre. Ses ri-
„ cheſſes ſeules ſuffiſent pour ce dona-
„ tif qu'on vous vante ſans ceſſe &
„ qu'on ne vous donne jamais.

„ Afin de ne pas même laiſſer d'eſ-
„ poir à ſon ſucceſſeur, Galba a rap-
„ pellé d'exil un homme qu'il jugeoit
„ avare & dur comme lui. Les Dieux

bili tempeſtate, etiam deos infauſtam adoptionem averſantes. Idem ſenatus, idem populi Romani animus eſt. Veſtra virtus expectatur, apud quos omne honeſtis conſiliis robur, & ſine quibus, quamvis egregia invalida ſunt. Non ad bellum vos, nec ad periculum voco: omnium militum arma nobiſcum ſunt. Nec una cohors togata defendit nunc Galbam, ſed detinet. Cùm vos aſpexerit, cùm ſignum meum acceperit, hoc ſolum erit certamen, quis mihi plurimum imputet. Nullus cunctationi locus eſt in eo conſilio, quod non poteſt laudari niſi peractum.

Aperiri deinde armamentarium juſſit. Rapta ſtatim arma, ſine more & ordine militiæ, ut prætorianus, aut legionarius inſignibus ſuis diſtingueretur. Miſcentur auxiliaribus, galeis ſcutiſque. Nullo tribunorum centurionumve adhortante, ſibi quiſque dux & inſtiga-

„ vous ont avertis par les ſignes les
„ plus évidens, qu'ils déſapprouvoient
„ cette élection : le Sénat & le Peu-
„ ple Romain, ne lui ſont pas plus
„ favorables ; mais leur confiance eſt
„ toute en votre courage ; car vous
„ avez la force en main pour exécu-
„ ter les choſes honnêtes, & ſans
„ vous les meilleurs deſſeins ne peu-
„ vent avoir d'effet. Ne croyez pas
„ qu'il ſoit ici queſtion de guerres ni
„ de périls, puiſque toutes les troupes
„ ſont pour nous, que Galba n'a
„ qu'une cohorte en toge, dont il
„ n'eſt pas le chef mais le priſonnier,
„ & dont le ſeul combat à votre aſ-
„ pect & à mon premier ſigne, va
„ être à qui m'aura le plutôt reconnu.
„ Enfin ce n'eſt pas le cas de tempo-
„ riſer dans une entrepriſe qu'on ne
„ peut louer qu'après l'exécution „.

Auſſi-tôt ayant fait ouvrir l'Arſenal, tous coururent aux armes ſans ordre, ſans regle, ſans diſtinction des Enſeignes prétoriennes & des légionnaires, de l'écu des auxiliaires & du bouclier romain. Et ſans que ni Tribun ni Centurion s'en mêlât, chaque ſol-

tor : & præcipuum peſſimorum incitamentum, quod boni mærebant.

Jam exterritus Piſo fremitu crebreſcentis ſeditionis, & vocibus in urbem uſque reſonantibus, egreſſum interim Galbam & foro appropinquantem aſſecutus erat; jam Marius Celſus haud læta retulerat: cùm alii in palatium redire, alii Capitolium petere, plerique roſtra occupanda cenſerent, plures tantùm ſententiis aliorum contradicerent; utque evenit in conſiliis infelicibus, optima viderentur, quorum tempus effugerat. Agitaſſe Laco, ignaro Galbâ, de occidendo T. Vinio dicitur, ſive ut pœnâ ejus animos militum mulceret, ſeu conſcium Othonis credebat, ad poſtremum vel odio. Hæſitationem attulit tempus ac locus, quia initio cædis orto, difficilis modus : & turbavere conſilium trepidi nuntii, ac proximorum diffugia, languentibus omnium ſtudiis, qui primò alacres fidem atque animum oſtentaverant.

dat devenu ſon propre officier s'animoit & s'excitoit lui-même à mal faire, par le plaiſir d'affliger les gens de bien.

Déjà Piſon, effrayé du frémiſſement de la ſédition croiſſante & du bruit des clameurs qui retentiſſoit juſques dans la ville, s'étoit mis à la ſuite de Galba qui s'acheminoit vers la place : déjà, ſur les mauvaiſes nouvelles apportées par Celſus, les uns parloient de retourner au Palais, d'autres d'aller au Capitole, le plus grand nombre d'occuper les roſtres. Pluſieurs ſe contentoient de contredire l'avis des autres, &, comme il arrive dans les mauvais ſuccès, le parti qu'il n'étoit plus tems de prendre ſembloit alors le meilleur. On dit que Lacon méditoit à l'inſu de Galba de faire tuer Vinius ; ſoit qu'il eſpérât adoucir les ſoldats par ce châtiment, ſoit qu'il le crût complice d'Othon, ſoit enfin par un mouvement de haine. Mais le tems & le lieu l'ayant fait balancer par la crainte de ne pouvoir plus arrêter le ſang après avoir commencé d'en répandre, l'effroi des ſurvenans, la diſperſion du cortege, & le trouble de ceux qui s'étoient d'abord montrés

Agebatur huc illuc Galba, vario turbæ fluctuantis impulſu, completis undique baſilicis ac templis, lugubri proſpectu, neque populi aut plebis ulla vox, ſed attoniti vultus, & converſæ ad omnia aures; non tumultus, non quies, quale magni metus, & magnæ iræ ſilentium eſt. Othoni tamen armari plebem nuntiabatur. Ire præcipites, & occupare pericula jubet. Igitur milites Romani, quaſi Vologeſen, aut Pacorum, avito Arſacidarum ſolio depulſuri, ac non imperatorem ſuum inermem & ſenem trucidare pergerent, disjectâ plebe, proculcato ſenatu, truces armis, rapidis equis forum irrumpunt. Nec illos Capitolii aſpectus, & imminentium templorum religio, & priores & futuri principes terruere, quo minus facerent ſcelus, cujus ultor eſt quiſquis ſucceſſit.

ſi pleins de zele & d'ardeur, acheverent de l'en détourner.

Cependant entraîné çà & là, Galba cédoit à l'impulſion des flots de la multitude qui, rempliſſant de toutes parts les Temples & les Baſiliques, n'offroit qu'un aſpect lugubre. Le peuple & les Citoyens, l'air morne & l'oreille attentive, ne pouſſoient point de cris : il ne régnoit ni tranquillité ni tumulte, mais un ſilence qui marquoit à la fois la frayeur & l'indignation. On dit pourtant à Othon que le peuple prenoit les armes, ſur quoi il ordonna de forcer les paſſages & d'occuper les poſtes importans. Alors, comme s'il eût été queſtion, non de maſſacrer dans leur Prince un vieillard déſarmé, mais de renverſer Pacore ou Vologeſe du trône des Arſacides, on vit les ſoldats romains, écraſant le peuple, foulant aux pieds les Sénateurs, pénétrer dans la place à la courſe de leurs chevaux & à la pointe de leurs armes, ſans reſpecter le Capitole ni les temples des Dieux, ſans craindre les Princes préſens & à venir, vengeurs de ceux qui les ont précédés.

Viſo cominus armatorum agmine, vexillarius comitantis Galbam cohortis (Atilium Vergilionem fuiſſe tradunt) dereptam Galbæ imaginem ſolo afflixit. Eo ſigno manifeſta in Othonem omnium militum ſtudia, deſertum fugâ populi forum, diſtricta adverſus dubitantes tela. Juxta Curtium lacum, trepidatione ferentium Galba projectus è ſellâ, ac provolutus eſt. Extremam ejus vocem, ut cuique odium aut admiratio fuit, variè prodidere. Alii ſuppliciter interrogaſſe, quid mali meruiſſet paucos dies exſolvendo donativo deprecatum. Plures obtuliſſe ultrò percuſſoribus jugulum, agerent ac ferirent, ſi ita è Republica videretur; non interfuit occidentium quid diceret. De percuſſore non ſatis conſtat; quidam Terentium Evocatum, alii Lecanium, crebrior fama tradidit Camurium XV. legionis militem, impreſſo gladio, jugulum ejus hauſiſſe. Ceteri crura brachiaque (nam pectus tegebatur) fœdè laniavere; pleraque vulnera, feritate & fævitiâ trunco jam corpori adjecta.

A peine apperçut-on les troupes d'Othon, que l'Enſeigne de l'eſcorte de Galba appellé, dit-on, Vergilio, arracha l'image de l'Empereur & la jetta par terre. A l'inſtant tous les ſoldats ſe déclarent, le peuple fuit, quiconque héſite voit le fer prêt à le percer. Près du lac de Curtius, Galba tomba de ſa chaiſe par l'effroi de ceux qui le portoient & fut d'abord enveloppé. On a rapporté diverſement ſes dernieres paroles, ſelon la haine ou l'admiration qu'on avoit pour lui. Quelques-uns diſent qu'il demanda d'un ton ſuppliant, quel mal il avoit fait, priant qu'on lui laiſſât quelques jours pour payer le donatif: mais pluſieurs aſſurent que, préſentant hardiment la gorge aux ſoldats, il leur dit de frapper s'ils croyoient ſa mort utile à l'Etat. Les meurtriers écouterent peu ce qu'il pouvoit dire. On n'a pas bien ſu qui l'avoit tué : les uns nomment Terentius, d'autres Lecanius ; mais le bruit commun eſt que Camurius ſoldat de la quinzieme Légion, lui coupa la gorge. Les autres lui déchiqueterent cruellement les bras & les jambes, car la cuiraſſe couvroit la poitrine, & leur

Titum inde Vinium invaſere ; de quo & ipſo ambigitur, conſumpſerit ne vocem ejus inſtans metus, an proclamaverit, non eſſe ab Othone mandatum ut occideretur. Quod ſeu finxit formidine, ſeu conſcientiâ conjurationis confeſſus eſt : huc potiùs ejus vita famaque inclinat, ut conſcius ſceleris fuerit, cujus cauſſa erat; ante ædem divi Julii jacuit, primo ictu in poplitem, mox ab Julio Caro legionario milite in utrumque latus tranſverberatus.

Inſignem illâ die virum Sempronium Denſum ætas noſtra vidit. Centurio is prætoriæ cohortis à Galba cuſtodiæ Piſonis additus, ſtricto pugione occurrens armatis, & ſcelus exprobrans, ac modò manu, modò voce, vertendo in ſe percuſſores, quamquam vulnerato Piſoni effugium dedit. Piſo in ædem Veſtæ pervaſit, exceptusque miſericordiâ publici ſervi, & contubernio ejus abditus, non religione, nec cærimoniis, ſed latebrâ imminens exitium differebat ; cùm advenere, miſſu Othonis, nominatim in cædem ejus ardentes,

barbare férocité chargeoit encore de bleſſures un corps déjà mutilé.

On vint enſuite à Vinius, dont il eſt pareillement douteux ſi le ſubit effroi lui coupa la voix, ou s'il s'écria qu'Othon n'avoit point ordonné ſa mort : paroles qui pouvoient être l'effet de ſa crainte, ou plutôt l'aveu de ſa trahiſon, ſa vie & ſa réputation portant à le croire complice d'un crime dont il étoit cauſe.

On vit ce jour-là dans Sempronius Denſus, un exemple mémorable pour notre tems. C'étoit un Centurion de la Cohorte prétorienne, chargé par Galba de la garde de Piſon. Il ſe jetta le poignard à la main au devant des ſoldats, en leur reprochant leur crime, & du geſte & de la voix attirant les coups ſur lui ſeul, il donna le tems à Piſon de s'échapper, quoique bleſſé. Piſon ſe ſauva dans le temple de Veſta, où il reçut aſyle par la piété d'un eſclave qui le cacha dans ſa chambre ; précaution plus propre à différer ſa mort,

Sulpicius Florus è Britannicis cohortibus, nuper à Galbâ civitate donatus, & Statius Murcus ſpeculator ; à quibus protractus Piſo, in foribus templi trucidatur.

Nullam cædem Otho majore lætitiâ excepiſſe, nullum caput tam inſatiabilibus oculis perluſtraſſe dicitur : ſeu tum primùm levata omni ſolicitudine mens, vacare gaudio cœperat, ſeu recordatio majeſtatis in Galbâ, amicitiæ in T. Vinio, quamvis immitem animum imagine triſti confuderat. Piſonis, ut inimici & æmuli, cæde lætari, jus fasque credebat. Præfixa contis capita geſtabantur, inter ſigna cohortium juxta Aquilam legionis, certatim oſtentantibus cruentas manus qui occiderant, qui interfuerant, qui verè, qui falsò, ut pulchrum & memorabile facinus jactabant. Plures quàm CXX. libellos præmia expoſcentium, ob aliquam notabilem illâ die operam, Vitellius poſtea invenit ; omnesque conquiri & interfici juſſit, non honore Galbæ, ſed tradito principibus

que la Religion ni le reſpect des autels. Mais Florus ſoldat des Cohortes Britanniques, qui depuis long-tems avoit été fait Citoyen par Galba, & Statius Murcus lancier de la garde, tous deux particulierement altérés du ſang de Piſon, vinrent de la part d'Othon le tirer de ſon aſyle & le tuerent à la porte du temple.

Cette mort fut celle qui fit le plus de plaiſir à Othon, & l'on dit que ſes regards avides ne pouvoient ſe laſſer de conſidérer cette tête : ſoit que, délivré de toute inquiétude, il commençât alors à ſe livrer à la joie, ſoit que ſon ancien reſpect pour Galba & ſon amitié pour Vinius, mêlant à ſa cruauté quelque image de triſteſſe, il ſe crût plus permis de prendre plaiſir à la mort d'un concurrent & d'un ennemi. Les têtes furent mis chacune au bout d'une pique & portées parmi les Enſeignes des Cohortes & autour de l'Aigle de la Légion. C'étoit à qui feroit parade de ſes mains ſanglantes, à qui, fauſſement ou non, ſe vanteroit d'avoir commis ou vu ces aſſaſſinats, comme d'exploits glorieux & mémorables. Vitellius trouva dans la ſuite plus de cent vingt

more, munimentum ad præſens; in poſterum, ultionem.

Alium crederes ſenatum, alium populum. Ruere cuncti in caſtra, anteire proximos, certare cum præcurrentibus, increpare Galbam, laudare militum judicium, exoſculari Othonis manum: quantoque magis falſa erant quæ fiebant, tanto plura facere. Nec aſpernabatur ſingulos Otho, avidum & minacem militum animum, voce vultuque temperans. Marium Celſum conſulem deſignatum, & Galbæ uſque in extremas res amicum fidumque, ad ſupplicium expoſtulabant, induſtriæ ejus innocentiæque quaſi malis artibus infenſi. Cædis & prædarum initium & optimo cuique perniciem quæri apparebat, ſed Othoni nondum auctoritas inerat ad prohibendum ſcelus, jubere jam poterat. Ita ſimulatione iræ, vinciri juſſum, & majores pœnas daturum affirmans, præſenti exitio ſubtraxit.

placets de gens qui demandoient récompenſe pour quelque fait notable de ce jour-là. Il les fit tous chercher & mettre à mort, non pour honorer Galba, mais ſelon la maxime des Princes de pourvoir à leur ſureté préſente par la crainte des châtimens futurs.

Vous euſſiez cru voir un autre Sénat & un autre Peuple. Tout accouroit au camp ; chacun s'empreſſoit à devancer les autres, à maudire Galba, à vanter le bon choix des troupes, à baiſer les mains d'Othon ; moins le zele étoit ſincere, plus on affectoit d'en montrer. Othon, de ſon côté, ne rebutoit perſonne, mais des yeux & de la voix tâchoit d'adoucir l'avide férocité des ſoldats. Ils ne ceſſoient de demander le ſupplice de Celſus Conſul déſigné, & juſqu'à l'extrémité fidele ami de Galba. Son innocence & ſes ſervices étoient des crimes qui les irritoient. On voyoit qu'ils ne cherchoient qu'à faire périr tout homme de bien, & commencer les meurtres & le pillage. Mais Othon qui pouvoit commander des aſſaſſinats, n'avoit pas encore aſſez d'autorité pour les défendre. Il

fit donc lier Celſus, affectant une grande colere, & le ſauva d'une mort préſente en feignant de le réſerver à des tourmens plus cruels.

Alors tout ſe fit au gré des ſoldats. Les prétoriens ſe choiſirent eux-mêmes leurs Préfets. A Firmus, jadis manipulaire, puis commandant du guet, & qui du vivant même de Galba s'étoit attaché à Othon, ils joignirent Licinius Proculus, que ſon étroite familiarité avec Othon fit ſoupçonner d'avoir favoriſé ſes deſſeins. En donnant à Sabinus la préfecture de Rome, ils ſuivirent le ſentiment de Néron ſous lequel il avoit eu le même emploi; mais le plus grand nombre ne voyoit en lui que Veſpaſien ſon frere. Ils ſolliciterent l'affranchiſſement des tributs annuels que, ſous le nom de congés à tems, les ſimples ſoldats payoient aux Centurions. Le quart des manipulaires étoit aux vivres ou diſperſés dans le camp, & pourvu que le droit du Centurion ne fût pas oublié, il n'y avoit ſorte de vexation dont ils s'abſtinſſent, ni ſorte de métier dont ils rougiſſent. Du profit de leurs voleries & des plus ſerviles emplois, ils payoient l'exemp-

elanguerat, inops pro locuplete, & iners pro ſtrenuo, in manipulum redibat; ac rurſus alius atque alius, eâdem egeſtate ac licentiâ corrupti, ad ſeditionem & diſcordias, & ad extremum bella civilia ruebant. Sed Otho, ne vulgi largitione, centurionum animos averteret, ex fiſco ſuo vacationes annuas exſoluturum promiſit: rem haud dubiè utilem, & à bonis poſtea principibus, perpetuitate diſciplinæ, firmatam. Laco præfectus, tamquam in inſulam ſeponeretur, ab Evocato, quem ad cædem ejus Otho præmiſerat, confoſſus. In Martianum Icelum, ut in libertum, palam animadverſum.

Exacto per ſcelera die, novisſimum malorum fuit lætitia. Vocat ſenatum prætor urbanus; certant adulationibus ceteri magiſtratus. Accurrunt patres, decernitur Othoni tribunicia poteſtas, & nomen Auguſti, & omnes principum

tion du ſervice militaire, & quand ils s'étoient enrichis, les officiers les accablant de travaux & de peine, les forçoient d'acheter de nouveaux congés. Enfin, épuiſés de dépenſe & perdus de molleſſe ils revenoient au manipule pauvres & fainéans, de laborieux qu'ils en étoient partis & de riches qu'ils y devoient retourner. Voilà comment, également corrompus tour-à-tour par la licence & par la miſere, ils ne cherchoient que mutineries, révoltes & guerres civiles. De peur d'irriter les Centurions en gratifiant les ſoldats à leurs dépens, Othon promit de payer du fiſc les congés annuels, établiſſement utile, & depuis confirmé par tous les bons Princes pour le maintien de la diſcipline. Le Préfet Lacon, qu'on feignit de reléguer dans une iſle, fut tué par un garde envoyé pour cela par Othon. Icelus fut puni publiquement en qualité d'affranchi.

Le comble des maux dans un jour ſi rempli de crimes, fut l'alégreſſe qui le termina. Le Préteur de Rome convoqua le Sénat, & tandis que les autres magiſtrats outroient à l'envi l'adulation, les Sénateurs accourent,

honores, annitentibus cunctis abolere convicia ac probra, quæ promiscuè jacta hæsisse animo ejus nemo sensit. Omisisset offensas, an distulisset, brevitate imperii in incerto fuit.

Otho, cruento adhuc foro, per strages jacentium, in Capitolium atque inde in Palatium vectus, concedi corpora sepulturæ, cremarique permisit. Pisonem Verania uxor ac frater Scribonianus, T. Vinium Crispina filia composuere, quæsitis redemptisque capitibus, quæ venalia interfectores servaverant.

Piso unum & tricesimum ætatis annum explebat, famâ meliore quàm fortunâ. Fratres ejus Magnum Claudius, Crassum Nero interfecerant. Ipse diù exsul, quatriduo Cæsar properatâ adoptione, ad hoc tantum majori fratri prælatus est, ut prior occideretur. T. Vinius XLVII. annos variis moribus egit. Pater illi è prætoriâ familiâ, maternus

décernent à Othon la puiſſance tribunicienne, le nom d'Auguſte, & tous les honneurs des Empereurs précédens, tâchant d'effacer ainſi les injures dont ils venoient de le charger & auxquelles il ne parut point ſenſible. Que ce fût clémence ou délai de ſa part, c'eſt ce que le peu de tems qu'il a régné n'a pas permis de ſavoir.

S'étant fait conduire au Capitole, puis au Palais, il trouva la place enſanglantée des morts qui y étoient encore étendus, & permit qu'ils fuſſent brûlés & enterrés. Verania femme de Piſon, Scribonianus ſon frere, & Criſpine fille de Vinius, recueillirent leurs corps & ayant cherché les têtes, les racheterent des meurtriers, qui les avoient gardées pour les vendre.

Piſon finit ainſi la trente-unieme année d'une vie, paſſée avec moins de bonheur que d'honneur. Deux de ſes freres avoient été mis à mort, Magnus par Claude & Craſſus par Néron. Lui-même après un long exil, fut ſix jours Céſar, & par une adoption précipitée, ſembla n'avoir été préféré à ſon aîné, que pour être mis à mort

avus è proſcriptis. Primâ militiâ infamis, Legatum Calviſium Sabinum habuerat : cujus uxor, malâ cupidine viſendi ſitum caſtrorum, per noctem militari habitu ingreſſa, cùm vigilias & cetera militiæ munia eâdem laſciviâ tentaſſet, in ipſis principiis ſtuprum auſa, & criminis hujus reus T. Vinius arguebatur. Igitur juſſu C. Cæſaris oneratus catenis, mox mutatione temporum dimiſſus, curſu honorum inoffenſo, legioni poſt præturam præpoſitus, probatusque; ſervili deinceps probro reſperſus eſt, tamquam ſcyphum aureum in convivio Claudii furatus. Et Claudius poſtera die ſoli omnium Vinio fictilibus miniſtrari juſſit. Sed Vinius, proconſulatu, Galliam Narbonenſem ſeverè integrèque rexit. Mox Galbæ amicitia in abruptum tractus, audax, callidus, promptus, & prout animum intendiſſet, pravus aut induſtrius, eâdem vi. Teſtamentum T. Vinii magnitudine opum irritum : Piſonis ſupremam voluntatem paupertas firmavit.

avant lui. Vinius vécut quarante-ſept ans, avec des mœurs inconſtantes. Son pere étoit de famille prétorienne ; ſon aïeul maternel fut au nombre des proſcrits. Il fit avec infamie ſes premieres armes ſous Calviſius Sabinus Lieutenant-général, dont la femme, indécemment curieuſe de voir l'ordre du camp, y entra de nuit en habit d'homme, & avec la même impudence parcourut les gardes & tous les poſtes, après avoir commencé par ſouiller le lit conjugal, crime dont on taxa Vinius d'être complice. Il fut donc chargé de chaînes par ordre de Caligula : mais bientôt les révolutions des tems l'ayant fait délivrer, il monta ſans reproche de grade en grade. Après ſa préture il obtint avec applaudiſſement, le commandement d'une Légion, mais ſe déshonorant derechef, par la plus ſervile baſſeſſe, il vola une coupe d'or dans un feſtin de Claude, qui ordonna le lendemain que de tous les convives, on ſervît le ſeul Vinius en vaiſſelle de terre. Il ne laiſſa pas de gouverner enſuite la Gaule Narbonnoiſe, en qualité de Proconſul avec la plus ſévere intégrité. Enfin, devenu tout-à-coup ami de Galba ; il ſe mon-

Galbæ corpus diù neglectum, & licentia tenebrarum plurimis ludibriis vexatum, diſpenſator Argius, è prioribus ſervis, humili ſepulturâ in privatis ejus hortis contexit. Caput per lixas caloneſque ſuffixum, laceratumque ante Patrobii tumulum (libertus is Neronis punitus à Galba fuerat) poſtera demum die repertum, & cremato jam corpori admixtum eſt. Hunc exitum habuit Ser. Galba tribus & ſeptuaginta annis; quinque principes proſpera fortuna emenſus. & alieno imperio felicior, quàm ſuo. Vetus in familiâ nobilitas, magnæ opes; ipſi medium ingenium, magis extra vitia quàm cum virtutibus. Famæ nec incurioſus, nec venditator. Pecuniæ alienæ non appetens, ſuæ parcus, publicæ avarus. Amicorum libertorumque, ubi in bonos incidiſſet, ſine reprehenſione patiens: ſi mali forent, uſque ad culpam ignarus. Sed claritas

tra prompt, hardi, ruſé, méchant, habile ſelon ſes deſſeins, & toujours avec la même vigueur. On n'eut point d'égard à ſon teſtament, à cauſe de ſes grandes richeſſes; mais la pauvreté de Piſon fit reſpecter ſes dernieres volontés.

Le corps de Galba, négligé longtems & chargé de mille outrages dans la licence des ténebres, reçut une humble ſépulture dans ſes jardins particuliers par les ſoins d'Argius ſon intendant & l'un de ſes plus anciens domeſtiques. Sa tête plantée au bout d'une lance & défigurée par les valets & goujats, fut trouvée le jour ſuivant, devant le tombeau de Patrobe, affranchi de Néron qu'il avoit fait punir, & miſe avec ſon corps déjà brûlé. Telle fut la fin de Sergius Galba, après ſoixante & treize ans de vie & de proſpérité ſous cinq Princes, & plus heureux ſujet que ſouverain. Sa nobleſſe étoit ancienne & ſa fortune immenſe: il avoit un génie médiocre, point de vices & peu de vertus. Il ne fuyoit ni ne cherchoit la réputation; ſans convoiter les richeſſes d'autrui, il étoit ménager des ſiennes, avare de

natalium, & metus temporum obtentui, ut quod ſegnitia erat, ſapientia vocaretur. Dum vigebat ætas, militari laude apud Germanias floruit : proconſul Africam moderatè : jam ſenior, citeriorem Hiſpaniam pari juſtitiâ continuit, major privato viſus, dum privatus fuit, & omnium conſenſu capax imperii, niſi imperaſſet.

Trepidam urbem, ac ſimul atrocitatem recentis ſceleris, ſimul veteres Othonis mores paventem, novus inſuper de Vitellio nuntius exterruit, ante cædem Galbæ ſuppreſſus, ut tantùm ſuperioris Germaniæ exercitum deſciviſſe crederetur. Tum duos omnium mortalium impudicitiâ, ignaviâ, luxuriâ deterrimos, velut ad perdendum imperium fataliter electos, non ſenatus modò & eques, quis aliqua pars & cura Reipublicæ, ſed vulgus quoque palàm mærere. Nec jam recentia

celles de l'Etat. Subjugué par ſes amis & ſes affranchis, & juſte ou méchant par leur caractere, il laiſſoit faire également le bien & le mal, approuvant l'un & ignorant l'autre : mais un grand nom & le malheur des tems, lui faiſoient imputer à vertu ce qui n'étoit qu'indolence. Il avoit ſervi dans ſa jeuneſſe en Germanie avec honneur, & s'étoit bien comporté dans le Proconſulat d'Afrique : devenu vieux, il gouverna l'Eſpagne citérieure avec la même équité. En un mot, tant qu'il fut homme privé, il parut au-deſſus de ſon état, & tout le monde l'eût jugé digne de l'Empire, s'il n'y fût jamais parvenu.

A la conſternation que jetta dans Rome l'atrocité de ces récentes exécutions & la crainte qu'y cauſoient les anciennes mœurs d'Othon, ſe joignit un nouvel effroi par la défection de Vitellius, qu'on avoit cachée du vivant de Galba, en laiſſant croire qu'il n'y avoit de révolte que dans l'armée de la haute Allemagne. C'eſt alors qu'avec le Sénat & l'ordre équeſtre, qui prenoient quelque part aux affaires publiques, le peuple même

ſævæ pacis exempla, ſed repetitâ bellorum civilium memoriâ, captam toties ſuis exercitibus urbem, vaſtitatem Italiæ, direptiones provinciarum, Pharſaliam, Philippos, & Peruſiam ac Mutinam, nota publicarum cladium nomina, loquebantur. *Propè everſum orbem, etiam cùm de principatu inter bonos certaretur, ſed manſiſſe C. Julio, manſiſſe Cæſare Auguſto victore, imperium; manſuram fuiſſe, ſub Pompeio Brutoque Rempublicam. Nunc pro Othone, an pro Vitellio, in templa ituros? Utraſque impias preces, utraque deteſtanda vota, inter duos, quorum bello ſolum id ſcires, deteriorem fore qui viciſſet.* Erant qui Veſpaſianum & arma Orientis augurarentur; &, ut potior utroque Veſpaſianus, ita bellum aliud, atque alias clades horrebant. Et ambigua de Veſpaſiano fama: ſolusque omnium ante ſe principum, in melius mutatus eſt.

déploroit ouvertement la fatalité du ſort, qui ſembloit avoir ſuſcité pour la perte de l'Empire deux hommes, les plus corrompus des mortels par la molleſſe, la debauche, l'impudicité. On ne voyoit pas ſeulement renaître les cruautés commiſes durant la paix, mais l'horreur des guerres civiles où Rome avoit été ſi ſouvent priſe par ſes propres troupes, l'Italie dévaſtée, les provinces ruinées. Pharſale, Philippes, Perouſe, & Modene, ces noms célebres par la déſolation publique revenoient ſans ceſſe à la bouche. Le monde avoit été preſque bouleverſé quand des hommes dignes du ſouverain pouvoir ſe le diſputerent. Jules & Auguſte vainqueurs avoient ſoutenu l'Empire; Pompée & Brutus euſſent relevé la République; mais étoit-ce pour Vitellius ou pour Othon qu'il falloit invoquer les Dieux, & quelque parti qu'on prît entre de tels compétiteurs, comment éviter de faire des vœux impies & des prieres ſacrileges quand l'événement de la guerre ne pouvoit dans le vainqueur montrer que le plus méchant? Il y en avoit qui ſongeoient à Veſpaſien & à l'armée d'Orient; mais quoiqu'ils préféraſſent

Nunc initia cauſſasque motus Vitelliani expediam. Cæſo cum omnibus copiis Julio Vindice, ferox prædâ gloriâque exercitus, ut cui ſine labore ac periculo, ditiſſimi belli victoria eveniſſet, expeditionem & aciem, præmia quàm ſtipendia malebat: diùque infructuoſam & aſperam militiam toleraverat, ingenio loci cœlique, & ſeveritate diſciplinæ, quam in pace inexorabilem diſcordiæ civium reſolvunt: paratis utrimque corruptoribus, & perfidiâ impunitâ. Viri, arma, equi, ad uſum & ad decus ſupererant. Sed ante bellum, centurias tantum ſuas turmasque noverant: exercitus finibus provinciarum diſcernebantur. Tum adverſus Vindicem contractæ legiones, ſeque & Gallias expertæ, quærere rurſus arma, novasque diſcordias: nec ſocios ut olim, ſed hoſtes & victos vocabant. Nec deerat pars Galliarum quæ Rhe-

Veſpaſien aux deux autres, ils ne laiſſoient pas de craindre cette nouvelle guerre comme une ſource de nouveaux malheurs ; outre que la réputation de Veſpaſien étoit encore équivoque, car il eſt le ſeul parmi tant de Princes que le rang ſuprême ait changé en mieux.

Il faut maintenant expoſer l'origine & les cauſes des mouvemens de Vitellius. Après la défaite & la mort de Vindex, l'armée, qu'une victoire ſans danger & ſans peine venoit d'enrichir, fiere de ſa gloire & de ſon butin, & préférant le pillage à la paye ne cherchoit que guerres & que combats. Long-tems le ſervice avoit été infructueux & dur, ſoit par la rigueur du climat & des ſaiſons, ſoit par la ſévérité de la diſcipline, toujours inflexible durant la paix, mais que les flatteries des ſéducteurs & l'impunité des traîtres énervent dans les guerres civiles. Hommes, armes, chevaux, tout s'offroit à qui ſauroit s'en ſervir & s'en illuſtrer, &, au lieu qu'avant la guerre les armées étant éparſes ſur les frontieres, chacun ne connoiſſoit que ſa compagnie & ſon bataillon, alors les Légions raſſemblées contre Vindex

num accolit, eaſdem partes ſecuta, a- tum acerrima inſtigatrix adverſus Galbianos; hoc enim nomen faſtidito Vindice indiderant. Igitur Sequanis Æduisque, ac deinde prout opulentia civitatibus erat, infenſi, expugnationes urbium, populationes agrorum, raptus penatium hauſerunt animo, ſuper avaritiam & arrogantiam præcipua validiorum vitia, contumaciâ Gallorum irritati, qui remiſſam ſibi à Galbâ quartam tributorum partem, & publicè donatos in ignominiam exercitus jactabant.

Acceſſit callidè vulgatum, temerè creditum, decumari legiones, & promptiſſimum quemque centurionum dimitti; undique atroces nuntii, ſiniſtra

ayant

ayant comparé leur force à celles des Gaules, n'attendoient qu'un nouveau prétexte pour chercher querelle à des peuples qu'elles ne traitoient plus d'amis & de compagnons, mais de rebelles & de vaincus. Elles comptoient ſur la partie des Gaules qui confine au Rhin, & dont les habitans, ayant pris le même parti, les excitoient alors puiſſamment contre les Galbiens; nom que par mépris pour Vindex ils avoient donné à ſes partiſans. Le ſoldat animé contre les Eduens & les Séquanois & meſurant ſa colere ſur leur opulence, dévoroit déjà dans ſon cœur, le pillage des villes & des champs & les dépouilles des Citoyens; ſon arrogance & ſon avidité, vices communs à qui ſe ſent le plus fort, s'irritoient encore par les bravades des Gaulois, qui pour faire dépit aux troupes ſe vantoient de la remiſe du quart des tributs, & du droit qu'ils avoient reçu de Galba.

A tout cela ſe joignoit un bruit adroitement répandu & inconſidérément adopté, que les Légions ſeroient decimées & les plus braves Centurions

ex urbe fama, infenſa Lugdunenſis colônia, & pertinaci pro Nerone fide fecunda rumoribus. Sed plurima ad fingendum credendumque materies in ipſis caſtris, odio, metu, &, ubi vires ſuas reſpexerant, ſecuritate.

Sub ipſas ſuperioris anni Kal. Decemb. Aulus Vitellius inferiorem Germaniam ingreſſus, hiberna legionum cum curâ adierat: redditi pleriſque ordines remiſſa ignominia allevatæ notæ: plura ambitione, quædam judicio: in quibus ſordem & avaritiam Fonteii Capitonis, adimendis aſſignandiſve militiæ ordinibus, integrè mutaverat. Nec conſularis legati menſura, ſed in majus omnia accipiebantur. Et Vitellius apud ſeveros humilis. Ita comitatem bonitatemque faventes vocabant, quòd ſine modo, ſine judicio, donaret ſua, largiretur aliena. Simul aviditate imperandi, ipſa vitia pro virtutibus interpretabantur. Multi in utroque exercitu ſicut modeſti quietique, ita mali &

eaſſés. De toutes parts venoient des nouvelles fâcheuſes : rien de Rome que de ſiniſtre ; la mauvaiſe volonté de la colonie Lyonnoiſe & ſon opiniâtre attachement pour Néron étoit la ſource de mille faux bruits. Mais la haine & la crainte particuliere, jointe à la ſécurité générale qu'inſpiroient tant de forces réunies, fourniſſoient dans le camp une aſſez ample matiere, au menſonge & à la crédulité.

Au commencement de Décembre, Vitellius arrivé dans la Germanie inférieure viſita ſoigneuſement les quartiers, où quelquefois avec prudence & plus ſouvent par ambition, il effaçoit l'ignominie, adouciſſoit les châtimens, & rétabliſſoit chacun dans ſon rang ou dans ſon honneur. Il répara ſurtout avec beaucoup d'équité les injuſtices que l'avarice & la corruption avoient fait commettre à Capiton en avançant ou déplaçant les gens de guerre. On lui obéiſſoit plutôt comme à un ſouverain que comme à un Proconſul, mais il étoit ſouple avec les hommes fermes. Libéral de ſon bien, prodigue de celui d'autrui, il étoit d'une profuſion ſans meſure, que ſes amis, changeant par

ſtrenui. Sed profuſâ cupidine, & inſigni temeritate, legati legionum, Alienus Cæcina, & Fabius Valens: è quibus Valens infenſus Galbæ; tamquam detectam à ſe Verginii cunctationem, oppreſſa Capitonis conſilia ingratè tuliſſet, inſtigare Vitellium, ardorem militum oſtentans. *Ipſum celebri ubique famâ: nullam in Flacco Hordeonio moram; affore Britanniam, ſecutura Germanorum auxilia, malè fidas provincias, precarium ſeni imperium, brevi tranſiturum: panderet modo ſinum, & venienti fortunæ occurreret. Meritò dubitaſſe Verginium equeſtri familiâ, ignoto patre: imparem ſi recepiſſet imperium, tutum ſi recuſaſſet. Vitellio tres patris conſulatus, cenſuram, collegium Cæſaris, & imponere jampridem imperatoris dignationem, & auferre privati ſecuritatem.* Quatiebatur his ſegne ingenium, ut concupiſceret magis, quàm ut ſperaret.

l'ardeur de commander, ſes vertus en vices, appelloient douceur & bonté. Pluſieurs dans le camp cachoient ſous un air modeſte & tranquille beaucoup de vigueur à mal faire : mais Valens & Cecina Lieutenans-généraux, ſe diſtinguoient par une avidité ſans bornes, qui n'en laiſſoit point à leur audace. Valens ſur-tout, après avoir étouffé les projets de Capiton & prévenu l'incertitude de Verginius, outré de l'ingratitude de Galba, ne ceſſoit d'exciter Vitellius, en lui vantant le zele des troupes. Il lui diſoit que ſur ſa réputation, Hordéonius ne balanceroit pas un moment, que l'Angleterre ſeroit pour lui, qu'il auroit des ſecours de l'Allemagne, que toutes les provinces flottoient ſous le gouvernement précaire, & paſſager d'un vieillard ; qu'il n'avoit qu'à tendre les bras à la fortune & courir au-devant d'elle, que les doutes convenoient à Verginius, ſimple chevalier Romain, fils d'un pere inconnu, & qui, trop au-deſſous du rang ſuprême pouvoit le refuſer ſans riſque. Mais quant à lui, dont le pere avoit eu trois Conſulats, la Cenſure, & Céſar pour collegue, que plus il avoit de titres pour aſpirer à

l'Empire, plus il lui étoit dangereux de vivre en homme privé. Ces diſcours agitant Vitellius, portoient dans ſon eſprit indolent plus de deſirs que d'eſpoir.

Cependant Cecina, grand, jeune, d'une belle figure, d'une démarche impoſante, ambitieux, parlant bien, flattoit & gagnoit les ſoldats de l'Allemagne ſupérieure. Queſteur en Bétique, il avoit pris des premiers le parti de Galba qui lui donna le commandement d'une Légion ; mais ayant reconnu qu'il détournoit les deniers publics, il le fit accuſer de péculat ; ce que Cecina ſupportant impatiemment, il s'efforça de tout brouiller & d'enſevelir ſes fautes ſous les ruines de la République. Il y avoit déjà dans l'armée aſſez de penchant à la révolte ; car elle avoit de concert pris parti contre Vindex, & ce ne fut qu'après la mort de Neron qu'elle ſe déclara pour Galba, en quoi même elle ſe laiſſa prévenir par les cohortes de la Germanie inférieure. De plus les peuples de Treves, de Langres & de toutes les villes dont Galba avoit diminué le territoire & qu'il avoit maltraitées par de

dona legionibus, dextras hoſpitii insigne. Legati eorum in ſqualorem mæſtitiamque compoſiti, per principia, per contubernia, modo ſuas injurias, modo civitatum vicinarum præmia, & ubi pronis militum auribus accipiebantur, ipſius exercitus pericula & contumelias conquirentes, accendebant animos.

Nec procul ſeditione aberant, cùm Hordeonius Flaccus abire legatos, utque occultior digreſſus eſſet, nocte caſtris excedere jubet. Inde atrox rumor, affirmantibus pleriſque interfectos, ac ni ſibi conſulerent, fore ut accerrimi militum & præſentia conqueſti, per tenebras & imſcitiam ceterorum occiderentur. Obſtringuntur inter ſe tacito fœdere legiones. Aſciſcitur

rigoureux édits, mêlés dans les quartiers des Légions, les excitoient par des diſcours ſéditieux ; & les ſoldats corrompus par les habitans, n'attendoient qu'un homme qui voulût profiter de l'offre qu'ils avoient faite à Verginius. La cité de Langres avoit, ſelon l'ancien uſage, envoyé aux Légions le préſent des mains enlacées, en ſigne d'hoſpitalité. Les députés, affectant une contenance affligée, commencerent à raconter de chambrée en chambrée les injures qu'ils recevoient & les graces qu'on faiſoit aux cités voiſines ; puis ſe voyant écoutés, ils échauffoient les eſprits par l'énumération des mécontentemens donnés à l'armée & de ceux qu'elle avoit encore à craindre.

Enfin, tout ſe préparant à la ſédition, Hordéonius renvoya les députés & les fit ſortir de nuit pour cacher leur départ. Mais cette précaution réuſſit mal, pluſieurs aſſurant qu'ils avoient été maſſacrés ; & que, ſi l'on ne prenoit garde à ſoi, les plus braves ſoldats qui avoient oſé murmurer de ce qui ſe paſſoit, ſeroient ainſi tués de nuit à l'inſu des autres. Là-deſſus

auxiliorum miles, primò ſuſpectus, tamquam circumdatis cohortibus aliſque, impetus in legiones pararetur; mox eadem acriùs volens, faciliore inter malos conſenſu ad bellum, quàm in pace ad concordiam.

Inferioris tamen Germaniæ legiones ſolemni Kalend. Januariarum ſacramento pro Galbâ adactæ, multâ cunctatione, & raris primorum ordinum vocibus: ceteri ſilentio, proximi cujuſque audaciam expectantes, inſitâ mortalibus naturâ properè ſequi, quæ piget inchoare. Sed ipſis legionibus inerat diverſitas animorum: primani quintanique turbidi, adeò ut quidam ſaxa in Galbæ imagines jecerint: quinta decima ac ſexta decima legiones, nihil ultra fremitum & minas auſæ, initium erumpendi circumſpectabant. At in ſuperiori exercitu, quarta ac duodeviceſima legiones iiſdem hibernis tendentes, ipſo Kalend. Januariarum die dirumpunt imagines Galbæ: quarta legio promptius, duodeviceſima cunctanter, mox

les Légions s'étant liguées par un engagement ſecret, on fit venir les auxiliaires, qui d'abord donnerent de l'inquiétude aux cohortes & à la cavalerie qu'ils environnoient, & qui craignirent d'en être attaquées. Mais bientôt tous avec la même ardeur prirent le même parti; mutins plus d'accord dans la révolte qu'ils ne le furent dans leur devoir.

Cependant, le premier Janvier, les Légions de la Germanie inférieure prêterent ſolemnellement le ſerment de fidélité à Galba, mais à contre-cœur & ſeulement par la voix de quelques-uns dans les premiers rangs; tous les autres gardoient le ſilence; chacun n'attendant que l'exemple de ſon voiſin, ſelon la diſpoſition naturelle aux hommes de ſeconder avec courage les entrepriſes qu'ils n'oſent commencer. Mais l'émotion n'étoit pas la même dans toutes les Légions. Il régnoit un ſi grand trouble dans la premiere & dans la cinquieme, que quelques-uns jetterent des pierres aux images de Galba. La quinzieme & la ſeizieme, ſans aller au-delà du murmure & des menaces, cherchoient le moment de commencer.

conſenſu. Ac ne reverentiam imperii exuere viderentur in S. P. Q. R. oblitterata jam nomina, ſacramenta advocabant : nullo legatorum tribunorumve pro Galbâ nitente, quibuſdam, ut in tumultu, notabiliùs turbantibus. Non tamen quiſquam in modum concionis, aut ſuggeſtu locutus ; neque enim erat adhuc cui imputaretur.

Spectator flagitii Hordeonius Flaccus conſularis legatus aderat, non compeſcere ruentes, non retinere dubios, non cohortari bonos auſus, ſed ſegnis, pavidus, & ſocordiâ innocens. Quatuor centuriones duodeviceſimæ legionis, Nonius Receptus, Donatius Valens, Romilius Marcellus, Calpurnius Repentinus, cùm protegerent Galbæ imagines, impetu militum abrepti, vincti-

la révolte. Dans l'armée ſupérieure, la quatrieme & la vingt-deuxieme Légion allant occuper les mêmes quartiers, briſerent les images de Galba : ce même premier de Janvier, la quatrieme ſans balancer ; la vingt-deuxième ayant d'abord héſité, ſe détermina de même : mais pour ne pas paroître avilir la majeſté de l'Empire, elles jurerent au nom du Sénat & du Peuple Romain, mots ſurannés depuis longtems. On ne vit ni Généraux, ni Officiers faire le moindre mouvement en faveur de Galba ; pluſieurs même, dans le tumulte, cherchoient à l'augmenter, quoique jamais de deſſus le Tribunal, ni par de publiques harangues ; de ſorte que juſques-là on n'auroit ſu à qui s'en prendre.

Le Proconſul Hordéonius, ſimple ſpectateur de la révolte, n'oſa faire le moindre effort pour réprimer les ſéditieux, contenir ceux qui flottoient, ou ranimer les fideles : négligent & craintif, il fut clément par lâcheté. Nonius Receptus, Donatius Valens, Romilius Marcellus, Calpurnius Repentinus, tous quatre Centurions de la vingt-deuxieme Légion ayant voulu

que. Nec cuiquam ultrà fides, aut memoria prioris ſacramenti; ſed, quod in ſeditionibus accidit, unde plures erant, omnes fuere. Nocte quæ Kalendas Januarias ſecuta eſt, in coloniam Agrippinenſem Aquilifer quartæ legionis epulanti Vitellio nuntiat, quartam & duodeviceſimam legiones, projectis Galbæ imaginibus, in Senatus & Populi Romani verba juraſſe. Id ſacramentum inane viſum; occupari nutantem fortunam, & offerri principem placuit. Miſſi à Vitellio ad legiones legatoſque, qui deſciviſſe à Galbâ ſuperiorem exercitum nuntiarent: proinde aut bellandum adverſus deſciſcentes, aut ſi concordia & pax placeat, faciendum imperatorem: & minore deſcrimine ſumi principem, quàm quæri.

Proxima legionis primæ hiberna erant, & promptiſſimus è legatis Fabius Valens. Is die poſtero coloniam Agrippinenſem cum equitibus legionis, auxiliorumque ingreſſus, Imperatorem Vitellium conſalutavit. Secutæ ingenti

défendre les images de Galba, les ſoldats ſe jetterent ſur eux & les lierent. Après cela il ne fut plus queſtion de la foi promiſe, ni du ſerment prêté; & comme il arrive dans les ſéditions, tout fut bientôt du côté du plus grand nombre. La même nuit, Vitellius étant à table à Cologne, l'Enſeigne de la quatrieme Légion le vint avertir que les deux Légions, après avoir renverſé les images de Galba, avoient juré fidélité au Sénat & au peuple Romain, ſerment qui fut trouvé ridicule. Vitellius, voyant l'occaſion favorable, & réſolu de s'offrir pour chef, envoya des députés annoncer aux Légions que l'armée ſupérieure s'étoit révoltée contre Galba, qu'il falloit ſe préparer à faire la guerre aux rebelles; ou, ſi l'on aimoit mieux la paix, à reconnoître un autre Empereur, & qu'ils couroient moins de riſque à l'élire qu'à l'attendre.

Les quartiers de la premiere Légion étoient les plus voiſins. Fabius Valens, Lieutenant-général, fut le plus diligent, & vint le lendemain à la tête de la cavalerie de la légion & des auxiliaires ſaluer Vitellius Empereur. Auſſi-

certamine ejuſdem provinciæ legiones : & ſuperior exercitus, ſpecioſis ſenatus populique Romani nominibus relictis, III. Non. Januarias Vitellio acceſſit, ſcires illum priore biduo non penes Rempublicam fuiſſe. Ardorem exercituum Agrippinenſes, Treveri, Lingones æquabant, auxilia, equos, arma, pecunias offerentes, ut quiſque, corpore, opibus, ingenio validus. Nec principes modo coloniarum aut caſtrorum ; quibus præſentia ex affluenti, & partâ victoriâ magnæ ſpes : ſed manipuli quoque & gregarius miles, viatica & balteos, phaleraſque, inſignia armorum, argento decora, loco pecuniæ tradebant : inſtinctu, & impetu & avaritiâ.

Igitur laudatâ militum alacritate, Vitellius, miniſteria principatus per libertos agi ſolita, in equites Romanos diſponit. Vacationes centurionibus ex fiſco numerat. Sævitiam militum pleroſque ad pœnam expoſcentium ſæpiùs approbat, partim ſimulatione vincu-

tôt ce fut parmi les Légions de la province à qui préviendroit les autres ; & l'armée ſupérieure laiſſant ces mots ſpécieux de Sénat & de Peuple Romain, reconnut auſſi Vitellius le trois de Janvier, après s'être jouée durant deux jours du nom de la République. Ceux de Treves, de Langres & de Cologne, non moins ardens que les gens de guerre, offroient à l'envi, ſelon leurs moyens, troupes, chevaux, armes argent. Ce zele ne ſe bornoit pas aux chefs des colonies & des quartiers, animés par le concours préſent, & par les avantages que leur promettoit la victoire ; mais les manipules & même les ſimples ſoldats tranſportés par inſtinct, & prodigues par avarice, venoient, faute d'autres biens, offrir leur paye, leur équipage, & juſqu'aux ornemens d'argent dont leurs armes étoient garnies.

Vitellius, ayant remercié les troupes de leur zele, commit aux chevaliers romains le ſervice auprès du Prince que les affranchis faiſoient auparavant. Il acquitta du fiſc les droits dûs aux Centurions par les Manipulaires. Il abandonna beaucoup de gens à la fureur des

lorum fruſtratur. Pompeius Propinquus procurator Belgicæ ſtatim interfectus. Julium Burdonem Germanicæ claſſis præfectum aſtu ſubtraxit. Exarſerat in eum iracundia exercitus, tamquam crimen, ac mox inſidias, Fonteio Capitoni ſtruxiſſet, grata erat memoria Capitonis, & apud ſævientes occidere palàm, ignoſcere non niſi fallendo licebat. Ita in cuſtodiâ habitus: & poſt victoriam demum, ſtratis jam militum odiis, dimiſſus eſt. Interim ut piaculum objicitur centurio Criſpinus, qui ſe ſanguine Capitonis cruentaverat: eoque & poſtulantibus manifeſtior, & punienti vilior fuit. Julius deinde Civilis periculo exemptus, præpotens inter Batavos, ne ſupplicio ejus ferox gens alienaretur. Et erant in civitate Lingonum VIII. Batavorum cohortes, quartæ decimæ legionis auxilia, tum diſcordiâ temporum à legione digreſſæ: prout inclinaſſent, grande momentum, ſociæ aut adverſæ. Nonium, Donatium, Romilium, Calpurnium, centuriones, de quibus ſuprà rætulimus, occidi juſſit, damnatos fidei crimine, graviſſimo inter deſciſcentes. Acceſſere partibus Valerius Aſiaticus, Belgicæ provinciæ legatus,

ſoldats, & en ſauva quelques-uns en feignant de les envoyer en priſon. Propinquus, Intendant de la Belgique, fut tué ſur le champ : mais Vitellius ſut adroitement ſouſtraire aux troupes irritées Julius Burdo, Commandant de l'armée navale, taxé d'avoir intenté des accuſations & enſuite tendu des pieges à Fonteius Capiton. Capiton étoit regretté, & parmi ces furieux on pouvoit tuer impunément, mais non pas épargner ſans ruſe. Burdo fut donc mis en priſon, & relâché bientôt après la victoire, quand les ſoldats furent appaiſés. Quant au Centurion Criſpinus qui s'étoit ſouillé du ſang de Capiton, & dont le crime n'étoit pas équivoque à leurs yeux, ni la perſonne regrettable à ceux de Vitellius, il fut livré pour victime à leur vengeance. Julius Civilis, puiſſant chez les Bataves, échappa au péril par la crainte qu'on eut que ſon ſupplice n'aliénât un peuple ſi féroce ; d'autant plus qu'il y avoit dans Langres huit cohortes bataves auxiliaires de la quatorzieme Légion, leſquelles s'en étoient ſéparées par l'eſprit de diſcorde qui régnoit en ce tems-là, & qui pouvoient produire un grand effet en ſe déclarant.

quem mox Vitellius generum aſcivit : & Junius Blæſus Lugdunenſis Galliæ rector, cum Italicâ legione, & alâ Taurinâ, Lugduni tendentibus. Nec in Rhæticis copiis mora, quo minus ſtatim adjungerentur.

Ne in Britanniâ quidem dubitatum. Præerat Trebellius Maximus, per avaritiam ac ſordes contemptus exercitui inviſuſque. Accendebat odium ejus Roſcius Cælius legatus viceſimæ legionis olim diſcors, ſed occaſione civilium armorum atrociùs proruperant. Trebellius ſeditionem & confuſum ordinem diſciplinæ Cælio : ſpoliatas & inopes legiones Cælius Trebellio objectabat, cùm interim fœdis legatorum certaminibus ; modeſtia exercitus corrupta, eoque diſcordiæ ventum, ut auxiliarium quoque militum convitiis proturbatus, & aggregantibus ſe Cælio

pour ou contre. Les Centurions Nonius, Donatius, Romilius, Calpurnius dont nous avons parlé, furent tués par l'ordre de Vitellius comme coupables de fidélité, crime irrémissible chez des rebelles. Valerius Aſiaticus, Commandant de la Belgique, & dont peu après Vitellius épouſa la fille, ſe joignit à lui. Julius Blæſus, Gouverneur du Lyonnois, en fit de même avec les troupes qui venoient à Lyon; ſavoir, la légion d'Italie & l'eſcadron de Turin : celles de la Rhétique ne tarderent point à ſuivre cet exemple.

Il n'y eut pas plus d'incertitude en Angleterre. Trébellius Maximus qui y commandoit s'étoit fait haïr & mépriſer de l'armée par ſes vices & ſon avarice; haine que fomentoit Roſcius Cælius commandant de la vingtieme Légion, brouillé depuis long-tems avec lui, mais à l'occaſion des guerres civiles devenu ſon ennemi déclaré. Trébellius traitoit Cælius de ſéditieux, de perturbateur de la diſcipline; Cælius l'accuſoit à ſon tour de piller & ruiner les Légions. Tandis que les Généraux ſe deshonoroient par ces opprobres mutuels, les troupes perdant tout reſpect,

cohortibus aliſque, deſertus Trebellius ad Vitellium perfugerit; quies provinciæ, quamquam remoto conſulari, manſit. Rexere legati ligionum, pares jure, Cælius audendo potentior.

Adjuncto Britannico exercitu, ingens viribus opibuſque Vitellius, duos duces, duo itinera bello deſtinavit. Fabius Valens allicere, vel ſi abnuerent, vaſtare Gallias, & Cotianis Alpibus Italiam irrumpere : Cæcina propiore tranſitu, Peninis jugis degredi juſſus. Valenti inferioris exercitus electi cum Aquilâ quintæ legionis, & cohortibus aliſque ad XL. millia armatorum data. XXX. millia Cæcina è ſuperiore Germaniâ ducebat, quorum robur legio una, prima & viceſima fuit; addita utrique Germanorum auxilia, è quibus Vitellius ſuas quoque copias ſupplevit, totâ mole belli ſecuturus.

en vinrent à tel excès de licence que les cohortes & la cavalerie ſe joignirent à Cælius ; & que Trébellius, abandonné de tous & chargé d'injures, fut contraint de ſe réfugier auprès de Vitellius. Cependant, ſans chef conſulaire, la province ne laiſſa pas de reſter tranquille, gouvernée par les Commandans des Légions, que le droit rendoit tous égaux, mais que l'audace de Cælius tenoit en reſpect.

Après l'acceſſion de l'armée Britannique, Vitellius, bien pourvu d'armes & d'argent, réſolut de faire marcher ſes troupes par deux chemins & ſous deux Généraux. Il chargea Fabius Valens d'attirer à ſon parti les Gaules, ou ſur leur refus, de les ravager, & de déboucher en Italie par les Alpes Cottiennes : il ordonna à Cecina de gagner la crête des Pennines par le plus court chemin. Valens eut l'élite de l'armée inferieure avec l'aigle de la cinquieme Légion, & aſſez de cohortes & de cavalerie pour lui faire une armée de quarante mille hommes. Cecina en conduiſit trente mille de l'armée ſupérieure dont la vingt-unieme Légion faiſoit la principale force. On

Mira inter exercitum imperatoremque diverſitas. Inſtare miles, arma poſcere, dum Galliæ trepident, dum Hiſpaniæ cunctentur; non obſtare hiemem, neque ignavæ pacis moras : invadendam Italiam, occupandam urbem ; nihil in diſcordiis civilibus feſtinatione tutius, ubi facto magis quàm conſulto opus eſſet. Torpebat Vitellius, & fortunam Principatus inerti luxu ac prodigis epulis præſumebat, medio diei temulentus, & ſagina gravis ; cùm tamen ardor & vis militum ultro ducis munia implebat, ut ſi adeſſet imperator, & ſtrenuis vel ignavis ſpem metumque adderet.

Inſtructi intentique ſignum profectionis expoſcunt : nomine Germanici, joignit

joignit à l'une & à l'autre armée des Germains auxiliaires dont Vitellius recruta auſſi la ſienne, avec laquelle il ſe préparoit à ſuivre le fort de la guerre.

Il y avoit entre l'armée & l'Empereur une oppoſition bien étrange. Les ſoldats pleins d'ardeur, ſans ſe ſoucier de l'hiver ni d'une paix prolongée par indolence, ne demandoient qu'à combattre, & perſuadés que la diligence eſt ſur-tout eſſentielle dans les guerres civiles, où il eſt plus queſtion d'agir que de conſulter, ils vouloient profiter de l'effroi des Gaules & des lenteurs de l'Eſpagne pour envahir l'Italie & marcher à Rome. Vitellius, engourdi & dès le milieu du jour ſurchargé d'indigeſtion & de vin, conſumoit d'avance les revenus de l'Empire dans un vain luxe & des feſtins immenſes; tandis que le zele & l'activité des troupes ſuppléoient au devoir du chef, comme ſi, préſent lui-même, il eût encouragé les braves & menacé les lâches.

Tout étant prêt pour le départ, elles en demanderent l'ordre, & ſur-le-

Vitellio ſtatim addito. Cæſarem ſe appellari, etiam victor prohibuit. Lætum augurium Fabio Valenti exercituique, quem in bellum agebat, ipſo profectionis die, aquila leni meatu, prout agmen incederet, velut dux viæ prævolavit : longumque per ſpatium, is gaudentium militum clamor, ea quies interritæ alitis fuit, ut haud dubium magnæ & proſperæ rei omen acciperetur.

Et Treveros quidem ut ſocios ſecuri adiere. Divoduri (Mediomatricorum id opidum eſt) quamquam omni comitate exceptos, ſubitus pavor exterruit, raptis repentè armis, ad cædem innoxiæ civitatis, non ob prædam, aut ſpoliandi cupidinem, ſed furore & rabie, & cauſſis incertis, eoque difficilioribus remediis ; donec precibus ducis mitigati, ab excidio civitatis temperavere. Cæſa tamen ad quatuor millia hominum. Iſque terror Gallias invaſit, ut venienti mox agmini univerſæ civitates, cum magiſtratibus & precibus, occurrerent, ſtratis per vias pueris feminiſque, quæque alia placamenta hoſtilis

champ donnerent à Vitellius le ſurnom de Germanique : mais même après la victoire, il défendit qu'on le nommât Céſar. Valens & ſon armée eurent un favorable augure pour la guerre qu'ils alloient faire : car le jour même du départ, un aigle planant doucement à la tête des bataillons, ſembla leur ſervir de guide ; & durant un long eſpace les ſoldats pouſſerent tant de cris de joie, & l'aigle s'en effraya ſi peu, qu'on ne douta pas ſur ces préſages, d'un grand & heureux ſuccès.

L'Armée vint à Treves en toute ſécurité comme chez des alliés. Mais, quoiqu'elle reçût toutes ſortes de bons traitemens à Divolure, ville de la province de Metz, une terreur panique fit prendre ſans ſujet les armes aux ſoldats pour la détruire. Ce n'étoit point l'ardeur du pillage qui les animoit, mais une fureur, une rage d'autant plus difficile à calmer qu'on en ignoroit la cauſe. Enfin, après bien des prieres, & le meurtre de quatre mille hommes, le Général ſauva le reſte de la ville. Cela répandit une telle terreur dans les Gaules, que de toutes les provinces où paſſoit l'armée, on voyoit accou-

iræ, non quidem in bello, ſed pro pace tendebantur.

Nuntium de cæde Galbæ & imperio Othonis, Fabius Valens in civitate Leucorum accepit. Nec militum animus in gaudium; aut formidinem permotus, bellum volvebat. Gallis cunctatio exemta, & in Othonem ac Vitellium odium par, ex Vitellio & metus. Proxima Lingonum civitas erat, fida partibus; benignè excepti, modeſtiâ certavere. Sed brevis lætitia fuit, cohortium intemperie, quas à legione quartadecimâ, ut ſuprà memoravimus, digreſſas exercitui ſuo Fabius Valens adjunxerat. Jurgia primum, mox rixa inter Batavos & legionarios. Dum his aut illis ſtudia militum adgregantur, propè in prælium exarſere; ni Valens animadverſione paucorum, oblitos jam Batavos imperii admonuiſſet. Fruſtra adverſus Æduos quæſita belli cauſſa. Juſſi pecuniam atque arma deferre, gratuitos inſuper commeatus præbuere;

rir le peuple & les Magiſtrats ſupplians, les chemins ſe couvrir de femmes, d'enfans, de tous les objets les plus propres à fléchir un ennemi même, & qui ſans avoir de guerre imploroient la paix.

A Toul, Valens apprit la mort de Galba & l'élection d'Othon. Cette nouvelle, ſans effrayer ni réjouir les troupes, ne changea rien à leurs deſſeins; mais elle détermina les Gaulois qui, haïſſant également Othon & Vitellius, craignoient de plus celui-ci. On vint enſuite à Langres, province voiſine, & du parti de l'armée; elle y fut bien reçue & s'y comporta honnêtement. Mais cette tranquillité fut troublée par les excès des cohortes détachées de la quatorzieme légion, dont j'ai parlé ci-devant, & que Valens avoit jointes à ſon armée. Une querelle qui devint émeute s'éleva entre les Bataves & les Légionnaires; & les uns & les autres ayant ameuté leurs camarades, on étoit ſur le point d'en venir aux mains, ſi, par le châtiment de quelques Bataves, Valens n'eût rappellé les autres à leur devoir. On s'en prit mal-à-propos aux Eduens du ſujet de la querelle. Il

quod Ædui formidine, Lugdunenſes gaudio fecere. Sed legio Italica & ala Taurina abductæ. Cohortem duodevicesimam Lugduni, ſolitis ſibi hibernis, relinqui placuit. Manlius Valens, legatus Italicæ legionis, quamquam bene de partibus meritus, nullo apud Vitellium honore fuit. Secretis eum criminationibus infamaverat Fabius ignarum, & quò incautior deciperetur, palàm laudatum.

Veterem inter Lugdunenſes Viennenſesque diſcordiam, proximum bellum accenderat; multæ invicem clades, crebriùs infeſtiùsque, quàm ut tantùm propter Neronem Galbamque pugnaretur. Et Galba reditus Lugdunenſium, occaſione iræ, in fiſcum verterat. Multus contrà in Viennenſes honor. Unde æmulatio, & invidia, & uno amne diſcretis connexum odium. Igitur Lugdunenſes extimulare ſingulos militum, & in everſionem Viennenſium impellere, obſeſſam ab illis coloniam ſuam, adjutos Vindicis conatus, conſcriptas nu-

leur fut ordonné de fournir de l'argent, des armes & des vivres gratuitement. Ce que les Eduens firent par force, les Lyonnois le firent volontiers : auſſi furent-ils délivrés de la légion Italique & de l'eſcadron de Turin qu'on emmenoit, & on ne laiſſa que la dix-huitieme cohorte à Lyon, ſon quartier ordinaire. Quoique Manlius Valens Commandant de la Légion Italique eût bien mérité de Vitellius, il n'en reçut aucun honneur. Fabius l'avoit deſſervi ſecrétement ; & pour mieux le tromper, il affectoit de le louer en public.

Il régnoit entre Vienne & Lyon d'anciennes diſcordes que la derniere guerre avoit ranimées : il y avoit eu beaucoup de ſang verſé de part & d'autre, & des combats plus fréquens & plus opiniâtres, que s'il n'eût été queſtion que des intérêts de Galba ou de Néron. Les revenus publics de la province de Lyon avoient été confiſqués par Galba ſous le nom d'amende. Il fit, au contraire, toute ſorte d'honneurs aux Viennois, ajoutant ainſi l'envie à la haine de ces deux peuples, ſéparés ſeulement par un fleuve qui n'ar-

per legiones in præſidium Galbæ referendo. Et ubi cauſſas odiorum prætenderant, magnitudinem prædæ oſtendebant. Nec jam ſecreta exhortatio, ſed publicæ preces : *Irent ultores, exſcinderent ſedem Gallici belli; cuncta illic externa & hoſtilia, ſe coloniam Romanam & partem exercitus, & proſperarum adverſarumque rerum ſocios; ſi fortuna contrà daret, iratis ne relinquerentur.* His & pluribus in eumdem modum, perpulerant, ut nec legati quidem ac duces partium reſtingui poſſe iracundiam exercitus arbitrarentur : cùm ignari haud diſcriminis ſui Viennenſes, velamenta & infulas præferentes, ubi agmen inceſſerat, arma, genua, veſtigia prehenſando, flexere militum animos. Addidit Valens trecenos ſingulis militibus ſeſtertios. Tum vetuſtas dignitasque coloniæ valuit. Et verba Fabii ſalutem incolumitatemque Viennenſium commendantis, æquis auribus accepta. Publicè tamen armis mulctati, privatis & promiſcuis copiis juvere militem. Sed fama conſtans fuit, ipſum Valentem magnâ pecuniâ emptum. Is diù ſordidus, repentè dives, mutationem fortunæ malè tegebat, accenſis egeſtate longâ cupidinibus, im-

rêtoit pas leur animoſité. Les Lyonnois animant donc le ſoldat, l'excitoient à détruire Vienne qu'ils accuſoient de tenir leur Colonie aſſiégée, de s'être déclarée pour Vindex, & d'avoir ci-devant fourni des troupes pour le ſervice de Galba. En leur montrant enſuite la grandeur du butin, ils animoient la colere par la convoitiſe; & non contens de les exciter en ſecret: " Soyez, „ leur diſoient-ils hautement, " nos vengeurs & les vôtres, „ en détruiſant la ſource de toutes „ les guerres des Gaules. Là, tout „ vous eſt étranger ou ennemi; ici, „ vous voyez une Colonie Romaine „ & une portion de l'armée toujours „ fidelle à partager avec vous les bons „ & les mauvais ſuccès: la fortune „ peut nous être contraire; ne nous „ abandonnez pas à des ennemis irrités „. Par de ſemblables diſcours, ils échaufferent tellement l'eſprit des ſoldats, que les Officiers & les Généraux déſeſpéroient de les contenir. Les Viennois, qui n'ignoroient pas le péril, vinrent au-devant de l'armée avec des voiles & des bandelettes, & ſe proſternant devant les ſoldats, baiſant leurs pas, embraſſant leurs ge-

moderatus, & inopi juventâ, ſenex prodigus.

Lento deinde agmine, per fines Allobrogum & Vocontiorum ductus exercitus : ipſa itinerum ſpatia, & ſtativorum mutationes venditante duce, fœdis pactionibus adverſus poſſeſſores agrorum, & magiſtratus civitatum, adeò minaciter, ut Luco (municipium id Vocontiorum eſt) faces admoverit, donec pecuniâ mitigaretur; quoties pe-

noux & leurs armes, ils calmerent leur fureur. Alors Valens leur ayant fait diſtribuer trois cents ſeſterces par tête, on eut égard à l'ancienneté & à la dignité de la Colonie, & ce qu'il dit pour le ſalut & la conſervation des habitans, fut écouté favorablement. On déſarma pourtant la province, & les particuliers furent obligés de fournir à diſcrétion des vivres au ſoldat : mais on ne douta point qu'ils n'euſſent à grand prix acheté le Général. Enrichi tout-à-coup après avoir long-tems ſordidement vécu, il cachoit mal le changement de ſa fortune ; & ſe livrant ſans meſure à tous ſes deſirs irrités par une longue abſtinence, il devint un vieillard prodigue d'un jeune homme indigent qu'il avoit été.

En pourſuivant lentement ſa route, il conduiſit l'armée ſur les confins des Allobroges & des Voconces ; & par le plus infame commerce, il régloit les ſéjours & les marches ſur l'argent qu'on lui payoit pour s'en délivrer. Il impoſoit les propriétaires des terres & les Magiſtrats des villes, avec une telle dureté, qu'il fut prêt à mettre le feu

cuniæ materia deeſſet, ſtupris & adulteriis exorabatur. Sic ad Alpes perventum.

Plus prædæ ac ſanguinis Cæcina hauſit. Irritaverant turbidum ingenium Helvetii, Gallica gens, olim armis virisque mox memoriâ nominis clara, de cæde Galbæ ignari, & Vitellii imperium abnuentes. Initium bello fuit avaritia ac feſtinatio unæ & viceſimæ legionis. Rapuerant pecuniam miſſam in ſtipendium caſtelli, quod olim Helvetii ſuis militibus ac ſtipendiis tuebantur; ægrè id paſſi Helvetii, interceptis epiſtolis, quæ nomine Germanici exercitus ad Pannonicas legiones ferebantur, centurionem & quoſdam militum in cuſtodiâ retinebant. Cæcina belli avidus, proximam quamque culpam antequàm pœniteret, ultum ibat. Mota properè caſtra. Vaſtati agri. Direptus, longa pace in modum municipii exſtructus, locus, amœno ſalubrium aquarum uſu frequens. Miſſi ad Rhætica auxilia nuntii, ut verſos in legionem Helvetios à tergo aggrederentur. Illi ante

au Luc, ville des Voconces, qui l'adoucirent avec de l'argent. Ceux qui n'en avoient point, l'appaiſoient en lui livrant leurs femmes & leurs filles. C'eſt ainſi qu'il marcha juſqu'aux Alpes.

Cecina fut plus ſanguinaire & plus âpre au butin. Les Suiſſes, nation Gauloiſe, illuſtre autrefois par ſes armes & ſes ſoldats, maintenant par ſes ancêtres; ne ſachant rien de la mort de Galba & refuſant d'obéir à Vitellius, irriterent l'eſprit brouillon de ſon Général. La vingt unieme Légion ayant enlevé la paye deſtinée à la garniſon d'un fort où les Suiſſes entretenoient depuis long-tems des milices du pays, fut cauſe par ſa pétulance & ſon avarice du commencement de la guerre. Les Suiſſes irrités intercepterent des lettres que l'armée d'Allemagne écrivoit à celle de Hongrie, & retinrent priſonniers un Centurion & quelques ſoldats. Cecina qui ne cherchoit que la guerre & prévenoit toujours la réparation par la vengeance, leve auſſi-tôt ſon camp & dévaſte le pays. Il détruiſit un lieu que ſes eaux minérales faiſoient fréquenter & qui

discrimen feroces, in periculo pavidi, quamquam primo tumultu Claudium Severum ducem legerant, non arma noscere, non ordines sequi, non in unum consulere; exitiosum adversus veteranos prælium, intuta obsidio, dilapsis vetustate mœnibus; hinc Cæcina cum valido exercitu, inde Rhæticæ alæ cohortesque & ipsorum Rhætorum juventus sueta armis, & more militiæ exercita; undique populatio & cædes. Ipsi in medio vagi abjectis armis, magna pars saucii aut palantes, in montem Vocetium perfugere. Ac statim immissâ cohorte Thracum depulsi, & consectantibus Germanis Rhætisque, per silvas atque in ipsis latebris trucidati. Multa hominum millia cæsa, multa sub coronâ venumdata. Cumque direptis omnibus, Aventicum gentis caput justo agmine peteretur; missi qui dederent civitatem, & deditio accepta. In Julium Alpinum è principibus, ut concitorem belli, Cæcina animadvertit: ceteros veniæ vel sævitiæ Vitellii reliquit.

durant une longue paix, s'étoit embelli comme une ville. Il envoya ordre aux auxiliaires de la Rhétique de charger en queue les Suiſſes, qui faiſoient face à la Légion. Ceux-ci, féroces loin du péril, & lâches devant l'ennemi, élurent bien au premier tumulte Claude Sévere pour leur Général; mais ne ſachant ni s'accorder dans leurs délibérations, ni garder leurs rangs, ni ſe ſervir de leurs armes, ils ſe laiſſoient défaire, tuer, par nos vieux ſoldats, & forcer dans leurs places, dont tous les murs tomboient en ruines. Cecina d'un côté avec une bonne armée, de l'autre les Eſcadrons & les Cohortes Rhétiques, compoſées d'une jeuneſſe exercée aux armes & bien diſciplinée, mettoient tout à feu & à ſang. Les Suiſſes, diſperſés entre deux, jettant leurs armes & la plupart épars ou bleſſés, ſe réfugierent ſur les montagnes; d'où chaſſés par une Cohorte Thrace, qu'on détacha après eux & pourſuivis par l'armée des Rhétiens, on les maſſacroit dans les forêts & juſques dans leurs cavernes. On en tua par milliers & l'on en vendit un grand nombre. Quand on eut fait le dégât, on marcha en bataille

Haud facile dictu eſt, legati Helvetiorum minus placabilem imperatorem, an militem invenerint. Civitatis excidium poſcunt, tela ac manus in ora legatorum intentant. Ne Vitellius quidem minis ac verbis temperabat: cùm Claudius Coſſus, unus ex legatis, notæ facundiæ, ſed dicendi artem aptâ trepidatione occultans, atque eo validior, militis animum mitigavit: ut eſt mos vulgo, mutabili ſubitis, & tam prono in miſericordiam, quàm immodicum ſævitiâ fuerat; effuſis lacrymis, & meliora conſtantiùs poſtulando, impunitatem ſalutemque civitati impetravere.

Cæcina paucos in Helvetiis moratus dies, dum ſententiæ Vitellii certior fie-

à Avanche, capitale du pays. Ils envoyerent des députés pour ſe rendre & furent reçus à diſcrétion. Cecina fit punir Julius Alpinus un de leurs chefs, comme auteur de la guerre, laiſſant au jugement de Vitellius la grace ou le châtiment des autres.

On auroit peine à dire qui, du ſoldat ou de l'Empereur, ſe montra le plus implacable aux députés Helvétiens. Tous les menaçant des armes & de la main, crioient qu'il falloit détruire leur ville, & Vitellius même ne pouvoit modérer ſa fureur. Cependant Clodius Coſſus, un des députés, connu par ſon éloquence, ſut l'employer avec tant de force & la cacher avec tant d'adreſſe ſous un air d'effroi, qu'il adoucit l'eſprit des ſoldats, & ſelon l'inconſtance ordinaire au Peuple, les rendit auſſi portés à la clémence qu'ils l'étoient d'abord à la cruauté. De ſorte qu'après beaucoup de pleurs ayant imploré grace d'un ton plus raſſis, ils obtinrent le ſalut & l'impunité de leur ville.

Cecina s'étant arrêté quelques jours en Suiſſe, pour attendre les ordres de

ret, simul transitum Alpium parans; lætum ex Italiâ nuntium accipit, alam Syllanam circa Padum agentem, sacramento Vitellii accessisse. Proconsulem Vitellium Syllani in Africâ habuerant: mox à Nerone, ut in Ægyptum præmitterentur exciti; & ob bellum Vindicis remorati, ac tum in Italiâ manentes, instinctu decurionum qui Othonis ignari, Vitellio obstricti, robur adventantium legionum & famam Germanici exercitus attollebant, transiere in partes: & ut donum aliquod novo principi, firmissima Transpadanæ regionis municipia, Mediolanum, ac Novariam, & Eporediam, ac Vercellas, adjunxere. Id Cæcinæ per ipsos compertum. Et quia præsidio alæ uniùs latissima pars Italiæ defendi nequibat, præmissis Gallorum, Lusitanorum, Britannorumque cohortibus, & Germanorum vexillis, in Alpe Graiâ ipse paululum cunctatus, num Rhæticis jugis in Noricum flecteret, adversus Petronium urbis procuratorem, qui concitis auxiliis, & interruptis fluminum pontibus, fidus Othoni putabatur. Sed metu ne amitteret præmissas jam cohortes alasque, simul reputans plus gloriæ retentâ Italiâ, & ubicumque certatum foret, Noricos in

Vitellius & ſe préparer au paſſage des Alpes, y reçut l'agréable nouvelle que la cavalerie Syllanienne, qui bordoit le Pô, s'étoit ſoumiſe à Vitellius. Elle avoit ſervi ſous lui dans ſon Proconſulat d'Afrique, puis Néron l'ayant rappellée, pour l'envoyer en Egypte, la retint pour la guerre de Vindex. Elle étoit ainſi demeurée en Italie, où ſes Décurions, à qui Othon étoit inconnu & qui ſe trouvoient liés à Vitellius, vantant la force des Légions qui s'approchoient & ne parlant que des armées d'Allemagne, l'attirerent dans ſon parti. Pour ne point s'offrir les mains vuides, ces troupes déclarerent à Cecina qu'elles joignoient aux poſſeſſions de leur nouveau Prince, les fortereſſes d'au-delà du Pô; ſavoir, Milan, Novarre, Yvrée & Verceil; & comme une ſeule brigade de cavalerie ne ſuffiſoit pas pour garder une ſi grande partie de l'Italie, il y envoya les Cohortes des Gaules, de Luſitanie, & de Bretagne, auxquelles il joignit les Enſeignes Allemandes & l'Eſcadron de Sicile. Quant à lui, il héſita quelque tems s'il ne traverſeroit point les monts Rhétiens, pour marcher dans la Norique contre l'Intendant Petronius, qui,

cetera victoriæ pærmia ceſſuros, Penino ſubſignanum militem itinere, & grave legionum agmen, hibernis adhuc Alpibus traduxit.

Otho interim, contra ſpem omnium, non deliciis, neque deſidiâ torpeſcere; dilatæ voluptates, diſſimulata luxuria, & cuncta ad decorem imperii compoſita. Eoque plus formidinis afferebant falſæ virtutes, & vitia reditura. Marium Celſum conſulem deſignatum, per ſpeciem vinculorum, ſævitiæ militum ſubtractum, acciri in Capitolium jubet. Clementiæ titulus, è viro claro & partibus inviſo, petebatur. Celſus conſtanter ſervatæ erga Galbam fidei crimen confeſſus, exemplum ultrò imputavit. Nec Otho quaſi ignoſceret, ſed ne hoſtis metum reconciliationis adhiberet, ſtatim intra intimos amicos habuit, &

ayant raſſemblé les auxiliaires & fait couper les Ponts, ſembloit vouloir être fidele à Othon. Mais craignant de perdre les troupes qu'il avoit envoyées devant lui, trouvant auſſi plus de gloire à conſerver l'Italie, & jugeant qu'en quelque lieu que l'on combattît, la Norique ne pouvoit échapper au vainqueur, il fit paſſer les troupes des alliés, & même les peſans Bataillons Légionnaires par les Alpes Pennines, quoiqu'elles fuſſent encore couvertes de neige.

Cependant, au lieu de s'abandonner aux plaiſirs & à la molleſſe, Othon renvoyant à d'autres tems le luxe & la volupté, ſurprit tout le monde en s'appliquant à rétablir la gloire de l'Empire. Mais ces fauſſes vertus ne faiſoient prévoir qu'avec plus d'effroi le moment où ſes vices reprendroient le deſſus. Il fit conduire au Capitole Marius Celſus Conſul déſigné qu'il avoit feint de mettre aux fers pour le ſauver de la fureur des ſoldats, & voulut ſe donner une réputation de clémence en dérobant à la haine des ſiens une tête illuſtre. Celſus, par l'exemple de ſa fidélité pour Galba, dont il faiſoit gloire,

mox bello inter duces delegit. Manſitque Celſo velut fataliter etiam pro Othone fides, integra & infelix. Læta primoribus civitatis, celebrata in vulgus Celſi ſalus, ne militibus quidem ingrata fuit, eamdem virtutem admirantibus cui iraſcebantur.

Par inde exſultatio, diſparibus cauſſis conſecuta, impetrato Tigellini exitio. Sophonius Tigellinus obſcuris parentibus, fœdâ pueritiâ, impudicâ ſenectâ, præfecturam vigilum & prætorii, & alia præmia virtutum, quia velocius erat vitiis adeptus, crudelitatem mox, deinde avaritiam, & virilia ſcelera exercuit : corrupto ad omne facinus Nerone, quædam ignaro auſus, ac poſtremò ejuſdem deſertor ac proditor. Unde non alium pertinaciùs ad pœnam flagitavere, diverſo affectu, quibus odium Neronis inerat, & quibus deſi-

montroit à ſon ſucceſſeur ce qu'il en pouvoit attendre à ſon tour. Othon, ne jugeant pas qu'il eût beſoin de pardon & voulant ôter toute défiance à un ennemi réconcilié, l'admit au nombre de ſes plus intimes amis, & dans la guerre qui ſuivit bientôt en fit l'un de ſes Généraux. Celſus de ſon côté s'attacha ſincérement à Othon, comme ſi ç'eût été ſon ſort d'être toujours fidele au parti malheureux. Sa conſervation fut agréable aux Grands, louée du Peuple, & ne déplut pas même aux ſoldats, forcés d'admirer une vertu qu'ils haïſſoient.

Le châtiment de Tigellinus ne fut pas moins applaudi, par une cauſe toute différente. Sophonius Tigellinus, né de parens obſcurs, ſouillé dès ſon enfance, & débauché dans ſa vieilleſſe, avoit à force de vices obtenu les Préfectures de la Police, du Prétoire, & d'autres emplois dûs à la vertu, dans leſquels il montra d'abord ſa cruauté, puis ſon avarice & tous les crimes d'un méchant homme. Non content de corrompre Néron & de l'exciter à mille forfaits, il oſoit même en commettre à ſon inſu, & finit par l'abandonner &

derium. Apud Galbam T. Vinii potentiâ defenſus, prætexentis ſervatam ab eo filiam; & haud dubiè ſervaverat, non clementiâ (quippe tot interfectis) ſed effugio in futurum; quia peſſimus quiſque, diffidentiâ præſentium mutationem pavens, adverſus publicum odium, privatam gratiam præparat: unde nulla innocentiæ cura, ſed vitæ impunitatis. Eo infenſior populus, additâ ad vetus Tigellini odium recenti T. Vinii invidiâ, concurrere è tota urbe in palatium ac fora, & ubi plurima vulgi licentia, in circum ac theatra effuſi, ſeditioſis vocibus obſtrepere: donec Tigellinus, accepto apud Sinueſſanas aquas ſupremæ neceſſitatis nuntio, inter ſtupra concubinarum, & oſcula, & deformes moras, ſectis novacula faucibus, infamem vitam fœdavit etiam exitu ſero & inhoneſto.

le

le trahir. Auſſi nulle punition ne futelle plus ardemment pourſuivie ; mais par divers motifs, de ceux qui déteſtoient Néron & de ceux qui le regrettoient. Il avoit été protégé près de Galba par Vinius dont il avoit ſauvé la fille, moins par pitié, lui qui commit tant d'autres meurtres, que pour s'étayer du pere au beſoin. Car les ſcélérats, toujours en crainte des révolutions, ſe ménagent de loin des amis particuliers qui puiſſent les garantir de la haine publique, & ſans s'abſtenir du crime, s'aſſurent ainſi de l'impunité. Mais cette reſſource ne rendit Tigellinus que plus odieux, en ajoutant à l'ancienne averſion qu'on avoit pour lui celle que Vinius venoit de s'attirer. On accouroit de tous les quartiers, dans la place & dans le palais : le cirque ſur-tout & les théâtres, lieux où la licence du peuple eſt plus grande, retentiſſoient de clameurs ſéditieuſes. Enfin Tigellinus ayant reçu aux eaux de Sinueſſe l'ordre de mourir, après de honteux délais cherchés dans les bras des femmes, ſe coupa la gorge avec un raſoir, terminant ainſi une vie infame par une mort tardive & déshonnête.

Per idem tempus expoſtulata ad ſupplicium Galvia Criſpinilla, variis fruſtrationibus, & adverſa diſſimulantis principis fama, periculo exempta eſt: magiſtra libidinum Neronis, tranſgreſſa in Africam ad inſtigandum in arma Clodium Macrum, famem populi Romani haud obſcurè molita, totius poſtea civitatis gratiam obtinuit conſulari matrimonio innixa, & apud Galbam, Othonem, Vitellium illæſa: mox potens pecuniâ, & orbitate, quæ bonis maliſque temporibus juxtà valent.

Crebræ interim, & mulieribus blandimentis infectæ, ab Othone ad Vitellium epiſtolæ, offerebant pecuniam & gratiam, & quemcumque quietis locum prodigæ vitæ legiſſet. Paria Vitellius oſtendebat, primo molliùs, ſtultâ utrimque & indecorâ ſimulatione: mox quaſi rixantes ſtupra & flagitia invicem objectavere neuter falsò. Otho, revocatis quos Galba miſerat legatis, rurſus ad utrumque Germanicum exercitum, & ad legionem Italicam, eaſque quæ Lugduni agebant copias, ſpecie ſenatus miſit. Legati apud Vitellium

Dans ce même tems, on ſollicitoit la punition de Galvia Criſpinilla; mais elle ſe tira d'affaire à force de défaites & par une connivence qui ne fit pas honneur au Prince. Elle avoit eu Néron pour éleve de débauche: enſuite ayant paſſé en Afrique pour exciter Macer à prendre les armes, elle tâcha tout ouvertement d'affamer Rome. Rentrée en grace à la faveur d'un mariage conſulaire, & échappée aux regnes de Galba, d'Othon & de Vitellius, elle reſta fort riche & ſans enfans; deux grands moyens de crédit dans tous les tems, bons & mauvais.

Cependant Othon écrivoit à Vitellius lettres ſur lettres qu'il ſouilloit de cajoleries de femmes, lui offrant argent, graces, & tel aſyle qu'il voudroit choiſir pour y vivre dans les plaiſirs. Vitellius lui répondoit ſur le même ton; mais ces offres mutuelles, d'abord ſobrement ménagées & couvertes des deux côtés d'une ſotte & honteuſe diſſimulation, dégénérèrent bientôt en querelles, chacun reprochant à l'autre avec la même vérité ſes vices & ſa débauche. Othon rappella les Députés de Galba & en envoya

remanſere, promptiùs quàm ut retenti viderentur. Prætoriani, quos per ſimulationem officii legatis Otho adjunxerat, remiſſi, antequam legionibus miſcerentur. Addit epiſtolas Fabius Valens, nomine Germanici exercitus, ad prætorias & urbanas cohortes, de viiribus partium magnificas, & concordiam offerentes. Increpabant ultro, quòd tanto ante traditum Vitellio imperium, ad Othonem vertiſſent. Ita promiſſis ſimul, ac minis tentabantur : ut bello impares, in pace nihil amiſſuri. Neque ideo prætorianorum fides mutata.

Sed inſidiatores ab Othone in Germaniam, à Vitellio in urbem miſſi. Utriſque fruſtra fuit : Vitellianis impunè, per tantam hominum multitudinem, mutuâ ignorantiâ fallentibus : Otho-

d'autres au nom du Sénat aux deux armées d'Allemagne, aux troupes qui étoient à Lyon & à la légion d'Italie. Les Députés reſterent auprès de Vitellius, mais trop aiſément pour qu'on crût que c'étoit par force. Quant aux Prétoriens qu'Othon avoit joints comme par honneur à ces Députés, on ſe hâta de les renvoyer avant qu'ils ſe mêlaſſent parmi les Légions. Fabius Valens leur remit des lettres au nom des armées d'Allemagne pour les cohortes de la ville & du prétoire, par leſquelles, parlant pompeuſement du parti de Vitellius, on les preſſoit de s'y réunir. On leur reprochoit vivement d'avoir transféré à Othon l'Empire décerné long-tems auparavant à Vitellius. Enfin uſant pour les gagner de promeſſes & de menaces, on leur parloit comme à des gens à qui la paix n'ôtoit rien & qui ne pouvoient ſoutenir la guerre : mais tout cela n'ébranla point la fidélité des Prétoriens.

Alors Othon & Vitellius prirent le parti d'envoyer des aſſaſſins, l'un en Allemagne & l'autre à Rome, tous deux inutilement. Ceux de Vitellius, mêlés dans une ſi grande multitude

niani, novitate vultus, omnibus invicem gnaris, prodebantur. Vitellius litteras ad Titianum fratrem Othonis compoſuit, exitium ipſi filioque ejus minitans, ni incolumes ſibi mater ac liberi ſervarentur. Et ſtetit domus utraque, ſub Othone, incertum an metu: Vitellius victor, clementiæ gloriam tulit.

Primus Othoni fiduciam addidit ex Illyrico nuntius, juraſſe in eum Dalmatiæ, ac Pannoniæ, & Mœſiæ, legiones. Idem ex Hiſpaniâ allatum: laudatuſque per edictum Cluvius Rufus; & ſtatim cognitum eſt, converſam ad Vitellium Hiſpaniam. Nec Aquitania quidem, quamquam à Julio Cordo in verba Othonis obſtricta, diu manſit. Nuſquam fides aut amor, metu ac neceſſitate huc illuc mutabantur. Eadem formido provinciam Narbonenſem ad Vitellium vertit, facili tranſitu ad proximos & validiores. Longinquæ provinciæ, & quidquid armorum mari dirimitur, penes Othonem manebant, non partium ſtudio, ſed erat grande momen-

d'hommes inconnus l'un à l'autre, ne furent pas découverts, mais ceux d'Othon furent bientôt trahis par la nouveauté de leurs viſages parmi des gens qui ſe connoiſſoient tous. Vitellius écrivit à Titien frere d'Othon que ſa vie & celle de ſes fils lui répondroient de ſa mere & de ſes enfans. L'une & l'autre famille fut conſervée. On douta du motif de la clémence d'Othon; mais Vitellius vainqueur eut tout l'honneur de la ſienne.

La premiere nouvelle qui donna de la confiance à Othon lui vint d'Illyrie, d'où il apprit que les légions de Dalmatie, de Pannonie & de la Mœſie avoient prêté ſerment en ſon nom. Il reçut d'Eſpagne un ſemblable avis & donna par édit des louanges à Cluvius Rufus; mais on ſut bientôt après que l'Eſpagne s'étoit retournée du côté de Vitellius. L'Aquitaine, que Julius Cordus avoit auſſi fait déclarer pour Othon, ne lui reſta pas plus fidelle. Comme il n'étoit pas queſtion de foi ni d'attachement, chacun ſe laiſſoit entraîner çà & là ſelon ſa crainte ou ſes eſpérances. L'effroi fit déclarer de même la province Narbonnoiſe en faveur de Vi-

tum in nomine urbis ac prætextu ſenatus. Et occupaverat animos prior auditus. Judaicum exercitum Veſpaſianus, Syriæ legiones Mucianus ſacramento Othonis adegere. Simul Ægyptus, omneſque verſæ in Orientem provinciæ, nomine ejus tenebantur. Idem Africæ obſequium, initio à Carthagine orto. Neque exſpectatâ Vipſanii Aproniani proconſulis auctoritate, Creſcens Neronis libertus (nam & hi malis temporibus partem ſe Reipublicæ faciunt) epulum plebi, ob lætitiam recentis imperii, obtulerat: & populus pleraque ſine modo feſtinavit. Carthaginem ceteræ civitates ſecutæ. Sic diſtractis exercitibus ac provinciis, Vitellio quidem ad capeſſendam principatus fortunam bello opus erat.

tellius qui, le plus proche & le plus puiſſant, parut aiſément le plus légitime. Les provinces les plus éloignées & celles que la mer ſéparoit des troupes reſterent à Othon; moins pour l'amour de lui, qu'à cauſe du grand poids que donnoit à ſon parti le nom de Rome & l'autorité du Sénat, outre qu'on penchoit naturellement pour le premier reconnu (*). L'armée de Judée par les ſoins de Veſpaſien, & les légions de Syrie par ceux de Mucianus, prêterent ſerment à Othon. L'Egypte & toutes les provinces d'Orient reconnoiſſoient ſon autorité. L'Afrique lui rendoit la même obéiſſance à l'exemple de Carthage, où, ſans attendre les ordres du Proconſul Vipſanius Apronianus, Creſcens, affranchi de Néron, ſe mêlant, comme ſes pareils, des affaires de la République dans les tems de calamités, avoit en réjouiſſance de la nouvelle élection, donné des fêtes au peuple qui ſe livroit étourdiment à tout. Les autres villes imiterent Car-

(*) L'élection de Vitellius avoit précédé celle d'Othon: mais au-delà des mers le bruit de celle-ci avoit prévenu le bruit de l'autre: ainſi Othon étoit dans ces régions le premier reconnu.

Otho, ut in multâ pace, munia imperii obibat : quædam ex dignitate Reipublicæ ; pleraque, contra decus, ex præſenti uſu properando. Conſul cum Titiano fratre in Kalendas Martias ipſe, proximos menſes Verginio deſtinat, ut aliquod exercitui Germanico delinimentum. Jungitur Verginio Poppæus Vopiſcus, prætextu veteris amicitiæ, plerique Viennenſium honori datum interpretabantur. Ceteri conſulatus ex deſtinatione Neronis, aut Galbæ, manſere. Cælio ac Flavio Sabinis, in Julias, Ario Antonino & Mari Celſo, in Septembres : quorum honori ne Vitellius quidem victor interceſſit. Sed Otho, pontificatus auguratuſque honoratis jam ſenibus cumulum dignitatis addidit ; & recens ab exſilio reverſos nobiles adoleſcentulos, avitis ac paternis ſacerdotiis in ſolatium recoluit. Redditus Cadio Rufo, Pedio Blæſo, Sevino Promptino ſenatorius locus, qui repetundarum criminibus ſub Claudio ac Nerone

thage. Ainſi les armées & les provinces ſe trouvoient tellement partagées, que Vitellius avoit beſoin des ſuccès de la guerre pour ſe mettre en poſſeſſion de l'Empire.

Pour Othon, il faiſoit comme en pleine paix les fonctions d'Empereur, quelquefois ſoutenant la dignité de la République, mais plus ſouvent l'aviliſſant en ſe hâtant de régner. Il déſigna ſon frere Titianus Conſul avec lui juſqu'au premier de Mars ; & cherchant à ſe concilier l'armée d'Allemagne, il deſtina les deux mois ſuivans à Verginius, auquel il donna Poppæus Vopiſcus pour collegue, ſous prétexte d'une ancienne amitié, mais plutôt, ſelon pluſieurs, pour faire honneur aux Viennois. Il n'y eut rien de changé pour les autres Conſulats aux nominations de Néron & de Galba. Deux Sabinus, Cœlius & Flave, reſterent déſignés pour Mai & Juin, Arius Antonius & Marius Celſus pour Juillet & Août ; honneur dont Vitellius même ne les priva pas après ſa victoire. Othon mit le comble aux dignités des plus illuſtres vieillards, en y ajoutant celles d'Augures & de Pon-

cecideranr. Placuit ignoſcentibus, verſo nomine : quod avaritia fuerat, videri majeſtatem : cujus tum odio, etiam bonæ leges peribant.

Eâdem largitione, civitatum quoque ac provinciarum animos aggreſſus, Hiſpalienſibus & Emeritenſibus familiarum adjectiones. Lingonibus univerſis civitatem Romanam, provinciæ Bæticæ Maurorum civitates dono dedit. Nova jura Cappadociæ, nova Africæ, oſtentui magis quàm manſura. Inter quæ neceſſitate præſentium rerum & inſtantibus curis excuſata, ne tum quidem immemor amorum, ſtatuas Poppææ per ſenatuſconſultum repoſuit. Creditus eſt etiam de celebrandâ Neronis memoriâ agitaviſſe, ſpe vulgum alliciendi. Et fuere qui imagines Neronis proponerent : atque etiam Othoni, quibuſdam diebus populus & miles, tamquam nobilitatem

tifes, & conſola la jeune nobleſſe récemment rappellée d'exil, en lui rendant le ſacerdoce dont avoient joui ſes ancêtres. Il rétablit dans le Sénat Cadius Rufus, Pedius Blæſus & Sevinus Promptinus, qui en avoient été chaſſés ſous Claude pour crime de concuſſion. L'on s'aviſa, pour leur pardonner, de changer le mot de *rapine* en celui de *Leſe-Majeſté*, mot odieux en ces tems-là, & dont l'abus faiſoit tort aux meilleures loix.

Il étendit auſſi ſes graces ſur les villes & les provinces. Il ajouta de nouvelles familles aux colonies d'Hiſpalis & d'Emerita : il donna le droit de bourgeoiſie romaine à toute la province de Langres ; à celle de la Bétique les villes de la Mauritanie, à celles d'Afrique & de Cappadoce de nouveaux droits trop brillans pour être durables. Tous ces ſoins & les beſoins preſſans qui les exigeoient, ne lui firent point oublier ſes amours, & il fit rétablir par décret du Sénat les ſtatues de Poppée. Quelques-uns releverent auſſi celles de Néron ; l'on dit même qu'il délibéra s'il ne lui feroit point une oraiſon funebre pour plaire

ac decus aſtruerent, NERONI-OTHONI acclamavit. Ipſe in ſuſpenſo tenuit, vetandi metu, vel agnoſcendi pudore.

Converſis ad civile bellum animis, externa ſine curâ habebantur. Eò audentius Rhoxolani, Sarmatica gens, priore hieme cæſis duabus cohortibus, magnâ ſpe ad Mœſiam irruperant, novem millia equitum, ex ferociâ & ſucceſſu, prædæ magis quàm pugnæ intenta. Igitur vagos & incurioſos, tertia legio adjunctis auxiliis, repentè invaſit. Apud Romanos omnia prœlio apta. Sarmatæ diſperſi, aut cupidine prædæ graves onere ſarcinarum, & lubrico itinerum ademptâ equorum pernicitate, velut vincti cædebantur. Namque mirum dictu ut ſit omnis Sarmatarum virtus, velut extra ipſos, nihil ad pedeſtrem pugnam tam ignavum; ubi per turmas advenere, vix ulla acies obſtiterit. Sed tum humido die, & ſoluto gelu, neque conti, neque gladii, quos prælongos utrâque manu regunt, uſui, lapſantibus equis, & cataphractarum pondere (id principi-

à la populace. Enfin le peuple & les ſoldats croyant bien lui faire honneur, crierent durant quelques jours : *vive Néron-Othon !* Acclamations qu'il feignit d'ignorer, n'oſant les défendre, & rougiſſant de les permettre.

Cependant uniquement occupés de leurs guerres civiles, les Romains abandonnoient les affaires de dehors. Cette négligence inſpira tant d'audace aux Roxolans, peuple Sarmate, que dès l'hiver précédent, après avoir défait deux cohortes, ils firent avec beaucoup de confiance une irruption dans la Mœſie au nombre de neuf mille chevaux. Le ſuccès joint à leur avidité leur faiſant plutôt ſonger à piller qu'à combattre, la troiſieme légion jointe aux auxiliaires les ſurprit épars & ſans diſcipline. Attaqués par les Romains en bataille, les Sarmates diſperſés au pillage ou déjà chargés de butin, & ne pouvant dans des chemins gliſſans s'aider de la viteſſe de leurs chevaux, ſe laiſſoient tuer ſans réſiſtance. Tel eſt le caractere de ces étranges peuples, que leur valeur ſemble n'être pas en eux. S'ils donnent en eſcadrons, à peine une armée peut-elle ſoutenir

bus & nobiliſſimo cuique tegmen, ferreis laminis, aut præduro corio conſertum; ut adverſus ictus impenetrabile, ita impetu hoſtium provolutis inhabile ad reſurgendum) ſimul altitudine, & mollitiâ nivis, hauriebantur. Romanus miles facili loricâ, & miſſili pilo, aut lanceis aſſultans, ubi res poſceret, levi gladio inermem Sarmatam, (neque enim defendi ſcuto mos eſt) comminus fodiebat; donec pauci, qui prœlio ſuperfuerant paludibus abderentur. Ibi fævitiâ, hic miſeriâ vulnerum abſumpti. Poſtquam id Romæ compertum, M. Aponius Mœſiam obtinens, triumphali ſtatua, Fulvius Aurelius, & Julianus Titius, ac Numiſius Lupus, legati legionum, conſularibus ornamentis donantur: læto Othone, & gloriam in ſe trahente, tamquam & ipſe felix bello, & ſuis ducibus ſuiſque exercitibus Rempublicam auxiſſet.

leur choc ; s'ils combattent à pied, c'eſt la lâcheté même. Le dégel & l'humidité qui faiſoient alors gliſſer & tomber leurs chevaux, leur ôtoient l'uſage de leurs piques & de leurs longues épées à deux mains. Le poids des cataphractes, ſorte d'armure faite de lames de fer ou d'un cuir très-dure qui rend les chefs & les officiers impénétrables aux coups, les empêchoient de ſe relever quand le choc des ennemis les avoit renverſés, & ils étoient étouffés dans la neige qui étoit molle & haute. Les ſoldats Romains, couverts d'une cuiraſſe légere, les renverſoient à coups de traits ou de lance ſelon l'occaſion, & les perçoient d'autant plus aiſément de leurs courtes épées, qu'ils n'ont point la défenſe du bouclier. Un petit nombre échapperent & ſe ſauverent dans les marais où la rigueur de l'hiver & leurs bleſſures les firent périr. Sur ces nouvelles, on donna à Rome une ſtatue triomphale à Marcus Apronianus qui commandoit en Mœſie & les ornemens conſulaires à Fulvius Aurelius, Julianus Titius, & Numiſius Lupus, Colonels des légions. Othon fut charmé d'un ſuccès dont il s'attribuoit l'honneur, comme d'une guerre

Parvo interim initio, unde nihil timebatur, orta ſeditio, propè urbi excidio fuit. Septimam decimam cohortem, è coloniâ Hoſtienſi, in urbem acciri Otho juſſerat. Armandæ ejus cura, Vario Criſpino tribuno è prætorianis, data. Is quo magis vacuus, quietis caſtris, juſſa exſequeretur; vehicula cohortis, incipiente nocte, onerari aperto armamentario jubet. Tempus, in ſuſpicionem; cauſſa, in crimen; affectatio quietis, in tumultum evaluit. Et viſa inter temulentos arma, cupidinem ſui movere. Fremit miles, & tribunos centurioneſque proditionis arguit, tamquam familiæ ſenatorum ad perniciem Othonis armarentur. Pars ignari & vino graves, peſſimus quiſque in occaſionem prædarum, vulgus, ut mos eſt, cujuſque motus novi cupidum; & obſequia meliorum nox abſtulerat. Reſiſtentem ſeditioni tribunum, & ſeveriſſimos centurionum obtruncant; rapta arma, nudati gladii, inſidentes equis, urbem ac palatium petunt.

conduite ſous ſes auſpices & par ſes Officiers au profit de l'Etat.

Tout-à-coup il s'éleva ſur le plus léger ſujet & du côté dont on ſe défioit le moins, une ſédition qui mit Rôme à deux doigts de ſa ruine. Othon ayant ordonné qu'on fît venir dans la ville, la dix-ſeptieme Cohorte qui étoit à Oſtie, avoit chargé Varius Criſpinus Tribun Prétorien du ſoin de la faire armer. Criſpinus, pour prévenir l'embarras, choiſit le tems où le camp étoit tranquille & le ſoldat retiré, & ayant fait ouvrir l'Arſenal, commença dès l'entrée de la nuit à faire charger les fourgons de la Cohorte. L'heure rendit le motif ſuſpect, & ce qu'on avoit fait pour empêcher le déſordre en produiſit un très-grand. La vue des armes donna à des gens pris de vin la tentation de s'en ſervir. Les ſoldats s'emportent, & traitant de traîtres leurs Officiers & Tribuns, les accuſent de vouloir armer le Sénat contre Othon. Les uns déjà ivres, ne ſavoient ce qu'ils faiſoient; les plus méchans ne cherchoient que l'occaſion de piller: la foule ſe laiſſoit entraîner par ſon goût ordinaire pour les

Erat Othoni celebre convivium, primoribus feminis virisque, qui trepidi, fortuitusne militum furor, an dolus imperatoris, manere ac deprehendi, an fugere & dispergi, periculosius foret, modò constantiam simulare, modò formidine detegi, simul Othonis vultum intueri. Utque evenit inclinatis ad suspicionem mentibus, cùm timeret Otho, timebatur. Sed haud secus discrimine senatus quàm suo territus, & præfectos prætorii ad mitigandas militum iras statim miserat, & abire properè omnes è convivio jussit. Tum vero passim magistratus, projectis insignibus, vitatâ comitum & servorum frequentiâ, senes feminæque per tenebras, diversa urbis itinera, rari domos, plurimi amicorum tecta, & ut

nouveautés, & la nuit empêchoit qu'on ne pût tirer parti de l'obéiſſance des ſages. Le Tribun voulant réprimer la ſédition fut tué, de même que les plus ſéveres Centurions; après quoi, s'étant ſaiſis des armes, ces emportés monterent à cheval, &, l'épée à la main, prirent le chemin de la ville & du Palais.

Othon donnoit un feſtin ce jour-là, à ce qu'il y avoit de plus grand à Rome dans les deux ſexes. Les convives redoutant également la fureur des ſoldats & la trahiſon de l'Empereur, ne ſavoient ce qu'ils devoient craindre le plus, d'être pris s'ils demeuroient, ou d'être pourſuivis dans leur fuite; tantôt affectant de la fermeté, tantôt décelant leur effroi, tous obſervoient le viſage d'Othon, & comme on étoit porté à la défiance, la crainte qu'il témoignoit augmentoit celle qu'on avoit de lui. Non moins effrayé du péril du Senat, que du ſien propre, Othon chargea d'abord les Préfets du Prétoire d'aller appaiſer les ſoldats & ſe hâta de renvoyer tout le monde. Les Magiſtrats fuyoient çà & là, jettant les marques de leurs dignités, les

cuique humillimus cliens, incertas latebras petivere.

Militum impetus ne foribus quidem palatii coërcitus, quo minus convivium irrumperent, oſtendi ſibi Othonem expoſtulantes : vulnerato Julio Martiale tribuno, & Vitellio Saturnino præfecto legionis, dum ruentibus obſiſtunt. Undique arma & minæ, modò in centuriones tribunoſque, modò in ſenatum univerſum : lymphatis cæco pavore animis, & quia neminem unum deſtinare iræ poterant, licentiam in omnes poſcentibus; donec Otho, contra decus imperii thoro inſiſtens, precibus & lacrymis ægrè cohibuit. Redieruntque in caſtra inviti, neque innocentes. Poſterâ die, velut capta urbe, clauſæ domus, rarus per vias populus, mæſta plebs, dejecti in terram militum vultus, ac plus triſtitiæ quàm pœnitentiæ. Manipulatim allocuti ſunt Licinius Proculus, & Plotius Firmus, præfecti; ex ſuo quiſque inge-

vieillards & les femmes diſperſés par les rues dans les ténebres, ſe déroboient aux gens de leur ſuite. Peu rentrerent dans leurs maiſons ; preſque tous chercherent chez leurs amis & les plus pauvres de leurs cliens des retraites mal aſſurées.

Les ſoldats arriverent avec une telle impétuoſité, qu'ayant forcé l'entrée du Palais, ils bleſſerent le Tribun Julius Martialis & Vitellius Saturnius qui tâchoient de les retenir, & pénétrerent juſques dans la ſalle du feſtin, demandant à voir Othon. Par-tout ils menaçoient des armes & de la voix, tantôt leurs Tribuns & Centurions, tantôt le Corps entier du Sénat : furieux & troublés d'une aveugle terreur, faute de ſavoir à qui s'en prendre, ils en vouloient à tout le monde. Il fallut qu'Othon ſans égard pour la majeſté de ſon rang, montât ſur un ſopha, d'où, à force de larmes & de prieres les ayant contenus avec peine, il les renvoya au camp coupables & mal appaiſés. Le lendemain les maiſons étoient fermées, les rues déſertes, le peuple conſterné comme dans une ville priſe, & les ſoldats baiſſoient les

nio, mitiùs aut horridiùs. Finis ſermonis in eo, ut quina millia nummûm ſingulis militibus numerarentur. Tum Otho ingredi caſtra auſus. Atque illum tribuni centurioneſque circumſiſtunt, abjectis militiæ inſignibus, otium & ſalutem flagitantes. Senſit invidiam miles & compoſitus inobſequium, auctores ſeditionis ad ſupplicium ultrò poſtulabat.

Otho quamquam turbidis rebus, & diverſis militum animis, cùm optimus quiſque remedium præſentis licentiæ poſceret: vulgus & plures, ſeditionibus & ambitioſo imperio læti, per turbas & raptus facilius ad civile bellum impellerentur: ſimul reputans non poſſe Principatum ſcelere quæſitum, ſubitâ modeſtiâ, & priſcâ gravitate retineri, ſed diſcrimine urbis & periculo ſenatus anxius; poſtremò ita diſſeruit.

yeux

yeux moins de repentir que de honte. Les deux Prefets Proculus & Firmus, parlant avec douceur ou dureté, chacun ſelon ſon génie, firent à chaque manipule des exhortations, qu'ils conclurent par annoncer une diſtribution de cinq mille ſeſterces par tête. Alors Othon ayant hazardé d'entrer dans le camp, fut environné des Tribuns & des Centurions qui, jettant leurs ornemens militaires, lui demandoient congé & ſureté. Les ſoldats ſentirent le reproche, & rentrant dans leur devoir, crioient qu'on menât au ſupplice les auteurs de la révolte.

Au milieu de tous ces troubles & de ces mouvemens divers, Othon voyoit bien que tout homme ſage deſiroit un frein à tant de licence; il n'ignoroit pas non plus que les attroupemens & les rapines menent aiſément à la guerre civile une multitude avide des ſéditions, qui forcent le gouvernement à la flatter. Alarmé du danger où il voyoit Rome & le Sénat, mais jugeant impoſſible d'exercer tout d'un coup avec la dignité convenable, un pouvoir acquis par le crime, il tint enfin le diſcours ſuivant.

Neque ut affectus vestros in amorem mei accenderem, commilitones; neque ut animum ad virtutem cohortarer (utraque enim egregiè supersunt:) sed veni postulaturus à vobis temperamentum vestræ fortitudinis, & erga me modum caritatis. Tumultus proximi initium, non cupiditatè vel odio, (quæ multos exercitus in discordiam egere) ac ne detrectatione quidem aut formidine periculorum nimia pietas vestra acriùs quàm consideratiùs excitavit. Nam sæpe honestas rerum causas, ni judicium adhibeas, pernicioſi exitus consequuntur. Imus ad bellum; num omnes nuntios palàm audiri, omnia consilia cunctis præsentibus tractari, ratio rerum, aut occasionum velocitas patitur? Tam nescire quædam milites, quàm scire oportet. Ita se ducum auctoritas, sic rigor disciplinæ habet, ut multa etiam centuriones tribunosque tantùm jubcri expediat. Si ubi jubeantur, quærere singulis liceat: pereunte obsequio, etiam imperium intercidit. An & illic nocte intempestâ rapientur arma? Unus alterve perditus ac temulentus (neque enim plures consternatione proximâ insaniisse credidcrim);

" Compagnons, je ne viens ici ni
„ ranimer votre zele en ma faveur,
„ ni réchauffer votre courage ; je ſais
„ que l'un & l'autre ont toujours la
„ même vigueur ; je viens vous ex-
„ horter, au contraire, à les conte-
„ nir dans de juſtes bornes. Ce n'eſt
„ ni l'avarice ou la haine, cauſes de
„ tant de troubles dans les armées ;
„ ni la calomnie ou quelque vaine ter-
„ reur, c'eſt l'excès ſeul de votre af-
„ fection pour moi qui a produit avec
„ plus de chaleur que de raiſon le
„ tumulte de la nuit derniere : mais
„ avec les motifs les plus honnêtes,
„ une conduite inconſidérée peut avoir
„ les plus funeſtes effets. Dans la
„ guerre que nous allons commencer,
„ eſt-ce le tems de communiquer à
„ tous chaque avis qu'on reçoit, &
„ faut-il délibérer de chaque choſe
„ devant tout le monde ? L'ordre des
„ affaires, ni la rapidité de l'occa-
„ ſion ne le permettroient pas, &
„ comme il y a des choſes que le ſol-
„ dat doit ſavoir, il y en a d'autres
„ qu'il doit ignorer. L'autorité des
„ chefs & la rigueur de la diſcipline,
„ demandent qu'en pluſieurs occaſions
„ les Centurions & les Tribuns eux-

centurionis ac tribuni ſanguine manus imbuet ? Imperatoris ſui tentorium irrumpet.

Vos quidem iſtuc pro me, ſed in diſcurſu ac tenebris, & rerum omnium confuſione, patefieri occaſio etiam adverſus me poteſt. Si Vitellio & ſatellitibus ejus eligendi facultas detur, quem nobis animum, quas mentes imprecentur ? quid aliud quàm ſeditionem & diſcordiam optabunt ? ne miles centurioni, ne centurio tribuno obſequatur : hinc confuſi pedites equiteſque in exitium ruamus. Parendo potiùs, commilitones, quàm imperia ducum ſciſcitando res militares continentur. Et fortiſſimus in ipſo diſcrimine exercitus eſt, qui an-

„ mêmes ne ſachent qu'obéir. Si cha-
„ cun veut qu'on lui rende raiſon des
„ ordres qu'il reçoit, c'en eſt fait de
„ l'obeiſſance & par conſéquent de
„ l'Empire. Que ſera-ce lorſqu'on oſera
„ courir aux armes, dans le tems de
„ la retraite & de la nuit ? Lorſqu'un
„ ou deux hommes perdus, & pris
„ de vin ; car je ne puis croire qu'une
„ telle frénéſie en ait ſaiſi davantage,
„ tremperont leurs mains dans le ſang
„ de leurs Officiers ? Lorſqu'ils oſeront
„ forcer l'appartement de leur Em-
„ pereur ?

„ Vous agiſſiez pour moi, j'en con-
„ viens ; mais combien l'affluence dans
„ les ténébres & la confuſion de tou-
„ tes choſes, fourniſſoient-elles une oc-
„ caſion facile de s'en prévaloir contre
„ moi-même ! S'il étoit au pouvoir de
„ Vitellius & de ſes ſatellites de diri-
„ ger nos inclinations & nos eſprits,
„ que voudroient-ils de plus, que de
„ nous inſpirer la diſcorde & la ſédition.
„ qu'exciter à la révolte le ſoldat con-
„ tre le Centurion, le Centurion contre
„ le Tribun, &, gens de cheval & de
„ pied, nous entraîner ainſi tous pêle-
„ méle à notre perte ? Compagnons,

te discrimen quietissimus. Vobis arma & animus sit ; mihi consilium & virtutis vestræ regimen relinquite. Paucorum culpa fuit, duorum pœna erit. Ceteri abolete memoriam fœdissimæ noctis. Nec illas adversus senatum voces ullus unquam exercitus audiat. Caput imperii, & decora omnium provinciarum, ad pœnam vocare, non hercle illi, quos cùm maximè Vitellius in nos ciet. Germani audeant. Ulli ne Italiæ alumni, & Romana verè juventus, ad sanguinem & cædem deposcerent ordinem, cujus splendore & gloriâ, sordes & obscuritatem Vitellianarum partium perstringimus ? Nationes aliquas occupavit Vitellius, imaginem quamdam exercitus habet : Senatus nobiscum est. Sic fit, ut hinc Respublica inde hostes Reipublicæ constiterint. Quid ? vos pulcherrimam hanc urbem, domibus & tectis, & congestu lapidum, stare creditis ? Muta ista & inanima intercidere ac reparari promiscuè possunt : æternitas rerum, & pax gentium, & mea cum vestrâ salus ; incolumitate senatus firmatur. Hunc auspicato à parente & conditore urbis nostræ institutum, & à

„ c'eſt en exécutant les ordres des chefs
„ & non en les contrôlant qu'on fait
„ heureuſement la guerre ; & les trou-
„ pes les plus terribles dans la mêlée,
„ ſont les plus tranquilles hors du com-
„ bat. Les armes & la valeur ſont
„ votre partage ; laiſſez-moi le ſoin de
„ les diriger. Que deux coupables ſeu-
„ lement expient le crime d'un petit
„ nombre. Que les autres s'efforcent
„ d'enſevelir dans un éternel oubli la
„ honte de cette nuit, & que de pa-
„ reils diſcours contre le Sénat, ne
„ s'entendent jamais dans aucune ar-
„ mée. Non, les Germains mêmes, que
„ Vitellius s'efforce d'exiter contre
„ nous, n'oſeroient menacer ce corps
„ reſpectable, le chef & l'ornement de
„ l'Empire. Quels ſeroient donc les
„ vrais enfans de Rome ou de l'Italie
„ qui voudroient le ſang & la mort des
„ membres de cet ordre, dont la ſplen-
„ deur & la gloire montrent & redou-
„ blent l'opprobre & l'obſcurité du
„ parti de Vitellius ! S'il occupe quel-
„ ques provinces, s'il traîne après lui
„ quelque ſimulacre d'armée, le Sénat
„ eſt avec nous ; c'eſt par lui que nous
„ ſommes la République & que nos
„ ennemis le ſont auſſi de l'Etat. Pen-

regibus uſque ad principes continuum & immortalem, ſicut à majoribus accepimus, ſic poſteris tradamus. Nam ut ex vobis ſenatores, ita ex ſenatoribus principes naſcuntur.

Et oratio ad perſtringendos mulcendoſque militum animos, & ſeveritatis modus (neque enim in plures quàm in duos animadverti juſſerat) gratè accepta, compoſitique ad præſens, qui coërceri non poterant.

Non tamen quies urbi redierat; ſtrepitus telorum, & facies belli erat: mi-

„ ſez-vous que la majeſté de cette ville „ conſiſte dans des amas de pierres & „ de maiſons, monumens ſans ame & „ ſans voix, qu'on peut détruire ou ré- „ tablir à ſon gré? L'éternité de l'Em- „ pire, la paix des Nations, mon ſalut „ & le vôtre, tout dépend de la con- „ ſervation du Sénat. Inſtitué ſolem- „ nellement par le premier pere & fon- „ dateur de cette ville, pour être im- „ mortel comme elle; & continué, „ ſans interruption depuis les Rois „ juſqu'aux Empereurs, l'intérêt com- „ mun veut que nous le tranſmettions „ à nos deſcendans, tel que nous „ l'avons reçu de nos aïeux: car c'eſt „ du Sénat que naiſſent les ſucceſ- „ ſeurs à l'Empire, comme de vous „ les Sénateurs „.

Ayant ainſi tâché d'adoucir & contenir la fougue des ſoldats, Othon ſe contenta d'en faire punir deux: ſévérité tempérée, qui n'ôta rien au bon effet du diſcours. C'eſt ainſi qu'il appaiſa pour le moment ceux qu'il ne pouvoit réprimer.

Mais le calme n'étoit pas pour cela rétabli dans la ville. Le bruit des armes

tilibus, ut nihil in commune turbantibus, ita ſparſis per domos, occulto habitu, & malignâ curâ in omnes, quos nobilitas, aut opes, aut aliqua inſignis claritudo rumoribus objecerat. Vitellianos quoque milites veniſſe in urbem ad ſtudia partium noſcenda, plerique credebant. Unde plena omnia ſuſpicionum, & vix ſecreta domuum ſine formidine; ſed plurimum trepidationis in publico, ut quemque nuntium fama attuliſſet, animum vultumque converſi, ne diffidere dubiis, ac parum gaudere proſperis viderentur. Coacto verò in curiam ſenatu, arduus rerum omnium modus, ne contumax ſilentium, ne ſuſpecta libertas. Et privato Othoni nuper, atque eadem dicenti, nota adulatio. Igitur verſare ſententias, & huc atque illuc torquere, hoſtem & parricidam Vitellium vocantes. Providentiſſimus quiſque, vulgaribus conviciis: quidam, vera probra jacere, in clamore tamen, & ubi plurimæ voces, aut tumultu verborum ſibi ipſi obſtrepentes.

y retentiſſoit encore, & l'on y voyoit l'image de la guerre. Les ſoldats n'étoient pas attroupés en tumulte, mais déguiſés & diſperſés par les maiſons, ils épioient avec une attention maligne tous ceux que leur rang, leur richeſſe ou leur gloire expoſoient aux diſcours publics. On crut même qu'il s'étoit gliſſé dans Rome des ſoldats de Vitellius pour ſonder les diſpoſitions des eſprits. Ainſi la défiance étoit univerſelle, & l'on ſe croyoit à peine en ſureté renfermé chez ſoi : mais c'étoit encore pis en public, où chacun craignant de paroître incertain dans les nouvelles douteuſes, ou peu joyeux dans les favorables, couroit avec une avidité marquée au-devant de tous les bruits. Le Sénat aſſemblé ne ſavoit que faire, & trouvoit par-tout des difficultés : ſe taire étoit d'un rebelle ; parler étoit d'un flatteur, & le manege de l'adulation n'étoit pas ignoré d'Othon, qui s'en étoit ſervi ſi long-tems. Ainſi flottant d'avis en avis, ſans s'arrêter à aucun, l'on ne s'accordoit qu'à traiter Vitellius de parricide & d'ennemi de l'Etat : les plus prévoyans ſe contentoient de l'accabler d'injures ſans conſéquence, tandis que d'autres n'épar-

Prodigia insuper terrebant, diversis auctoribus vulgata. In vestibulo Capitolii omissas habenas bigæ, cui victoria insiterat; erupisse cellâ Junonis, majorem humanâ speciem; statuam divi Julii, in insulâ Tiberini amnis, sereno & immoto die, ab Occidente in Orientem conversam; prolocutum in Etruriâ bovem; insolitos animalium partus; & plura alia, rudibus sæculis, etiam in pace observata, quæ nunc tantùm in metu audiuntur. Sed præcipuus, & cum præsenti exitio, etiam futuri pavor, subitâ inundatione Tiberis: qui immenso auctu, prorupto ponte sublicio, ac strage obstantis molis refusus, non modò jacentia & plana urbis loca, sed secuta hujusmodi casuum implevit. Rapti è publico plerique, plures in tabernis & cubilibus intercepti. Fames in vulgus, inopiâ quæstus, & penuriâ alimentorum; corrupta stagnantibus aquis insularum fundamenta, dein remeante flumine dilapsa. Utque primùm vacuus à periculo animus fuit, id ip-

gnoient pas ſes vérités, mais à grands cris, & dans une telle confuſion de voix, que chacun profitoit du bruit pour l'augmenter ſans être entendu.

Des prodiges atteſtés par divers témoins augmentoient encore l'épouvante. Dans le veſtibule du Capitole les rênes du char de la Victoire diſparurent. Un ſpectre de grandeur giganteſque fut vu dans la chapelle de Junon. La ſtatue de Jules-Céſar dans l'Iſle du Tibere ſe tourna par un tems calme & ſerein d'occident en orient. Un bœuf parla dans l'Etrurie ; pluſieurs bêtes firent des monſtres ; enfin l'on remarqua mille autres pareils phénomenes qu'on obſervoit en pleine paix dans les ſiecles groſſiers, & qu'on ne voit plus aujourd'hui que quand on a peur. Mais ce qui joignit la déſolation préſente à l'effroi pour l'avenir, fut une ſubite inondation du Tibre, qui crût à tel point, qu'ayant rompu le pont Sublicius, les débris dont ſon lit fut rempli le firent refluer par toute la ville, même dans les lieux que leur hauteur ſembloit garantir d'un pareil danger. Pluſieurs furent ſurpris dans les rues, d'autres dans les boutiques & dans les chambres. A ce déſaſtre

ſum, quod paranti expeditionem Othoni, campus Martius & via Flaminia iter belli eſſet obſtructum, à fortuitis vel naturalibus cauſſis, in prodigium & omen imminentium cladium vertebatur.

Otho, luſtratâ urbe, & expenſis belli conſiliis, quando Peninæ Cottiæque Alpes, & ceteri Galliarum aditus Vitellianis exercitibus claudebantur, Narbonenſem Galliam aggredi ſtatuit, claſſe validâ & partibus fidâ; quòd reliquos cæſorum ad pontem Milvium, & ſævitiâ Galbæ in cuſtodiam habitos, in numeros legionis compoſuerat; facta & ceteris ſpes honoratioris in poſterum militiæ. Addidit claſſi urbanas cohortes, & pleroſque è prætorianis, vires & robur exercitus, atque ipſis ducibus conſilium & cuſtodes. Summa expeditionis Antonio Novello, Suedio Clementi

ſe joignit la famine chez le peuple par la diſette des vivres & le défaut d'argent. Enfin le Tibre en reprenant ſon cours, emporta des Iſles dont le ſéjour des eaux avoit ruiné les fondemens. Mais à peine le péril paſſé laiſſa-t-il ſonger à d'autres choſes, qu'on remarqua que la Voie flaminienne & le champ de Mars, par où devoit paſſer Othon, étoient comblés. Auſſi-tôt, ſans ſonger ſi la cauſe en étoit fortuite ou naturelle, ce fut un nouveau prodige qui préſageoit tous les malheurs dont on étoit menacé.

Ayant purifié la ville, Othon ſe livra aux ſoins de la guerre, & voyant que les Alpes Pennines, les Cottiennes & toutes les autres avenues des Gaules étoient bouchées par les troupes de Vitellius, il réſolut d'attaquer la Gaule Narbonnoiſe avec une bonne flotte dont il étoit ſûr : car il avoit rétabli en légion ceux qui avoient échappé au maſſacre du Pont Milvius & que Galba avoit fait empriſonner, & il promit aux autres Légionnaires de les avancer dans la ſuite. Il joignit à la même flotte, avec les cohortes urbaines, pluſieurs Prétoriens, l'élite des troupes, leſ-

primipilaribus, Æmylio Pacenſi, cui ademptum à Galba Tribunatum reddiderat, permiſſa. Curam navium Oſcus libertus retinebat, ad obſervandam honeſtiorum fidem invitatus. Peditum equitumque copiis Suetonius Paulinus, Marius Celſus, Annius Gallus, rectores deſtinati. Sed plurima fides Licinio Proculo prætorii præfecto. Is urbanæ militiæ impiger, bellorum inſolens, auctoritatem Paulini, vigorem Celſi, maturitatem Galli, ut cuique erat, criminando, quod facillimum factu eſt, pravus & callidus, bonos & modeſtos anteibat.

Sepoſitus per eos dies Cornelius Dolabella in coloniam Aquinatem, neque arctâ cuſtodiâ, neque obſcurâ, nullum ob crimen, ſed vetuſto nomine, & propinquitate Galbæ monſtratus Multos è magiſtratibus, magnam conſularium

quels ſervoient en même tems de conſeil & de garde aux chefs. Il donna le commandement de cette expédition aux Primipilaires Antonius Novellus & Suedius Clemens, auxquels il joignit Emilius Pacenſis, en lui rendant le Tribunat que Galba lui avoit ôté. La flotte fut laiſſée aux ſoins d'Oſcus affranchi, qu'Othon chargea d'avoir l'œil ſur la fidélité des Généraux. A l'égard des troupes de terre, il mit à leur tête Suétonius Paulinus, Marius Celſus, & Annius Gallus. Mais il donna ſa plus grande confiance à Licinius Proculus préfet du Prétoire. Cet homme, officier vigilant dans Rome, mais ſans expérience à la guerre, blâmant l'autorité de Paulin, la vigueur de Celſus, la maturité de Gallus, tournoit en mal tous les caracteres, &, ce qui n'eſt pas fort ſurprenant, l'emportoit ainſi par ſon adroite méchanceté ſur des gens meilleurs & plus modeſtes que lui.

Environ ce tems-là, Cornelius Dolabella fut relégué dans la ville d'Aquin & gardé moins rigoureuſement que ſurement, ſans qu'on eût autre choſe à lui reprocher qu'une illuſtre naiſſance & l'amitié de Galba. Pluſieurs Magiſ-

partem, Otho, non participes aut miniſtros bello, ſed comitum ſpecie, ſecum expediri jubet. In quis & L. Vitellium, eodem quo ceteros cultu, nec ut imperatoris fratrem, nec ut hoſtis. Igitur motæ urbis curæ, nullus ordo metu aut periculo vacuus. Primores ſenatus ætate invalidi, & longâ pace deſides; ſegnis & oblita bellorum nobilitas; ignarus militiæ eques: quanto magis occultare ac abdere pavorem nitebantur, manifeſtiùs pavidi. Nec deerant è contrario, qui ambitione ſtolidâ, conſpicua arma, inſignes equos, quidam luxurioſos apparatus conviviorum & irritamenta libidinum, ut inſtrumenta belli mercarentur. Sapientibus quietis & Reipublicæ curâ: leviſſimus quiſque, & futuri improvidus, ſpe vanâ tumens. Multis afflicta fides in pace, ac turbatis rebus alacres, & per incerta tutiſſimi.

trats & la plupart des Conſulaires ſuivirent Othon par ſon ordre, plutôt ſous prétexte de l'accompagner que pour partager les ſoins de la guerre. De ce nombre étoit Lucius Vitellius qui ne fut diſtingué ni comme ennemi, ni comme frere d'un Empereur. C'eſt alors que les ſoucis changeant d'objet, nul ordre ne fut exempt de péril ou de crainte. Les premiers du Sénat, chargés d'années & amollis par une longue paix, une nobleſſe énervée & qui avoit oublié l'uſage des armes, des Chevaliers mal exercés, ne faiſoient tous que mieux déceler leur frayeur par leurs efforts pour la cacher. Pluſieurs, cependant, guerriers à prix d'argent, & braves de leurs richeſſes, étaloient, par une imbécille vanité, des armes brillantes, de ſuperbes chevaux, de pompeux équipages, & tous les apprêts du luxe & de la volupté pour ceux de la guerre. Tandis que les ſages veilloient au repos de la République, mille étourdis ſans prévoyance s'énorgueilliſſoient d'un vain eſpoir; pluſieurs qui s'étoient mal conduits durant la paix, ſe réjouiſſoient de tout ce déſordre, & tiroient du danger préſent leur ſureté perſonnelle.

Sed vulgus & magnitudine nimiâ communium curarum expers populus, ſentire paulatim belli mala, converſâ in militum uſum omni pecuniâ, intentis alimentorum pretiis : quæ motu Vindicis haud perinde plebem attriverant, ſecurâ tum urbe, & provinciali bello, quod inter legiones Galliaſque velut externum fuit. Nam, ex quo divus Auguſtus res Cæſarum compoſuit, procul & in unius ſolicitudinem aut decus, populus Romanus bellaverat. Sub Tiberio & Caio, tantùm pacis adverſa pertimuere. Scriboniani contra Claudium, incepta, ſimul audita & coërcita. Nero nuntiis magis & rumoribus, quàm armis depulſus. Tum legiones claſſeſque, & quod rarò aliàs, prætorianus urbanusque miles, in aciem deducti, Oriens Occidenſque & quidquid utrimque virium eſt à tergo : ſi ducibus aliis bellatum foret, longo bello materia. Fuere, qui proficiſcenti Othoni moras religionemque nondum conditorum ancilium afferrent. Aſpernatus omnem cunctationem, ut Neroni quoque exitioſam : & Cæcina, jam Alpes tranſgreſſus, exſtimulabat.

Cependant le peuple, dont tant de ſoins paſſoient la portée, voyant augmenter le prix des denrées & tout l'argent ſervir à l'entretien des troupes, commença de ſentir les maux qu'il n'avoit fait que craindre après la révolte de Vindex, tems où la guerre allumée entre les Gaules & les Légions, laiſſant Rome & l'Italie en paix, pouvoit paſſer pour externe. Car depuis qu'Auguſte eût aſſuré l'Empire aux Céſars, le Peuple Romain avoit toujours porté ſes armes au loin & ſeulement pour la gloire & l'intérêt d'un ſeul. Les regnes de Tibere & de Caligula n'avoient été que menacés de guerres civiles. Sous Claude, les premiers mouvemens de Scribonianus furent auſſi-tôt réprimés que connus; & Néron même fut expulſé par des rumeurs & des bruits, plutôt que par la force des armes. Mais ici l'on avoit ſous les yeux des Légions, des Flottes; & ce qui étoit plus rare encore, les Milices de Rome & les Prétoriens en armes. L'Orient & l'Occident, avec toutes les forces qu'on laiſſoit derriere ſoi, euſſent fourni l'aliment d'une longue guerre à de meilleurs Généraux. Pluſieurs s'amuſant aux préſages, vouloient qu'Othon différât

Pridie Idus Martii commendatâ patribus Republicâ, reliquias Neronianarum ſectionum nondum in fiſcum converſas, revocatis ab exſilio conceſſit: juſtiſſimum donum, & in ſpeciem magnificum, ſed feſtinatâ exactione, uſu ſterile. Mox vocatâ concione, majeſtatem urbis, & conſenſum populi ac ſenatus pro ſe attollens, adverſum Vitellianas partes modeſtè diſſeruit; inſcitiam potiùs legionum, quàm audaciam increpans, nullâ Vitellii mentione; ſive ipſius ea moderatio, ſeu ſcriptor orationis ſibi metuens, contumeliis in Vitellium abſtinuit: quando, ut in conſiliis militiæ Suetonio Paulino & Mario Celſo, ita in rebus urbanis Galerii Trachali ingenio Othonem uti credebatur; & erant qui genus ipſum orandi noſcerent, crebro fori uſu celebre, & ad implendas populi aures, latum & ſonans. Clamor voceſque vulgi, ex more adulandi, nimiæ & falſæ, quaſi dictatorem Cæſarem, aut impera-

ſon départ juſqu'à ce que les boucliers ſacrés fuſſent prêts. Mais excité par la diligence de Cecina qui avoit déjà paſſé les Alpes, il mépriſa de vains délais dont Néron s'étoit mal trouvé.

Le quatorze de Mars, il chargea le Sénat du ſoin de la République, & rendit aux Proſcrits rappellés tout ce qui n'avoit point encore été dénaturé de leurs biens confiſqués par Néron. Don très-juſte & très-magnifique en apparence, mais qui ſe réduiſoit preſque à rien par la promptitude qu'on avoit miſe à tout vendre. Enſuite, dans une harangue publique, il fit valoir en ſa faveur la majeſté de Rome, le conſentement du Peuple & du Sénat, & parla modeſtement du parti contraire, accuſant plutôt les Légions d'erreur que d'audace, ſans faire aucune mention de Vitellius, ſoit ménagement de ſa part, ſoit précaution de la part de l'auteur du diſcours: car comme Othon conſultoit Suétone, Paulin & Marius Celſus ſur la guerre, on crut qu'il ſe ſervoit de Galerius Trachalus dans les affaires civiles. Quelques-uns démêlerent même le genre de cet Orateur, connu par ſes fréquens plaidoyers

torem Auguſtum proſequerentur, ita ſtudiis, votiſque certabant; nec metu aut amore, ſed ex libidine ſervitii, ut in familiis, privata cuique ſtimulatio, & vile jam decus publicum. Profectus Otho, quietem urbis curaſque imperii, Salvio Titiano fratri permiſit.

&

& par ſon ſtyle empoulé propre à remplir les oreilles du peuple. La harangue fut reçue avec ces cris, ces applaudiſſemens faux & outrés qui ſont l'adulation de la multitude. Tous s'efforçoient à l'envi d'étaler un zele & des vœux dignes de la Dictature de Céſar ou de l'Empire d'Auguſte ; ils ne ſuivoient même en cela ni l'amour, ni la crainte, mais un penchant bas & ſervile ; & comme il n'étoit plus queſtion d'honnêteté publique, les Citoyens n'étoient que de vils eſclaves flattant leur maître par intérêt. Othon en partant remit à Salvius Titianus ſon frere, le gouvernement de Rome & le ſoin de l'Empire.

TRADUCTION

DE

L'APOCOLOKINTOSIS

DE SENEQUE,

Sur la mort de l'Empereur Claude.

L. A. SENECÆ

CLAUDII CÆSARIS

APOKOLOKINTOSIS.

QUID actum ſit in cœlo ante diem tertium eidus Octobris, Aſinio Marcello, Acilio Aviola Coſſ. anno novo, initio ſæculi feliciſſimi, volo memoriæ tradere. Nihil offenſæ vel gratiæ dabitur. Hæc ita vera ſi quis quæſierit unde ſciam: primum ſi noluero, non reſpondebo. Quis coacturus eſt? Ego ſcio me liberum factum, ex quo ſuum diem obiit ille, qui verum proverbium fecerat, aut regem aut fatuum naſci oportere.

TRADUCTION

DE L'APOCOLOKINTOSIS

DE SENEQUE,

Sur la mort de l'Empereur Claude.

JE veux raconter aux hommes ce qui s'eſt paſſé dans les Cieux le treize Octobre ſous le Conſulat d'Aſinius Marcellus & d'Acilius Aviola, dans la nouvelle année qui commence cet heureux ſiecle (*). Je ne ferai ni tort ni grace ; mais ſi l'on demande comment je ſuis ſi bien inſtruit ? Premiérement

(*) Quoique les jeux ſéculaires euſſent été célébrés par Auguſte, Claude prétendant qu'il avoit mal calculé, les fit célébrer auſſi : ce qui donnoit à rire au Peuple quand le crieur public annonça dans la forme ordinaire, des jeux que nul homme vivant n'avoit vu ni ne reverroit : car non-ſeulement pluſieurs perſonnes encore vivantes avoient vu ceux d'Auguſte, mais même il y eut des Hiſtrions qui jouerent aux uns & aux autres, & Vitellius n'avoit pas honte de dire à Claude malgré la proclamation ; *ſæpe facias.*

Si libuerit reſpondere, dicam quod mihi in buccam venerit. Quis unquam ab hiſtorico jurato res exegit ? Tamen ſi neceſſe fuerit auctorem producere, quærite ab eo qui Druſillam euntem in cœlum vidit. Idem Claudium vidiſſe ſe dicet iter facientem, non paſſibus æquis. Velit, nolit, neceſſe eſt, illi omnia videre ; quæ in cœlo agantur. Appiæ viæ curator eſt : qua ſcis & Divum Auguſtum, & Tiberium Cæſarem, ad deos iſſe. Hunc ſi interrogaveris, ſoli narrabit : coram pluribus nunquam verbum faciet. Nam ex quo in Senatu juravit ſe Druſillam vidiſſe cœlum aſcendentem, & illi pro tam bono nuntio nemo credidit quid viderit, verbis conceptis adfirmavit, ſe non indicaturum etiamſi in medio foro hominem vidiſſet occiſum. Ab hoc ego quæcumque audivi, certè clara affero, ita illum ſalvum & felicem habeam.

je ne répondrai rien, s'il me plaît ; car qui m'y pourra contraindre? Ne ſais-je pas que me voilà devenu libre par la mort de ce galant-homme qui avoit très-bien vérifié le proverbe, qu'il faut naître ou monarque ou ſot?

Que ſi je veux répondre, je dirai comme un autre tout ce qui me viendra dans la tête. Demanda-t-on jamais caution à un Hiſtorien-juré? Cependant, ſi j'en voulois une, je n'ai qu'à citer celui qui a vu Druſille monter au Ciel ; il vous dira qu'il a vu Claude y monter auſſi tout clochant. Ne faut il pas que cet homme voye, bon-gré malgré, tout ce qui ſe fait là-haut? n'eſt-il pas inſpecteur de la Voie Appienne par laquelle on ſait qu'Auguſte & Tibere ſont allés ſe faire Dieux? Mais ne l'interrogez que tête-à-tête, il ne dira rien en public; car après avoir juré dans le Sénat qu'il avoit vu l'aſcenſion de Druſille, indigné qu'au mépris d'une ſi bonne nouvelle perſonne ne voulût croire à ce qu'il avoit vu, il proteſta en bonne forme qu'il verroit tuer un homme en pleine rue qu'il n'en diroit rien. Pour moi je peux jurer par le bien que je lui ſouhaite,

Jam Phœbus breviore viâ contraxerat ortum
Lucis, & obſcuri creſcebant tempora ſomni.
Jamque ſuum victrix augebat Cynthia regnum:
Et deformis hiems gratos carpebat honores
Divitis autumni, viſoque ſeneſcere Baccho
Carpebat raras ſerus vindemitor uvas.

Puto magis intelligi ſi dixero, menſis erat October, dies tertius eidus Octobris. Horam non poſſum tibi certam dicere; faciliùs inter philoſophos quàm inter horologia conveniet. Tamen inter ſextam & ſeptimam erat. Nimiùs ruſticè acquieſcunt oneri poetæ, non contenti ortus & occaſus deſcribere, ut etiam medium diem inquietent. Tu ſic tranſibis horam tam bonam?

qu'il m'a dit ce que je vais publier. Déjà

Par un plus court chemin l'aſtre qui nous éclaire
Dirigeoit à nos yeux ſa courſe journaliere ;
Le Dieu fantaſque & brun qui préſide au repos,
A de plus longues nuits, prodiguoit ſes pavots.
La blafarde Cynthie aux dépens de ſon frere,
De ſa triſte lueur éclairoit l'hémiſphere,
Et le difforme hiver obtenoit les honneurs
De la ſaiſon des fruits & du Dieu des buveurs.
Le vendangeur tardif, d'une main engourdie,
Otoit encor du cep quelque grappe flétrie.

Mais peut-être parlerai-je auſſi clairement en diſant que c'étoit le treizieme d'Octobre. A l'égard de l'heure, je ne puis vous la dire exactement, mais il eſt à croire que là-deſſus les Philoſophes s'accorderont mieux que les horloges (*). Quoi qu'il en ſoit ; ſuppoſons qu'il étoit entre ſix & ſept, & puiſque non contens d'écrire le commencement & la fin du jour, les Poë-

(*) La mort de Claude fut long-tems cachée au Peuple, juſqu'à ce qu'Agrippine eût prit ſes meſures pour ôter l'Empire à Britannicus & l'aſſurer à Néron. Ce qui fit que le Public n'en ſavoit exactement ni le jour ni l'heure.

Jam medium curſu Phœbus diviſerat orbem,
Et propior nocti feſſas quatiebat habenas,
Oblico flexam deducens tramite lucem.

Claudius animam agere cœpit, nec invenire exitum poterat. Tum Mercurius, qui ſemper ingenio ejus delectatus eſſet, unam de tribus Parcis educit, & ait: Quid fœmina crudeliſſima hominem miſerum torqueri pateris, nec unquam meritum, ut tamdiù cruciaretur? Annus ſexageſimus & quartus eſt, ex quo cum anima luctatur. Quid huic invides? Patere mathematicos aliquando verum dicere, qui illum ex quo Princeps factus eſt, omnibus menſibus efferunt. Et tamen non eſt mirum ſi errant; horam ejus nemo novit. Nemo enim illum unquam natum putavit. Fac quod faciendum eſt.

Dede neci: melior vacua ſine regnet in aulâ.

tes, plus actifs que des manœuvres, n'en peuvent laiſſer en paix le milieu; voici comment dans leur langue j'exprimerois cette heure fortunée.

Déjà du haut des Cieux le Dieu de la lumiere
Avoit en deux moitiés partagé l'hémiſphere,
Et preſſant de la main ſes courſiers déjà las,
Vers l'heſpérique bord accéléroit leurs pas.

Quand Mercure que la folie de Claude avoit toujours amuſé, voyant ſon ame obſtruée de toutes parts chercher vainement une iſſue, prit à part une des trois parques, & lui dit: comment une femme a-t-elle aſſez de cruauté pour voir un miſérable dans des tourmens ſi longs & ſi peu mérités? Voilà bientôt ſoixante-quatre ans qu'il eſt en querelle avec ſon ame. Qu'attends-tu donc encore? Souffre que les aſtrologues, qui depuis ſon avénement annonçent tous les ans & tous les mois ſon trépas, diſent vrai du moins une fois. Ce n'eſt pas merveille, j'en conviens, s'ils ſe trompent en cette occaſion: car qui trouva jamais ſon heure, & qui ſait comment il peut rendre l'eſprit? Mais n impor-

Sed Clotho : Ego mehercule, inquit, puſillum temporis adjicere illi volebam, dum hos pauculos qui ſuperſunt, civitate donaret. Conſtituerat enim omnes Græcos, Gallos, Hiſpanos, Britannos, togatos videre. Sed quoniam placet aliquos peregrinos in ſemen relinqui, & tu ita jubes fieri, fiat. Aperit tum capſulam, & tres fuſos profert. Unus erat Augurini, alter Babæ, tertius Claudii. Hos, inquit, tres uno anno exiguis temporum intervallis diviſos, mori jubebo : nec illum incomitatum dimittam. Non oportet enim eum, qui modo ſe tot millia hóminum ſequentia videbat, tot præcedentia, tot circumfuſa, ſubitò ſolum deſtitui. Contentus erit his interim convictoribus.

Hæc ait, & turpi convolvens ſtamina fuſo
Abrupit ſtolidæ regalia tempora vitæ.
At Lacheſis redimita comas, ornata capillos,
Pieria crinem lauro frontemque coronans,
Candida de niveo ſubtemina vellere ſumit,
Felici moderanda manu : quæ ducta colorem

te ; fais toujours ta charge, qu'il meure & cede l'Empire au plus digne.

Vraiment, répondit Clotho, je voulois lui laiſſer quelques jours pour faire Citoyens-Romains ce peu de gens qui ſont encore à l'être, puiſque c'étoit ſon plaiſir de voir Grecs, Gaulois, Eſpagnols, Bretons, & tout le monde en toge. Cependant, comme il eſt bon de laiſſer quelques étrangers pour graine ; ſoit fait ſelon votre volonté. Alors elle ouvre une boëte & en tire trois fuſeaux : l'un pour Augurinus, l'autre pour Babe, & le troiſieme pour Claude ; ce ſont, dit-elle trois perſonnages que j'expédierai dans l'eſpace d'un an à peu d'intervalle entr'eux, afin que celui-ci n'aille pas tout ſeul. Sortant de ſe voir environné de tant de milliers d'hommes, que deviendroit-il abandonné tout d'un coup à lui-même ? Mais ces deux camarades lui ſuffiront.

Elle dit : & d'un tour fait ſur un vil fuſeau,
Du ſtupide mortel abrégeant l'agonie,
Elle tranche le cours de ſa royale vie.
A l'inſtant Lachéſis, une de ſes deux ſœurs
Dans un habit paré de feſtons & de fleurs,
Et le front couronné des lauriers du permeſſe,

Aſſumpſere novum : mirantur penſa ſorores.
Mutatur vilis pretioſo lana metallo :
Aurea formoſo deſcendunt ſæcula filo.
Nec modus eſt illis, felicia vellera ducunt,
Et gaudent implere manus, ſunt dulcia penſa.
Sponte ſua feſtinat opus, nulloque labore.
Mollia contorto deſcendunt ſtamina fuſo.
Vincunt Tithoni, vincunt & Neſtoris annos.
Phœbus adeſt cantuque juvat, gaudetque futuris,
Et lætus nunc plectra movet, nunc penſa miniſtrat,
Detinet intentas cantu, fallitque laborem.
Dumque nimis citharam, fraternaque carmina
laudant,
Plus ſolito nevere manus : humanaque fata
Laudatum tranſcendit opus. Ne demite Parcæ,
Phœbus ait : vincat mortalis tempora vitæ,
Ille mihi ſimilis vultu, ſimiliſque decore,
Nec cantu, nec voce minor : felicia laſſis
Sæcula præſtabit, legumque ſilentia rumpet.
Qualis diſcutiens fugientia lucifer aſtra ;
Aut qualis ſurgit redeuntibus heſperus aſtris :
Qualis cum primum tenebris aurora ſolutis
Induxit rubicunda diem, ſol adſpicit orbem
Lucidus, & primos è carcere concitat axes :
Talis Cæſar adeſt, talem jam Roma Neronem
Adſpicit, flagrat nitidus fulgore remiſſo
Vultus, & affuſa cervix formoſa capillo.

D'une toiſon d'argent prend une blanche treſſe
Dont ſon adroite main forme un fil délicat.
Le fil ſur le fuſeau prend un nouvel éclat ;
De ſa rare beauté les ſœurs ſont étonnées,
Et toutes à l'envi de guirlandes ornées,
Voyant briller leur laine & s'enrichir encor
Avec un fil doré filent le ſiecle d'or :
De la blanche toiſon la laine détachée
Et de leurs doigts légers rapidement touchée,
Coule à l'inſtant ſans peine, & file & s'embellit,
De mille & mille tours le fuſeau ſe remplit.
Qu'il paſſe les longs jours & la trame fertile
Du rival de Céphale & du vieux Roi de Pyle.
Phœbus, d'un chant de joie annonçant l'avenir
De fuſeaux toujours neufs s'empreſſe à les ſervir ;
Et cherchant ſur ſa lyre un ton qui les ſéduiſe,
Les trompe heureuſement ſur le tems qui s'épuiſe.
Puiſſe un ſi doux travail, dit-il être éternel !
Les jours que vous filez ne ſont pas d'un mortel :
Il me ſera ſemblable & d'air & de viſage,
De la voix & des chants il aura l'avantage.
Des ſiecles plus heureux renaîtront à ſa voix ;
Sa loi fera ceſſer le ſilence des loix.
Comme on voit du matin l'étoile radieuſe
Annoncer le départ de la nuit ténébreuſe ;
Ou tel que le ſoleil diſſipant les vapeurs,
Rend la lumiere au monde & l'alégreſſe aux
cœurs ;
Tel Céſar va paroître, & la terre éblouie
A ſes premiers rayons eſt déjà réjouie.

Hæc Apollo. At Lacheſis, quæ & ipſa homini fortiſſimo faveret, fecit, & plena orditur manu, & Neroni multos annos de ſuo donat. Claudium autem jubent omnes χαίροντας, ἐυφημοῦντας ἐκπέμπειν δόμων. Et ille quidem animam ebulliit, & eo deſiit vivere videri. Exſpiravit autem dum comœdos audit, ut ſcias me non ſine causâ illos timere. Ultima vox ejus inter homines audita eſt, cum majorem ſonitum emiſiſſet illâ parte, quâ facilius loquebatur: Væ me, puto, concacavi me. Quid autem fecerit, neſcio: omnia certe concacavit.

Quæ in terris poſtea ſint acta, ſupervacuum eſt referre. Scitis enim optime: nec periculum eſt, ne excidant, quæ memoriæ publicum gaudium impreſſerunt. Nemo felicitatis ſuæ obliviſcitur. In cœlo quæ acta ſint audite: fides penes auctorem erit. Nunciatur Jovi, veniſſe quemdam bonæ ſtaturæ, bene canum, neſcio quid illum mirari: aſſiduè enim caput movere, pedem dextrum trahere. Quæſiſſe ſe, cujus nationis eſſet? reſpondiſſe, neſcio quid perturbato ſono, & voce confuſâ, non

Ainſi dit Apollon, & la Parque honorant la grande ame de Néron, ajoute encore de ſon chef pluſieurs années à celles qu'elle lui file à pleines mains. Pour Claude, tous ayant opiné que ſa trame pourrie fût coupée, auſſi-tôt il cracha ſon ame & ceſſa de paroître en vie. Au moment qu'il expira il écoutoit des Comédiens; par où l'on voit que ſi je les crains ce n'eſt pas ſans cauſe. Après un ſon fort bruyant de l'organe dont il parloit le plus aiſément, ſon dernier mot fut; *foin! je me ſuis embrené.* Je ne ſais au vrai ce qu'il fit de lui, mais ainſi faiſoit-il toutes choſes.

Il ſeroit-ſuperflu de dire ce qui s'eſt paſſé depuis ſur la terre. Vous le ſavez tous, & il n'eſt pas à craindre que le public en perde la mémoire. Oublia-t-on jamais ſon bonheur? Quant à ce qui s'eſt paſſé au Ciel, je vais vous le rapporter, & vous devez, s'il vous plaît, m'en croire. D'abord on annonça à Jupiter un Quidam d'aſſez bonne taille, blanc comme une chevre, branlant la tête & traînant le pied droit d'un air fort extravagant. Interrogé d'où il étoit, il avoit mur-

intelligere ſe linguam ejus : nec Græcum eſſe, nec Romanum, nec ullius gentis notæ.

Tum Jupiter Herculem, quia totum orbem terrarum pererraverat, & noſſe videbatur omnes nationes, jubet ire & explorare, quorum hominum eſſet. Tum Hercules primo adſpectu ſane perturbatus eſt, ut qui etiam non omnia monſtra timuerit : ut vidit novi generis faciem, inſolitum inceſſum, vocem nullius terreſtris animalis, ſed (qualis eſſe marinis belluis ſolet) raucam & implicatam, putavit ſibi tertium decimum laborem veniſſe. Diligentius intuenti, viſus eſt quaſi homo. Acceſſit itaque, & quod facillimum fuit Græculo, ait :

τὶς πόθεν εἶς ἀνδρῶν πόταιτοὶ πτόλις.

Ubi hæc Claudius, gaudet eſſe illic philologos homines, ſperat futurum aliquem hiſtoriis ſuis locum. Itaque & ipſe

muré entre ſes dents je ne ſais quoi, qu'on ne put entendre, & qui n'étoit ni grec ni latin, ni dans aucune langue connue.

Alors Jupiter s'adreſſant à Hercule qui ayant couru toute la terre en devoit connoître tous les peuples, le chargea d'aller examiner de quel pays étoit cet homme. Hercule, aguerri contre tant de monſtres, ne laiſſa pas de ſe troubler en abordant celui-ci : frappé de cette étrange face, de ce marcher inuſité, de ce beuglement rauque & ſourd, moins ſemblable à la voix d'un animal terreſtre qu'au mugiſſement d'un monſtre marin, ah, dit-il, voici mon treizieme travail ! Cependant en regardant mieux il crut démêler quelques traits d'un homme. Il l'arrête & lui dit aiſément en Grec bien tourné.

D'où viens-tu, quel es-tu, de quel pays es-tu ?

A ce mot, Claude voyant qu'il y avoit là des beaux-eſprits, eſpéra que l'un d'eux écriroit ſon hiſtoire, & s'an-

Homerico verſu Cæſarem ſe eſſe ſignificans ait :

Ἰλιοθεν με φέρων ἄνεμος Κικόνεσσι πέλασσεν.

Erat autem ſequens verſus verior, æque Homericus :

ἔνθα δ' ἐγὼν πόλιν ἔπραθον, ὤλεσα δ' αὐτούς.

Et impoſuerat Herculi homini minimè vafro, niſi fuiſſet illic Febris, quæ fano ſuo relicto ſola cum illo venerat : ceteros omnes deos Romæ reliquerat. Iſte, inquit, mera mendacia narrat. Ego tibi dico ; quæ cum ipſo tot annos vixi, Lugduni natus eſt : Marci municipem vides : quod tibi narro, ad ſextum decimum lapidem à Vienna natus eſt, Gallus Germanus. Itaque quod Gallum facere oportebat, Romam cœpit. Hunc ego tibi recipio Lugduni natum, ubi Licinius multos annos regnavit. Tu autem qui plura loca calcaſti, quam ullus mulio perpetuarius, Lugdunenſes ſcire debes, & multa millia inter Xantum & Rhodanum intereſſe.

Excandeſcit hoc loco Claudius, & quanto poteſt murmure iraſcitur. Quid

nonçant pour Céſar par un vers d'Homere, il dit ;

Les vents m'ont amené des rivages Troyens.

mais le vers ſuivant eût été plus vrai ;

Dont j'ai détruit les murs, tué les Citoyens.

Cependant il en auroit impoſé à Hercule qui eſt un aſſez bon homme de Dieu, ſans la Fievre qui laiſſant toutes les autres divinités à Rome, ſeule avoit quitté ſon Temple pour le ſuivre. Apprenez, lui dit-elle, qu'il ne fait que mentir ; je puis le ſavoir, moi qui ai demeuré tant d'années avec lui : c'eſt un bourgeois de Lyon : il eſt né dans les Gaules à dix-ſept milles de Vienne ; il n'eſt pas Romain, vous dis-je, c'eſt un franc Gaulois, & il a traité Rome à la Gauloiſe. C'eſt un fait qu'il eſt de Lyon où Licinius a commandé ſi longtems. Vous qui avez couru plus de pays qu'un vieux muletier, devez ſavoir ce que c'eſt que Lyon, & qu'il y a loin du Rhône au Xante.

Ici Claude enflammé de colere ſe mit à grogner le plus haut qu'il put.

diceret, nemo intelligebat. Ille autem Febrim duci jubebat, illo geſtu ſolutæ manus, & ad hoc unum ſatis firmæ, quo decollare homines ſolebat. Juſſerat illi collum præcidi. Putares omnes illius eſſe libertos, adeo illum nemo curabat.

Tum Hercules: Audi me, inquit, tu, & deſine fatuari: veniſti huc, ubi mures ferrum rodunt. Citiùs mihi verum, ne tibi alogias excutiam. Et quo terribilior eſſet, tragicus fit, & ait:

Exprome propere, ſede quâ genitus cluas,
Hoc ne peremptus ſtipite, ad terram accidas.
Hæc clava reges ſæpe mactavit feros,
Quid nunc profatu vocis incerto ſonas?
Quæ patria, quæ gens mobile eduxit caput,
Ediſſere: equidem regna tergemini petens
Longinqua regis, unde ab Heſperio mari

Voyant qu'on ne l'entendoit point, il fit ſigne qu'on arrêtât la Fievre, & du geſte dont il faiſoit décoller les gens, (ſeul mouvement que ſes deux mains ſuſſent faire) ordonna qu'on lui coupât la tête. Mais il n'étoit non plus écouté que s'il eût parlé encore à ſes affranchis (*).

Oh, oh ! L'ami, lui dit Hercule, ne vas pas faire ici le ſot. Te voici dans un ſéjour où les rats rongent le fer; déclare promptement la vérité avant que je te l'arrache; puis prenant un ton tragique, pour lui en mieux impoſer, il continua ainſi :

Nomme à l'inſtant les lieux où tu reçus le jour,
Où ta race avec toi va périr ſans retour.
De grands Rois ont ſenti cette lourde maſſue,
Et ma main dans ſes coups ne s'eſt jamais déçue;
Tremble de l'éprouver encor à tes dépens.
Quel murmure confus entends-je entre tes dents,
Parle, & ne me tiens pas plus long-tems en attente;

(*) On ſait combien cet imbécille avoit peu de conſidération dans ſa maiſon : à peine le maître du monde avoit-il un valet qui lui daignât obéir. Il eſt étonnant que Seneque ait oſé dire tout cela, lui qui étoit ſi courtiſan; mais Agrippine avoit beſoin de lui, & il le ſavoit bien.

Inachiam ad urbem nobile advexi pecus.
Vidi duobus immineus fluviis jugum
Quod Phœbus ortu semper, obverso videt :
Ubi Rhodanus ingens amne prærapido fluit,
Ararque dubitans quo suos cursus agat,
Tacitus quietis alluit ripas vadis.
Est ne illa tellus spiritus altrix tui ?

. . . . . .

Hæc satis animosè & fortiter. Nihilominus mentis suæ non est, & timet μωρεῦ πληγήν. Claudius ut vidit virum valentem oblitus nugarum, intellexit neminem parem sibi Romæ fuisse : illic non habere se idem gratiæ : Gallum in suo sterquilinio plurimum posse. Itaque quantum intelligi potuit, hæc visus est dicere.

. . . . . .

Ego te fortissime deorum Hercules, speravi mihi affuturum apud alios : & si quis à me notorem petiisset, te fui nominaturus, qui me optime nosti. Nam si memoria repetis, ego eram, qui tibi ante templum tuum jus dice-

Quels

Quels climats ont produit cette tête branlante ?
Jadis dans l'Heſpérie au triple Géryon
J'allai porter la guerre, & par occaſion,
De ſes nobles troupeaux ravis dans ſon étable
Ramenai dans Argos le trophée honorable.
En route, aux pieds d'un mont doré par l'orient,
Je vis ſe réunir dans un ſéjour riant,
Le rapide courant de l'impétueux Rhône,
Et le cours incertain de la paiſible Saône :
Eſt-ce là le pays où tu reçus le jour ?

Hercule en parlant de la ſorte affectoit plus d'intrépidité qu'il n'en avoit dans l'ame, & ne laiſſoit pas de craindre la main d'un fou. Mais Claude lui voyant l'air d'un homme réſolu qui n'entendoit pas raillerie, jugea qu'il n'étoit pas-là comme à Rome où nul n'oſoit s'égaler à lui, & que par-tout le coq eſt maître ſur ſon fumier. Il ſe remit donc à grogner, & autant qu'on put l'entendre il ſembla parler ainſi.

J'eſpérois, ô le plus fort de tous les Dieux ! que vous me protégeriez auprès des autres, & que ſi j'avois eu à me renommer de quelqu'un, c'eût été de vous qui me connoiſſez ſi bien. Car ſouvenez-vous en, s'il vous plaît ; quel autre

bam totis diebus menſe Julio & Auguſto. Tu ſcis quantum illic miſeriarum pertulerim, cum cauſidicos audirem, & diem & noctem : in quos ſi incidiſſes, valde fortis licet, maluiſſes cloacas Augiæ purgare : multo plus ego ſtercoris exhauſi. Sed quoniam volo ; non mirum, quod impetum in curiam feciſti : nihil tibi cluſi eſt.

Modò dic nobis, qualem deum iſtum fieri velis : ἐπικούρειος θεὸς non poteſt eſſe : οὔτε αὐτὸς πρᾶγμα ἔχει, οὔτε ἄλλοις παρέχει. Stoicus? quomodo poteſt rotundus eſſe (ut ait Varro) ſine capite, ſine præputio? Eſt aliquid in eo ſtoici Dei : jam video, nec cor nec caput habet. Si mehercules à Saturno petiiſſet hoc beneficium cujus menſem toto anno celebravit ſaturnalia ejus princeps non tuliſſet. Illum Deum ab Jove quem quantum quidem in illo fuit, damnavit inceſti. L. Syllanum enim generum ſuum occidit. Oro per quod ſororem ſuam, feſtiviſſimam omnium puellarum, quam omnes Venerem vocarent, maluit Junonem vocare. Quare, inquit, quæro enim, ſororem ſuam ſtulte ſtudere; Athenis dimidium licet, Alexandriæ

que moi tenoit audience devant votre temple durant les mois de Juillet & d'Août ? Vous ſavez ce que j'ai ſouffert-là de miſeres, jour & nuit à la merci des avocats. Soyez ſûr, tout robuſte que vous êtes, qu'il vous a mieux valu purger les étables d'Augias que d'eſſuyer leurs criailleries, vous avez avalé moins d'ordures (*).

Or dites-nous quel Dieu nous ferons de cet homme-ci ? En ferons-nous un Dieu d'Epicure, parce qu'il ne ſe ſoucie de perſonne ni perſonne de lui ? Un Dieu Stoïcien, qui, dit Varron, ne penſe ni n'engendre ? N'ayant ni cœur ni tête il ſemble aſſez propre à le devenir. Eh Meſſieurs ! s'il eût demandé cet honneur à Saturne même, dont, préſidant à ſes jeux il fit durer le mois toute l'année, il ne l'eût pas obtenu. L'obtiendra-t-il de Jupiter qu'il a condamné pour cauſe d'inceſte autant qu'il étoit en lui, en faiſant mourir Silanus ſon gendre, & cela pourquoi ? Parce qu'ayant une ſœur d'une humeur charmante & que tout le monde appel-

(*) Il y a ici très-évidemment une lacune que je ne vois pourtant marquée dans aucune édition.

totum ? Quia Romæ, inquit, mures molas lingunt; hic nobis curva corrigit. Quid in cubiculo ſuo faciat, neſcio : etiam cœli ſcrutatur plagas, deus fieri vult. Parum eſt quod templum in Britanniâ habet, quod hunc barbari colunt, & ut deum orant. Αλώρου φιλοέτου χήν.

Tandem Jovi venit in mentem, privatis intra curiam morantibus ſententiam dicere, nec diſputare. Ego, inquit, P. C. interrogare vobis permiſeram, vos mera mapalia feciſtis. Volo ſervetis diſciplinam curiæ. Hic qualiſcumque eſt quid de nobis exiſtimabit ?

loit Vénus, il aima mieux l'appeller Junon. Quel ſi grand crime eſt-ce donc, direz-vous, de fêter diſcrétement ſa ſœur? La loi ne le permet-elle pas à demi dans Athenes, & dans l'Egypte en plein (*)?... A Rome... oh à Rome ignorez-vous que les rats mangent le fer? Notre ſage bouleverſe tout. Quant à lui, j'ignore ce qu'il faiſoit dans ſa chambre, mais le voilà maintenant furetant le Ciel pour ſe faire Dieu, non content d'avoir en Angleterre un temple où les barbares le ſervent comme tel.

A la fin, Jupiter s'aviſa qu'il falloit arrêter les longues diſputes & faire opiner chacun à ſon rang. Peres Conſcripts, dit-il à ſes collegues; au lieu des interrogations que je vous avois permiſes, vous ne faites que battre la campagne; j'entends que la cour reprenne ſes formes ordinaires: que penſeroit de nous ce poſtulant tel qu'il ſoit?

(*) On ſait qu'il étoit permis en Egypte d'épouſer ſa ſœur de pere & de mere, & cela étoit auſſi permis à Athenes, mais pour la ſœur de mere ſeulement. Le mariage d'Elpinice & de Cimon en fournit un exemple.

Illo dimiſſo, primus interrogatur ſententiam Janus pater: is deſignatus erat in Kal. Julias poſtmeridianus Coſ. homo quantumvis vafer, qui ſemper videt ἅμα πρόσθω καὶ ὀπίσσω. Is multa diſerte, quod in foro vivat, dixit, quæ notarius perſequi non potuit: & ideo non refero: ne aliis verbis ponam, quæ ab illo dicta ſunt. Multa dixit de magnitudine deorum; non debere hunc vulgo dari honorem. Olim, inquit, magna res erat, Deum fieri: jam fama nimium feciſti. Itaque ne videar in perſonam, non in rem ſententiam dicere, cenſeo ne quis poſt hunc diem Deus fiat ex his qui ἀρούρης καρπὸν ἔδουσιν: aut ex his, quos alit ζείδωρος ἄρουρα. Qui contra hoc S. C. deus factus, fictus, pictuſve erit, eum dedi larvis, & proximo munere inter novos auctoratos, ferulis vapulare placet.

L'ayant donc fait ſortir, il alla aux voix, en commençant par le pere Janus. Celui-ci conſul d'une après-dinée, déſigné le premier Juillet, ne laiſſoit pas d'être homme à deux envers, regardant à la fois devant & derriere : en vrai pilier de barreau il ſe mit à débiter fort diſertement beaucoup de belles choſes que le ſcribe ne put ſuivre, & que je ne répéterai pas de peur de prendre un mot pour l'autre. Il s'étendit ſur la grandeur des Dieux, ſoutint qu'ils ne devoient pas s'aſſocier des faquins. Autrefois, dit-il, c'étoit une grande affaire que d'être fait Dieu, aujourd'hui ce n'eſt plus rien (*). Vous n'avez déjà rendu cet homme-ci que trop célebre. Mais de peur qu'on ne m'accuſe d'opiner ſur la perſonne & non ſur la choſe, mon avis eſt que déſormais on ne déifie plus aucun de ceux qui broutent l'herbe des champs ou qui vivent des fruits de la terre. Que ſi malgré ce ſénatus-conſulte quelqu'un d'eux s'in-

(*) Je ne ſaurois me perſuader qu'il n'y ait pas encore une lacune entre ces mots ; *Olim, inquit, magna res erat Deum fieri :* & ceux-ci, *jam fama nimium feciſti.* Je n'y vois ni liaiſon ni tranſition, ni aucune eſpece de ſens à les lire ainſi de ſuite.

Proximus interrogatur ſententiam Dieſpiter Vicæ Potæ filius, & ipſe deſignatus Coſ. nummulariolus. Hic quæſtu ſe ſuſtinebat, vendere civitatulas ſolebat. Ad huncce belle acceſſit Hercules, & auriculam ei tetigit. Itaque in hæc verba cenſet: Cum Divus Claudius Divum Auguſtum ſanguine contingat, nec minus Divam Auguſtam aviam ſuam, quam ipſe Deam eſſe juſſit, longeque omnes mortales ſapientiâ antecellat, ſitque è republicâ eſſe aliquem, qui cum Romulo poſſit:

. . . . . Ferventia rapa vorare:

cenſeo, ut D. Claudius ex hac die Deus fiat, ita uti ante eum quis optimo jure factus ſit: eamque rem ad μεταμορφώσης Ovidii adjiciendam.

Variæ erant ſententiæ & videbatur Claudius ſententia vincere. Hercules enim, qui videret ferrum ſuum in igne eſſe, modo huc, modo illuc curſabat:

gere à l'avenir de trancher du Dieu, ſoit de fait, ſoit en peinture, je le dévoue aux larves, & j'opine qu'à la premiere foire ſa déité reçoive les étrivieres & ſoit miſe en vente avec les nouveaux eſclaves.

Après cela vint le tour du divin fils de Vica-Pota déſigné conſul grippe-ſou, & qui gagnoit ſa vie à grimeliner & vendre les petites villes. Hercule paſſant donc à celui-ci lui toucha galamment l'oreille & il opina dans ces termes : attendu que le divin Claude eſt du ſang du divin Auguſte & du ſang de la divine Livie ſon ayeule, à laquelle il a même confirmé ſon brevet de déeſſe ; qu'il eſt d'ailleurs un prodige de ſcience & que le bien public exige un adjoint à l'écot de Romulus ; j'opine qu'il ſoit dès ce jour créé & proclamé Dieu en auſſi bonne forme qu'il s'en ſoit jamais fait, & que cet événement ſoit ajouté aux métamorphoſes d'Ovide.

Quoiqu'il y eût divers avis, il paroiſſoit que Claude l'emporteroit, & Hercule qui ſait battre le fer tandis qu'il eſt chaud, couroit de côté & d'autre,

& aiebat. Noli mihi invidere, mea res agitur : deinde ſi quid volueris, invicem faciam : Manus manum lavat.

Tunc Divus Auguſtus ſurrexit ſententiæ ſuæ dicendæ, & ſumma facundia diſſeruit. P. C. vos teſtes habeo, ex quo deus factus ſum, nullum verbum me feciſſe. Semper meum negotium ago. Sed non poſſum amplius diſſimulare, & dolorem quem graviorem pudor facit, continere. In hoc terra marique pacem peperi? Ideo civilia bella compeſcui? Ideo legibus urbem fundavi, operibus ornavi? Et quid dicam P. C. non invenio : omnia infra indignationem verba ſunt. Confugiendum eſt itaque à me ad Meſſalæ Corvini diſertiſſimi viri illam ſententiam : Præcidit jus imperii. Hic P. C. qui nobis non poſſe videtur muſcam excitare, tam facile homines occidebat, quam canis exta edit. Sed quid ego de tot acribus viris dicam ? Non vacat deflere publicas clades intuenti domeſtica mala. Itaque illa omittam, hæc referam. Etiamſi Phormea Græce neſcit ego ſcio. ΕΝΤΙΚΟΝΤΟΝΤΚΗΝΔΙΗΣ ſeneſcit. Iſte quem videtis, per tot annos

criant : Meſſieurs, un peu de faveur ; cette affaire-ci m'intéreſſe ; dans une autre occaſion vous diſpoſerez auſſi de ma voix : il faut bien qu'une main lave l'autre.

Alors le divin Auguſte s'étant levé, pérora fort pompeuſement & dit : Peres Conſcripts, je vous prends à témoin que depuis que je ſuis Dieu je n'ai pas dit un ſeul mot, car je ne me mêle que de mes affaires ; mais comment me taire en cette occaſion ? Comment diſſimuler ma douleur que le dépit aigrit encore ? C'eſt donc pour la gloire de ce miſérable que j'ai rétabli la paix ſur mer & ſur terre, que j'ai étouffé les guerres civiles ; que Rome eſt affermie par mes loix & ornée par mes ouvrages ? O Peres Conſcripts ! je ne puis m'exprimer, ma vive indignation ne trouve point de termes ; je ne puis que redire après l'éloquent Meſſala, l'Etat eſt perdu ! Cet imbécille qui paroît ne pas ſavoir troubler l'eau, tuoit les hommes comme des mouches. Mais que dire de tant d'illuſtres victimes ? Les déſaſtres de ma famille me laiſſent-ils des larmes pour les malheurs publics ? Je n'ai que trop à par-

ſub meo nomine latens, hanc mihi gratiam retulit, ut duas Julias proneptes meas occideret, alteram ferro; alteram fame, unum abnepotem. L. Syllanum. Videris Jupiter, an in cauſſa mala certe in tua, ſi hic inter nos futurus eſt. Dic mihi, Dive Claudi, quare quemquam ex his, quos, quaſque occidiſti, antequam de cauſſa cognoſceres, antequam audires, damnaſti? Hoc fieri ſolet? in cœlo non fit. Ecce Jupiter, qui tot annos regnat, uni Vulcano crus fregit, quem

ῥῖψε ποδὸς τεταγὼν ἀπὸ βηλοῦ θεσπεσίοιο.

& iratus fuit uxori, & ſuſpendit illam: num quid occidit? Tu Meſſalinam, cujus æque avunculus major eram, quam tuus, occidiſti. Neſcio, inquis? Dii tibi malefaciant: adeo iſtud turpius eſt, quod neſcis, quam quod occidiſti.

ler des miens (*). Ce galant homme que vous voyez protégé par mon nom durant tant d'années, me marqua ſa reconnoiſſance en faiſant mourir Lucius Silanus un de mes arrieres-petits-neveux & deux Julies mes arrieres-petites-nieces, l'une par le fer, l'autre par la faim. Grand Jupiter, ſi vous l'admettez parmi nous, à tort ou non, ce ſera ſurement à votre blâme. Car dis-moi, je te prie, ô divin Claude, pourquoi tu fis tant tuer de gens ſans les entendre, ſans même t'informer de leurs crimes? C'étoit ma coutume. Ta coutume? On ne la connoît pas ici. Jupiter qui regne depuis tant d'années a-t-il jamais rien fait de ſemblable? Quand il eſtropia ſon fils, le tua-t-il? Quand il pendit ſa femme, l'étrangla-t-il? Mais toi n'as-tu pas mis à mort Meſſaline, dont j'étois le grand oncle ainſi que le tien (**)? Je l'ignore,

(*) Je n'ai point traduit ces mots. *Etiamſi Phormea Græce neſcit, ego ſcio* ΕΝΤΙΚΟΝΤΟΝΥΚΗΝΔΙΗΣ *Seneſcit*, ou *ſe neſcit*, parce que je n'y entends rien du tout. Peut-être aurois-je trouvé quelque éclairciſſement dans les adages d'Eraſme, mais je ne ſuis pas à portée de les conſulter.

(**) Par l'adoption de Druſus, Auguſte étoit l'ayeul de Claude, mais il étoit auſſi ſon grand oncle par la jeune Antonia mere de Claude & niece d'Auguſte.

Iſte C. Cæſarem non deſiit mortuum proſequi. Occiderat ille ſocerum : hic & generum. Caius Cæſar Craſſi filium vetuit Magnum vocari : hic nomen illi reddidit, caput tulit. Occidit in una domo Craſſum Magnum, Scriboniam, Triſtioniam, Aſſarionem, nobiles tamen : Craſſum vero tam fatuum, ut etiam regnare poſſet. Cogitate P. C. quale portentum in numerum deorum ſe recipi cupiat. Hunc nunc deum facere vultis ? Videte corpus ejus, diis iratis natum. Ad ſummam tria verba citò dicat, & ſervum me ducat. Hunc deum quis colet ? Quis credet. Denique dum tales deos facitis, nemo vos deos eſſe credet. Summa rei, P. C. ſi honeſte inter vos geſſi, ſi nulli durius reſpondi, vindicate injurias meas. Ego pro ſententia mea hoc cenſeo. Atque ita ex tabella recitavit.

lis-tu ? Miſérable ! Ne ſais-tu pas, u'il t'eſt plus honteux de l'ignorer que e l'avoir fait ?

Enfin Caïus Caligula s'eſt reſſuſcité lans ſon ſucceſſeur. L'un fait tuer ſon eau-pere (†), & l'autre ſon gendre §). L'un défend qu'on donne au fils le Craſſus le ſurnom de grand, l'autre e lui rend & lui fait couper la tête. ans reſpect pour un ſang illuſtre, il ait périr dans une même maiſon Scri- onie, Triſtonie, Aſſarion, & même raſſus le grand, ce pauvre Craſſus ſi complétement ſot qu'il eût mérité de régner : ſongez, Peres-Conſcripts, quel monſtre oſe aſpirer à ſiéger parmi nous ! Voyez, comment déifier une elle figure, vil ouvrage des Dieux irri- és ! A quel culte, à quelle foi pourra- il prétendre ? Qu'il réponde, & je me rends. Meſſieurs, meſſieurs, ſi vous donnez la divinité à de telles gens, qui diable reconnoîtra la vôtre ? En un mot, Peres Conſcripts, je vous de- mande pour prix de ma complaiſance

(†) M. Syllanus.
(§) Pompeius Magnus.

Quando quidem divus Claudius occidit ſocerum ſuum Appium Syllanum, generos duos, Pompeium Magnum & L. Syllanum, ſocerum filiæ ſuæ Craſſum, frugi hominem, tam ſimilem ſibi, quam ovo ovum, Scriboniam ſocrum filiæ ſuæ, Meſſalinam uxorem ſuam, & ceteros, quorum numerus iniri non potuit : placet mihi in eum ſeverè animadverti, nec illi rerum judicandarum vocationem dari, eumque quàm primum exportari, & cœlo intra dies xxx excedere, olympo intra diem tertium.

Pedibus in hanc ſententiam itum eſt. Nec mora, Cyllenius illum collo obtorto trahit ad inferos.

Illuc unde negant redire quemquam.

& de ma diſcrétion de venger mes injures. Voilà mes raiſons & voici mon avis.

Comme ainſi ſoit que le divin Claude a tué ſon beau-pere Appius Silanus, ſes deux gendres, Pompeius Magnus & Lucius Silanus, Craſſus beau-pere de ſa fille, cet homme ſi ſobre (*), & en tout ſi ſemblable à lui, Scribonie belle-mere de ſa fille, Meſſaline ſa propre femme, & mille autres dont les noms ne finiroient point, j'opine qu'il ſoit ſévérement puni, qu'on ne lui permette plus de ſiéger en juſtice, qu'enfin banni ſans retard il ait à vuider l'Olympe en trois jours & le Ciel en un mois.

Cet avis fut ſuivi tout d'une voix. A l'inſtant le Cyllénien (†) lui tordant le col le tire au ſéjour

D'où nul, dit-ou, ne retourna jamais.

(*) Je n'ai gueres beſoin, je crois d'avertir que ce mot eſt pris ironiquement. Suétone après avoir dit qu'en tout tems, en tout lieu Claude étoit toujours prêt à manger & boire, ajoute qu'un jour ayant ſenti de ſon tribunal l'odeur du diné des Saliens, il planta-là toute l'audience & courut ſe mettre à table avec eux.

(†) Mercure.

Dum deſcendunt per viam ſacram, interrogat Mercurius, quid ſibi velit ille concurſus hominum, num Claudii funus eſſet? Et erat omnium formoſiſſimum, & impenſa cura plenum, ut ſcires deum efferri; tibicinum, cornicinum, omniſque generis æneatorum tanta turba, tantus conventus, ut etiam Claudius audire poſſet. Omnes læti, hilares. P. Rom. ambulabat tamquam liber. Agatho, & pauci cauſidici plorabant, ſed plane ex animo. Juriſconſulti è tenebris procedebant, pallidi, graciles, vix habentes animam, tamquam qui cum maxime reviviſcerent. Et his unus cum vidiſſet capita conferentes, & fortunas ſuas deplorantes cauſidicos, accedit, & ait: Dicebam vobis: Non ſemper Saturnalia erunt.

En deſcendant par la Voie ſacrée, ils trouvent un grand concours dont Mercure demande la cauſe. Parions, dit-il, que c'eſt ſa pompe funebre ; & en effet, la beauté du convoi, où l'argent n'avoit pas été épargné, annonçoit bien l'enterrement d'un Dieu. Le bruit des trompettes, des cors, des inſtrumens de toute eſpece & ſur-tout de la foule, étoit ſi grand, que Claude lui-même pouvoit l'entendre. Tout le monde étoit dans l'allégreſſe ; le Peuple Romain marchoit légérement comme ayant ſecoué ſes fers. Agathon & quelques chicaneurs pleuroient tout bas dans le fond du cœur. Les Juriſconſultes maigres, exténués (*), commençoient à reſpirer, & ſembloient ſortir du tombeau. Un d'entr'eux voyant les avocats la tête baſſe déplorer leur perte, leur dit en s'approchant : ne vous le diſois-je pas, que les Saturnales ne dureroient pas toujours ?

(*) Un Juge qui n'avoit d'autre loi que ſa volonté, donnoit peu d'ouvrage à ces Meſſieurs-là.

Claudius ut vidit funus ſuum, intellexit ſe mortuum eſſe. Ingenti enim μεγαληγορίᾳ nævia cantabatur anapæſtis.

Fundite fletus
Edite planctus,
Fingite luctus,
Reſonet triſti
Clamore forum;
Cecidit pulchre
Cordatus homo,
Quo non alius
Fuit in toto
Fortior orbe.
Ille citato
Vincere curſu
Poterat celeres;
Ille rebelles
Fundere Parthos,
Levibuſque ſequi
Perfida telis,
Certaque manu
Tendere nervum:
Qui præcipites
Vulnere parvo
Figeret hoſtes,
Pictaque Medi
Terga fugacis.
Ille Britannos
Ultra noti

Claude en voyant ſes funérailles comprit enfin qu'il étoit mort. On lui beugloit à pleine tête ce chant funebre en jolis vers heptaſyllabes.

O cris, ô perte, ô douleurs !
De nos funebres clameurs
Faiſons retentir la place :
Que chacun ſe contrefaſſe :
Crions d'un commun accord
Ciel ! ce grand homme eſt donc mort !
Il eſt donc mort ce grand homme !
Hélas ! vous ſavez tous comme,
Sous la force de ſon bras,
Il mit tout le monde à bas.
Falloit-il vaincre à la courſe ?
Falloit-il juſques ſous l'ourſe
Des Bretons preſque ignorés,
Du Cauce aux cheveux dorés
Mettre l'orgueil à la chaîne,
Et ſous la hache Romaine
Faire trembler l'Océan ?
Falloit-il en moins d'un an
Dompter le Parthe rebelle ;
Falloit-il d'un bras fidelle
Bander l'arc, lancer des traits
Sur des ennemis défaits,
Et d'une audace guerriere
Bleſſer le Mede au derriere ?
Notre homme étoit prêt à tout ;
De tout il venoit à bout.

Littora ponti
Et cæruleos
Scuta Brigantas
Dare Romuleis
Colla cathenis
Juſſit & ipſum
Nova Romanæ
Jura ſecuris
Tremere Oceanum.
Deflete virum,
Quo non alius
Potuit citius
Diſcere cauſſas,
Una tantum
Parte audita,
Sæpe & neutra.
Quis nunc judex
Toto lites
Audiet anno?
Tibi jam cedet
Sede relictâ,
Qui dat populo
Jura ſilent,
Cretæa tenens
Oppida centum.
Cædite mœſtis
Pectora palmis,
O cauſidici,
Venale genus:
Voſque Poëtæ
Lugete novi,

Pleurons ce nouvel oracle,
Ce grand prononceur d'arrêts,
Ce Minos que par miracle
Le Ciel forma tout exprès.
Ce Phénix des beaux génies
N'épuiſoit point les parties
En plaidoyers ſuperflus;
Pour juger ſans ſe méprendre
Il lui ſuffiſoit d'entendre
Une des deux tout au plus.
Quel autre toute l'année
Voudra ſiéger déſormais,
Et n'avoir, dans la journée,
De plaiſir que les procès?
Minos, cédez-lui la place,
Déjà ſon ombre vous chaſſe
Et va juger aux enfers.
Pleurez avocats à vendre,
Vos cabinets ſont déſerts
Rimeurs, qu'il daignoit entendre,
A qui lirez-vous vos vers?
Et vous, qui comptiez d'avance
Des cornets & de la chance
Tirer un ample tréſor,
Pleurez, brelandier célébre,
Bientôt un bûcher funebre
Va conſumer tout votre or.

Voſque in primis
Qui concuſſo
Magna paraſtis
Lucra fritillo.

Delectabatur laudibus ſuis Claudius, & cupiebat diutius ſpectare. Injicit illi manum Talthybius deorum nuncius, & trahit capite obvoluto, ne quis eum poſſit agnoſcere, per campum Martium : & inter Tyberim & viam tectam deſcendit ad inferos.

Anteceſſerat jam compendiaria via Narciſſus libertus, ad patronum excipiendum, & venienti nitidus, ut erat a Balneo, occurrit, & ait : Quid dii ad homines ? Celerius, inquit Mercurius, & venire nos nuncia. Ille autem patrono plura blandiri volebat quem Mercurius iterum feſtinare juſſit, & virga morantem impulit. Dicto citius Narciſſus evolat. Omnia procliva ſunt, facile deſcenditur. Itaque quamvis podagricus eſſet, momento temporis pervenit ad januam Ditis : ubi jacebat, ut ait Horatius, bellua centiceps, ſeſe movens, villoſque horrendos excutiens

Claude

Claude se délectoit à entendre ses louanges & auroit bien voulu s'arrêter plus long-tems. Mais le Héraut des Dieux lui mettant la main au collet & lui enveloppant la tête de peur qu'il ne fût reconnu, l'entraîna par le champ de Mars, & le fit descendre aux enfers entre le Tibre & la Voie couverte.

Narcisse ayant coupé par un plus court chemin vint frais sortant du bain au-devant de son maître, & lui dit : comment ! les Dieux chez les hommes ? Allons, allons dit Mercure, qu'on se dépêche de nous annoncer. L'autre voulant s'amuser à cajoler son maître, il le hâta d'aller à coups de caducée, & Narcisse partit sur le champ. La pente est si glissante & l'on descend si facilement, que tout gouteux qu'il étoit, il arrive en un moment à la porte des enfers. A sa vue, le monstre aux cent têtes dont parle Horace, s'agite, hérisse ses horribles crins, &

puſillum ſuperturbatur, (albam canem in deliciis habere conſuerat) ut illum vidit canem nigrum villoſum ſane : quem non velis tibi in tenebris occurrere. Et magna inquit voce : Claudius Cæſar venit. Ecce extemplo cum plauſu procedunt cantantes ;

εὑρήκαμεν, συγχαίρωμεν.

Hic erat C. Silius Coſ. deſig. Junius Prætorius, Sex. Trallus, M. Helvius Trogus, Cotta, Tectus, Valens, Fabius, Equ. Rom. quos Narciſſus duci juſſerat. Medius erat in hac cantantium turba Mneſter Pantomimus, quem Claudius decoris cauſſa minorem fecerat. Nec non ad Meſſalinam citò rumor percrepuit, Claudium veniſſe. Convolarunt primum omnium liberti, Polybius, Myron, Harpocras, Amphæus & Pheronactes, quos omnes necubi imparatus eſſet, præmiſerat. Deinde præfecti duo, Juſtus Catonius, & Ruſus, Pompeii F. Deinde amici, Saturnius Lucius, & Pedo Pompeius, & Lupus, & Celer Aſinius, conſulares. Noviſſime fratris filia, ſororis filia, gener, ſocer, ſocrus, omnes plane conſanguinei. Et agmine facto Claudio

Narciſſe accoutumé aux careſſes de ſa jolie levrette blanche, éprouva quelque ſurpriſe à l'aſpect d'un grand vilain chien noir à long poil, peu agréable à rencontrer dans l'obſcurité. Il ne laiſſa par pourtant de s'écrier à haute voix : voici Claude Céſar. Auſſi-tôt une foule s'avance en pouſſant des cris de joie & chantant,

Il vient, réjouiſſons-nous.

Parmi eux étoient Caïus Silius Conſul déſigné, Junius Prætorius, Sextius Trallus, Hellius Trogus, Cotta Tectus, Valens Fabius, Chevaliers Romains que Narciſſe avoit tous expédiés. Au milieu de la troupe chantante étoit le pantomime Mneſter à qui ſa beauté avoit coûté la vie. Bientôt le bruit que Claude arrivoit parvint juſqu'à Meſſaline, & l'on vit accourir des premiers au-devant de lui ſes affranchis Polybe, Myron, Harpocrate, Amphæus & Peronacte, qu'il avoit envoyés devant pour préparer ſa maiſon. Suivoient les deux préfets Juſtus Catonius, & Rufus fils de Pompée; puis ſes amis Saturnius Lucius, & Pedo Pompeïus, & Lupus, & Celer Aſinius, Conſulaires.

occurrunt. Quos cum vidiſſet Claudius, exclamat, Πάντα φίλων πλήρη. Quomodo vos huc veniſtis ?

Tum Pedo Pompeius : Quid dicis homo crudeliſſime ? Quæris quomodo ? Quis enim nos alius huc miſit quam tu, omnium amicorum interfector ? In jus eamus : ego tibi hic ſellas oſtendam. Ducit illum ad tribunal Æaci ; is lege Corneliâ, quæ de ſicariis lata eſt, quærebat : poſtulabat, nomen ejus recipi, edit ſubſcriptionem : occiſos Senatores XXX. Equites Rom. CCCXV. atque plures : ceteros CLXXI. ὅσα ψάμαθός τε κόνις τε.

Exterritus Claudius oculos undecumque circumfert, veſtigat aliquem patronum qui ſe defenderet. Advocatum non invenit. Tandem procedit P. Petronius, vetus convictor ejus, homo Claudiana lingua diſertus, & poſtulat advocationem. Non datur. Accuſat Pedo Pompeius magnis clamoribus. In-

Enfin la fille de ſon frere, la fille de ſa ſœur, ſon gendre, ſon beau-pere, ſa belle-mere & preſque tous ſes parens. Toute cette troupe accourt au-devant de Claude, qui les voyant, s'écria ; bon, je trouve par-tout des amis : par quel hazard êtes-vous ici ?

Comment, ſcélérat, dit Pedo Pompeïus, par quel hazard ? Et qui nous y envoya que toi-même, bourreau de tous tes amis ? Viens, viens devant le Juge ; ici je t'en montrerai le chemin. Il le mene au tribunal d'Eaque, lequel préciſément ſe faiſoit rendre compte de la loi Cornelia ſur les meurtriers. Pedo fait inſcrire ſon homme & préſente une liſte de trente Sénateurs, trois cents quinze Chevaliers Romains, deux cents vingt-un Citoyens & d'autres en nombre infini, tous tués par ſes ordres.

Claude effrayé tournoit les yeux de tous côtés pour chercher un défenſeur, mais aucun ne ſe préſentoit. Enfin, P. Petronius ſon ancien convive & beau parleur comme lui, requit vainement d'être admis à le défendre. Pedo l'accuſe à grands cris, Pétrone tâche de répondre ; mais le juſte Eaque le fait

cipit Petronius velle reſpondere. Æacus homo juſtiſſimus, vetat. Illum tantum altera parte audita condemnat, & ait :

εἶκε πάθοι πάκ ἔρεξε, δίκητ' ἰθεῖα γένοιτο.

Ingens ſilentium factum eſt. Stupebant omnes, novitate rei attoniti : negabant hoc umquam factum, Claudio iniquum magis videbatur, quàm novum. De genere pœnæ diſputatum eſt, quid illum pati oporteret. Erant qui dicerent, ſi uni dii laturam feciſſent, Tantalum ſiti periturum, niſi illi ſuccurreretur : non umquam Syſiphum onere elevari : aliquando Ixionis miſeri rotam ſufflaminandam. Non placuit illi ex veteranis miſſionem dari, ne vel Claudius umquam ſimile ſperaret. Placuit novam pœnam excogitari debere, inſtituendum illi laborem irritum, & alicujus cupiditatis ſpecies ſine fine & affectu. Tum Æacus jubet illum aleâ ludere pertuſo frititto. Et jam cœperat fugientes ſemper teſſeras quærere, & inhil proficere.

Nam quoties miſſurus erat reſonante fritillo,
Utraque ſubducto fugiebat teſſera fundo :

taire, & après avoir entendu ſeulement l'une des parties, condamne l'accuſé, en diſant :

Il eſt traité comme il traita les autres.

A ces mots il ſe fit un grand ſilence : Tout le monde étonné de cette étrange forme la ſoutenoit ſans exemple ; mais Claude la trouva plus inique que nouvelle. On diſputa long-tems ſur la peine qui lui ſeroit impoſée. Quelques-uns diſoient qu'il falloit faire un échange, que Tantale mourroit de ſoif s'il n'étoit ſecouru, qu'Ixion avoit beſoin d'enrayer, & Syſiphe de reprendre haleine ; mais comme relâcher un vétéran c'eût été laiſſer à Claude l'eſpoir d'obtenir un jour la même grace, on aima mieux imaginer quelque nouveau ſupplice qui, l'aſſujettiſſant à un vain travail, irritât inceſſamment ſa cupidité par une eſpérance illuſoire. Eaque ordonna donc qu'il jouât aux dés avec un cornet percé, & d'abord on le vit ſe tourmenter inutilement à courir après ſes dès.

Car à peine agitant le mobile cornet
Aux dés prêts à partir il demande ſonnet,

Cumque recollectos auderet mittere talos,
Lusuro similis semper, semperque petenti,
Decepere fidem: refugit, digitosque per ipsos
Fallax assiduo dilabitur alea furto:
Sic cum jam summi tanguntur culmina montis,
Irrita Syfipho volvuntur pondera collo.

Apparuit subitò C. Cæsar, & petere illum in servitutem cœpit : producit testes, qui illum viderant ab illo flagris, ferulis, colaphis vapulantem. Adjudicatur C. Cæsari : illum Æacus donavit. Is Menandro liberto suo tradidit, ut à cognitionibus ei esset.

Que malgré tous ſes ſoins entre ſes doigts avides
Du cornet défoncé, panier des Danaïdes,
Il ſent couler les dés ; ils tombent, & ſouvent
Sur la table, entraîné par ſes geſtes rapides,
Son bras avec effort jette un cornet de vent.
(*) Ainſi pour terraſſer ſon adroit adverſaire
Sur l'arêne, un Athlete enflammé de colere,
Du ceſte qu'il éleve eſpere le frapper ;
L'autre gauchit, eſquive, a le tems d'échapper,
Et le coup frappant l'air avec toute ſa force,
Au bras qui l'a porté donne une rude entorſe.

Là-deſſus Caligula paroiſſant tout-à-coup, ſe mit à le réclamer comme ſon eſclave. Il produiſoit des témoins qui l'avoient vu le charger de ſoufflets & d'étrivieres. Auſſi-tôt il lui fut adjugé par Eaque. Et Caligula le donna à Ménandre ſon affranchi, pour en faire un de ſes gens.

(*) J'ai pris la liberté de ſubſtituer cette comparaiſon à celle de Syſiphe, employée par Sénèque & trop rebattue depuis cet Auteur.

OLINDE

ET

SOPHRONIE,

TIRÉ DU TASSE.

LA
GERUSALEMME
LIBERATA,
CANTO SECONDO.

MEntre il Tiranno s'apparechia all'armi,
Soletto Iſmeno un dì gli s'appreſenta:
Iſmen, che trar di ſotto ai chiuſi marmi
Può corpo eſtinto, e far che ſpiri e ſenta:
Iſmen, che al ſuon de' mormoranti carmi
Sin nella reggia ſua Pluto ſpaventa,
E i ſuoi Demon negli empj uficj impiega
Pur come ſervi, e gli diſcioglie, e lega.

❧

Queſti or Macone adora, e fu Criſtiano,
Ma i primi riti anco laſciar non puote;
Anzi ſovente in uſo empio e profano
Confonde le due leggi a ſe mal note.
Ed or dalle ſpelonche, ove lontano
Dal vulgo eſercitar ſuol l' arti ignote
Vien nel publico riſchio al ſuo ſignore,
A Re malvagio conſiglier peggiore.

TRADUCTION

DU COMMENCEMENT
DU SECOND CHANT
DE LA
JÉRUSALEM DÉLIVRÉE,

Contenant l'Hiſtoire d'Olinde & de Sophronie.

TANDIS que le tyran ſe prépare à la guerre, Iſmene un jour ſe préſente à lui; Iſmene qui de deſſous la tombe peut faire ſortir un corps mort & lui rendre le ſentiment & la parole. Iſmene qui peut, au ſon des paroles magiques, effrayer Pluton, juſqu'en ſon palais, qui commande aux démons en maître, les emploie à ſes œuvres impies & les enchaîne ou délie à ſon gré.

Chrétien jadis, aujourd'hui mahométan, il n'a pu quitter tout-à-fait ſes anciens rites, & les profanant à de criminels uſages, mêle & confond ainſi les deux loix qu'il connoît mal. Maintenant du fond des antres où il exerce ſes arts ténébreux, il vient à ſon Seigneur dans le danger public, à mauvais Roi, pire conſeiller.

Signor, dicea, senza tardar sen viene
Il vincitor esercito temuto;
Ma facciam noi ciò che a noi far conviene;
Darà il Ciel, darà il mondo ai forti ajuto.
Ben tu di Re, di Duce hai tutte piene
Le parti, e lunge hai visto e provveduto,
S' empie in tal guisa ogn'altro i proprj uficj;
Tomba fia questa terra a' tuoi nemici.

⁂

Io quanto a me ne vengo, e del periglio
E dell' opre compagno ad aitarte.
Ciò che può dar di vecchia età consiglio,
Tutto prometto, e ciò che magica arte
Gli Angeli, che dal Cielo ebbero esiglio
Constringerò delle fatiche a parte.
Ma dond' io voglia incominciar gl' incanti,
E con quai modi, or narrerotti avanti

⁂

Nel tempio de' Cristiani occulto giace
Un sotterraneo altare; e quivi è il volto
Di colei, che sua diva, e madre face
Quel vulgo del suo Dio nato, e sepolto.
Dinanzi al simulacro accesa face
Continua splende: egli è in un velo avvolto;
Pendono intorno in lungo ordine i voti,
Che vi portaro i creduli devoti.

Sire, dit-il, la formidable & victorieuſe armée arrive. Mais nous, rempliſſons nos devoirs, le ciel & la terre ſeconderont notre courage. Doué de toutes les qualités d'un Capitaine & d'un Roi, vous avez de loin tout prévu, vous avez pourvu à tout, & ſi chacun s'acquitte ainſi de ſa charge, cette terre ſera le tombeau de vos ennemis.

Quant à moi, je viens de mon côté partager vos périls & vos travaux. J'y mettrai pour ma part les conſeils de la vieilleſſe & les forces de l'art magique. Je contraindrai les anges bannis du ciel à concourir à mes ſoins. Je veux commencer mes enchantemens par une opération dont il faut vous rendre compte.

Dans le temple des Chrétiens ſur un autel ſouterrain eſt un image de celle qu'ils adorent, & que leur peuple ignorant fait la mere de leur Dieu, né, mort & enſéveli. Le ſimulacre devant lequel une lampe brûle ſans ceſſe, eſt enveloppé d'un voile, & entouré d'un grand nombre de vœux ſuſpendus en ordre & que les crédules dévots y portent de toutes parts.

Or queſta effigie lor di là rapita
Voglio che tu di propria man traſporte,
E la riponga entro la tua Meſchita:
Io poſcia incanto adoprerò sì forte,
Ch' ogni or, mentre ella qui fia cuſtodita,
Sarà fatal cuſtodia a queſte porte;
Tra mura ineſpugnabili il tuo impero
Securo fia per novo alto miſtero.

Si diſſe, e 'l perſuaſe: e impaziente
Il Re ſen corſe alla magion di Dio,
E sforzò i Sacerdoti, e irreverente
Il caſto ſimulacro indi rapio;
E portollo a quel tempio, ove ſovente
S' irrita il Ciel col folle culto e rio.
Nel profan loco, e ſu la ſacra imago
Suſurrò poi le ſue beſtemmie il Mago.

Ma come apparſe in ciel l' alba novella,
Quel, cui l' immondo tempio in guardia è dato,
Non rivide l' immagine; dov' ella
Fu poſta, e invan cerconne in altro lato.
Toſto n' avviſa il Re, ch' alla novella
Di lui ſi moſtra fieramente irato:
Ed immagina ben, ch' alcun fedele
Abbia fatto quel furto, e che ſe 'l cele.

Il s'agit d'enlever de-là cette effigie & de la tranſporter de vos propres mains dans votre Moſquée ; là j'y attacherai un charme ſi fort, qu'elle ſera tant qu'on l'y gardera, la ſauve-garde de vos portes, & par l'effet d'un nouveau myſtere, vous conſerverez dans vos murs un empire inexpugnable.

A ces mots le Roi perſuadé, court impatient à la maiſon de Dieu, force les Prêtres, enleve ſans reſpect le chaſte ſimulacre & le porte à ce temple impie où un culte inſenſé ne fait qu'irriter le Ciel. C'eſt-là, c'eſt dans ce lieu profane & ſur cette ſainte image, que le magicien murmure ſes blaſphêmes.

Mais le matin du jour ſuivant, le gardien du temple immonde ne vit plus l'image où elle étoit la veille, & l'ayant cherchée en vain de tous côtés, courut avertir le Roi, qui, ne doutant pas que les Chrétiens ne l'euſſent enlevée, en fut tranſporté de colere.

O fu di man fedele opra furtiva,
O pur il Ciel qui ſua potenza adopra
Che di colei, ch' è ſua Regina e diva,
Sdegna che loco vil l'immagin copra:
Ch' incerta fama è ancor, ſe ciò s'aſcriva
Ad arte umana; od a mirabil' opra.
Ben è pietà, che la pietade e 'l zelo
Uman cedendo, autor ſen creda il Cielo.

Il Re ne fa con importuna inchieſta
Ricercar ogni chieſa, ogni magion e
Ed a chi gli naſconde, o manifeſta
Il furto o il reo, gran pene, e premj impone.
E' l Mago di ſpiarne anco non reſta.
Con tutte l' arti il ver; ma non s' appone;
Che 'l Cielo (opra ſua foſſe, o foſſe altrui)
Celolla ad onta degl' incanti a lui.

Ma poichè 'l Re crudel vide occultarſe
Quel che peccato de' fedeli ei penſa;
Tutto in lor d' odio infelloniſſi, ed arſe
D' ira, e di rabbia immoderata immenſa.
Ogni riſpetto obblia; vuol vendicarſe,
(Segua che puote) e ſfogar l' alma accenſa:
Morrà, dicea, non andrà l' ira a voto,
Nella ſtrage comune il ladro ignoto.

Soit qu'en effet ce fût un coup d'adreſſe d'une main pieuſe, ou un prodige du Ciel indigné que l'image de ſa Souveraine ſoit proſtituée en un lieu ſouillé, il eſt édifiant, il eſt juſte de faire céder le zele & la piété des hommes, & de croire que le coup eſt venu d'en-haut.

Le Roi fit faire dans chaque Egliſe & dans chaque maiſon la plus importune recherche, & décerna de grands prix & de grandes peines à qui révéleroit ou recéleroit le vol. Le magicien de ſon côté, déploya ſans ſuccès toutes les forces de ſon art pour en découvrir l'auteur. Le Ciel, au mépris de ſes enchantemens & de lui, tint l'œuvre ſecrete, de quelque part qu'elle pût venir.

Mais le tyran, furieux de ſe voir cacher le délit qu'il attribue toujours aux fideles, ſe livre contre eux à la plus ardente rage. Oubliant toute prudence, tout reſpect humain, il veut à quelque prix que ce ſoit aſſouvir ſa vengeance. „ Non, non, s'écrioit-il, la menace „ ne ſera pas vaine : le coupable a beau „ ſe cacher, il faut qu'il meure ; ils „ mourront tous, & lui avec eux.

Purchè 'l reo non ſi ſalvi, il giuſto pera,
E l' innocente. Ma qual giuſto io dico?
E' colpevol ciaſcun, nè in loro ſchiera
Uom fu giammai del noſtro nome amico.
S' anima v' è nel novo error ſincera,
Baſti a novella pena un fallo antico.
Su, ſu, fedeli miei, ſu via prendete
Le fiamme, e 'l ferro, ardete, ed uccidete.

❧

Così parla alle turbe, e ſe n' inteſe
La fama tra' fedeli immantinente,
Ch 'attoniti reſtar, sì gli ſorpreſe
Il timor della morte omai preſente.
E non è chi la fuga o le difeſe,
Lo ſcuſare o 'l pregare ardiſca, o tente;
Ma le timide genti e irreſolute,
Donde meno ſperaro ebber ſalute.

❧

Vergine era fra lor di già matura
Verginità, d' alti penſieri e regi:
D' alta beltà, ma ſua beltà non cura,
O tanto ſol, quant' oneſtà ſen fregi.
E' il ſuo pregio maggior, che tra le mura
D'anguſta caſa aſconde i ſuoi gran pregi:
E da' vagheggiatori ella s' invola
Alle lodi, agli ſguardi inculta e ſola.

» Pourvu qu'il n'échappe pas, que
» le juſte, que l'innocent périſſe,
» qu'importe? Mais qu'ai-je dit, l'in-
» nocent? Nul ne l'eſt, & dans cette
» odieuſe race, en eſt-il un ſeul qui ne
» ſoit notre ennemi? Oui, s'il en eſt
» d'exempts de ce délit, qu'ils portent
» la peine due à tous pour leur
» haine; que tous périſſent, l'un
» comme voleur & les autres comme
» Chrétiens. Venez, mes loyaux, ap-
» portez la flamme & le fer. Tuez &
» brûlez ſans miſéricorde».

C'eſt ainſi qu'il parle à ſon peuple. Le bruit de ce danger parvient bientôt aux Chrétiens. Saiſis, glacés d'effroi par l'aſpect de la mort prochaine, nul ne ſonge à fuir ni à ſe défendre; nul n'oſe tenter les excuſes ni les prieres. Timides, irréſolus, ils attendoient leur deſtinée, quand ils virent arriver leur ſalut, d'où ils l'eſpéroient le moins.

Parmi étoit une vierge, déjà nubile, d'une ame ſublime, d'une beauté d'ange qu'elle néglige ou dont elle ne prend que les ſoins dont l'honnêteté ſe pare, & ce qui ajoute au prix de ſes charmes, dans les murs d'une étroite enceinte elle les ſouſtrait aux yeux & aux vœux des amans.

Pur guardia eſſer non può, che 'n tutto celi
Beltà degna, ch' appaja, e che s' ammiri:
Nè tu il conſenti, Amor; ma la riveli
D' un giovinetto ai cupidi deſiri.
Amor, ch' or cieco, or Argo, ora ne veli
Di benda gli occhi ora ce gli apri e giri;
Tu per mille cuſtodie entro ai più caſti
Verginei alberghi il guardo altrui portaſti.

⁂

Colei Sofronia, Olindo egli s' appella,
D' una cittate entrambi, e d' una fede.
Ei che modeſto è sì, com' eſſa è bella,
Brama aſſai, poco ſpera, e nulla chiede;
Nè ſa ſcoprirſi, o non ardiſce: ed ella
O lo ſprezza, o nol vede, o non s' avvede.
Così finora il miſero ha ſervito
O non viſto, o mal noto, o mal gradito.

⁂

S' ode l' annunzio intanto, e che s' appreſta
Miſerabile ſtrage al popol loro.
A lei che generoſa è, quanto oneſta,
Viene in penſier come ſalvar coſtoro.
Move fortezza il gran penſier, l' arreſta
Poi la vergogna, e 'l virginal decoro.
Vince fortezza, anzi s' accorda, e face
Se vergognoſa, e la vergogna audace.

Mais eſt-il des murs que ne perce quelque rayon d'une beauté digne de briller aux yeux & d'enflammer les cœurs ? Amour ! le ſouffrirois-tu ? Non, tu l'as révélée aux jeunes deſirs d'un adoleſcent. Amour ! qui, tantôt argûs & tantôt aveugle, éclaires les yeux de ton flambeau ou les voilés de ton bandeau, malgré tous les gardiens, toutes les clôtures, juſques dans les plus chaſtes aſyles, tu ſus porter un regard étranger.

Elle s'appelle Sophronie, Olinde eſt le nom du jeune homme, tous deux ont la même patrie & la même foi. Comme il eſt modeſte autant qu'elle eſt belle, il deſire beaucoup, eſpere peu, ne demande rien & ne ſait ou n'oſe ſe découvrir. Elle, de ſon côté, ne le voit pas, ou n'y penſe pas, ou le dédaigne, & le malheureux perd ainſi ſes ſoins ignorés, mal connus, ou mal reçus.

Cependant on entend l'horrible proclamation & le moment du maſſacre approche. Sophronie auſſi généreuſe qu'honnête forme le projet de ſauver ſon peuple. Si ſa modeſtie l'arrête, ſon courage l'anime & triomphe, ou plutôt ces deux vertus s'accordent & s'illuſtrent mutuellement.

La vergine tra 'l vulgo uſcì ſoletta,
Non coprì ſue bellezze, e non l' eſpoſe;
Raccolſe gli occhi, andò nel vel riſtretta,
Con iſchive maniere, e generoſe.
Non ſai ben dir, s' adorna, o ſe negletta,
Se caſo, od arte il bel volto compoſe;
Di Natura, d'Amor, de' Cieli amici
Le negligenze ſue ſono artificj.

Mirata da ciaſcun paſſa, e non mira
L'altera donna, e innanzi al Re ſen viene
Nè perchè irato il veggia, il piè ritira,
Ma il fero aſpetto intrepida ſoſtiene.
Vengo, Signor (gli diſſe) e' n tanto l' ira
Prego ſoſpenda, e 'l tuo popolo affrene:
Vengo a ſcoprirti, e vengo a darti preſo
Quel reo che cerchi, onde ſei tanto offeſo.

All' oneſta baldanza, all' improvviſo
Folgorar di bellezze altere e ſante,
Quaſi, confuſo il Re, quaſi conquiſo,
Frenò lo ſdegno, e placò il fier ſembiante.
S' egli era d' alma, o ſe coſtei di viſo
Severa manco, ei diveniane amante;
Ma ritroſa beltà ritroſo core
Non prende: e ſono i vezzi e ſca d'Amore.

La

La jeune vierge ſort ſeule au milieu du peuple ; ſans expoſer ni cacher ſes charmes, en marchant elle recueille ſes yeux, reſſerre ſon voile, & en impoſe par la réſerve de ſon maintien. Soit art ou hazard, ſoit négligence ou parure, tout concourt à rendre ſa beauté touchante : le Ciel, la nature & l'amour qui la favoriſent, donnent à ſes négligences l'effet de l'art.

Sans daigner voir les regards qu'elle attire à ſon paſſage, & ſans détourner les ſiens, elle ſe préſente devant le Roi, ne tremble point en voyant ſa colere & ſoutient avec fermeté ſon féroce aſpect. Seigneur, lui dit-elle, daignez ſuſpendre votre vengeance & contenir votre peuple. Je viens vous découvrir & vous livrer le coupable que vous cherchez & qui vous a ſi fort offenſé.

A l'honnête aſſurance de cet abord, à l'éclat ſubit de ces chaſtes & fieres graces, le Roi confus & ſubjugué, calme ſa colere & adoucit ſon viſage irrité. Avec moins de ſévérité, lui dans l'ame, elle ſur le viſage, il en devenoit amoureux. Mais une beauté revêche ne prend point un cœur farouche, & les douces manieres ſont les amorces de l'amour.

Fu ſtupor, fu vaghezza, e fu diletto;
S' amor non fu, che moſſe il cor villano
Narra (ei le dice) il tutto: ecco io com-
metto,
Che non s' offenda il popol tuo Criſ-
tiano.
Ed ella: il reo ſi trova al tuo coſpetto:
Opra è il furto, Signor, di queſta mano:
Io l' immagine tolſi: io ſon colei,
Che tu ricerchi, e me punir tu dei.

Così al pubblico fato il capo altero
Offerſe, e 'l volſe in ſe ſola raccorre.
Magnanima menzogna, or quando è il
vero
Sì bello, che ſi poſſa a te preporre?
Riman ſoſpeſo, e non sì toſto il fero
Tiranno all' ira, come ſuol, traſcorre.
Poi la richiede: Io vuo' che tu mi ſcopra,
Chi diè conſiglio, e chi fu inſieme all'
opra.

Non volſi far della mia gloria altrui
Nè pur minima parte, ella gli dice,
Sol di me ſteſſa io conſapevol fui,
Sol conſigliera, e ſola eſecutrice.
Dunque in te ſola, ripigliò colui,
Caderà l' ira mia vendicatrice.
Diſſe ella: E' giuſto; eſſer a me con-
viene,
Se fui ſola all' onor, ſola alle pene.

Soit ſurpriſe, attrait ou volupté plutôt qu'attendriſſement, le barbare ſe ſentit ému. Déclare-moi tout, lui dit-il; voilà que j'ordonne qu'on épargne ton peuple. Le coupable, reprit-elle, eſt devant vos yeux; voilà la main dont ce vol eſt l'œuvre. Ne cherchez perſonne autre; c'eſt moi qui ai ravi l'image; & je ſuis celle que vous devez punir.

C'eſt ainſi que ſe dévouant pour le ſalut de ſon peuple, elle détourne courageuſement le malheur public ſur elle ſeule. Le Tyran quelque tems irréſolu, ne ſe livre pas ſi-tôt à ſa furie accoutumée; il l'interroge: il faut, dit-il, que tu me déclares qui t'a donné ce conſeil & qui t'a aidé à l'exécuter.

Jalouſe de ma gloire, je n'ai voulu, répond-elle, en faire part à perſonne. Le projet, l'exécution, tout vient de moi ſeule, & ſeule j'ai ſu mon ſecret. C'eſt donc ſur toi ſeule, lui dit le Roi, que doit tomber ma vengeance. Cela eſt juſte reprend-elle; je dois ſubir toute la peine, comme j'ai remporté tout l'honneur.

Qui comincia il Tiranno a risdegnarsi;
Pur le dimanda: Ov'hai l' immago ascosa
Non la nascosi, a lui risponde, io l' arsi;
E l' arderla stimai laudabil cosa.
Così almen non potrà più violarsi
Per man di miscredenti ingiuriosa.
Signore, o chiedi il furto, o 'l ladro chiedi;
Quel non vedrai in eterno, e questo il vedi.

Benchè nè furto è il mio, nè ladra io sono;
Giusto è ritor ciò ch' a gran torto è tolto.
Or questo udendo, in minaccevol suono
Freme il Tiranno; e 'l fren dell' ira è sciolto.
Non speri più di ritrovar perdono
Cor pudico, alta mente, o nobil volto:
E indarno Amor contra lo sdegno crudo
Di sua vaga bellezza a lei fa scudo.

Presa è la bella donna, e incrudelito
Il Re la danna entro un incendio a morte.
Già 'l velo, e 'l casto manto è a lei rapito;
Stringon le molli braccia aspre ritorte.
Ella si tace; e in lei non sbigottito,
Ma pur commosso alquanto è il petto forte;
E smarrisce il bel volto in un colore,
Che non è pallidezza, ma candore.

Ici le courroux du Tyran commence à ſe rallumer. Il lui demande où elle a caché l'image? Elle répond ; je ne l'ai point cachée, je l'ai brulée, & j'ai cru faire une œuvre louable de la garantir ainſi des outrages des mécreans. Seigneur, eſt-ce le voleur que vous cherchez? il eſt en votre preſence. Eſt-ce le vol? vous ne le reverrez jamais.

Quoiqu'au reſte ces noms de voleur & de vol ne conviennent ni à moi ni à ce que j'ai fait. Rien n'eſt plus juſte que de reprendre ce qui fut pris injuſtement.

A ces mots, le Tyran pouſſe un cri menaçant : ſa colere n'a plus de frein. Vertu, beauté, courage, n'eſpérez plus trouver grace devant lui. C'eſt en vain que pour la défendre d'un barbare dépit, l'amour lui fait un bouclier de ſes charmes.

On la ſaiſit ; rendu à toute ſa cruauté, le Roi la condamne à périr ſur un bûcher. Son voile, ſa chaſte mante lui ſont arrachés ; ſes bras délicats ſont meurtris de rudes chaînes. Elle ſe taît ; ſon ame forte, ſans être abattue, n'eſt pas ſans émotion, & les roſes éteintes ſur ſon viſage y laiſſent la candeur de l'innocence plutôt que la pâleur de la mort.

Divulgoſſi il gran caſo, e quivi tratto
Già 'l popol s' era: Olindo anco v'-
accorſe;
Dubbia era la perſona, e certo il fatto,
Venia, che foſſe la ſua donna in forſe.
Come la bella prigioniera in atto
Non pur di rea, ma di dannata ei ſcorſe;
Come i miniſtri al duro uficio intenti
Vide, precipitoſo urtò le genti.

***

Al Re gridò: Non è, non è gia rea
Coſtei del furto, e per follia ſen vanta.
Non pensò, non ardì, ne far potea.
Donna ſola e ineſperta opra cotanta.
Come ingannò i cuſtodi? e della Dea
Con quali arti involò l' immagin ſanta?
Se 'l fece, il narri. Io l' ho, Signor,
furata.
Ahi tanto amò la non amante amata.

***

Soggiunſe poſcia: Io là, donde riceve
L' alta voſtra meſchita e l' aura e 'l die;
Di notte aſceſi, e trapaſſai per breve
Foro, tentando innacceſſibil vie.
A me l' onor, la morte a me ſi deve;
Non uſurpi coſtei le pene mie.
Mie ſon quelle catene, e per me queſta
Fiamma s' accende, e 'l rogo a me s'ap-
preſta.

Cet acte héroïque auſſi-tôt ſe divulgue. Déjà le peuple accourt en foule. Olinde accourt auſſi tout alarmé. Le fait étoit sûr, la perſonne encore douteuſe, ce pouvoit être la maîtreſſe de ſon cœur. Mais ſi-tôt qu'il apperçoit la belle priſonniere en cet état, ſi-tôt qu'il voit les miniſtres de ſa mort occupés à leur dur office, il s'élance, il heurte la foule.

Et crie au Roi : non, non, ce vol n'eſt point de ſon fait ; c'eſt par folie qu'elle s'en oſe vanter. Comment une jeune fille ſans expérience pourroit-elle exécuter, tenter, concevoir même une pareille entrepriſe ? Comment a-t-elle trompé les gardes ? Comment s'y eſt-elle priſe, pour enlever la ſainte image? Si elle l'a fait, qu'elle s'explique. C'eſt moi, Sire, qui ai fait le coup. Tel fut, tel fut l'amour dont même ſans retour il brûla pour elle.

Il reprend enſuite. Je ſuis monté de nuit juſqu'à l'ouverture par où l'air & le jour entrent dans votre Moſquée, & tentant des routes preſque inacceſſibles, j'y ſuis entré par un paſſage étroit. Que celle-ci ceſſe d'uſurper la peine qui m'eſt due. J'ai ſeul mérité l'honneur de la mort : c'eſt à moi qu'appartiennent ces

Alza Sofronia il viso, e umanamente
Con occhi di pietate in lui rimira.
A che ne vieni, o misero innocente?
Qual consiglio o furor, ti guida o tira?
Non son io dunque senza te possente
A sostener ciò che d' un uom può l' ira?
Ho petto anch' io, ch' ad una morte crede
Di bastar solo, e compagnia non chiede.

⁂

Così parla all' amante, e nol dispone
Sì, ch' egli si disdica, o pensier mute.
O spettacolo grande, ove a tenzone
Sono amore e magnanima virtute!
Ove la morte al vincitor si pone
In premio; e 'l mal del vinto è la salute.
Ma più s' irrita il Re, quant' ella, ed esso
E' più costante in incolpar se stesso.

⁂

Pargli che vilipeso egli ne resti;
E che' n disprezzo suo sprezzin le pene.
Credasi, dice, ad ambo, e quella e questi
Vinca, e la palma sia qual si conviene.
Indi accenna ai fergenti, i quai son presti
A legar il garzon di lor catene.
Sono ambo stretti al palo stesso, e volto
E' il tergo al tergo, e 'l volto ascoso al volto.

chaînes, ce bûcher, ces flammes; tout cela n'eſt deſtiné que pour moi.

Sophronie leve ſur lui les yeux, la douceur, la pitié ſont peintes dans ſes regards. Innocent infortuné, lui dit-elle, que viens-tu faire ici? Quel conſeil t'y conduit? Quelle fureur t'y traîne? Crains-tu que ſans toi mon ame ne puiſſe ſupporter la colere d'un homme irrité? Non, pour une ſeule mort, je me ſuffis à moi ſeule, & je n'ai pas beſoin d'exemple pour apprendre à la ſouffrir.

Ce diſcours qu'elle tient à ſon amant ne le fait point rétracter ni renoncer à ſon deſſein. Digne & grand ſpectacle! où l'amour entre en lice avec la vertu magnanime, où la mort eſt le prix du vainqueur, & la vie la peine du vaincu! Mais loin d'être touché de ce combat de conſtance & de généroſité, le Roi s'en irrite.

Et s'en croit inſulté: comme ſi ce mépris du ſupplice retomboit ſur lui. Croyons-en, dit-il, à tous deux: qu'ils triomphent l'un & l'autre & partagent la palme qui leur eſt due. Puis il fait ſigne aux ſergens, & dans l'inſtant Olinde eſt dans les fers. Tous deux liés & adoſſés au même pieu ne peuvent ſe voir en face.

Compoſto è lor d' intorno il rogo omai,
E già le fiamme il mantice v' incita :
Quando il fanciullo in doloroſi lai
Proruppe, e diſſe a lei, ch ' è ſeco unita :
Queſto dunque è quel laccio, ond' io ſperai
Teco accopiarmi in compagnia di vita?
Queſto è quel foco, ch' io credea che i cori
Ne doveſſe infiammar d' eguali ardori?

❧

Altre fiamme, altri nodi amor promiſe:
Altri ce n' apparecchia iniqua ſorte.
Troppo, ahi ben troppo, ella già noi diviſe;
Ma duramente or ne congiunge in morte.
Piacemi almen, poichè 'n sì ſtrane guiſe
Morir pur dei, del rogo eſſer conſorte,
Se del letto non fui : duolmi il tuo fato,
Il mio non già, poich' io ti moro a lato.

❧

Ed o mia morte avventuroſa appieno :
O fortunati miei dolci martiri,
S' impetrerò che giunto ſeno a ſeno,
L' anima mia nella tua bocca io ſpiri;
E venendo tu meco a un tempo meno,
In me fuor mandi gli ultimi ſoſpiri.
Così dice piangendo; ella il ripiglia
Soavemente, e in tai detti il conſiglia.

On arrange autour d'eux le bûcher, & déjà l'on excite la flamme, quand le jeune homme éclatant en gémiſſemens dit à celle avec laquelle il eſt attaché ; C'eſt donc-là le lien duquel j'eſpérois m'unir à toi pour la vie ! C'eſt donc-là ce feu dont nos cœurs devoient brûler enſemble !

O flammes, ô nœuds qu'un ſort cruel nous deſtine ! hélas, vous n'êtes pas ceux que l'amour m'avoit promis ! Sort cruel qui nous ſépara durant la vie & nous joint plus durement encore à la mort ! ah puiſque tu dois la ſubir auſſi funeſte, je me conſole en la partageant avec toi, de t'être uni ſur ce bûcher, n'ayant pu l'être à la couche nuptiale. Je pleure, mais ſur ta triſte deſtinée, & non ſur la mienne, puiſque je meurs à tes côtés.

O que la mort me ſera douce, que les tourmens me ſeront délicieux, ſi j'obtiens qu'au dernier moment, tombant l'un ſur l'autre, nos bouches ſe joignent pour exhaler & recevoir au même inſtant nos derniers ſoupirs ! Il parle & ſes pleurs étouffent ſes paroles. Elle le tance avec douceur & le remontre en ces termes.

Amico, altri penſieri, altri lamenti
Per più alta cagione il tempo chiede.
Che non penſi a tue colpe? e non rammenti
Qual Dio prometta ai buoni ampia mercede?
Soffri in ſuo nome, e fian dolci i tormenti,
E lieto aſpira alla ſuperna ſede.
Mira il Ciel com'è bello, e mira il Sole,
Ch'a ſe par che n'inviti, e ne conſole.

Qui il volgo de' Pagani il pianto eſtolle:
Piange il fedel, ma in voci aſſai più baſſe.
Un non ſo che d'inuſitato e molle
Par che nel duro petto al Re trapaſſe.
Ei preſentillo, e ſi sdegnò; ne volle
Piegarſi, e gli occhi torſe, e ſi ritraſſe.
Tu ſola il duol comun non accompagni,
Sofronia, e pianta da ciaſcun non piagni.

Mentre ſono in tal riſchio, ecco un guerriero
(Che tal parea) d'alta ſembianza, e degna:
E moſtra d'arme, e d'abito ſtraniero,
Che di lontan peregrinando vegna.
La tigre che ſull'elmo ha per cimiero,
Tutti gli occhi a ſe trae, famoſa inſegna;

Ami, le moment où nous ſommes exige d'autres ſoins & d'autres regrets. Ah! penſe, penſe à tes fautes & au digne prix que Dieu promet aux fideles. Souffre en ſon nom, les tourmens te ſeront doux : aſpire avec joie au ſéjour céleſte. Vois le Ciel comme il eſt beau, vois le ſoleil dont il ſemble que l'aſpect riant nous appelle & nous conſole.

A ces mots tout le peuple païen éclate en ſanglots, tandis que le fidele oſe à peine gémir à plus baſſe voix. Le Roi même, le Roi ſent au fond de ſon ame dure je ne ſais quelle émotion prête à l'attendrir. Mais en la preſſentant, il s'indigne, s'y refuſe, détourne les yeux, & part ſans vouloir ſe laiſſer fléchir. Toi ſeule, ô Sophronie, n'accompagne point le deuil général, & quand tout pleure ſur toi, toi ſeule ne pleure pas!

En ce péril preſſant ſurvient un guerrier ou paroiſſant tel, d'une haute & belle apparence, dont l'armure & l'habillement étranger, annonçoit qu'il venoit de loin. Le Tigre, fameuſe enſeigne qui couvre ſon caſque, attira tous les yeux & fit juger avec raiſon que c'étoit Clorinde.

Insegna usata da Clorinda in guerra,
Onde la credon lei, nè 'l creder erra.

⁂

Costei gl' ingegni femminili, e gli usi
Tutti sprezzò sin dall' età più acerba:
Ai lavori d' Aracne: all' ago, ai fusi
Inchinar non degnò la man superba:
Fuggì gli abiti molli, e i lochi chiusi;
Che ne' campi onestate anco si serba:
Armò d' orgoglio il volto, e si compiacque
Rigido farlo, e pur rigido piacque.

⁂

Tenera ancor con pargoletta destra
Strinse, e lentò d' un corridore il morso;
Trattò l' asta e la spada, ed in palestra
Indurò i membri, ed allenogli al corso:
Poscia o per via montana, o per silvestra,
L' orme seguì di fier leone e d' orso:
Seguì le guerre, e 'n quelle, e fra le selve
Fera agli uomini parve, uomo alle belve.

⁂

Viene or costei dalle contrade Perse,
Perchè ai Christiani a suo poter resista;
Bench' altre volte ha di lor membra asperse
Le piagge, e l' onda di lor sangue ha mista.
Or quinci in arrivando à lei s' offerse
L' apparato di morte a prima vista.

Dès l'âge le plus tendre, elle mépriſa les mignardiſes de ſon ſexe. Jamais ſes courageuſes mains ne daignerent toucher le fuſeau, l'aiguille & les travaux d'Arachné. Elle ne voulut ni s'amollir par des vêtemens délicats, ni s'environner timidement de clôture. Dans les camps même, la vraie honnêteté ſe fait reſpecter, & par-tout ſa force & ſa vertu fut ſa ſauve-garde. Elle arma de fierté ſon viſage & ſe plut à le rendre ſévere; mais il charme tout ſévere qu'il eſt.

D'une main encore enfantine elle apprit à gouverner le mors d'un courſier, à manier la pique & l'épée; elle endurcit ſon corps ſur l'aréne, ſe rendit légere à la courſe, ſur les rochers, à travers les bois, ſuivit à la piſte les bêtes féroces, ſe fit guerriere enfin, & après avoir fait la guerre en homme aux lions dans les forêts, combattit en lion dans les camps parmi les hommes.

Elle venoit des contrées Perſanes pour réſiſter de toute ſa force aux Chrétiens. Ce n'étoit pas la premiere fois qu'ils éprouvoient ſon courage. Souvent elle avoit diſperſé leurs membres ſur la pouſſiere & rougi les eaux

Di mirar vaga, i di ſaper qual fallo
Condanni i rei, ſoſpinge oltre il cavallo.

***

Cedon le turbe, e i duo legati inſieme
Ella ſi ferma a riguardar dappreſſo.
Mira che l'una tace, e l'altro geme,
E più vigor moſtra il men forte ſeſſo.
Pianger lui vede in guiſa d'uom cui preme
Pietà, non doglia, o duol non di ſe ſteſſo:
E tacer lei con gli occhj al ciel sì fiſa,
Ch'anzi 'l morir par di quaggiù diviſa.

***

Clorinda intenerìſſi, e ſi condolſe
D'ambeduo loro, e lacrimonne alquanto.
Pur maggior ſente il duol per chi non duolſe,
Più la move il ſilenzio, e meno il pianto.
Senza troppo indugiare ella ſi volſe
Ad un uom, che canuto avea daccanto.
Deh dimmi, chi ſon queſti? ed al martoro
Qual gli conduce, o ſorte, o colpa loro?

***

Così pregollo: e da colui riſpoſto
Breve, ma pieno alle dimande ſue.
Stupiſſi udendo, e immaginò ben toſto.
Ch' egualmente innocenti eran que' due.

de leur ſang. L'appareil de mort qu'elle apperçoit en arrivant la frappe ; elle pouſſe ſon cheval & veut ſavoir quel crime attire un tel châtiment.

La foule s'écarte & Clorinde en conſidérant de près les deux victimes attachées enſemble, remarque le ſilence de l'une & les gémiſſemens de l'autre. Le ſexe le plus foible montre en cette occaſion plus de fermeté, & tandis qu'Olinde pleure de pitié plutôt que de crainte, Sophronie ſe tait, & les yeux fixés vers le Ciel ſemble avoir déjà quitté le ſéjour terreſtre.

Clorinde encore plus touchée du tranquille ſilence de l'une que des douloureuſes plaintes de l'autre, s'attendrit ſur leur ſort juſqu'aux larmes; puis ſe tournant vers un vieillard qu'elle apperçut auprès d'elle ; dites-moi, je vous prie, lui demanda-t-elle, qui ſont ces jeunes gens, & pour quel crime ou par quel malheur ils ſouffrent un pareil ſupplice ?

Le vieillard en peu de mots ayant pleinement ſatisfait à ſa demande, elle fut frappée d'étonnement, & jugeant bien que tous deux étoient innocens, elle réſolut, autant que le pourroit ſa priere ou ſes armes, de les garantir

Già di vietar lor morte ha in se proposto.
Quanto potranno i preghi, o l'armi sue,
Pronta accorre alla fiamma, e fa ritrarla,
Che già s' appressa: ed ai ministri parla.

Alcun non sia di voi, che 'n questo duro
Ufficio oltra seguire abbia baldanza,
Finch' io non parli al Re: ben v'assecuro,
Ch' ei non v' accuserà della tardanza.
Ubbidiro i sergenti, e mossi furo
Da quella grande sua regal sembianza.
Poi verso il Re si mosse, e lui tra via
Ella trovò, che 'n contra lei venia.

Io son Clorinda, disse, hai forse intesa
Talor nomarmi, e qui, Signor, ne vegno,
Per ritrovarmi teco alla difesa
Della fede comune, e del tuo regno.
Son pronta (imponi pure) ad ogni impresa:
L' alte non temo, e l' umili non sdegno
Voglimi in campo aperto, o pur tra 'l chiuso
Delle mura impiegar, nulla ricuso.

Tacque, e rispose il Re: Qual si disgiunta
Terra è dall' Asia, o dal cammin del Sole;

de la mort. Elle s'approche, en faiſant retirer la flamme prête à les atteindre; elle parle ainſi à ceux qui l'attiſoient.

Qu'aucun de vous n'ait l'audace de pourſuivre cette cruelle œuvre juſqu'à ce que j'aye parlé au Roi, je vous promets qu'il ne vous ſaura pas mauvais gré de ce retard. Frappés de ſon air grand & noble, les ſergens obéitent; alors elle s'achemina vers le Roi & le rencontra qui venoit au-devant d'elle.

Seigneur, lui dit-elle, je ſuis Clorinde; vous m'avez peut-être ouï nommer quelquefois. Je viens m'offrir pour défendre avec vous la foi commune & votre trône. Ordonnez, ſoit en pleine campagne ou dans l'enceinte des murs, quelqu'emploi qu'il vous plaiſe m'aſſigner, je l'accepte, ſans craindre les plus périlleux ni dédaigner les plus humbles.

Quel pays, lui répond le Roi, eſt ſi loin de l'Aſie & de la route du ſoleil, où l'illuſtre nom de Clorinde ne vole pas ſur les aîles de la gloire! Non, vaillante guerriere, avec vous je n'ai plus ni doute ni crainte, & j'aurois moins de confiance en une armée en-

Vergine glorioſa, ove non giunta
Sia la tua fama, e l'onor tuo non vole?
Or che s'è la tua ſpada a me congiunta,
D'ogni timor m'affidi, e mi conſole.
Non, s'eſercito grande unito inſieme
Foſſe in mio ſcampo, avrei più certa ſpeme.

Già già mi par ch'a giunger qui Goffredo
Oltra il dover indugi. Or tu dimandi,
Ch'impieghi io te: ſol di te degne credo
L'impreſe malagevoli, e le grandi.
Sovra i noſtri guerrieri a te concedo
Lo ſcettro, e legge ſia quel che comandi.
Così parlava: ella rendea corteſe
Grazie per lodi: indi il parlar ripreſe.

Nova coſa parer dovrà per certo,
Che preceda ai ſervigi il guiderdone;
Ma tua bontà m'affida: io vuo' che'n merto
Del futuro ſervir que' rei mi done.
In don gli chieggio, e pur ſe' l fallo è incerto,
Gli danna inclementiſſima ragione.
Ma taccio queſto, e taccio i ſegni eſpreſſi,
Ond'argomento l'innocenza in eſſi.

tiere venue à mon ſecours qu'en votre ſeule aſſiſtance.

Oh que Godefroy n'arrive-t-il à l'inſtant même ! Il vient trop lentement à mon gré. Vous me demandez un emploi ? Les entrepriſes difficiles & grandes ſont les ſeules dignes de vous. Commandez à nos guerriers : je vous nomme leur général. La modeſte Clorinde lui rend grace, & reprend enſuite :

C'eſt une choſe bien nouvelle, ſans doute, que le ſalaire précede les ſervices ; mais ma confiance en vos bontés me fait demander pour prix de ceux que j'aſpire à vous rendre la grace de ces deux condamnés. Je les demande en pur don, ſans examiner ſi le crime eſt bien avéré, ſi le châtiment n'eſt point trop ſévere, & ſans m'arrêter aux ſignes ſur leſquels je préjuge leur innocence.

E dirò ſol, ch' è pui comun ſentenza,
Che i Chriſtiani toglieſſero l' immago;
Ma diſcord' io da voi; nè però ſenza
Alta ragion del mio parer m' appago.
Fu delle noſtre leggi irreverenza
Quell' opra far, che perſuaſe il Mago;
Che non convien ne' noſtri tempj a nui
Gl' idoli avere, e men gl' idoli altrui.

***

Dunque ſuſo a Macon recar mi giova
Il miracol dell' opra, ed ei la fece;
Per dimoſtrar che i tempj ſuoi con nova
Religion contaminar non lece.
Faccia Iſmeno incantando ogni ſua prova,
Egli, a cui le malie ſon d' arme in vece:
Trattiamo il ferro pur noi cavalieri;
Queſt' arte è noſtra, e' n queſta ſol ſi ſperi.

***

Tacque, ciò detto: e' l Re, bench' a pietade
L' irato cor difficilmente pieghi,
Pur compiacer la volle: e' l perſuade
Ragione, e' l move autorità di preghi.
Abbian vita, riſpoſe, e libertade,
E nulla a tanto interceſſor ſi neghi.
Siaſi queſta o giuſtizia, ovver perdono,
Innocenti gli aſſolvo, e rei gli dono.

Je dirai ſeulement que quoiqu'on accuſe ici les Chrétiens d'avoir enlevé l'image, j'ai quelque raiſon de penſer autrement. Cette œuvre du magicien fut une profanation de notre loi qui n'admet point d'idoles dans nos temples, & moins encore celle des Dieux étrangers.

C'eſt donc à Mahomet que j'aime à rapporter le miracle, & ſans doute il l'a fait pour nous apprendre à ne pas ſouiller ſes temples par d'autres cultes. Qu'Iſmene faſſe à ſon gré ſes enchantemens, lui dont les exploits ſont des maléfices. Pour nous guerriers, manions le glaive; c'eſt-là notre défenſe & nous ne devons eſpérer qu'en lui.

Elle ſe tait; &, quoique l'ame colere du Roi ne s'appaiſe pas ſans peine, il voulut néanmoins lui complaire, plutôt fléchi par ſa priere & par la raiſon d'Etat que par la pitié. Qu'ils aient, dit-il, la vie & la liberté: un tel interceſſeur peut-il éprouver des refus? Soit pardon, ſoit juſtice, innocens je les abſous, coupables je leur fais grace.

Così furon disciolti. Avventuroso
Ben veramente fu d' Olindo il fato ;
Ch' atto potè mostrar, che' n generoso
Petto alfine ha d' amore amor destato,
Va dal rogo alle nozze, ed è già sposo
Fatto di reo, non pur d' amante amato.
Volle con lei morire: ella non schiva,
Poichè seco non muor, che seco viva.

Ils furent ainſi délivrés, & là fut couronné le ſort vraiment aventureux de l'amant de Sophronie. Eh ! comment refuſeroit-elle de vivre avec celui qui voulut mourir pour elle ? Du bûcher ils vont à la noce ; d'amant dédaigné, de patient même, il devient heureux époux, & montre ainſi dans un mémorable exemple, que les preuves d'un amour véritable ne laiſſent point inſenſible un cœur généreux.

FRAGMENS

POUR UN

DICTIONNAIRE

DES TERMES D'USAGE

EN BOTANIQUE.

AVIS DES EDITEURS.

IL paroît par ces Fragmens, que le projet de M. Rouſſeau étoit de faciliter l'intelligence des termes uſités chez les Bötaniſtes : il eſt fâcheux qu'il n'ait laiſſé ſur ce ſujet intéreſſant que des brouillons, peut-être auſſi incomplets par les articles qu'il a ébauchés, que par ceux qu'il n'a point traités. Mais nous avons penſé que, malgré leur imperfection, ces fragmens méritoient de voir le jour, &, quelque défectueux qu'ils puiſſent être, nous n'avons voulu eſſayer, ni de ſuppléer aux articles qui manquent, ni de corriger ou finir ceux qui ſont faits; tout au plus avons-nous oſé nous permettre de faire diſparoître quelques obſcurités, ou quelques défauts de ſtyle qui avoient échappé à la premiere compoſition.

INTRODUCTION.

LE premier malheur de la Botanique eſt d'avoir été regardée dès ſa naiſſance, comme une partie de la Médecine. Cela fit qu'on ne s'attacha qu'à trouver ou ſuppoſer des vertus aux plantes, & qu'on négligea la connoiſſance des plantes mêmes; car comment ſe livrer aux courſes immenſes & continuelles qu'exige cette recherche, & en même tems aux travaux ſédentaires du laboratoire & aux traitemens des malades, par leſquels on parvient à s'aſſurer de la nature des ſubſtances végétales, & de leurs effets dans le corps humain. Cette fauſſe maniere d'enviſager la Botanique en a long-tems rétréci l'étude au point de la borner preſque aux plantes uſuelles, & de réduire la chaîne

végétale à un petit nombre de chaînons interrompus. Encore ces chaînons mêmes ont-ils été très-mal étudiés, parce qu'on y regardoit ſeulement la matiere & non pas l'organiſation. Comment ſe ſeroit-on beaucoup occupé de la ſtructure organique d'une ſubſtance, ou plutôt d'une maſſe ramifiée qu'on ne ſongeoit qu'à piler dans un mortier ? On ne cherchoit des plantes que pour trouver des remedes, on ne cherchoit pas des plantes mais des ſimples. C'étoit fort bien fait, dira-t-on; ſoit. Mais il n'en a pas moins réſulté que ſi l'on connoiſſoit fort bien les remedes, on ne laiſſoit pas de connoître fort mal les plantes; & c'eſt tout ce que j'avance ici.

La Botanique n'étoit rien; il n'y avoit point d'étude de la Botanique, & ceux qui ſe piquoient le plus de connoître les plantes

n'avoient aucune idée, ni de leur ſtructure, ni de l'économie végétale. Chacun connoiſſoit de vue cinq ou ſix plantes de ſon canton auxquelles il donnoit des noms au hazard enrichis de vertus merveilleuſes qu'il lui plaiſoit de leur ſuppoſer, & chacune de ces plantes changée en panacée univerſelle ſuffiſoit ſeule pour immortaliſer tout le genre-humain. Ces plantes transformées en baume & en emplâtres, diſparoiſſoient promptement, & faiſoient bientôt place à d'autres auxquelles de nouveaux venus, pour ſe diſtinguer, attribuoient les mêmes effets. Tantôt c'étoit une plante nouvelle qu'on décoroit d'anciennes vertus, & tantôt d'anciennes plantes propoſées ſous de nouveaux noms ſuffiſoient pour enrichir de nouveaux charlatans. Ces plantes avoient des noms vulgai-

res différens dans chaque canton, & ceux qui les indiquoient pour leurs drogues, ne leur donnoient que des noms connus tout au plus dans le lieu qu'ils habitoient; & quand leurs récipés couroient dans d'autres pays, on ne ſavoit plus de quelle plante il y étoit parlé; chacun en ſubſtituoit une à ſa fantaiſie, ſans autre ſoin que de lui donner le même nom. Voilà tout l'art que les Myrepſus, les Hildegardes, les Suardus, les Villanova & les autres Docteurs de ces tems-là mettoient à l'étude des plantes dont ils ont parlé dans leurs livres, & il ſeroit difficile peut-être au peuple d'en reconnoître une ſeule ſur leurs noms ou ſur leurs deſcriptions.

A la renaiſſance des Lettres tout diſparut pour faire place aux anciens livres; il n'y eut plus rien de bon & de vrai que ce qui étoit

dans Ariſtote & dans Galien. Au lieu d'étudier les plantes ſur la terre, on ne les étudioit plus que dans Pline & Dioſcoride, & il n'y a rien ſi fréquent dans les Auteurs de ces tems-là, que d'y voir nier l'exiſtence d'une plante par l'unique raiſon que Dioſcoride n'en a pas parlé. Mais ces doctes plantes, il falloit pourtant les trouver en nature pour les employer ſelon les préceptes du maître. Alors on s'évertua, l'on ſe mit à chercher, à obſerver, à conjecturer & chacun ne manqua pas de faire tous ſes efforts pour trouver dans la plante qu'il avoit choiſie les caracteres décrits dans ſon auteur; & comme les traducteurs, les commentateurs, les praticiens s'accordoient rarement ſur le choix, on donnoit vingt noms à la même plante, & à vingt plan-

tes le même nom, chacun ſoutenant que la ſienne étoit la véritable, & que toutes les autres n'étant pas celle dont Dioſcoride avoit parlé devoient être proſcrites de deſſus la terre. De ce conflit réſulterent enfin des recherches, à la vérité, plus attentives & quelques bonnes obſervations qui mériterent d'être conſervées, mais en même tems un tel cahos de nomenclature, que les Médecins & les Herboriſtes avoient abſolument ceſſé de s'entendre entr'eux : il ne pouvoit plus y avoir communication de lumieres, il n'y avoit plus que des diſputes de mots & de noms, & même toutes les recherches & deſcriptions utiles étoient perdues faute de pouvoir décider de quelle plante chaque auteur avoit parlé.

Il commença pourtant à ſe former de vrais Botaniſtes, tels que Cluſius, Cordus, Ceſalpin, Geſ-

ner, & à ſe faire de bons livres & inſtructifs ſur cette matiere, dans leſquels même on trouve déjà quelques traces de méthode. Et c'étoit certainement une perte que ces pieces devinſſent inutiles & inintelligibles par la ſeule diſcordance des noms. Mais de cela même que les auteurs commençoient à réunir les eſpeces & à ſéparer les genres, chacun ſelon ſa maniere d'obſerver le port & la ſtructure apparente, il réſulta de nouveaux inconvéniens & une nouvelle obſcurité, parce que chaque auteur réglant ſa nomenclature ſur ſa méthode créoit de nouveaux genres, ou ſéparoit les anciens ſelon que le requéroit le caractere des ſiens. De ſorte qu'eſpeces & genres, tout étoit tellement mêlé, qu'il n'y avoit preſque pas de plante qui n'eût autant de noms différens, qu'il y avoit d'auteurs qui l'avoient

décrite ; ce qui rendoit l'étude de la concordance auſſi longue & ſouvent plus difficile que celle des plantes même.

Enfin parurent ces deux illuſtres freres, qui ont plus fait eux ſeuls pour le progrès de la Botanique, que tous les autres enſemble qui les ont précédés & même ſuivis juſqu'à Tournefort. Hommes rares, dont le ſavoir immenſe & les ſolides travaux conſacrés à la Botanique, les rendent dignes de l'immortalité qu'ils leur ont acquiſe. Car tant que cette ſcience naturelle ne tombera pas dans l'oubli, les noms de Jean & de Gaſpard Bauhin vivront avec elle dans la mémoire des hommes.

Ces deux hommes entreprirent, chacun de ſon côté, une hiſtoire univerſelle des plantes, & ce qui ſe rapporte plus immédiatement à cet article, ils entre-

prirent l'un & l'autre d'y joindre une ſynonymie, c'eſt-à-dire, une liſte exacte des noms que chacune d'elles portoit dans tous les auteurs qui les avoient précédés. Ce travail devenoit abſolument néceſſaire pour qu'on pût profiter des obſervations de chacun d'eux ; car ſans cela il devenoit preſque impoſſible de ſuivre & démêler chaque plante à travers tant de noms différens.

L'aîné a exécuté à-peu-près cette entrepriſe dans les trois volumes in-folio qu'on a imprimés après ſa mort ; & il y a joint une critique ſi juſte, qu'il s'eſt rarement trompé dans ſes ſynonymies.

Le plan de ſon frere étoit encore plus vaſte, comme il paroît par le premier volume qu'il en a donné & qui peut faire juger de l'immenſité de tout l'ouvrage, s'il

eût eu le tems de l'exécuter ; mais au volume près dont je viens de parler, nous n'avons que les titres du reſte dans ſon pinax, & ce pinax, fruit de quarante ans de travail eſt encore aujourd'hui le guide de tous ceux qui veulent travailler ſur cette matiere & conſulter les anciens auteurs.

Comme la nomenclature des Bauhins n'étoit formée que des titres de leurs chapitres, & que ces titres comprenoient ordinairement pluſieurs mots, de-là vient l'habitude de n'employer pour noms de plantes que des phraſes louches aſſez longues, ce qui rendoit cette nomenclature non-ſeulement traînante & embarraſſante, mais pédanteſque & ridicule. Il y auroit à cela, je l'avoue, quelque avantage, ſi ces phraſes avoient été mieux faites ; mais compoſées indifféremment des noms des lieux

d'où venoient ces plantes, des noms des gens qui les avoient envoyées, & même des noms d'autres plantes avec leſquelles on leur trouvoit quelque ſimilitude, ces phraſes étoient des ſources de nouveaux embarras & de nouveaux doutes, puiſque la connoiſſance d'une ſeule plante exigeoit celle de pluſieurs autres, auxquelles ſa phraſe renvoyoit, & dont les noms n'étoient pas plus déterminés que le ſien.

Cependant les voyages de long cours enrichiſſoient inceſſamment la Botanique de nouveaux tréſors, & tandis que les anciens noms accabloient déjà la mémoire, il en falloit inventer de nouveaux ſans ceſſe pour les plantes nouvelles qu'on découvroit. Perdus dans ce labyrinthe immenſe, les Botaniſ- [illegible] chercher un fil pour s[illegible] attacherent enfin ſé-

rieuſement à la méthode ; Herman, Rivin, Ray, propoſerent chacun la ſienne ; mais l'immortel Tournefort l'emporta ſur eux tous ; il rangea le premier ſyſtématiquement tout le regne végétal ; & réformant en partie la nomenclature, la combina par ſes nouveaux genres avec celle de Gaſpard Bauhin. Mais loin de la débarraſſer de ſes longues phraſes, ou il en ajouta de nouvelles, ou il chargea les anciennes des additions que ſa méthode le forçoit d'y faire. Alors s'introduiſit l'uſage barbare de lier les nouveaux noms aux anciens par un *qui quæ quod* contradictoire, qui d'une même plante faiſoit deux genres tout différens.

Dens Leonis *qui* piloſella folio minus villoſo : Doria *quæ* Jacobæa orientalis limonii folio : Titanokeratophyton *quod* Litophyton marinum albicans.

Ainſi la nomenclature ſe chargeoit. Les noms des plantes devenoient non-ſeulement des phraſes mais des périodes. Je n'en citerai qu'un ſeul de Plukenet qui prouvera que je n'exagere pas. « *Gramen* myloicophorum caroliniaum, ſeu gramen altiſſimum, » panicula maxima ſpecioſa, è ſpicis majoribus compreſſiuſculis » utrinque pinnatis blattam molendariam quodam modo refe» rentibus, compoſita, foliis con„ volutus mucronatis pungenti„ bus. „ Almag. 137.

C'en étoit fait de la Botanique ſi ces pratiques euſſent été ſuivies; devenue abſolument inſupportable, la nomenclature ne pouvoit plus ſubſiſter dans cet état, & il falloit de toute néceſſité qu'il s'y fît une réforme ou que la plus riche, la plus aimable, la plus facile des trois parties de l'Hiſtoire naturelle fût abandonnée.

Enfin M. Linnæus plein de ſon ſyſtème ſexuel & des vaſtes idées qu'il lui avoit ſuggérées, forma le projet d'une refonte générale dont tout le monde ſentoit le beſoin, mais dont nul n'oſoit tenter l'entrepriſe. Il fit plus, il l'exécuta; & après avoir préparé dans ſon *Critica Botanica* les regles ſur leſquelles ce travail devoit être conduit, il détermina dans ſon *Genera plantarum* ces genres des plantes, enſuite les eſpeces dans ſon *Species*; de ſorte que gardant tous les anciens noms qui pouvoient s'accorder avec ces nouvelles regles & refondant tous les autres, il établit enfin une nomenclature éclairée, fondée ſur les vrais principes de l'art qu'il avoit lui-même expoſés. Il conſerva tous ceux des anciens genres qui étoient vraiment naturels, il corrigea, ſimplifia, réunit ou diviſa les autres

ſelon que le requéroient les vrais caracteres. Et dans la confection des noms, il ſuivoit quelquefois même un peu trop ſévérement ſes propres regles.

A l'égard des eſpeces, il falloit bien pour les déterminer des deſcriptions & des différences; ainſi les phraſes reſtoient toujours indiſpenſables, mais s'y bornant à un petit nombre de mots techniques bien choiſis & bien adaptés, il s'attacha à faire de bonnes & breves définitions tirées des vrais caracteres de la plante, banniſſant rigoureuſement tout ce qui lui étoit étranger. Il fallut pour cela créer, pour ainſi dire, à la Botanique une nouvelle langue qui épargnât ce long circuit de paroles qu'on voit dans les anciennes deſcriptions. On s'eſt plaint que les mots de cette langue n'étoient pas tous dans Cicéron. Cette plainte

auroit un ſens raiſonnable, ſi Cicéron eût fait un traité complet de Botanique. Ces mots cependant ſont tous grecs ou latins, expreſſifs, courts, ſonores, & forment même des conſtructions élégantes par leur extrême préciſion. C'eſt dans la pratique journaliere de l'art, qu'on ſent tout l'avantage de cette nouvelle langue, auſſi commode & néceſſaire aux Botaniſtes qu'eſt celle de l'Algebre aux Géometres.

Juſques-là M. Linnæus avoit déterminé le plus grand nombre des plantes connues, mais il ne les avoit pas nommées : car ce n'eſt pas nommer une choſe que de la définir ; une phraſe ne ſera jamais un vrai mot & n'en ſauroit avoir l'uſage. Il pourvut à ce défaut par l'invention des noms triviaux, qu'il joignit à ceux des genres pour diſtinguer les eſpeces. De

cette maniere le nom de chaque plante n'eſt compoſé jamais que de deux mots, & ces deux mots ſeuls choiſis avec diſcernement & appliqués avec juſteſſe, font ſouvent mieux connoître la plante que ne faiſoient les longues phraſes de Micheli & de Plukenet. Pour la connoître mieux encore & plus réguliérement, on a la phraſe qu'il faut ſavoir ſans doute, mais qu'on n'a plus beſoin de répéter à tout propos lorſqu'il ne faut que nommer l'objet.

Rien n'étoit plus mauſſade & plus ridicule lorſqu'une femme ou quelqu'un de ces hommes qui leur reſſemblent, vous demandoient le nom d'une herbe ou d'une fleur dans un jardin, que la néceſſité de cracher en réponſe une longue enfilade de mots latins qui reſſembloient à des évocations magiques; inconvénient ſuffiſant pour

rebuter ces perſonnes frivoles d'une étude charmante offerte avec un appareil auſſi pédanteſque.

Quelque néceſſaire, quelque avantageuſe que fût cette réforme, il ne falloit pas moins que le profond ſavoir de M. Linnæus pour la faire avec ſuccès, & que la célébrité de ce grand naturaliſte pour la faire univerſellement adopter. Elle a d'abord éprouvé de la réſiſtance, elle en éprouve encore. Cela ne ſauroit être autrement, ſes rivaux dans la même carriere regardent cette adoption comme un aveu d'infériorité qu'ils n'ont garde de faire; ſa nomenclature paroît tenir tellement à ſon ſyſtême, qu'on ne s'aviſe gueres de l'en ſéparer. Et les Botaniſtes du premier ordre, qui ſe croient obligés par hauteur de n'adopter le ſyſtême de perſonne & d'avoir chacun le ſien, n'iront pas ſacrifier

leurs prétentions aux progrès d'un art dont l'amour dans ceux qui le profeſſent eſt rarement déſintéreſſé.

Les jalouſies nationales s'oppoſent encore à l'admiſſion d'un ſyſtême étranger. On ſe croit obligé de ſoutenir les illuſtres de ſon pays, ſur-tout lorſqu'ils ont ceſſé de vivre; car même l'amour-propre qui faiſoit ſouffrir avec peine leur ſupériorité durant leur vie, s'honore de leur gloire après leur mort.

Malgré tout cela, la grande commodité de cette nouvelle nomenclature & ſon utilité que l'uſage a fait connoître, l'ont fait adopter preſque univerſellement dans toute l'Europe plutôt ou plus tard, à la vérité, mais enfin à-peu-près par-tout, & même à Paris. M. de Juſſieu vient de l'établir au jardin du Roi, préférant ainſi l'u-

tilité publique à la gloire d'une nouvelle refonte que ſembloit demander la méthode des familles naturelles dont ſon illuſtre oncle eſt l'auteur. Ce n'eſt pas que cette nomenclature Linnéenne n'ait encore ſes défauts & ne laiſſe de grandes priſes à la critique; mais en attendant qu'on en trouve une plus parfaite à qui rien ne manque, il vaut cent fois mieux adopter celle-là que de n'en avoir aucune, ou de retomber dans les phraſes de Tournefort & de Gaſpard Bauhin. J'ai même peine à croire qu'une meilleure nomenclature pût avoir déſormais aſſez de ſuccès pour proſcrire celle-ci à laquelle les Botaniſtes de l'Europe ſont déjà tout accoutumés, & c'eſt par la double chaîne de l'habitude & de la commodité qu'ils y renonceroient avec plus de peine encore qu'ils n'en eurent à l'adop-

ter,

ter. Il faudroit, pour opérer ce changement, un auteur dont le crédit effaçât celui de M. Linnæus, & à l'autorité duquel l'Europe entiere voulût ſe ſoumettre une ſeconde fois, ce qui me paroît difficile à eſpérer. Car ſi ſon ſyſtême, quelque excellent qu'il puiſſe être, n'eſt adopté que par une ſeule nation, il jettera la Botanique dans un nouveau labyrinthe, & nuira plus qu'il ne ſervira.

Le travail même de M. Linnæus, bien qu'immenſe, reſte encore imparfait, tant qu'il ne comprend pas toutes les plantes connues, & tant qu'il n'eſt pas adopté par tous les Botaniſtes ſans exception : car les livres de ceux qui ne s'y ſoumettent pas, exigent de la part des lecteurs, le même travail pour la concordance auquel ils étoient forcés pour les livres qui ont précédé. On a obligation à M.

Crantz, malgré ſa paſſion contre M. Linnæus, d'avoir, en rejettant ſon ſyſtème, adopté ſa nomenclature. Mais M. Haller, dans ſon grand & excellent traité des plantes alpines, rejette à la fois l'un & l'autre, & M. Adanſon fait encore plus, il prend une nomenclature toute nouvelle & ne fournit aucun renſeignement pour y rapporter celle de M. Linnæus. M. Haller cite toujours les genres & quelquefois les phraſes des eſpeces de M. Linnæus, mais M. Adanſon n'en cite jamais ni genre ni phraſes. M. Haller s'attache à une ſynonymie exacte, par laquelle, quand il n'y joint pas la phraſe de M. Linnæus, on peut du moins la trouver indirectement par le rapport des ſynonymes. Mais M. Linnæus & ſes livres ſont tout-à-fait nuls pour M. Adanſon & pour ſes lecteurs, il ne laiſſe

aucun renſeignement par lequel on s'y puiſſe reconnoître. Ainſi il faut opter entre M. Linnæus & M. Adanſon qui l'exclud ſans miſéricorde, & jetter tous les livres de l'un ou de l'autre au feu. Ou bien il faut entreprendre un nouveau travail qui ne ſera ni court ni facile pour faire accorder deux nomenclatures qui n'offrent aucun point de réunion.

De plus, M. Linnæus n'a point donné une ſynonymie complete. Il s'eſt contenté pour les plantes anciennement connues de citer les Bauhins & Cluſius, & une figure de chaque plante. Pour les plantes exotiques découvertes récemment, il a cité un ou deux auteurs modernes & les figures de Rheedi, de Rumphius & quelques autres, & s'en eſt tenu-là. Son entrepriſe n'exigeoit pas de lui une compilation plus étendue, & c'étoit aſſez

qu'il donnât un ſeul renſeignement ſûr pour chaque plante dont il parloit.

Tel eſt l'état actuel des choſes. Or ſur cet expoſé je demande à tout lecteur ſenſé comment il eſt poſſible de s'attacher à l'étude des plantes, en rejettant celle de la nomenclature ? c'eſt comme ſi l'on vouloit ſe rendre ſavant dans une langue ſans vouloir en apprendre les mots. Il eſt vrai que les noms ſont arbitraires, que la connoiſſance des plantes ne tient point néceſſairement à celle de la nomenclature, & qu'il eſt aiſé de ſuppoſer qu'un homme intelligent pourroit être un excellent Botaniſte, quoiqu'il ne connût pas une ſeule plante par ſon nom. Mais qu'un homme ſeul, ſans livres & ſans aucun ſecours des lumieres communiquées, parvienne à devenir de lui-même un très-médiocre

Botaniſte, c'eſt une aſſertion ridicule à faire & une entrepriſe impoſſible à exécuter. Il s'agit de ſavoir ſi trois cents ans d'études & d'obſervations doivent être perdus pour la Botanique, ſi trois cents volumes de figures & de deſcriptions doivent être jettés au feu, ſi les connoiſſances acquiſes par tous les ſavans, qui ont conſacré leur bourſe, leur vie & leurs veilles à des voyages immenſes, coûteux, pénibles & périlleux doivent être inutiles à leurs ſucceſſeurs, & ſi chacun partant toujours de zéro pour ſon premier point, pourra parvenir de lui-même aux mêmes connoiſſances qu'une longue ſuite de recherches & d'études a répandues dans la maſſe du genre humain. Si cela n'eſt pas & que la troiſieme & plus aimable partie de l'Hiſtoire naturelle mérite l'attention des

curieux, qu'on me diſe comment on s'y prendra pour faire uſage des connoiſſances ci-devant acquiſes, ſi l'on ne commence par apprendre la langue des auteurs & par ſavoir à quels objets ſe rapportent les noms employés par chacun d'eux. Admettre l'étude de la Botanique & rejetter celle de la nomenclature, c'eſt donc tomber dans la plus abſurde contradiction.

FRAGMENS

POUR UN

DICTIONNAIRE

DES TERMES D'USAGE

EN BOTANIQUE.

ABRUPTE. On donne l'épithete d'*Abrupte* aux feuilles pinnées, au ſommet deſquelles manque la foliole impaire terminale qu'elles ont ordinairement.

ABRUVOIRS, ou goutieres. Trous qui ſe forment dans le bois pourri des chicots, & qui retenant l'eau des pluies, pourriſſent enfin le reſte du tronc.

ACAULIS, ſans tige.

AIGRETTE. Touffe de filamens ſimples ou plumeux qui couronnent les ſemences dans pluſieurs genres de compoſées & d'autres fleurs. L'Aigrette eſt ou ſeſſile, c'eſt-à-dire, immédiatement attachée autour de l'embrion qui les

porte ; ou pédiculée, c'eſt-à-dire, portée par un pied appellé en latin *Stipes* qui la tient élevée au-deſſus de l'embrion. L'Aigrette ſert d'abord de calice au fleuron, enſuite elle le pouſſe & le chaſſe à meſure qu'il ſe fane pour qu'il ne reſte pas ſous la ſemence & ne l'empêche pas de mûrir ; elle garantit cette même ſemence nue de l'eau de la pluie qui pourroit la pourrir ; & lorſque la ſemence eſt mûre, elle lui ſert d'aîle pour être portée & diſſéminée au loin par les vents.

AILÉE. Une feuille compoſée de deux folioles oppoſés ſur le même pétiole, s'appelle feuille aîlée.

AISSELLE. Angle aigu ou droit, formé par une branche ſur une autre branche, ou ſur la tige, ou par une feuille ſur une branche.

AMANDE. Semence enfermée dans un noyau.

ANDROGYNE. Qui porte des fleurs mâles & des fleurs femelles ſur le même pied. Ces mots *Androgyne* & *Monoïque* ſignifient abſolument la même choſe. Excepté que dans le premier on fait plus d'attention au différent ſexe des fleurs, & dans le ſecond à leur aſſemblage ſur le même individu.

ANGIOSPERME, à ſemences enveloppées. Ce terme d'Angioſperme convient également aux fruits à capſule & aux fruits à baye.

ANTHERE. Capſule ou boîte portée par le filet de l'étamine, & qui s'ouvrant au moment de la fécondation, répand la pouſſiere prolifique.

ANTHOLOGIE. Diſcours ſur les fleurs. C'eſt le titre d'un livre de Pontedera, dans lequel il combat de toute ſa force le ſyſtême ſexuel qu'il eût ſans doute adopté lui-même, ſi les écrits de Vaillant & de Linnæus avoient précédé le ſien.

APHRODITES. M. Adanſon donne ce nom à des animaux dont chaque individu reproduit ſon ſemblable par la génération, mais ſans aucun acte extérieur de copulation ou de fécondation, tels que quelques pucerons, les conques, la plupart des vers ſans ſexe, les inſectes qui ſe reproduiſent ſans génération, mais par la ſection d'une partie de leur corps. En ce ſens les plantes qui ſe multiplient par boutures & par caïeux peuvent être appellées auſſi Aphrodites. Cette irrégularité ſi contraire à la marche ordinaire de la nature, offre bien des difficultés à la

définition de l'eſpece : eſt-ce qu'à proprement parler il n'exiſteroit point d'eſpece dans la nature, mais ſeulement des individus ? Mais on peut douter, je crois, s'il eſt des plantes abſolument *Aphrodites*, c'eſt-à-dire, qui n'ont réellement point de ſexe & ne peuvent ſe multiplier par copulation. Au reſte, il y a cette différence entre ces deux mots *Aphrodite* & *Aſexe*, que le premier s'applique aux plantes qui n'ayant point de ſexe ne laiſſent pas de multiplier ; au lieu que l'autre ne convient qu'à celles qui ſont neutres ou ſtériles & incapables de reproduire leur ſemblable.

APHYLLE. On pourroit dire effeuillé, mais *effeuillé* ſignifie dont on a ôté les feuilles, & *Aphylle*, *qui n'en a point*.

ARBRE. Plante d'une grandeur conſidérable, qui n'a qu'un ſeul & principal tronc diviſé en maîtreſſes branches.

ARBRISSEAU. Plante ligneuſe de moindre taille que l'arbre, laquelle ſe diviſe ordinairement dès la racine en pluſieurs tiges. Les arbres & les arbriſſeaux pouſſent en automne des boutons dans les aiſſelles des feuilles qui ſe développent dans le printems & s'épanouiſſent en fleurs & en fruits ; diffé-

rence qui les diſtingue des ſous-arbriſſeaux.

ARTICULÉ. Tige, racines, feuilles, ſilique ; ſe dit lorſque quelqu'une de ces parties de la plante ſe trouve coupée par des nœuds diſtribués de diſtance en diſtance.

AXILLAIRE. Qui ſort d'une aiſſelle.

BALE. Calice dans les graminées.

BAYE. Fruit charnu ou ſucculent à une ou pluſieurs loges.

BOULON. Groupe de fleurettes amaſſées en tête.

BOURGEON. Germe des feuilles & des branches.

BOUTON. Germe des fleurs.

BOUTURE. Eſt une jeune branche que l'on coupe à certains arbres moëlleux, tels que le figuier, le ſaule, le coignaſſier, laquelle reprend en terre ſans racine. La réuſſite des boutures dépend plutôt de leur facilité à produire des racines, que de l'abondance de la moëlle des branches ; car l'oranger, le buis, l'if & la ſabine qui ont peu de moëlle, reprennent facilement de bouture.

BRANCHES. Bras plians & élaſtiques du corps de l'arbre, ce ſont elles qui lui donnent la figure ; elles ſont ou al-

ternes, ou oppoſées, ou verticillées. Le bourgeon s'étend peu-à-peu en branches poſées collatéralement & compoſées des mêmes parties de la tige, & l'on prétend que l'agitation des branches cauſée par le vent eſt aux arbres ce qu'eſt aux animaux l'impulſion du cœur. On diſtingue,

1°. Les maîtreſſes branches, qui tiennent immédiatement au tronc, & d'où partent toutes les autres.

2°. Les branches à bois, qui étant les plus groſſes & pleines de boutons plats, donnent la forme à un arbre fruitier, & doivent le conſerver en partie.

3°. Les branches à fruits ſont plus foibles & ont des boutons ronds.

4°. Les chiffonnes ſont courtes & menues.

5°. Les gourmandes ſont groſſes, droites & longues.

6°. Les Veules ſont longues & ne promettent aucune fécondité.

7°. La branche aoûtée eſt celle qui, après le mois d'Août, a pris naiſſance, s'endurcit & devient noirâtre.

8°. Enfin, la branche de faux-bois eſt groſſe à l'endroit où elle devroit

être menue, & ne donne aucune marque de fécondité.

BULBE. Eſt une racine orbiculaire compoſée de pluſieurs peaux ou tuniques emboîtées les unes dans les autres. Les bulbes ſont plutôt des boutons ſous terre que des racines ; ils en ont eux-mêmes de véritables, généralement preſque cylindriques & rameuſes.

CALICE. Enveloppe extérieure ou ſoutien des autres parties de la fleur, &c. Comme il y a des plantes qui n'ont point de calice, il y en a auſſi dont le calice ſe métamorphoſe peu-à-peu en feuilles de la plante, & réciproquement il y en a dont les feuilles de la plante ſe changent en calice : c'eſt ce qui ſe voit dans la famille de quelques Renoncules, comme l'Anémone, la Pulſatille, &c.

CAMPANIFORME, ou Campanulée. Voyez Cloche.

CAPILLAIRES. On appelle feuilles capillaires dans la famille des Mouſſes celles qui ſont déliées comme des cheveux. C'eſt ce qu'on trouve ſouvent exprimé dans le ſynopſis de Ray, & dans l'hiſtoire des Mouſſes de Dillen, par le mot grec de *Trichodes*.

On donne auſſi le nom de Capillaires

à une branche de la famille des Fougeres, qui porte comme elles ſa fructification ſur le dos des feuilles, & ne s'en diſtingue que par la ſtature des plantes qui la compoſent, beaucoup plus petite dans les capillaires que dans les fougeres.

CAPRIFICATION. Fécondation des fleurs femelles d'une ſorte de Figuier dioïque par la pouſſiere des étamines de l'individu mâle appellé caprifiguier. Au moyen de cette opération de la nature, aidée en cela de l'induſtrie humaine, les figues ainſi fécondées groſſiſſent, mûriſſent & donnent une récolte meilleure & plus abondante qu'on ne l'obtiendroit ſans cela.

La merveille de cette opération conſiſte en ce que, dans le genre du Figuier, les fleurs étant encloſes dans le fruit, il n'y a que celles qui ſont hermaphrodites ou androgynes qui ſemblent pouvoir être fécondées ; car quand les ſexes ſont tout-à-fait ſéparés, on ne voit pas comment la pouſſiere des fleurs mâles pourroit pénétrer ſa propre enveloppe & celle du fruit femelle juſqu'aux piſtils qu'elle doit féconder, c'eſt un inſecte qui ſe charge de ce tranſport. Une ſorte de mouche-

ron particuliere au caprifiguier y pond, y éclos, s'y couvre de la pouſſiere des étamines, la porte par l'œil de la figue à travers les écailles qui garniſſent l'entrée, juſques dans l'intérieur du fruit, & là, cette pouſſiere ne trouvant plus d'obſtacle, ſe dépoſe ſur l'organe deſtiné à la recevoir.

L'hiſtoire de cette opération a été détaillée en premier lieu par Théophraſte, le premier, le plus ſavant ou, pour mieux dire, l'unique & vrai Botaniſte de l'antiquité, & après lui par Pline chez les anciens. Chez les modernes par Jean Bauhin, puis par Tournefort ſur les lieux mêmes, après lui par Pontedera, & par tous les compilateurs de Botanique & d'Hiſtoire naturelle qui n'ont fait que tranſcrire la relation de Tournefort.

CAPSULAIRE. Les plantes capſulaires ſont celles dont le fruit eſt à capſules. Ray a fait de cette diviſion ſa dix-neuvieme claſſe. *Herba vaſculifera.*

CAPSULE. Péricarpe ſec d'un fruit ſec; car on ne donne point, par exemple, le nom de capſule à l'écorce de la Grenade, quoiqu'auſſi ſeche & dure que beaucoup d'autres capſules, parce qu'elle enveloppe un fruit mou.

CAPUCHON, CALYPTRA. Coëffe pointue qui couvre ordinairement l'urne des Mouſſes. Le capuchon eſt d'abord adhérent à l'urne, mais enſuite il ſe détache & tombe quand elle approche de la maturité.

CARYOPHYLLÉE. Fleur caryophyllée ou en œillet.

CAYEUX. Bulbes par leſquelles pluſieurs liliacées & autres plantes ſe reproduiſent.

CHATON. Aſſemblage de fleurs mâles ou femelles ſpiralement attachées à un axe ou réceptacle commun, autour duquel ces fleurs prennent la figure d'une queue de chat. Il y a plus d'arbres à chatons mâles qu'il n'y en a qui aient auſſi des chatons femelles.

CHAUME (Culmus). Nom particulier dont on diſtingue la tige des graminées de celles des autres plantes, & à qui l'on donne pour caractere propre d'être géniculée & fiſtuleuſe, quoique beaucoup d'autres plantes aient ce même caractere & que les Lêches & divers gramens des Indes ne l'aient pas. On ajoute que le chaume n'eſt jamais rameux, ce qui néanmoins ſouffre encore exception dans l'*Arundo calamagroſtis* & dans d'autres.

CLOCHE. Fleurs en cloches ou campaniformes.

COLORÉ. Les calices, les bâles, les écailles, les enveloppes, les parties extérieures des plantes qui ſont vertes ou griſes, communément ſont dites colorées lorſqu'elles ont une couleur plus éclatante & plus vive que leurs ſemblables, tels ſont les calices de la Circée, de la Moutarde, de la Carline; les enveloppes de l'Aſtrantia : la corolle des Ornithogales blancs & jaunes eſt verte en deſſous & colorée en deſſus; les écailles du Xeranthême ſont ſi colorées qu'on les prendroit pour des pétales, & le calice du Polygala, d'abord très-coloré, perd ſa couleur peu-à-peu, & prend enfin celle d'un calice ordinaire.

CORDON ombilical dans les capillaires & fougeres.

CORNET. Sorte de nectaire infundibuliforme.

CORYMBE. Diſpoſition de fleur qui tient le milieu entre l'ombelle & la panicule; les pédicules ſont gradués le long de la tige comme dans la panicule, & arrivent tous à la même hauteur, formant à leur ſommet une ſurface plane.

Le corymbe differe de l'ombelle, en ce que les pédicules qui le forment au lieu de partir du même centre, partent à différentes hauteurs, de divers points ſur le même axe.

CORYMBIFERES. Ce mot ſembleroit devoir déſigner les plantes à fleurs en corymbe, comme celui d'*ombelliferes* déſigne les plantes à fleurs en paraſol. Mais l'uſage n'a pas autoriſé cette analogie ; l'acception dont je vais parler n'eſt pas même fort uſitée, mais comme elle a été employée par Ray & par d'autres Botaniſtes, il la faut connoître pour les entendre.

Les plantes *corymbiferes* ſont donc dans la claſſe des compoſées, & dans la ſection des diſcoïdes, celles qui portent leurs ſemences nues, c'eſt-à-dire, ſans aigrettes ni filets qui les couronnent ; tels ſont les Bidens, les Armoiſes, la Tanaiſie, &c. On obſervera que les demi-fleuronnées à ſemences nues comme la Lampſane, l'Hyoſeris, la Catanance, &c. ne s'appellent pas cependant corymbiferes, parce qu'elles ne ſont pas du nombre des *diſcoïdes*.

COSSE. Péricarpe des fruits légumineux. La coſſe eſt compoſée ordinaire-

ment de deux valvules, & quelquefois n'en a qu'une ſeule.

COSSON. Nouveau ſarment qui croît ſur la vigne après qu'elle eſt taillée.

COTYLEDON. Foliole ou partie de l'embrion dans laquelle s'élaborent & ſe préparent les ſucs nutritifs de la nouvelle plante.

Les Cotyledons, autrement appellés feuilles ſéminales, ſont les premieres parties de la plante qui paroiſſent hors de terre lorſqu'elle commence à végéter. Ces premieres feuilles ſont très-ſouvent d'une autre forme que celles qui les ſuivent & qui ſont les véritables feuilles de la plante. Car pour l'ordinaire les cotyledons ne tardent pas à ſe flétrir & à tomber peu après que la plante eſt levée & qu'elle reçoit par d'autres parties une nourriture plus abondante que celle qu'elle tiroit par eux de la ſubſtance même de la ſemence.

Il y a des plantes qui n'ont qu'un cotyledon, & qui pour cela s'appellent monocotyledones, tels ſont les palmiers, les liliacées, les graminées & d'autres plantes, le plus grand nombre en ont deux, & s'appellent dicotyledones; ſi

d'autres en ont davantage, elles s'appelleront polycotyledones. Les acotyledones ſont celles qui n'ont point de cotyledons, telles que les fougeres, les mouſſes, les champignons & toutes les cryptogames.

Ces différences de la germination ont fourni à Ray, à d'autres Botaniſtes, & en dernier lieu à Meſſieurs de Juſſieu & Haller la premiere ou plus grande diviſion naturelle du regne végétal.

Mais pour claſſer les plantes ſuivant cette méthode, il faut les examiner ſortant de terre, dans leur premiere germination, & juſques dans la ſemence même; ce qui eſt ſouvent fort difficile ſur-tout pour les plantes marines & aquatiques. Et pour les arbres & plantes étrangeres ou alpines qui refuſent de germer & naître dans nos jardins.

CRUCIFERE ou CRUCIFORME, diſpoſé en forme de croix. On donne ſpécialement le nom de crucifere à une famille de plantes dont le caractere eſt d'avoir des fleurs compoſées de quatre pétales diſpoſés en croix, ſur un calice compoſé d'autant de folioles, & autour du piſtil ſix étamines, dont

deux, égales entr'elles, ſont plus courtes que les quatre autres, & les diviſent également.

CUPULES. Sortes de petites calottes ou coupes qui naiſſent le plus ſouvent ſur pluſieurs Lichens & Algues, dans le creux deſquelles on voit les ſemences naître & ſe former, ſur-tout dans le genre appellé jadis hépatique des fontaines, & aujourd'hui marchantia.

CYME, ou CYMIER. Sorte d'ombelle qui n'a rien de régulier, quoique tous ſes rayons partent du même centre; tels ſont les fleurs de l'Obier, du Chevrefeuille, &c.

DEMI-FLEURON. C'eſt le nom donné par Tournefort, dans les fleurs compoſées, aux fleurons échancrés qui garniſſent le diſque des lactucées & à ceux qui forment le contour des radiées. Quoique ces deux ſortes de demi-fleurons ſoient exactement de même figure, & pour cela confondues ſous le même nom par les Botaniſtes, ils different pourtant eſſentiellement en ce que les premiers ont toujours des étamines & que les autres n'en ont jamais. Les demi-fleurons de même que les fleurons ſont toujours ſuperes, & portés par la ſemence qui eſt portée

à ſon tour par le diſque ou réceptacle de la fleur. Le demi-fleuron eſt formé de deux parties, l'inférieure qui eſt un tube ou cylindre très-court, & la ſupérieure qui eſt plane, taillée en languette, & à qui l'on en donne le nom. Voyez *Fleuron*, *Fleur*.

DIÉCIE ou DIŒCIE, habitation ſéparée. On donne le nom de Diécie à une claſſe de plantes compoſées de toutes celles qui portent leurs fleurs mâles ſur un pied, & leurs fleurs femelles ſur un autre pied.

DIGITÉ. Une fleur eſt digitée lorſque les folioles partent toutes du ſommet de ſon pétiole comme d'un centre commun. Telle eſt, par exemple la feuille du Marronier d'Inde.

DIOIQUES. Toutes les plantes de la Diécie ſont Dioïques.

DISQUE. Corps intermédiaire qui tient la fleur ou quelques-unes de ſes parties élevées au-deſſus du vrai réceptacle.

Quelquefois on appelle diſque le réceptacle même comme dans les compoſées; alors on diſtingue la ſurface du réceptacle, ou le diſque, du contour qui le borde & qu'on nomme rayon.

Diſque eſt auſſi un corps charnu qui ſe trouve dans quelques genres de plantes, au fond du calice, deſſous l'embrion; quelquefois les étamines ſont attachées autour de ce diſque.

DRAGEONS. Branches enracinées qui tiennent au pied d'un arbre, ou au tronc, dont on ne peut les arracher ſans l'éclater.

ECAILLES ou PAILLETTES. Petites languettes paléacées qui, dans pluſieurs genres de fleurs compoſées, implantées ſur le réceptacle, diſtinguent & ſéparent les fleurons; quand les paillettes ſont de ſimples filets, on les appelle des poils; mais quand elles ont quelque largeur, elles prennent le nom d'écailles.

Il eſt ſingulier dans le Xeranthême à fleur double, que les écailles autour du diſque, s'alongent, ſe colorent & prennent l'apparence de vrais demi-fleurons, au point de tromper à l'aſpect, quiconque n'y regarderoit pas de bien près.

On donne très-ſouvent le nom d'écailles aux calices des chatons & des cônes: on le donne auſſi aux folioles des calices imbriqués des fleurs en tête, tels que les Chardons, les Jacées, &

à celles des calices de ſubſtance ſeche & ſcarieuſe du Xeranthême & de la Catananche.

La tige des plantes dans quelques eſpeces, eſt auſſi chargée d'écailles : ce ſont des rudimens coriaces de feuilles qui quelquefois en tiennent lieu, comme dans l'Orabanche & le Tuſſilage.

Enfin on appelle encore écailles les enveloppes imbriquées des bâles de pluſieurs liliacées, & les bâles ou calices applatis des Schœnus, & d'autres graminacées.

ECORCE. Vêtement ou partie enveloppante du tronc & des branches d'un arbre. L'écorce eſt moyenne entre l'épiderme à l'extérieur, & le *liber* à l'intérieur ; ces trois enveloppes ſe réuniſſent ſouvent dans l'uſage vulgaire, ſous le nom commun d'écorce.

EDULE, *EDULIS*, bon à manger. Ce mot eſt du nombre de ceux qu'il eſt à deſirer qu'on faſſe paſſer du latin dans la langue univerſelle de la Botanique.

ENTRE-NŒUDS. Ce ſont dans les chaumes des graminées les intervalles qui ſéparent les nœuds d'où naiſſent les feuilles. Il y a quelques gramens, mais

mais en bien petit nombre, dont le chaume nud d'un bout à l'autre eſt ſans nœuds, & par conſéquent ſans entre-nœuds, tel, par exemple, que l'*Aira cærulea*.

EPERON. Protubérance en forme de cône droit ou recourbé, faite dans pluſieurs ſortes de fleurs, par le prolongement du nectaire. Tels ſont les éperons des Orchis, des Linaires, des Ancolies, des Pieds-d'alouettes, de pluſieurs Geranium & de beaucoup d'autres plantes.

EPI. Forme de bouquet dans laquelle les fleurs ſont attachées autour d'un axe ou réceptacle commun formé par l'extrémité du chaume ou de la tige unique. Quand les fleurs ſont pédiculées, pourvu que tous les pédicules ſoient ſimples & attachés immédiatement à l'axe, le bouquet s'appelle toujours épi; mais dans l'épi rigoureuſement pris, les fleurs ſont ſeſſiles.

EPIDERME (l'). Eſt la peau fine extérieure qui enveloppe les couches corticales; c'eſt une membrane très-fine, tranſparente, ordinairement ſans couleur, élaſtique & un peu poreuſe.

ESPECE. Réunion de pluſieurs variétés, ou individus, ſous un carac-

tere commun qui les diſtingue de toutes les autres plantes du même genre.

ETAMINES. Agens maſculins de la fécondation, leur forme eſt ordinairement celle d'un filet qui ſupporte une tête appellée anthère ou ſommet. Cette anthère eſt une eſpece de capſule qui contient la pouſſiere prolifique. Cette pouſſiere s'échappe, ſoit par exploſion, ſoit par dilatation, & va s'introduire dans le ſtigmate, pour être portée juſqu'aux ovaires qu'elle féconde. Les étamines varient par la forme & par le nombre.

ETENDART. Pétale ſupérieur des fleurs légumineuſes.

ENVELOPPE. Eſpece de calice qui contient pluſieurs fleurs, comme dans le Pied-de-veau, le Figuier, les fleurs à fleurons. Les fleurs garnies d'une enveloppe ne ſont pas pour cela dépourvues de calice.

FANE. La fane d'une plante, eſt l'aſſemblage des feuilles d'en-bas.

FÉCONDATION. Opération naturelle par laquelle les étamines portent au moyen du piſtil juſqu'à l'ovaire, le principe de vie néceſſaire à la maturifation des ſemences & à leur germination.

FEUILLES. Sont des organes néceſſaires aux plantes pour pomper l'humidité de l'air pendant la nuit, & faciliter la tranſpiration durant le jour; elles ſupplément encore dans les végétaux au mouvement progreſſif & ſpontané des animaux, & en donnant priſe au vent pour agiter les plantes & les rendre plus robuſtes. Les plantes alpines ſans ceſſe battues du vent & des ouragans, ſont toutes fortes & vigoureuſes; au contraire, celles qu'on éleve dans un jardin ont un air trop calme, y proſperent moins & ſouvent languiſſent & dégénerent.

FILET. Pédicule qui ſoutient l'étamine. On donne auſſi le nom de filets aux poils qu'on voit ſur la ſurface des tiges, des feuilles & même des fleurs de pluſieurs plantes.

FLEUR. Si je livrois mon imagination aux douces ſenſations que ce mot ſemble appeller, je pourrois faire un article agréable peut-être aux Bergers, mais fort mauvais pour les Botaniſtes. Ecartons donc un moment les vives couleurs, les odeurs ſuaves, les formes élégantes, pour chercher premiérement à bien connoître l'être organiſé qui les raſſemble. Rien ne paroît

d'abord plus facile ; qui eſt-ce qui croît avoir beſoin qu'on lui apprenne ce que c'eſt qu'une fleur ? Quand on ne me demande pas ce que c'eſt que le tems, diſoit Saint Auguſtin, je le ſais fort bien ; je ne le ſais plus quand on me le demande. On en pourroit dire autant de la fleur & peut-être de la beauté même, qui, comme elle, eſt la rapide proie du tems. En effet, tous les Botaniſtes qui ont voulu donner juſqu'ici des définitions de la fleur ont échoué dans cette entrepriſe, & les plus illuſtres, tels que Meſſieurs Linnæus, Haller, Adanſon qui ſentoient mieux la difficulté que les autres, n'ont pas même tenté de la ſurmonter & ont laiſſé la fleur à définir. Le premier a bien donné dans ſa philoſophie botanique les définitions de Jungins, de Ray, de Tournefort, de Pontedera, de Ludwig, mais ſans en adopter aucune, & ſans en propoſer de ſon chef.

Avant lui Pontedera avoit bien ſenti & bien expoſé cette difficulté ; mais il ne put réſiſter à la tentation de la vaincre. Le lecteur pourra bientôt juger du ſuccès. Diſons maintenant en quoi cette difficulté conſiſte, ſans néanmoins compter ſi je tente à mon tour

de lutter contr'elle, de réuſſir mieux qu'on n'a fait juſqu'ici.

On me préſente une roſe, & l'on me dit : voilà une fleur. C'eſt me la montrer, je l'avoue, mais ce n'eſt pas la définir, & cette inſpection ne me ſuffira pas pour décider ſur toute autre plante, ſi ce que je vois eſt, ou n'eſt pas la fleur ; car il y a une multitude de végétaux qui n'ont dans aucune de leurs parties la couleur apparente que Ray, Tournefort, Jungins font entrer dans la définition de la fleur, & qui pourtant portent des fleurs non moins réelles que celles du roſier, quoique bien moins apparentes.

On prend généralement pour la fleur la partie colorée de la fleur qui eſt la corolle, mais on s'y trompe aiſément ; il y a des bractées & d'autres organes autant & plus colorés que la fleur même & qui n'en font point partie, comme on le voit dans l'Ormin, dans le Bled-de-vache, dans pluſieurs Amarantes & Chenopodium ; il y a des multitudes de fleurs qui n'ont point du tout de corolle, d'autres qui l'ont ſans couleur, ſi petite & ſi peu apparente, qu'il n'y a qu'une recherche bien ſoigneuſe qui puiſſe l'y faire trou-

ver. Lorſque les bleds ſont en fleurs, y voit-on des pétales colorés, en voit-on dans les Mouſſes, dans les graminées? En voit-on dans les chatons du Noyer, du Hêtre & du Chêne, dans l'Aune, dans le Noiſetier, dans le Pin, & dans ces multitudes d'arbres & d'herbes qui n'ont que des fleurs à étamines? Ces fleurs néanmoins n'en portent pas moins le nom de fleurs, l'eſſence de la fleur n'eſt donc pas dans la corolle.

Elle n'eſt pas non plus ſéparément dans aucune des autres parties conſtituantes de la fleur, puiſqu'il n'y a aucune de ces parties qui ne manque à quelques eſpeces de fleurs. Le calice manque, par exemple, à preſque toute la famille des liliacées, & l'on ne dira pas qu'une Tulipe ou un Lis ne ſont pas une fleur. S'il y a quelques parties plus eſſentielles que d'autres à une fleur, ce ſont certainement le piſtil & les étamines. Or, dans toute la famille des cucurbitacées & même dans toute la claſſe des monoïques, la moitié des fleurs ſont ſans piſtil, l'autre moitié ſans étamines, & cette privation n'empêche pas qu'on ne les nomme & qu'elles ne ſoient les unes & les autres de véritables fleurs. L'eſſence de

la fleur ne conſiſte donc ni ſéparément dans quelques-unes de ſes parties dites conſtituantes, ni même dans l'aſſemblage de toutes ces parties. En quoi donc conſiſte proprement cette eſſence? voilà la queſtion. Voilà la difficulté, & voici la ſolution par laquelle Pontedera a tâché de s'en tirer.

La fleur, dit-il, eſt une partie dans la plante différente des autres par ſa nature & par ſa forme, toujours adhérente & utile à l'embrion, ſi la fleur a un piſtil, & ſi le piſtil manque, ne tenant à nul embrion.

Cette définition peche, ce me ſemble, en ce qu'elle embraſſe trop. Car lorſque le piſtil manque, la fleur n'ayant plus d'autres caracteres que de différer des autres parties de la plante par ſa nature & par ſa forme, on pourra donner ce nom aux Bractées, aux Stipules, au Nectarium, aux Epines & à tout ce qui n'eſt ni feuilles ni branches. Et quand la corolle eſt tombée & que le fruit approche de ſa maturité, on pourroit encore donner le nom de fleur au calice & au réceptacle, quoique réellement il n'y ait alors plus de fleur. Si donc cette definition convient, *omni*, elle ne convient pas *ſoli*,

& manque par-là d'une des deux principales conditions requiſes. Elle laiſſe d'ailleurs un vuide dans l'eſprit, qui eſt le plus grand défaut qu'une définition puiſſe avoir. Car après avoir aſſigné l'uſage de la fleur au profit de l'embrion quand elle y adhere, elle fait ſuppoſer totalement inutile celle qui n'y adhere pas. Et cela remplit mal l'idée que le Botaniſte doit avoir du concours des parties & de leur emploi dans le jeu de la machine organique.

Je crois que le défaut général vient ici d'avoir trop conſidéré la fleur comme une ſubſtance abſolue, tandis qu'elle n'eſt, ce me ſemble, qu'un être collectif & relatif, & d'avoir trop rafiné ſur les idées, tandis qu'il falloit ſe borner à celle qui ſe préſentoit naturellement. Selon cette idée, la fleur ne me paroît être que l'état paſſager des parties de la fructification durant la fécondation du germe; de-là ſuit que quand toutes les parties de la fructification ſeront réunies, il n'y aura qu'une fleur. Quand elles ſeront ſéparées, il y en aura autant qu'il y a de parties eſſentielles à la fécondation; & comme ces parties eſſentielles ne

ſont qu'au nombre de deux, ſavoir, le piſtil & les étamines, il n'y aura par conſéquent que deux fleurs, l'une mâle & l'autre femelle qui ſoient néceſſaires à la fructification. On en peut cependant ſuppoſer une troiſieme qui réuniroit les ſexes ſéparés dans les deux autres. Mais alors ſi toutes ces fleurs étoient également fertiles, la troiſieme rendroit les deux autres ſuperflues, & pourroit ſeule ſuffire à l'œuvre, ou bien il y auroit réellement deux fécondations, & nous n'examinons ici la fleur que dans une.

La fleur n'eſt donc que le foyer & l'inſtrument de la fécondation. Une ſeule ſuffit quand elle eſt hermaphrodite. Quand elle n'eſt que mâle ou femelle il en faut deux, ſavoir, une de chaque ſexe; & ſi l'on fait entrer d'autres parties, comme le calice & la corolle dans la compoſition de la fleur, ce ne peut être comme eſſentielles, mais ſeulement comme nutritives & conſervatrices de celles qui le ſont. Il y a des Fleurs ſans calice, il y en a ſans corolle. Il y en a même ſans l'un & ſans l'autre; mais il n'y en a point & il n'y en ſauroit avoir qui ſoient en même tems ſans piſtil & ſans étamines.

La Fleur eſt une partie locale & paſſagere de la plante qui précede la fécondation du germe, & dans laquelle ou par laquelle elle s'opere.

Je ne m'étendrai pas à juſtifier ici tous les termes de cette définition qui peut-être n'en vaut pas la peine ; je dirai ſeulement que le mot *précede* m'y paroît eſſentiel, parce que le plus ſouvent la corolle s'ouvre & s'épanouit avant que les anthères s'ouvrent à leur tour, & dans ce cas il eſt inconteſtable que la Fleur préexiſte à l'œuvre de la fécondation. J'ajoute que cette fécondation s'opere *dans elle* ou *par elle*, parce que dans les Fleurs mâles des plantes androgynes & dioïques, il ne s'opere aucune fructification, & qu'elles n'en ſont pas moins des Fleurs pour cela.

Voilà, ce me ſemble, la notion la plus juſte qu'on puiſſe ſe faire de la Fleur, & la ſeule qui ne laiſſe aucune priſe aux objections qui renverſent toutes les autres définitions qu'on a tenté d'en donner juſqu'ici. Il faut ſeulement ne pas prendre trop ſtrictement le mot *durant* que j'ai employé dans la mienne. Car même avant que la fécondation du germe ſoit commencée,

on peut dire que la Fleur exiſte auſſi-tôt que les organes ſexuels ſont en évidence, c'eſt-à-dire, auſſi-tôt que la corolle eſt épanouie, & d'ordinaire les anthères ne s'ouvrent pas à la pouſſiere ſéminale dès l'inſtant que la corolle s'ouvre aux anthères; cependant la fécondation ne peut commencer avant que les anthères ſoient ouvertes. De même l'œuvre de la fécondation s'acheve ſouvent avant que la corolle ſe flétriſſe & tombe : or juſqu'à cette chûte on peut dire que la Fleur exiſte encore. Il faut donc donner néceſſairement un peu d'extenſion au mot *durant* pour pouvoir dire que la Fleur & l'œuvre de la fécondation commencent & finiſſent enſemble.

Comme généralement la Fleur ſe fait remarquer par ſa corolle, partie bien plus apparente que les autres par la vivacité de ſes couleurs, c'eſt dans cette corolle auſſi qu'on fait machinalement conſiſter l'eſſence de la Fleur, & les Botaniſtes eux-mêmes ne ſont pas toujours exempts de cette petite illuſion; car ſouvent ils emploient le mot de Fleur pour celui de corolle, mais ces petites impropriétés d'inadvertance importent peu, quand elles

ne changent rien aux idées qu'on a des choſes quand on y penſe. De-là ces mots de Fleurs monopétales, polypétales, de Fleurs labiées, perſonnées, de Fleurs régulieres, irrégulieres, &c. qu'on trouve fréquemment dans les livres même d'inſtitutions. Cette petite impropriété étoit non-ſeulement pardonnable, mais preſque forcée à Tournefort & à ſes contemporains, qui n'avoient pas encore le mot de corolle, & l'uſage s'en eſt conſervé depuis eux par l'habitude ſans grand inconvénient. Mais il ne ſeroit pas permis à moi qui remarque cette incorrection, de l'imiter ici; ainſi je renvoie au mot Corolle à parler de ſes formes diverſes & de ſes diviſions (*a*).

Mais je dois parler ici des Fleurs compoſées & ſimples, parce que c'eſt la Fleur même & non la corolle qui ſe compoſe, comme on le va voir après l'expoſition des parties de la Fleur ſimple.

On diviſe cette Fleur en complete & incomplete. La Fleur complete eſt celle qui contient toutes les parties eſſentielles ou concourantes à la fructification, & ces parties ſont au nom-

(*a*) Cet article *Corolle*, auquel l'Auteur renvoie ne s'eſt point trouvé fait.

bre de quatre ; deux eſſentielles, ſavoir, le piſtil & l'étamine, ou les étamines ; & deux acceſſoires ou concourantes ; ſavoir, la corolle & le calice, à quoi l'on doit ajouter le diſque ou réceptacle qui porte le tout.

La Fleur eſt complete quand elle eſt compoſée de toutes ces parties ; quand il lui en manque quelqu'une, elle eſt incomplete. Or la Fleur incomplete peut manquer non-ſeulement de corolle & de calice, mais même de piſtil ou d'étamines ; & dans ce dernier cas, il y a toujours une autre Fleur, ſoit ſur le même individu, ſoit ſur un différent, qui porte l'autre partie eſſentielle qui manque à celle-ci ; de-là la diviſion en Fleurs hermaphrodites, qui peuvent être completes ou ne l'être pas, & en Fleurs purement mâles ou femelles, qui ſont toujours incompletes.

La Fleur hermaphrodite incomplete n'en eſt pas moins parfaite pour cela, puiſqu'elle ſe ſuffit à elle-même pour opérer la fécondation ; mais elle ne peut être appellée complete, puiſqu'elle manque de quelqu'une des parties de celles qu'on appelle ainſi. Une Roſe, un Oeillet ſont par exemple, des

Fleurs parfaites & completes, parce qu'elles ſont pourvues de toutes ces parties. Mais une Tulipe, un Lis., ne ſont point des Fleurs completes, quoique parfaites, parce qu'elles n'ont point de calice; de même la jolie petite Fleur appellée Paronychia eſt parfaite comme hermaphrodite, mais elle eſt incomplete, parce que, malgré ſa riante couleur, il lui manque une corolle.

Je pourrois, ſans ſortir encore de la ſection des Fleurs ſimples, parler ici des Fleurs régulieres, & des Fleurs appellées irrégulieres. Mais comme ceci ſe rapporte principalement à la corolle, il vaut mieux ſur cet article renvoyer le lecteur à ce mot (*b*). Reſte donc à parler des oppoſitions que peut ſouffrir ce nom de Fleur ſimple.

Toute Fleur d'où réſulte une ſeule fructification eſt une Fleur ſimple. Mais ſi d'une ſeule Fleur réſultent pluſieurs fruits, cette fleur s'appellera compoſée, & cette pluralité n'a jamais lieu dans les Fleurs qui n'ont qu'une corolle. Ainſi toute Fleur compoſée a néceſſairement non-ſeulement pluſieurs pétales, mais pluſieurs corolles; & pour que la Fleur ſoit réellement compo-

(*b*) Voyez la note précédente.

ſée, & non pas une ſeule agrégation de pluſieurs Fleurs ſimples, il faut que quelqu'une des parties de la fructification ſoit commune à tous les fleurons compoſans, & manque à chacun d'eux en particulier.

Je prends, par exemple, une Fleur de Laiteron, la voyant remplie de pluſieurs petites fleurettes, & je me demande ſi c'eſt une Fleur compoſée. Pour ſavoir cela, j'examine toutes les parties de la fructification l'une après l'autre, & je trouve que chaque fleurette a des étamines, un piſtil, une corolle, mais qu'il n'y a qu'un ſeul réceptacle en forme de diſque qui les reçoit toutes, & qu'il n'y a qu'un ſeul grand calice qui les environne; d'où je conclus que la Fleur eſt compoſée, puiſque deux parties de la fructification, ſavoir, le calice & le réceptacle, ſont communes à toutes & manquent à chacune en particulier.

Je prends enſuite une Fleur de Scabieuſe où je diſtingue auſſi pluſieurs fleurettes; je l'examine de même, & je trouve que chacune d'elles eſt pourvue en ſon particulier de toutes les parties de la fructification, ſans en excepter le calice & même le récepta-

cle, puiſqu'on peut regarder comme tel le ſecond calice qui ſert de baſe à la ſemence. Je conclus donc que la Scabieuſe n'eſt point une Fleur compoſée; quoi qu'elle raſſemble comme elles pluſieurs fleurettes ſur un même diſque & dans un même calice.

Comme ceci pourtant eſt ſujet à diſpute, ſur-tout à cauſe du réceptacle, on tire des fleurettes même un caractere plus ſûr, qui convient à toutes celles qui conſtituent proprement une Fleur compoſée & qui ne convient qu'à elles; c'eſt d'avoir cinq étamines réunies en tube ou cylindre par leurs anthères autour du ſtyle & diviſées par leurs cinq filets au bas de la corolle; toute Fleur dont les fleurettes ont leurs anthères ainſi diſpoſées, eſt donc une Fleur compoſée, & toute Fleur où l'on ne voit aucune fleurette de cette eſpece n'eſt point une Fleur compoſée, & ne porte même au ſingulier qu'improprement le nom de Fleur, puiſqu'elle eſt réellement une agrégation de pluſieurs Fleurs.

Ces fleurettes partielles qui ont ainſi leurs anthères réunies, & dont l'aſſemblage forme une Fleur véritablement compoſée, ſont de deux eſpeces; les unes qui ſont régulieres & tubulées,

s'appellent proprement fleurons, les autres qui ſont échancrées & ne préſentent par le haut qu'une languette plane & le plus ſouvent dentelée, s'appellent demi-fleurons; & des combinaiſons de ces deux eſpeces dans la Fleur totale, réſultent trois ſortes principales de Fleurs compoſées, ſavoir, celles qui ne ſont garnies que de fleurons, & celles qui ne ſont garnies que de demi-fleurons, & celles qui ſont mêlées des uns & des autres.

Les Fleurs à fleurons ou Fleurs fleuronnées ſe diviſent encore en deux eſpeces, relativement à leur forme extérieure; celles qui préſentent une figure arrondie en maniere de tête, & dont le calice approche de la forme hémiſphérique, s'appellent Fleurs en tête, *Capituti.* Tels ſont, par exemple, les *Chardons*, les *Artichauts*, la *Chauſſe-trape.*

Celles dont le réceptacle eſt plus applati, en ſorte que leurs fleurons forment avec le calice une figure à-peu-près cylindrique, s'appellent Fleurs en diſque *Diſcoïdei.* La *Santoline*, par exemple, & l'*Eupatoire*, offrent des Fleurs en diſque ou diſcoïdes.

Les Fleurs à demi-fleurons s'appel-

lent demi-fleuronnées & leur figure extérieure ne varie pas assez régulièrement pour offrir une division semblable à la précédente. Le *Salsifis*, la *Scorsonere*, le *Pissenlit*, la *Chicorée* ont des Fleurs demi-fleuronnées.

A l'égard des Fleurs mixtes, les demi-fleurons ne s'y mêlent pas parmi les fleurons en confusion, sans ordre; mais les fleurons occupent le centre du disque, les demi-fleurons en garnissent la circonférence & forment une couronne à la Fleur, & ces Fleurs ainsi couronnées portent le nom de *Fleurs radiées*. Les *Reines-Marguerites* & tous les *Asters*, le *Souci*, les *Soleils*, la *Poire-de-terre* portent tous des Fleurs radiées.

Toutes ces sections forment encore dans les Fleurs composées, & relativement au sexe des fleurons, d'autres divisions dont il sera parlé dans l'article *Fleuron*.

Les Fleurs simples ont une autre sorte d'opposition dans celles qu'on appelle Fleurs doubles ou pleines.

La Fleur double est celle dont quelqu'une des parties est multipliée au-delà de son nombre naturel, mais sans que cette multiplication nuise à la fécondation du germe.

Les Fleurs ſe doublent rarement par le calice, preſque jamais par les étamines. Leur multiplication la plus commune ſe fait par la corolle. Les exemples les plus fréquens en ſont dans les Fleurs polypétales, comme Œillets, Anémones, Renoncules; les Fleurs monopétales doublent moins communément. Cependant on voit aſſez ſouvent des Campanules, des Primeveres, des Auricules, & ſur-tout des Jacinthes à Fleur double.

Ce mot de Fleur double ne marque pas dans le nombre des pétales une ſimple duplication, mais une multiplication quelconque. Soit que le nombre des pétales devienne double, triple, quadruple, &c. tant qu'ils ne multiplient pas au point d'étouffer la fructification, la Fleur garde toujours le nom de Fleur double; mais lorſque les pétales trop multipliés font diſparoître les étamines & avorter le germe, alors la Fleur perd le nom de Fleur double & prend celui de Fleur pleine.

On voit par-là que la Fleur double eſt encore dans l'ordre de la nature, mais que la Fleur pleine n'y eſt plus & n'eſt qu'un véritable monſtre.

Quoique la plus commune plénitude

des Fleurs ſe faſſe par les pétales, il y en a néanmoins qui ſe rempliſſent par le calice, & nous en avons un exemple bien remarquable dans l'Immortelle appellée *Xerânthême*. Cette Fleur qui paroît radiée & qui réellement eſt diſcoïde, porte ainſi que la *Carline* un calice imbriqué, dont le rang intérieur a ſes folioles longues & colorées, & cette fleur, quoique compoſée, double & multiplie tellement par ſes brillantes folioles qu'on les prendroit, garniſſant la plus grande partie du diſque, pour autant de demi-fleurons.

Ces fauſſes apparences abuſent ſouvent les yeux de ceux qui ne ſont pas Botaniſtes : mais quiconque eſt initié dans l'intime ſtructure des Fleurs, ne peut s'y tromper un moment. Une Fleur demi-fleuronnée reſſemble extérieurement à une Fleur polypétale pleine, mais il y a toujours cette différence eſſentielle, que dans la premiere chaque demi-fleuron eſt une Fleur parfaite qui a ſon embrion, ſon piſtil & ſes étamines ; au lieu que dans la Fleur pleine chaque pétale multiplié n'eſt toujours qu'un pétale qui ne porte aucune des parties eſſentielles à la fructification. Prenez l'un après l'autre les pétales

d'une Renoncule ſimple, ou double, ou pleine, vous ne trouverez dans aucun nulle autre choſe que le pétale même; mais dans le Piſſenlit chaque demi-fleuron garni d'un ſtyle entouré d'étamines, n'eſt pas un ſimple pétale, mais une véritable Fleur.

On me préſente une Fleur de Nymphéa jaune, & l'on me demande ſi c'eſt une compoſée ou une Fleur double? Je réponds que ce n'eſt ni l'un ni l'autre. Ce n'eſt pas une compoſée, puiſque les folioles qui l'entourent ne ſont pas des demi-fleurons; & ce n'eſt pas une Fleur double, parce que la duplication n'eſt l'état naturel d'aucune Fleur, & que l'état naturel de la Fleur de Nymphéa jaune eſt d'avoir pluſieurs enceintes de pétales autour de ſon embrion. Ainſi cette multiplicité n'empêche pas le Nymphéa jaune d'être une Fleur ſimple.

La conſtitution commune au plus grand nombre des Fleurs, eſt d'être hermaphrodites; & cette conſtitution paroît en effet la plus convenable au regne végétal, où les individus dépourvus de tout mouvement progreſſif & ſpontané ne peuvent s'aller chercher l'un l'autre quand les ſexes ſont ſéparés.

Dans les arbres & les plantes où ils le ſont, la nature, qui ſait varier ſes moyens, a pourvu à cet obſtacle : mais il n'en eſt pas moins vrai généralement que des êtres immobiles doivent, pour perpétuer leur eſpece, avoir en eux-mêmes tous les inſtrumens propres à cette fin.

FLEUR MUTILÉE. Eſt celle qui, pour l'ordinaire par défaut de chaleur, perd ou ne produit point la corolle qu'elle devroit naturellement avoir. Quoique cette mutilation ne doive point faire eſpece, les plantes où elle a lieu ſe diſtinguent néanmoins dans la nomenclature de celles de même eſpece qui ſont completes, comme on peut le voir dans pluſieurs eſpeces de *Quamoclit*, de *Cucuballes*, de *Tuſſilages*, de *Campanules*, &c.

FLEURETTE. Petite Fleur complete qui entre dans la ſtructure d'une Fleur agrégée.

FLEURON. Petite Fleur incomplete qui entre dans la ſtructure d'une Fleur compoſée. Voyez *Fleur*.

Voici quelle eſt la ſtructure naturelle des fleurons compoſans.

1. Corolle monopétale tubulée à cinq dents, ſupere.

2. Piſtil alongé, terminé par deux ſtigmates réfléchis.

3. Cinq étamines dont les filets ſont ſéparés par le bas, mais formant par l'adhérence de leurs anthères un tube autour du piſtil.

4. Semence nue alongée ayant pour baſe le réceptacle commun, & ſervant elle-même, par ſon ſommet, de réceptacle à la corolle.

5. Aigrette de poils ou d'écailles couronnant la ſemence, & figurant un calice à la baſe de la corolle. Cette aigrette pouſſe de bas en haut la corolle, la détache & la fait tomber lorſqu'elle eſt flétrie, & que la ſemence accrue approche de ſa maturité.

Cette ſtructure commune & générale des fleurons ſouffre des exceptions dans pluſieurs genres de compoſées, & ces différences conſtituent même des ſections qui forment autant de branches dans cette nombreuſe famille.

Celles de ces différences qui tiennent à la ſtructure même des fleurons, ont été ci-devant expliquées au mot *Fleur*. J'ai maintenant à parler de celles qui ont rapport à la fécondation.

L'ordre commun des fleurons dont je viens de parler eſt d'être hermaphro-

dites, & ils ſe fécondent par eux-mêmes. Mais il y en a d'autres qui ayant des étamines & n'ayant point de germe, portent le nom de mâles; d'autres qui ont un germe, & n'ont point d'étamines, s'appellent fleurons femelles; d'autres qui n'ont ni germe ni étamines, ou dont le germe imparfait avorte toujours, portent le nom de neutres.

Ces diverſes eſpeces de fleurons ne ſont pas indifféremment entremêlés dans les Fleurs compoſées; mais leurs combinaiſons méthodiques & régulieres ſont toujours relatives ou à la plus ſure fécondation, ou à la plus abondante fructification, ou à la plus pleine maturification des graines.

FRUCTIFICATION. Ce mot ſe prend toujours dans un ſens collectif, & comprend non-ſeulement l'œuvre de la fécondation du germe & de la maturification du fruit, mais l'aſſemblage de tous les inſtrumens naturels deſtinés à cette opération.

FRUIT. Dernier produit de la végétation dans l'individu, contenant les ſemences qui doivent la renouveller par d'autres individus. La ſemence n'eſt ce dernier produit que quand elle eſt

ſeule

ſeule & nue. Quand elle ne l'eſt pas. elle n'eſt que partie du fruit.

FRUIT. Ce mot a dans la Botanique un ſens beaucoup plus étendu que dans l'uſage ordinaire. Dans les arbres & même dans d'autres plantes, toutes les ſemences ou leurs enveloppes bonnes à manger, portent en général le nom de fruit. Mais en Botanique ce même nom s'applique plus généralement encore à tout ce qui réſulte, après la fleur, de la fécondation du germe. Ainſi le fruit n'eſt proprement autre choſe que l'ovaire fécondé, & cela, ſoit qu'il ſe mange ou ne ſe mange pas, ſoit que la ſemence ſoit déjà mûre ou qu'elle ne le ſoit pas encore.

GENRE. Réunion de pluſieurs eſpeces ſous un caractere commun qui les diſtingue de toutes les autres plantes.

GERME, embrion, ovaire, fruit. Ces termes ſont ſi près d'être ſynonymes, qu'avant d'en parler ſéparément dans leurs articles, je crois devoir les unir ici.

Le germe eſt le premier rudiment de la nouvelle plante, il devient embrion ou ovaire au moment de la fécondation, & ce même embrion devient fruit en mûriſſant; voilà les différences

exactes. Mais on n'y fait pas toujours attention dans l'uſage, & l'on prend ſouvent ces mots l'un pour l'autre indifféremment.

Il y a deux ſortes de germes bien diſtincts, l'un contenu dans la ſemence, lequel en ſe développant devient plante, & l'autre contenu dans la fleur, lequel par la fécondation devient fruit. On voit par quelle alternative perpétuelle chacun de ces deux germes ſe produit, & en eſt produit.

On peut encore donner le nom de germe aux rudimens des feuilles enfermées dans les bourgeons, & à ceux des fleurs enfermés dans les boutons.

GERMINATION. Premier développement des parties de la plante, contenue en petit dans le germe.

GLANDES. Organes qui ſervent à la ſecrétion des ſucs de la plante.

GOUSSE. Fruit d'une plante légumineuſe. La gouſſe qui s'appelle auſſi légume, eſt ordinairement compoſée de deux panneaux nommés coſſes, applatis ou convexes, collés l'un ſur l'autre par deux ſutures longitudinales, & qui renferment des ſemences attachées alternativement par la ſuture aux

deux coſſes, leſquelles ſe ſéparent par la maturité.

GRAPPE, *racemus*. Sorte d'épi dans lequel les fleurs ne ſont ni ſeſſilles ni toutes attachées à la rape; mais à des pédicules partiels dans leſquels les pédicules principaux ſe diviſent. La grappe n'eſt autre choſe qu'une panicule dont les rameaux ſont plus ſerrés, plus courts, & ſouvent plus gros que dans la panicule proprement dite.

Lorſque l'axe d'une panicule ou d'un épi pend en bas au lieu de s'élever vers le Ciel, on lui donne alors le nom de grappe; tel eſt l'épi du groſeiller, telle eſt la grappe de la vigne.

GREFFE. Opération par laquelle on force les ſucs d'un arbre à paſſer par les couloirs d'un autre arbre; d'où il réſulte que les couloirs de ces deux plantes n'étant pas de même figure & dimenſion, ni placés exactement les uns vis-à-vis des autres, les ſucs forcés de ſe ſubtiliſer en ſe diviſant, donnent enſuite des fruits meilleurs & plus ſavoureux.

GREFFER. Eſt engager l'œil ou le bourgeon d'une ſaine branche d'arbre dans l'écorce d'un autre arbre, avec les précautions néceſſaires & dans la ſaiſon

favorable, en ſorte que ce bourgeon reçoive le ſuc du ſecond arbre & s'en nourriſſe comme il auroit fait de celui dont il a été détaché. On donne le nom de *Greffe* à la portion qui s'unit, & de *Sujet* à l'arbre auquel il s'unit.

Il y a diverſes manieres de greffer. La greffe par approche, en fente, en couronne, en flûte, en écuſſon.

GYMNOSPERME, à ſemences nues.

HAMPE. Tige ſans feuilles deſtinée uniquement à tenir la fructification élevée au-deſſus de la racine.

INFERE, SUPERE. Quoique ces mots ſoient purement latins, on eſt obligé de les employer en françois dans le langage de la Botanique, ſous peine d'être diffus, lâche & louche, pour vouloir parler purement. La même néceſſité doit être ſuppoſée, & la même excuſe répétée dans tous les mots latins que je ſerai forcé de franciſer. Car c'eſt ce que je ne ferai jamais que pour dire ce que je ne pourrois auſſi-bien faire entendre dans un françois plus correct.

Il y a dans les fleurs deux diſpoſitions différentes du calice & de la corolle, par rapport au germe dont l'expreſſion revient ſi ſouvent, qu'il faut abſolument créer un mot pour elle. Quand le

calice & la corolle portent ſur le germe, la fleur eſt dite *ſupere*. Quand le germe porte ſur le calice & la corolle, la fleur eſt dite *infere*. Quand de la corolle on tranſporte le mot au germe, il faut prendre toujours l'oppoſé. Si la corolle eſt infere, le germe eſt ſupere; ſi la corolle eſt ſupere, le germe eſt infere; ainſi l'on a le choix de ces deux manieres d'exprimer la même choſe.

Comme il y a beaucoup plus de plantes où la fleur eſt infere, que de celles où elle eſt ſupere, quand cette diſpoſition n'eſt point exprimée, on doit toujours ſous-entendre le premier cas, parce qu'il eſt le plus ordinaire; & ſi la deſcription ne parle point de la diſpoſition relative de la corolle & du germe, il faut ſuppoſer la corolle *infere*: car ſi elle étoit *ſupere*, l'auteur de la deſcription l'auroit expreſſément dit.

LÉGUME. Sorte de péricarpe compoſé de deux panneaux dont les bords ſont réunis par deux ſutures longitudinales. Les ſemences ſont attachées alternativement à ces deux valves par la ſuture ſupérieure, l'inférieure eſt nue. L'on appelle de ce nom en général le fruit des plantes légumineuſes.

LÉGUMINEUSES. Voyez *Fleurs*, *Plantes*.

LIBER (le). Eſt compoſé de pellicules qui repréſentent les feuillets d'un livre; elles touchent immédiatement au bois. Le Liber ſe détache tous les ans des deux autres parties de l'écorce, & s'uniſſant avec l'aubier, il produit ſur la circonférence de l'arbre une nouvelle couche qui en augmente le diametre.

LIGNEUX. Qui a la conſiſtance de bois.

LILIACÉES. Fleurs qui portent le caractere du Lis.

LIMBE. Quand une corolle monopétale réguliere s'évaſe & s'élargit par le haut, la partie qui forme cet évaſement s'appelle le Limbe, & ſe découpe ordinairement en quatre, cinq ou pluſieurs ſegmens. Diverſes *Campanules*, *Primeveres*, *Liſerons* & autres fleurs monopétales offrent des exemples de ce Limbe, qui eſt à l'égard de la corolle à-peu-près ce qu'eſt à l'égard d'une cloche la partie qu'on nomme le pavillon. Le différent degré de l'angle que forme le Limbe avec le tube eſt ce qui fait donner à la corolle le nom d'infun-

dibuliforme, de campaniforme, ou d'hypocrateniforme.

LOBES des ſemences, ſont deux corps réunis, applatis d'un côté, convexes de l'autre. Ils ſont diſtincts dans les ſemences légumineuſes.

LOBES des feuilles.

LOGE. Cavité intérieure du fruit; il eſt à pluſieurs loges, quand il eſt partagé par des cloiſons.

MAILLET. Branche de l'année à laquelle on laiſſe pour la replanter deux chicots du vieux bois ſaillant des deux côtés. Cette ſorte de bouture ſe pratique ſeulement ſur la vigne & même aſſez rarement.

MASQUE. Fleur en maſque eſt une Fleur monopétale irréguliere.

MONÉCIE ou MONŒCIE. Habitation commune aux deux ſexes. On donne le nom de Monœcie à une claſſe de plantes compoſée de toutes celles qui portent des Fleurs mâles & des Fleurs femelles ſur le même pied.

MONOIQUE. Toutes les plantes de la Monœcie ſont monoïques. On appelle Plantes monoïques celles dont les Fleurs ne ſont pas hermaphrodites, mais ſéparément mâles & femelles ſur le même individu. Ce mot, formé de

celui de monœcie, vient du grec & ſignifie ici que les deux ſexes occupent bien le même logis, mais ſans habiter la même chambre. Le Concombre, le Melon & toutes les cucurbitacées ſont des plantes monoïques.

MUFLE (Fleur en) Voyez *Maſque.*

NŒUDS. Sont les articulations des tiges & des racines.

NOMENCLATURE. Art de joindre aux noms qu'on impoſe aux plantes l'idée de leur ſtructure & de leur claſſification.

NOYAU. Semence oſſeuſe qui renferme une amande.

NUD. Dépourvu des vêtemens ordinaires à ſes ſemblables.

On appelle graines nues celles qui n'ont point de péricarpe, ombelles nues celles qui n'ont point d'involucre, tiges nues celles qui ne ſont point garnies de feuilles, &c.

NUITS-DE-FER. *Noctes ferreæ.* Ce ſont, en Suede, celles dont la froide température arrêtant la végétation de pluſieurs plantes, produit leur dépériſſement inſenſible, leur pourriture & enfin leur mort. Leurs premieres atteintes avertiſſent de rentrer dans les

ſerres les plantes étrangeres, qui périroient par ces ſortes de froids.

(C'eſt aux premiers gels aſſez communs au mois d'Août dans les pays froids qu'on donne ce nom, qui, dans des climats tempérés, ne peut pas être employé pour les mêmes jours. H.)

ŒIL. Voyez *Ombilic.* Petite cavité qui ſe trouve en certains fruits à l'extrémité oppoſée au pédicule; dans les fruits inferes ce ſont les diviſions du calice qui forment l'ombilic, comme le Coin, la Poire, la Pomme, &c. dans ceux qui ſont ſuperes, l'ombilic eſt la cicatrice laiſſée par l'inſertion du piſtil.

ŒILLETONS. Bourgeons qui ſont à côté des racines des Artichauts & d'autres plantes, & qu'on détache afin de multiplier ces plantes.

OMBELLE. Aſſemblage de rayons qui partant d'un même centre, divergent comme ceux d'un paraſol. L'ombelle univerſelle porte ſur la tige ou ſur une branche, l'ombelle partielle ſort d'un rayon de l'ombelle univerſelle.

OMBILIC. C'eſt, dans les bayes & autres fruits mous inferes, le réceptacle de la fleur dont, après qu'elle eſt tombée, la cicatrice reſte ſur le

fruit, comme on peut le voir dans les *Airelles*. Souvent le calice reſte & couronne l'ombilic qui s'appelle alors vulgairement *œil*. Ainſi l'œil des Poires & des Pommes n'eſt autre choſe que l'ombilic autour duquel le calice perſiſtant s'eſt deſſéché.

ONGLE. Sorte de tache ſur les pétales ou ſur les feuilles, qui a ſouvent la figure d'un ongle & d'autres figures différentes, comme on peut le voir aux fleurs des Pavots, des Roſes, des Anémones, des Ciſtes, & aux feuilles des Renoncules, des Perſicaires, &c.

ONGLET. Eſpece de pointe crochue par laquelle le pétale de quelques corolles eſt fixé ſur le calice ou ſur le receptacle : l'onglet des Oeillets eſt plus long que celui des Roſes.

OPPOSÉES. Les feuilles oppoſées ſont juſqu'au nombre de deux, placées l'une vis-à-vis de l'autre, des deux côtés de la tige ou des branches. Les feuilles oppoſées peuvent être pédiculées ou ſeſſiles; s'il y avoit plus de deux feuilles attachées à la même hauteur autour de la tige, alors cette pluralité dénatureroit l'oppoſition, & cette diſpoſition des feuilles prendroit

un nom différent. Voyez *Verticillées.*

OVAIRE. C'eſt le nom qu'on donne à l'embrion du fruit, ou c'eſt le fruit même avant la fécondation. Après la fécondation l'ovaire perd ce nom & s'appelle ſimplement fruit ou en particulier péricarpe, ſi la plante eſt angioſperme ; ſemence ou graine, ſi la plante eſt gymnosperme.

PALMÉE. Une feuille eſt palmée lorſqu'au lieu d'être compoſée de pluſieurs folioles comme la feuille digitée, elle eſt ſeulement découpée en pluſieurs lobes dirigés en rayon vers le ſommet du pétiole, mais ſe réuniſſant avant que d'y arriver.

PANICULE. Epi rameux & pyramidal. Cette figure lui vient de ce que les rameaux du bas étant les plus *larges*, forment entre eux un plus large eſpace, qui ſe rétrécit en montant, à meſure que ces rameaux deviennent plus *courts*, moins nombreux ; en ſorte qu'une panicule parfaitement réguliere ſe termineroit enfin par une fleur ſeſſile.

PARASITES. Plantes qui naiſſent ou croiſſent ſur d'autres plantes & ſe nourriſſent de leur ſubſtance. La Cuſcute, le Gui, pluſieurs Mouſſes &

Lichens, ſont des plantes paraſites.

PARENCHIME. Subſtance pulpeuſe ou tiſſu cellulaire qui forme le corps de la feuille ou du pétale : il eſt couvert dans l'une & dans l'autre d'un épiderme.

PARTIELLE. Voyez *Ombelle.*

PARTIES DE LA FRUCTIFICATION. Voyez *Etamines*, *Piſtil.*

PAVILLON, ſynonyme d'étendard.

PÉDICULE. Baſe alongée qui porte le fruit. On dit *pedunculus* en latin, mais je crois qu'il faut dire *pédicule* en françois. C'eſt l'ancien uſage, & il n'y a aucune bonne raiſon pour le changer. *Pedunculus* ſonne mieux en latin & il évite l'équivoque du nom *pediculus*. Mais le mot *pedicule* eſt net & plus doux en françois, & dans le choix des mots, il convient de conſulter l'oreille & d'avoir égard à l'accent de la langue.

L'adjectif *pédicule* me paroit néceſſaire par oppoſition à l'autre adjectif *ſeſſile*. La Botanique eſt ſi embarraſſée de termes, qu'on ne ſauroit trop s'attacher à rendre clairs & courts ceux qui lui ſont ſpécialement conſacrés.

Le pédicule eſt le lien qui atta-

che la fleur ou le fruit à la branche ou à la tige. Sa ſubſtance eſt d'ordinaire plus ſolide que celle du fruit qu'il porte par un de ſes bouts, & moins que celle du bois auquel il eſt attaché par l'autre. Pour l'ordinaire quand le fruit eſt mûr, il ſe détache & tombe avec ſon pédicule. Mais quelquefois, & ſur-tout dans les plantes herbacées, le fruit tombe & le pédicule reſte, comme on peut le voir dans le genre des *Rumex*. On y peut remarquer encore une autre particularité. C'eſt que les pédicules qui tous ſont verticillés autour de la tige, ſont auſſi tous articulés vers leur milieu. Il ſemble qu'en ce cas le fruit devroit ſe détacher à l'articulation, tomber avec une moitié du pédicule & laiſſer l'autre moitié ſeulement attachée à la plante. Voilà néanmoins ce qui n'arrive pas. Le fruit ſe détache & tombe ſeul. Le pédicule tout entier reſte, & il faut une action expreſſe pour le diviſer en deux au point de l'articulation.

PERFOLIÉES. La feuille perfoliée eſt celle que la branche enfile & qui entoure celle-ci de tous côtés.

PERIANTHE. Sorte de calice qui

touche immédiatement la fleur ou le fruit.

PERRUQUE. Nom donné par Vaillant, aux racines garnies d'un chevelu touffu de fibrilles entrelacées comme des cheveux emmêlés.

PETALE. On donne le nom de pétale à chaque piece entiere de la corolle. Quand la corolle n'eſt que d'une ſeule piece, il n'y a auſſi qu'un pétale; le pétale & la corolle ne font alors qu'une ſeule & même choſe, & cette ſorte de corolle ſe déſigne par l'épithete de monopétale. Quand la corolle eſt de pluſieurs pieces, ces pieces ſont autant de pétales, & la corolle qu'elles compoſent ſe déſigne par leur nombre tiré du grec, parce que le mot de pétale en vient auſſi, & qu'il convient, quand on veut compoſer un mot, de tirer les deux racines de la même langue. Ainſi les mots de monopétale, de dipétale, de tripétale, de tétrapétale, de pentapétale, & enfin de Polypétale, indiquent une corolle d'une ſeule piece, ou de deux, de trois, de quatre, de cinq, &c. enfin d'une multitude indéterminée de pieces.

PÉTATOIDE. Qui a des pétales. Ainſi la fleur *pétatoïde* eſt l'oppoſé de la Fleur *apétale*.

Quelquefois ce mot entre comme ſeconde racine dans la compoſition d'un autre mot dont la premiere racine eſt un mot de nombre. Alors il ſignifie une corolle monopétale profondément diviſée en autant de ſections qu'en indique la premiere racine. Ainſi la corolle tripétatoïde eſt diviſée en trois ſegmens ou demi-pétales, la pentapétatoïde en cinq, &c.

PÉTIOLE. Baſe alongée qui porte la feuille. Le mot *pétiole* eſt oppoſé à *ſeſſile* à l'égard des feuilles, comme le mot *pédicule* l'eſt à l'égard des fleurs & des fruits. Voyez *Pédicule*, *Seſſile*.

PINNÉE. Une feuille aîlée à pluſieurs rangs s'appelle feuille pinnée.

PISTIL. Organe femelle de la fleur qui ſurmonte le germe, & par lequel celui-ci reçoit l'intromiſſion fécondante de la pouſſiere des anthères : le piſtil ſe prolonge ordinairement par un ou pluſieurs ſtyles, quelquefois auſſi il eſt couronné immédiatement par un ou pluſieurs ſtigmates, ſans aucun ſtyle intermédiaire. Le ſtigmate reçoit la pouſſiere prolifique du ſommet des

étamines, & la tranſmet par le piſtil dans l'intérieur du germe pour féconder l'ovaire. Suivant le ſyſtême ſexuel, la fécondation des plantes ne peut s'opérer que par le concours des deux ſexes, & l'acte de la fructification n'eſt plus que celui de la génération. Les filets des étamines ſont les vaiſſeaux ſpermatiques, les anthères ſont les teſticules, la pouſſiere qu'elles répandent eſt la liqueur ſéminale, le ſtigmate devient la vulve, le ſtyle eſt la trompe ou le vagin & le germe fait l'office d'uterus ou de matrice.

PLACENTA. Réceptacle des ſemences. C'eſt le corps auquel elles ſont immédiatement attachées. M. Linnæus n'admet point ce nom de *Placenta*, & emploie toujours celui de réceptacle. Ces mots rendent pourtant des idées fort différentes. Le réceptacle eſt la partie par où le fruit tient à la plante. Le placenta eſt la partie par où les ſemences tiennent au péricarpe. Il eſt vrai que quand les ſemences ſont nues, il n'y a point d'autre placenta que le réceptacle; mais toutes les fois que le fruit eſt angioſperme, le réceptacle & le placenta ſont différens.

Les cloiſons (*diſſepimenta*), de

toutes les capſules à pluſieurs loges ſont de véritables placentas, & dans des capſules uniloges, il ne laiſſe pas d'y avoir ſouvent des placentas autres que le péricarpe.

PLANTE. Production végétale compoſée de deux parties principales, ſavoir la racine par laquelle elle eſt attachée à la terre ou à un autre corps dont elle tire ſa nourriture, & l'herbe par laquelle elle inſpire & reſpire l'élément dans lequel elle vit. De tous les végétaux connus, la Truffe eſt preſque le ſeul qu'on puiſſe dire n'être pas plante.

PLANTES. Végétaux diſſéminés ſur la ſurface de la terre pour la vêtir & la parer. Il n'y a point d'aſpect auſſi triſte que celui de la terre nue; il n'y en a point d'auſſi riant que celui des montagnes couronnées d'arbres, des rivieres bordées de bocages, des plaines tapiſſées de verdure, & des vallons émaillés de Fleurs.

On ne peut diſconvenir que les plantes ne ſoient des corps organiſés & vivans, qui ſe nourriſſent & croiſſent par intuſſuſception; & dont chaque partie poſſede en elle-meme une vitalité iſolée & indépendante des autres,

puiſqu'elles ont la faculté de ſe reproduire (*c*).

POILS ou SOYE. Filets plus ou moins ſolides & fermes qui naiſſent ſur certaines parties des plantes ; ils ſont quarrés ou cylindriques, droits ou couchés, fourchés ou ſimples, ſubulés ou en hameçons ; & ces diverſes figures ſont des caracteres aſſez conſtans pour pouvoir ſervir à claſſer ces plantes. Voyez l'ouvrage de M. Guettard, intitulé *Obſervations ſur les plantes.*

POLYGAMIE, pluralité d'habitation. Une claſſe de plantes porte le nom de Polygamie ; & renferme toutes celles qui ont des Fleurs hermaphrodites ſur un pied & des Fleurs d'un ſeul ſexe mâles ou femelles ſur un autre pied.

Ce mot de Polygamie s'applique encore à pluſieurs ordres de la claſſe des Fleurs compoſées ; & alors on y attache une idée un peu différente.

Les Fleurs compoſées peuvent tou-

(*c*) Cet article ne paroît pas achevé non plus que beaucoup d'autres, quoiqu'on ait raſſemblé, dans les trois paragraphes ci-deſſus qui compoſent celui-ci, trois morceaux de l'Auteur tous ſur autant de chiffons.

tes être regardées comme Polygames, puiſqu'elles renferment toutes pluſieurs fleurons qui fructifient ſéparément, & qui par conſéquent ont chacun ſa propre habitation, & pour ainſi dire, ſa propre lignée. Toutes ces habitations ſéparées ſe conjoignent de différentes manieres, & par-là forment pluſieurs ſortes de combinaiſons.

Quand tous les fleurons d'une Fleur compoſée ſont hermaphrodites, l'ordre qu'ils forment porte le nom de Polygamie égale.

Quand tous ces fleurons compoſans ne ſont pas hermaphrodites, ils forment entr'eux, pour ainſi dire, une Polygamie bâtarde, & cela de pluſieurs façons.

1°. *Polygamie ſuperflue*, lorſque les fleurons du diſque étant tous hermaphrodites fructifient, & que les fleurons du contour étant femelles fructifient auſſi.

2°. *Polygamie inutile*, quand les fleurons du diſque étant hermaphrodites fructifient, & que ceux du contour ſont neutres, & ne fructifient point.

3°. *Polygamie néceſſaire*, quand les fleurons du diſque étant mâles &

ceux du contour étant femelles, ils ont beſoin les uns des autres pour fructifier.

4°. *Polygamie ſéparée*, lorſque les fleurons compoſans ſont diviſés entr'eux, ſoit un à un, ſoit pluſieurs enſemble, par autant de calices partiels renfermés dans celui de toute la fleur.

On pourroit imaginer encore de nouvelles combinaiſons, en ſuppoſant, par exemple, des fleurons mâles au contour, & des fleurons hermaphrodites ou femelles au diſque; mais cela n'arrive point.

POUSSIERE PROLIFIQUE. C'eſt une multitude de petits corps ſphériques enfermés dans chaque anthère & qui, lorſque celle-ci s'ouvre & les verſe dans le ſtigmate, s'ouvrent à leur tour, imbibent ce même ſtigmate d'une humeur qui, pénétrant à travers le piſtil, va féconder l'embrion du fruit.

PROVIN. Branche de vigne couchée & coudée en terre. Elle pouſſe des chevelus par les nœuds qui ſe trouvent enterrés. On coupe enſuite le bois qui tient au cep, & le bout op-

poſé qui ſort de terre devient un nouveau cep.

PULPE. Subſtance molle & charnue de pluſieurs fruits & racines.

RACINE. Partie de la plante par laquelle elle tient à la terre ou au corps qui la nourrit. Les plantes ainſi attachées par la racine à leur matrice ne peuvent avoir de mouvement local ; le ſentiment leur ſeroit inutile, puiſqu'elles ne peuvent chercher ce qui leur convient, ni fuir ce qui leur nuit : or la nature ne fait rien en vain.

RADICALES. Se dit des feuilles qui ſont les plus près de la racine : ce mot s'étend auſſi aux tiges dans le même ſens.

RADICULE. Racine naiſſante.

RADIÉE. Voyez *Fleur*.

RÉCEPTACLE. Celle des parties de la fleur & du fruit qui ſert de ſiege à toutes les autres, & par où leur ſont tranſmis de la plante les ſucs nutritifs qu'elles en doivent tirer.

Il ſe diviſe le plus généralement en réceptacle propre, qui ne ſoutient qu'une ſeule fleur & un ſeul fruit, & qui, par conſéquent, n'appartient qu'aux plus ſimples ; & en réceptacle commun qui porte & reçoit pluſieurs fleurs.

Quand la fleur eſt infere, c'eſt le même réceptacle qui porte toute la fructification. Mais quand la fleur eſt ſupere, le réceptacle propre eſt double, & celui qui porte la fleur n'eſt pas le même que celui qui porte le fruit. Ceci s'entend de la conſtruction la plus commune; mais on peut propoſer à ce ſujet le problême ſuivant, dans la ſolution duquel la nature a mis une de ſes plus ingénieuſes inventions.

Quand la fleur eſt ſur le fruit, comment ſe peut-il faire que la fleur & le fruit n'aient cependant qu'un ſeul & même réceptacle?

Le réceptacle commun n'appartient proprement qu'aux fleurs compoſées, dont il porte & unit tous les fleurons en une fleur réguliere; en ſorte que le retranchement de quelques-uns cauſeroit l'irrégularité de tous; mais outre les fleurs agrégées dont on peut dire à-peu-près la même choſe, il y a d'autres ſortes de réceptacles communs qui méritent encore le même nom, comme ayant le même uſage. Tels ſont l'*Ombelle*, l'*Epi*, la *Panicule*; le *Thyrſe*, la *Cyme*, le *Spadix*, dont on trouvera les articles chacun à ſa place.

RÉGULIERES (Fleurs). Elles ſont ſymétriques dans toutes leurs parties, comme les *Cruciferes*, les *Liliacées*, &c.

RÉNIFORME. De la figure d'un rein.

ROSACÉE. Polypétale réguliere comme eſt la Roſe.

ROSETTE. Fleur en roſette eſt une fleur monopétale dont le tube eſt nul ou très-court & le lymbe très- applati.

SEMENCE. Germe ou rudiment ſimple d'une nouvelle plante uni à une ſubſtance propre à ſa conſervation avant qu'elle germe, & qui la nourrit durant la premiere germination, juſqu'à ce qu'elle puiſſe tirer ſon aliment immédiatement de la terre.

SESSILE. Cet adjectif marque privation de réceptacle. Il indique que la feuille, la fleur ou le fruit auxquels on l'applique tiennent immédiatement à la plante ſans l'entremiſe d'aucun pétiole ou pédicule.

SEXE. Ce mot a été étendu au régne végétal, & y eſt devenu familier depuis l'établiſſement du ſyſtême ſexuel.

SILIQUE. Fruit compoſé de deux panneaux retenus par deux ſutures lon-

gitudinales auxquelles les graines ſont attachées des deux côtés.

La Silique eſt ordinairement biloculaire & partagée par une cloiſon à laquelle eſt attachée une partie des graines. Cependant cette cloiſon ne lui étant pas eſſentielle ne doit pas entrer dans ſa définition, comme on peut le voir dans le *Cléome*, dans la *Chélidoine*, &c.

SOLITAIRE. Une fleur ſolitaire eſt ſeule ſur ſon pédicule.

SOUS-ARBRISSEAU. Plante ligneuſe ou petit buiſſon moindre que l'arbriſſeau, mais qui ne pouſſe point en automne de boutons à fleurs ou à fruits. Tels ſont le *Thym*, le *Romarin*, le *Groſellier*, les *Bruyeres*, &c.

SOYES. Voyez *Poils*.

SPADIX, ou RÉGIME. C'eſt le rameau floral dans la famille des Palmiers; il eſt le vrai réceptacle de la fructification, entouré d'un ſpathe qui lui ſert de voile.

SPATHE. Sorte de calice membraneux qui ſert d'enveloppe aux fleurs avant leur épanouiſſement, & ſe déchire pour leur ouvrir le paſſage aux approches de la fécondation.

Le Spathe eſt caractériſtique dans la famille

famille des Palmiers & dans celle des liliacées.

SPIRALE. Ligne qui fait plusieurs tours en s'écartant du centre ou en s'en approchant.

STIGMATE. Sommet du pistil qui s'humecte au moment de la fécondation, pour que la poussiere prolifique s'y attache.

STIPULE. Sorte de foliole ou d'écailles qui naît à la base du pétiole, du pédicule, ou de la branche. Les Stipules sont ordinairement extérieures à la partie qu'elles accompagnent, & leur servent en quelque maniere de consoles : mais quelquefois aussi elles naissent à côté, vis-à-vis, ou au-dedans même de l'angle d'insertion.

M. Adanson dit qu'il n'y a de vraies stipules que celles qui sont attachées aux tiges, comme dans les Airelles, les Apocins, les Jujubiers, les Tithymales, les Châtaigners, les Tilleuls, les Mauves, les Câpriers : elles tiennent lieu de feuilles dans les plantes qui ne les ont pas verticillées. Dans les plantes légumineuses la situation des stipules varie. Les Rosiers n'en ont pas de vraies, mais seulement un prolongement ou appendice de feuille ou

une extenſion du pétiole. Il y a auſſi des ſtipules membraneuſes comme dans l'Eſpargoute.

STYLE. Partie du piſtil qui tient le ſtigmate élevé au-deſſus du germe.

SUC NOURRICIER. Partie de la ſeve qui eſt propre à nourrir la plante.

SUPERE, Voyez *Infere*.

SUPPORTS, *Fulcra*. Dix eſpeces, ſavoir, la ſtipule, la bractée, la vrille, l'épine, l'aiguillon, le pédicule, le pétiole, la hampe, la glande & l'écaille.

SURGEON, *Surculus*. Nom donné aux jeunes branches de l'Œillet, &c. auxquelles on fait prendre racine en les buttant en terre lorſqu'elles tiennent encore à la tige : cette opération eſt une eſpece de *Marcotte*.

SYNONYMIE. Concordance de divers noms donnés par différens Auteurs aux mêmes plantes.

La Synonymie n'eſt point une étude oiſeuſe & inutile.

TALON. Oreillette qui ſe trouve à la baſe des feuilles d'Orangers. C'eſt auſſi l'endroit où tient l'œilleton qu'on détache d'un pied d'Artichaut, & cet endroit a un peu de racine.

TERMINAL. Fleur Terminale eſt

celle qui vient au ſommet de la tige ou d'une branche.

TERNÉE. Une feuille ternée eſt compoſée de trois folioles attachées au même pétiole.

TETE. Fleur en Tête ou Capitée, eſt une fleur agrégée ou compoſée, dont les fleurons ſont diſpoſés ſphériquement ou à-peu-près.

THIRSE. Epi rameux & cylindrique ; ce terme n'eſt pas extrêmement uſité, parce que les exemples n'en ſont pas fréquens.

TIGE. Tronc de la plante d'où ſortent toutes ſes autres parties qui ſont hors de terre : elle a du rapport avec la côte, en ce que celle-ci eſt quelquefois unique & ſe ramifie comme elle, par exemple dans la Fougere : elle s'en diſtingue auſſi en ce qu'uniforme dans ſon contour, elle n'a ni face, ni dos, ni côtés déterminés, au lieu que tout cela ſe trouve dans la côte.

Pluſieurs plantes n'ont point de tige, d'autres n'ont qu'une tige nue & ſans feuilles qui pour cela change de nom. Voyez *Hampe*.

La tige ſe ramifie en branches de différentes manieres.

TOQUE. Figure de bonnet cylin-

drique avec une marge relevée en maniere de chapeau. Le fruit du Paliurus a la forme d'une Toque.

TRACER. Courir horiſontalement entre deux terres, comme fait le chiendent. Ainſi le mot Tracer ne convient qu'aux racines. Quand on dit donc que le Fraiſier trace, on dit mal, il rampe, & c'eſt autre choſe.

TRACHÉES DES PLANTES. Sont, ſelon Malpighi, certains vaiſſeaux formés par les contours ſpiraux d'une lame mince, plate & aſſez large, qui, ſe roulant & contournant ainſi en tire-bourre, forme un tuyau étranglé & comme diviſé en ſa longueur en pluſieurs cellules, &c.

TRAINASSE ou TRAINÉE. Longs filets qui dans certaines plantes rampent ſur la terre, & qui d'eſpace en eſpace ont des articulations par leſquelles elles jettent en terre des radicules qui produiſent de nouvelles plantes.

TUNIQUES. Ce ſont les peaux ou enveloppes concentriques des Oignons.

VÉGÉTAL. Corps organiſé doué de vie & privé de ſentiment.

On ne me paſſera pas cette définition, je le ſais. On veut que les miné-

raux vivent, que les végétaux ſentent, & que la matiere même informe ſoit douée de ſentiment. Quoiqu'il en ſoit de cette nouvelle phyſique, jamais je n'ai pu, je ne pourrai jamais parler d'après les idées d'autrui, quand ces idées ne ſont pas les miennes. J'ai ſouvent vu mort un arbre que je voyois auparavant plein de vie, mais la mort d'une pierre eſt une idée qui ne ſauroit m'entrer dans l'eſprit. Je vois un ſentiment exquis dans mon chien, mais je n'en apperçois aucun dans un Chou. Les paradoxes de Jean-Jaques ſont fort célebres. J'oſe demander s'il en avança jamais d'auſſi fou que celui que j'aurois à combattre ſi j'entrois ici dans cette diſcuſſion, & qui pourtant ne choque perſonne. Mais je m'arrête & rentre dans mon ſujet.

Puiſque les végétaux naiſſent & vivent, ils ſe détruiſent & meurent, c'eſt l'irrévocable loi à laquelle tout corps eſt ſoumis; par conſéquent ils ſe reproduiſent: mais comment ſe fait cette reproduction? En tout ce qui eſt ſoumis à nos ſens dans le regne végétal, nous la voyons ſe faire par la voie de la fructification, & l'on peut préſumer que cette loi de la nature eſt

également ſuivie dans les parties du même regne, dont l'organiſation échappe à nos yeux. Je ne vois ni fleurs ni fruits dans les *Byſſus*, dans les *Conferva*, dans les *Truffes*; mais je vois ces végétaux ſe perpétuer, & l'analogie ſur laquelle je me fonde pour leur attribuer les mêmes moyens qu'aux autres de tendre à la même fin; cette analogie, dis-je, me paroît ſi ſûre, que je ne puis lui refuſer mon aſſentiment.

Il eſt vrai que la plupart des plantes ont d'autres manieres de ſe reproduire, comme par caïeux, par boutures, par drageons enracinés. Mais ces moyens ſont bien plutôt des ſupplémens que des principes d'inſtitution; ils ne ſont point communs à toutes, il n'y a que la fructification qui le ſoit & qui ne ſouffrant aucune exception dans celles qui nous ſont bien connues, n'en laiſſe point ſuppoſer dans les autres ſubſtances végétales qui le ſont moins.

VELU. Surface tapiſſée de poils.

VERTICILLE. Attache circulaire ſur le même plan, & en nombre de plus de deux autour d'un axe commun.

VIVACE. Qui vit pluſieurs années;

les arbres, les arbriſſeaux, les ſous-arbriſſeaux ſont tous vivaces. Pluſieurs herbes même le ſont, mais ſeulement par leurs racines. Ainſi le Chevrefeuille & le Houblon, tous deux vivaces, le ſont différemment. Le premier conſerve pendant l'hiver ſes tiges, en ſorte qu'elles bourgeonnent & fleuriſſent le printems ſuivant, mais le Houblon perd les ſiennes à la fin de chaque automne & recommence toujours chaque année à en pouſſer de ſon pied de nouvelles.

Les plantes tranſportées hors de leur climat ſont ſujettes à varier ſur cet article. Pluſieurs plantes vivaces dans les pays chauds deviennent parmi nous annuelles, & ce n'eſt pas la ſeule altération qu'elles ſubiſſent dans nos jardins.

De ſorte que la Botanique exotique étudiée en Europe, donne ſouvent de bien fauſſes obſervations.

VRILLES, ou mains. Eſpece de filets qui terminent les branches dans certaines plantes, & leur fourniſſent les moyens de s'attacher à d'autres corps. Les Vrilles ſont ſimples ou rameuſes; elles prennent, étant libres, toutes ſortes de directions, & lorſ-

qu'elles s'accrochent à un corps étranger, elles l'embraſſent en ſpirale.

VULGAIRE. On déſigne ordinairement ainſi l'eſpece principale de chaque genre la plus anciennement connue dont il a tiré ſon nom, & qu'on regardoit d'abord comme une eſpece unique.

URNE. Boëte ou capſule remplie de pouſſiere que portent la plupart des mouſſes en fleur. La conſtruction la plus commune de ces Urnes eſt d'être élevée au-deſſus de la plante par un pédicule plus ou moins long, de porter à leur ſommet une eſpece de coëffe ou de capuchon pointu qui les couvre, adhérent d'abord à l'Urne, mais qui s'en détache enſuite & tombe lorſqu'elle eſt prête à s'ouvrir ; de s'ouvrir enſuite aux deux tiers de leur hauteur, comme une boëte à ſavonnette, par un couvercle qui s'en détache & tombe à ſon tour après la chûte de la coëffe ; d'être doublement ciliée autour de ſa jointure, afin que l'humidité ne puiſſe pénétrer dans l'intérieur de l'Urne tant qu'elle eſt ouverte ; enfin de pencher & ſe courber en en-bas aux approches de la matu-

rité pour verſer à terre la pouſſiere qu'elle contient.

L'opinion générale des Botaniſtes ſur cet article, eſt que cette Urne avec ſon pédicule eſt une étamine dont le pédicule eſt le filet, dont l'Urne eſt l'anthère, & dont la poudre qu'elle contient & qu'elle verſe eſt la pouſſiere fécondante qui va fertiliſer la fleur femelle; en conſéquence de ce ſyſtême on donne communément le nom d'anthère à la capſule dont nous parlons. Cependant comme la fructification des mouſſes n'eſt pas juſqu'ici parfaitement connue, & qu'il n'eſt pas d'une certitude invincible que l'anthère dont nous parlons ſoit véritablement une anthère, je crois qu'en attendant une plus grande évidence, ſans ſe preſſer d'adopter un nom ſi déciſif que de plus grandes lumieres pourroient forcer enſuite d'abandonner, il vaut mieux conſerver celui d'Urne donné par Vaillant, & qui, quelque ſyſtême qu'on adopte, peut ſubſiſter ſans inconvénient.

UTRICULES. Sortes de petites outres percées par les deux bouts, & communiquant ſucceſſivement de l'une

à l'autre par leurs ouvertures comme les aludels d'un alambic. Ces vaiſſeaux ſont ordinairement pleins de ſeve. Ils occupent les eſpaces ou mailles ouvertes qui ſe trouvent entre les fibres longitudinales & le bois.

LETTRES

ELEMENTAIRES

SUR LA

BOTANIQUE,

A MADAME DE L***.

LETTRES

ELEMENTAIRES

SUR LA

BOTANIQUE,

A MADAME DE L***. (†)

LETTRE PREMIERE.

Du 22 Août 1771.

VOTRE idée d'amuſer un peu la vivacité de votre fille & de l'exercer à l'attention ſur des objets agréables & variés comme les plantes, me paroît excellente, mais je n'aurois oſé vous

(†) Madame de L***. qui a bien voulu nous fournir les originaux de ces Lettres, vouloit qu'on en ôtât tout ce qui la regardé perſonnellement; mais nous n'avons pas cru devoir ſupprimer des éloges très-mérités qui auroient honoré M. Rouſſeau lui-même, ſi cette Dame nous avoit permis de la nommer.

la propoſer, de peur de faire le Monſieur Joſſe. Puiſqu'elle vient de vous, je l'approuve de tout mon cœur, & j'y concourrai de même, perſuadé qu'à tout âge l'étude de la nature émouſſe le goût des amuſemens frivoles, prévient le tumulte des paſſions, & porte à l'ame une nourriture qui lui profite en la rempliſſant du plus digne objet de ſes contemplations.

Vous avez commencé par apprendre à la Petite les noms d'autant de plantes que vous en aviez de communes ſous les yeux : c'étoit préciſément ce qu'il falloit faire. Ce petit nombre de plantes qu'elle connoît de vue ſont les pieces de comparaiſon pour étendre ſes connoiſſances ; mais elles ne ſuffiſent pas. Vous me demandez un petit catalogue des plantes les plus connues avec des marques pour les reconnoître. Je trouve à cela quelque embarras. C'eſt de vous donner par écrit ces marques ou caracteres d'une maniere claire & cependant peu diffuſe. Cela me paroît impoſſible ſans employer la langue de la choſe, & les termes de cette langue forment un vocabulaire à part que vous ne ſauriez

entendre, s'il ne vous eſt préalablement expliqué.

D'ailleurs ne connoître ſimplement les plantes que de vue & ne ſavoir que leurs noms, ne peut être qu'une étude trop inſipide pour des eſprits comme les vôtres, & il eſt à préſumer que votre fille ne s'en amuſeroit pas long-tems. Je vous propoſe de prendre quelques notions préliminaires de la ſtructure végétale ou de l'organiſation des plantes, afin, duſſiez-vous ne faire que quelques pas dans le plus beau, dans le plus riche des trois regnes de la nature, d'y marcher du moins avec quelques lumieres. Il ne s'agit donc pas encore de la nomenclature, qui n'eſt qu'un ſavoir d'herboriſte. J'ai toujours cru qu'on pouvoit être un très-grand Botaniſte ſans connoître une ſeule plante par ſon nom ; & ſans vouloir faire de votre fille un très-grand Botaniſte, je crois néanmoins qu'il lui ſera toujours utile d'apprendre à bien voir ce qu'elle regarde. Ne vous effarouchez pas au reſte de l'entrepriſe. Vous connoîtrez bientôt qu'elle n'eſt pas grande. Il n'y a rien de compliqué ni de dif-

ficile à ſuivre dans ce que j'ai à vous propoſer. Il ne s'agit que d'avoir la patience de commencer par le commencement. Après cela on n'avance qu'autant qu'on veut.

Nous touchons à l'arriere-ſaiſon, & les plantes dont la ſtructure a le plus de ſimplicité ſont déjà paſſées. D'ailleurs, je vous demande quelque tems pour mettre un peu d'ordre dans vos obſervations. Mais en attendant que le printems nous mette à portée de commencer & de ſuivre le cours de la nature, je vais toujours vous donner quelques mots du vocabulaire à retenir.

Une plante parfaite eſt compoſée de racine, de tige, de branches, de feuilles, de fleurs & de fruits, (car on appelle fruit en Botanique, tant dans les herbes que dans les arbres, toute la fabrique de la ſemence). Vous connoiſſez déjà tout cela, du moins aſſez pour entendre le mot; mais il y a une partie principale qui demande un plus grand examen; c'eſt la *fructification*, c'eſt-à-dire, la *fleur* & le *fruit*. Commençons par la fleur, qui vient la premiere. C'eſt dans cette partie que la nature a renfermé le ſommaire de ſon ouvrage; c'eſt par elle qu'elle le perpétue, &

c'eſt auſſi de toutes les parties du végétal la plus éclatante pour l'ordinaire, toujours la moins ſujette aux variations.

Prenez un Lis. Je penſe que vous en trouverez encore aiſement en pleine fleur. Avant qu'il s'ouvre, vous voyez à l'extrémité de la tige un bouton oblong verdâtre, qui blanchit à meſure qu'il eſt prêt à s'épanouir ; & quand il eſt tout-à-fait ouvert, vous voyez ſon enveloppe blanche prendre la forme d'un vaſe diviſé en pluſieurs ſegmens. Cette partie enveloppante & colorée qui eſt blanche dans le Lis, s'appelle la *corolle*, & non pas la fleur comme chez le vulgaire, parce que la fleur eſt un compoſé de pluſieurs parties dont la corolle eſt ſeulement la principale.

La corolle du Lis n'eſt pas d'une ſeule piece, comme il eſt facile à voir. Quand elle ſe fane & tombe, elle tombe en ſix pieces bien ſéparées, qui s'appellent des pétales. Ainſi la corolle du Lis eſt compoſée de ſix pétales. Toute corolle de fleur qui eſt ainſi de pluſieurs pieces, s'appelle corolle *polypétale*. Si la corolle n'étoit que d'une ſeule piece, comme par exemple dans le Liſeron, appellé Clochette des champs, elle

s'appelleroit *monopétale*. Revenons à notre Lis.

Dans la corolle, vous trouverez préciſément au milieu une eſpece de petite colonne attachée tout au fond, & qui pointe directement vers le haut. Cette colonne, priſe dans ſon entier, s'appelle le *Piſtil* : priſe dans ſes parties, elle ſe diviſe en trois, 1°. Sa baſe renflée en cylindre avec trois angles arrondis tout autour. Cette baſe s'appelle le *Germe*. 2°. Un filet poſé ſur le germe. Ce filet s'appelle *Style*. 3°. Le ſtyle eſt couronné par une eſpece de chapiteau avec trois échancrures. Ce chapiteau s'appelle le *Stigmate*. Voilà en quoi conſiſte le piſtil & ſes trois parties.

Entre le piſtil & la corolle, vous trouvez ſix autres corps bien diſtincts, qui s'appellent les *Etamines*. Chaque étamine eſt compoſée de deux parties ; ſavoir, une plus mince par laquelle l'étamine tient au fond de la corolle, & qui s'appelle le *Filet*. Une plus groſſe qui tient à l'extrémité ſupérieure du filet, & qui s'appelle *Anthère*. Chaque anthère eſt une boëte qui s'ouvre quand elle eſt mûre, & verſe une pouſſiere jaune très-odorante, dont nous parlerons dans la ſuite. Cette pouſſiere juſ-

qu'ici n'a point de nom françois ; chez les Botaniſtes on l'appelle le *Pollen*, mot qui ſignifie pouſſiere.

Voilà l'analyſe groſſiere des parties de la fleur. A meſure que la corolle ſe fane & tombe, le germe groſſit & devient une capſule triangulaire alongée, dont l'intérieur contient des ſemences plates diſtribuées en trois loges. Cette capſule conſidérée comme l'enveloppe des graines, prend le nom de *Péricarpe*. Mais je n'entreprendrai pas ici l'analyſe du fruit. Ce ſera le ſujet d'une autre Lettre.

Les parties que je viens de vous nommer ſe trouvent également dans les fleurs de la plupart des autres plantes, mais à divers degrés de proportion, de ſituation & de nombre. C'eſt par l'analogie de ces parties & par leurs diverſes combinaiſons, que ſe déterminent les diverſes familles du regne végétal. Et ces analogies des parties de la fleur ſe lient avec d'autres analogies des parties de la plante qui ſemblent n'avoir aucun rapport à celles-là. Par exemple, ce nombre de ſix étamines, quelquefois ſeulement trois, de ſix pétales ou diviſions de la corolle, & cette forme triangulaire à trois loges de l'ovaire

déterminent toute la famille des liliacées ; & dans toute cette même famille qui eſt très-nombreuſe, les racines ſont toutes des oignons ou *bulbes* plus ou moins marquées, & variées, quant à leur figure ou compoſition. L'oignon du Lis eſt compoſé d'écailles en recouvrement ; dans l'Aſphodele, c'eſt une liaſſe de navets alongés ; dans le Safran, ce ſont deux bulbes l'une ſur l'autre ; dans le Colchique, à côté l'une de l'autre, mais toujours des bulbes.

Le Lis, que j'ai choiſi parce qu'il eſt de la ſaiſon, & auſſi à cauſe de la grandeur de ſa fleur & de ſes parties qui les rend plus ſenſibles, manque cependant d'une des parties conſtitutives d'une fleur parfaite, ſavoir, le calice. Le *calice* eſt cette partie verte & diviſée communément en cinq folioles, qui ſoutient & embraſſe par le bas la corolle, & qui l'enveloppe toute entiere avant ſon épanouiſſement, comme vous aurez pu le remarquer dans la Roſe. Le calice qui accompagne preſque toutes les autres fleurs manque à la plupart des liliacées, comme la Tulipe, la Jacinthe, le Narciſſe, la Tubéreuſe, &c. & même l'Oignon, le Poireau, l'Ail, qui ſont auſſi de véri-

tables liliacées, quoiqu'elles paroiſſent fort différentes au premier coup-d'œil. Vous verrez encore que dans toute cette même famille les tiges ſont ſimples & peu rameuſes, les feuilles entieres & jamais découpées; obſervations qui confirment dans cette famille l'analogie de la fleur & du fruit par celle des autres parties de la plante. Si vous ſuivez ces détails avec quelque attention, & que vous vous les rendiez familiers par des obſervations fréquentes, vous voilà déjà en état de déterminer par l'inſpection attentive & ſuivie d'une plante, ſi elle eſt ou non de la famille des liliacées, & cela ſans ſavoir le nom de cette plante. Vous voyez que ce n'eſt plus ici un ſimple travail de la mémoire, mais une étude d'obſervations & de faits, vraiment digne d'un Naturaliſte. Vous ne commencerez pas par dire tout cela à votre fille, & encore moins dans la ſuite, quand vous ſerez initiée dans les myſteres de la végétation; mais vous ne lui développerez par degrés que ce qui peut convenir à ſon âge & à ſon ſexe, en la guidant pour trouver les choſes par elle-même plutôt qu'en les lui apprenant. Bon jour, chere Couſine, ſi

tout ce fatras vous convient, je ſuis à vos ordres.

LETTRE II.

Du 18 Octobre 1771.

PUISQUE vous ſaiſiſſez ſi bien, chere Couſine, les premiers linéamens des plantes, quoique ſi légérement marqués, que votre œil clair-voyant ſait déjà diſtinguer un air de famille dans les liliacées, & que notre chere petite Botaniſte s'amuſe de corolles & de pétales, je vais vous propoſer une autre famille ſur laquelle elle pourra derechef exercer ſon petit ſavoir; avec un peu plus de difficulté pourtant, je l'avoue, à cauſe des fleurs beaucoup plus petites, du feuillage plus varié; mais avec le même plaiſir de ſa part & de la vôtre; du moins ſi vous en prenez autant à ſuivre cette route fleurie que j'en trouve à vous la tracer.

Quand les premiers rayons du printems auront éclairé vos progrès, en vous montrant dans les jardins les Jacinthes, les Tulipes, les Narciſſes,

les Jonquilles & les Muguets, dont l'analyſe vous eſt déjà connue, d'autres fleurs arrêteront bientôt vos regards & vous demanderont un nouvel examen. Telles ſeront les Giroflées ou Violiers ; telles les Juliennes ou Girardes. Tant que vous les trouverez doubles, ne vous attachez pas à leur examen ; elles ſeront défigurées, ou, ſi vous voulez, parées à notre mode, la nature ne s'y trouvera plus : elle refuſe de ſe reproduire par des monſtres ainſi mutilés ; car ſi la partie la plus brillante, ſavoir, la corolle, s'y multiplie, c'eſt aux dépens des parties plus eſſentielles qui diſparoiſſent ſous cet éclat.

Prenez donc une Giroflée ſimple, & procédez à l'analyſe de ſa fleur. Vous y trouverez d'abord une partie extérieure qui manque dans les liliacées, ſavoir, le calice. Ce calice eſt de quatre pieces qu'il faut bien appeller feuilles ou folioles, puiſque nous n'avons point de mot propre pour les exprimer, comme le mot pétales pour les pieces de la corolle. Ces quatre pieces, pour l'ordinaire, ſont inégales de deux en deux : c'eſt-à-dire, deux folioles oppoſées l'une à l'autre, égales entr'elles, plus petites ; & les deux

autres, auſſi égales entr'elles & oppoſées, plus grandes, & ſur-tout par le bas où leur arrondiſſement fait en dehors une boſſe aſſez ſenſible.

Dans ce calice vous trouverez une corolle compoſée de quatre pétales dont je laiſſe à part la couleur, parce qu'elle ne fait point caractere. Chacun de ces pétales eſt attaché au réceptacle ou fond du calice par une partie étroite & pâle qu'on appelle l'*Onglet*, & déborde le calice par une partie plus large & plus colorée, qu'on appelle la *Lame*.

Au centre de la corolle eſt un piſtil alongé, cylindrique ou à-peu-près, terminé par un ſtyle très-court, lequel eſt terminé lui-même par un ſtigmate oblong, *bifide*; c'eſt-à-dire partagé en deux parties qui ſe réfléchiſſent de part & d'autre.

Si vous examinez avec ſoin la poſition reſpective du calice & de la corolle, vous verrez que chaque pétale, au lieu de correſpondre exactement à chaque foliole du calice, eſt poſé au contraire entre les deux, de ſorte qu'il répond à l'ouverture qui les ſépare, & cette poſition alternative a lieu dans toutes les eſpeces de Fleurs qui ont un nombre

nombre égal de pétales à la corolle & de folioles au calice.

Il nous reſte à parler des étamines. Vous les trouverez dans la Giroflée au nombre de ſix, comme dans les liliacées; mais non pas de même égales entr'elles, ou alternativement inégales; car vous en verrez ſeulement deux en oppoſition l'une de l'autre, ſenſiblement plus courtes que les quatre autres qui les ſéparent, & qui en ſont auſſi ſéparées de deux en deux.

Je n'entrerai pas ici dans le détail de leur ſtructure & de leur poſition: mais je vous préviens que ſi vous y regardez bien, vous trouverez la raiſon pourquoi ces deux étamines ſont plus courtes que les autres, & pourquoi deux folioles du calice ſont plus boſſues, ou, pour parler en termes de Botanique, plus gibbeuſes & les deux autres plus applaties?

Pour achever l'hiſtoire de notre Giroflée, il ne faut pas l'abandonner après avoir analyſé ſa fleur, mais il faut attendre que la corolle ſe flétriſſe & tombe, ce qu'elle fait aſſez promptement, & remarquer alors ce que devient le piſtil, compoſé, comme nous l'avons dit ci-devant, de l'ovaire ou

péricarpe, du ſtyle & du ſtigmate. L'ovaire s'alonge beaucoup & s'élargit un peu à meſure que le fruit mûrit. Quand il eſt mûr, cet ovaire ou fruit devient une eſpece de gouſſe plate appellée *Silique*.

Cette ſilique eſt compoſée de deux valvules poſées l'une ſur l'autre, & ſéparées par une cloiſon fort mince appellée *Médiaſtin*.

Quand la ſemence eſt tout-à-fait mûre, les valvules s'ouvrent de bas en haut pour lui donner paſſage, & reſtent attachées au ſtigmate par leur partie ſupérieure.

Alors on voit des graines plates & circulaires poſées ſur les deux faces du médiaſtin, & ſi l'on regarde avec ſoin comment elles y tiennent, on trouve que c'eſt par un court pédicule qui attache chaque graine alternativement à droite & à gauche aux futures du médiaſtin, c'eſt-à-dire, à ſes deux bords, par leſquels il étoit comme couſu avec les valvules avant leur ſéparation.

Je crains fort, chere Couſine, de vous avoir un peu fatiguée par cette longue deſcription; mais elle étoit néceſſaire pour vous donner le caractere

eſſentiel de la nombreuſe famille des *Cruciferes* ou Fleurs en croix, laquelle compoſe une claſſe entiere dans preſque tous les ſyſtêmes des Botaniſtes ; & cette deſcription difficile à entendre ici ſans figure, vous deviendra plus claire, j'oſe l'eſpérer, quand vous la ſuivrez avec quelque attention, ayant l'objet ſous les yeux.

Le grand nombre d'eſpeces qui compoſent la famille des Cruciferes, a déterminé les Botaniſtes à la diviſer en deux ſections qui, quant à la fleur, ſont parfaitement ſemblables, mais different ſenſiblement quant au fruit.

La premiere ſection comprend les Cruciferes *à Silique*, comme la Giroflée dont je viens de parler, la Julienne, le Creſſon de fontaine, les Choux, les Raves, les Navets, la Moutarde, &c.

La ſeconde ſection comprend les Cruciferes *à Silicule*, c'eſt-à-dire, dont la ſilique en diminutif eſt extrêmement courte, preſque auſſi large que longue, & autrement diviſée en-dedans ; comme entre autres le Creſſon alenois, dit *Naſitort* ou *Natou*, le Thlaſpi appellé Taraspi par les Jardiniers, le Cochléaria, la Lunaire, qui, quoique

la gouſſe en ſoit fort grande, n'eſt pourtant qu'une ſilicule, parce que ſa longueur excede peu ſa largeur. Si vous ne connoiſſez ni le Creſſon alenois, ni le Cochléaria, ni le Thlaſpi, ni la Lunaire, vous connoiſſez, du moins je le préſume, la Bourſe-à-paſteur, ſi commune parmi les mauvaiſes herbes des jardins. Hé bien, Couſine, la Bourſe-à-paſteur eſt une Crucifere à ſilicule, dont la ſilicule eſt triangulaire. Sur celle-là vous pouvez vous former une idée des autres, juſqu'à ce qu'elles vous tombent ſous la main.

Il eſt tems de vous laiſſer reſpirer, d'autant plus que cette Lettre, avant que la ſaiſon vous permette d'en faire uſage, ſera, j'eſpere, ſuivie de pluſieurs autres, où je pourrai ajouter ce qui reſte à dire de néceſſaire ſur les Cruciferes, & que je n'ai pas dit dans celle-ci. Mais il eſt bon peut-être, de vous prévenir dès-à-préſent que dans cette famille & dans beaucoup d'autres, vous trouverez ſouvent des Fleurs beaucoup plus petites que la Giroflée, & quelquefois ſi petites que vous ne pourrez gueres examiner leurs parties qu'à la faveur d'une loupe; inſtrument dont un Botaniſte ne peut ſe paſ-

ſer, non plus que d'une pointe, d'une lancette & d'une paire de bons ciſeaux fins à découper. En penſant que votre zele maternel peut vous mener juſques-là, je me fais un tableau charmant de ma belle Couſine, empreſſée avec ſon verre à éplucher des monceaux de Fleurs, cent fois moins fleuries, moins fraiches & moins agréables qu'elle. Bonjour, Couſine, juſqu'au chapitre ſuivant.

LETTRE III.

Du 16 Mai 1772.

JE ſuppoſe, chere Couſine, que vous avez bien reçu ma précédente réponſe, quoique vous ne m'en parliez point dans votre ſeconde Lettre. Répondant maintenant à celle-ci, j'eſpere, ſurce que vous m'y marquez, que la maman bien rétablie eſt partie en bon état pour la Suiſſe, & je compte que vous n'oublierez pas de me donner avis de l'effet de ce voyage & des eaux qu'elle va prendre. Comme tante Julie a dû

partir avec elle, j'ai chargé M. G. qui retourne au Val-de-Travers, du petit herbier qui lui eſt deſtiné, & je l'ai mis à votre adreſſe, afin qu'en ſon abſence vous puiſſiez le recevoir & vous en ſervir ; ſi tant eſt que parmi ces échantillons informes, il ſe trouve quelque choſe à votre uſage. Au reſte, je n'accorde pas que vous ayez des droits, ſur ce chiffon. Vous en avez ſur celui qui l'a fait, les plus forts & les plus chers que je connoiſſe ; mais pour l'herbier, il fut promis à votre ſœur, lorſqu'elle herboriſoit avec moi dans nos promenades à la croix de Vague, & que vous ne ſongiez à rien moins dans celle où mon cœur & mes pieds vous ſuivoient avec grand-Maman en Vaiſe. Je rougis de lui avoir tenu parole ſi tard & ſi mal ; mais enfin elle avoit ſur vous à cet égard ma parole, & l'antériorité. Pour vous, chere Couſine, ſi je ne vous promets pas un herbier de ma main, c'eſt pour vous en procurer un plus précieux de la main de votre fille, ſi vous continuez à ſuivre avec elle cette douce & charmante étude qui remplit d'intéreſſantes obſervations ſur la nature, ces vides du tems que les autres conſacrent à l'oiſiveté ou à

pis. Quant à préſent reprenons le fil interrompu de nos familles végétales.

Mon intention eſt de vous décrire d'abord ſix de ces familles, pour vous familiariſer avec la ſtructure générale des parties caractériſtiques des plantes. Vous en avez déjà deux; reſte à quatre qu'il faut encore avoir la patience de ſuivre, après quoi laiſſant pour un tems les autres branches de cette nombreuſe lignée, & paſſant à l'examen des parties différentes de la fructification, nous ferons en ſorte que ſans, peut-être, connoître beaucoup de plantes, vous ne ſerez du moins jamais en terre étrangere parmi les productions du regne végétal.

Mais je vous préviens que ſi vous voulez prendre des livres, & ſuivre la nomenclature ordinaire, avec beaucoup de noms, vous aurez peu d'idées, celles que vous aurez ſe brouilleront & vous ne ſuivrez bien ni ma marche ni celle des autres, & n'aurez tout au plus qu'une connoiſſance de mots. Chere Couſine, je ſuis jaloux d'être votre ſeul guide dans cette partie. Quand il en ſera tems, je vous indiquerai les livres que vous pourrez conſulter. En attendant, ayez la

patience de ne lire que dans celui de la nature & de vous en tenir à mes lettres.

Les Pois ſont à préſent en pleine fructification. Saiſiſſons ce moment pour obſerver leurs caracteres. Il eſt un des plus curieux que puiſſe offrir la Botanique. Toutes les fleurs ſe diviſent généralement en régulieres & irrégulieres. Les premieres ſont celles dont toutes les parties s'écartent uniformément du centre de la fleur, & aboutiroient ainſi par leurs extrémités extérieures à la circonférence d'un cercle. Cette uniformité fait qu'en préſentant à l'œil les fleurs de cette eſpece, il n'y diſtingue ni deſſus ni deſſous, ni droite ni gauche; telles ſont les deux familles ci-devant examinées. Mais au premier coup-d'œil, vous verrez qu'une fleur de Pois eſt irréguliere, qu'on y diſtingue aiſément dans la corolle la partie plus longue qui doit être en haut, de la plus courte qui doit être en bas, & qu'on connoît fort bien, en préſentant la fleur vis-à-vis de l'œil, ſi on la tient dans ſa ſituation naturelle ou ſi on la renverſe. Ainſi toutes les fois qu'examinant une fleur irréguliere, on parle

du haut & du bas, c'eſt en la plaçant dans ſa ſituation naturelle.

Comme les fleurs de cette famille ſont d'une conſtruction fort particuliere, non-ſeulement il faut avoir pluſieurs fleurs de Pois & les diſſéquer ſucceſſivement, pour obſerver toutes leurs parties l'une après l'autre, il faut même ſuivre le progrès de la fructification depuis la premiere floraiſon juſqu'à la maturité du fruit.

Vous trouverez d'abord un calice *monophylle*, c'eſt-à-dire, d'une ſeule piece terminée en cinq pointes bien diſtinctes, dont deux un peu plus larges ſont en haut, & les trois plus étroites en bas. Ce calice eſt recourbé vers le bas, de même que le pédicule qui le ſoutient, lequel pédicule eſt très-délié, très-mobile, en ſorte que la fleur ſuit aiſément le courant de l'air & préſente ordinairement ſon dos au vent & à la pluie.

Le calice examiné, on l'ôte, en le déchirant délicatement de maniere que le reſte de la fleur demeure entier, & alors vous voyez clairement que la corolle eſt polypétale.

Sa premiere piece eſt un grand & large pétale, qui couvre les autres &

occupe la partie ſupérieure de la corolle, à cauſe de quoi ce grand pétale a pris le nom de *Pavillon*. On l'appelle auſſi l'*Etendard*. Il faudroit ſe boucher les yeux & l'eſprit pour ne pas voir que ce pétale eſt-là comme un parapluie pour garantir ceux qu'il couvre des principales injures de l'air.

En enlevant le pavillon comme vous avez fait le calice, vous remarquerez qu'il eſt emboîté de chaque côté par une petite oreillette dans les pieces latérales, de maniere que ſa ſituation ne puiſſe être dérangée par le vent.

Le pavillon ôté laiſſe à découvert ces deux pieces latérales auxquelles il étoit adhérent par ſes oreillettes; ces pieces s'appellent les *Ailes*. Vous trouverez en les détachant, qu'emboîtées encore plus fortement avec celle qui reſte, elles n'en peuvent être ſéparées ſans quelque effort. Auſſi les aîles ne ſont gueres moins utiles pour garantir les côtés de la fleur que le pavillon pour la couvrir.

Les aîles ôtées vous laiſſent voir la derniere piece de la corolle; piece qui couvre & défend le centre de la

fleur, & l'enveloppe, ſur-tout par-deſſous, auſſi ſoigneuſement que les trois autres pétales enveloppent le deſſus & les côtés. Cette derniere piece qu'à cauſe de ſa forme on appelle la *Nacelle*, eſt comme le coffre-fort dans lequel la nature a mis ſon tréſor à l'abri des atteintes de l'air & de l'eau.

Après avoir bien examiné ce pétale, tirez-le doucement par-deſſous en le pinçant légérement par la quille, c'eſt-à-dire, par la priſe mince qu'il vous préſente, de peur d'enlever avec lui ce qu'il enveloppe. Je ſuis ſûr qu'au moment où ce dernier pétale ſera forcé de lâcher priſe & de déceler le myſtere qu'il cache, vous ne pourrez en l'appercevant, vous abſtenir de faire un cri de ſurpriſe & d'admiration.

Le jeune fruit qu'enveloppoit la nacelle eſt conſtruit de cette maniere. Une membrane cylindrique terminée par dix filets bien diſtincts entoure l'ovaire, c'eſt-à-dire, l'embrion de la gouſſe. Ces dix filets ſont autant d'étamines qui ſe réuniſſent par le bas autour du germe, & ſe terminent par le haut en autant d'anthères jaunes dont la pouſſiere va féconder le ſtigmate qui

termine le piſtil, & qui, quoique jaune auſſi par la pouſſiere fécondante qui s'y attache, ſe diſtingue aiſément des étamines par ſa figure & par ſa groſſeur. Ainſi ces dix étamines forment encore autour de l'ovaire une derniere cuiraſſe pour le préſerver des injures du dehors.

Si vous y regardez de bien près, vous trouverez que ces dix étamines ne font par leur baſe un ſeul corps qu'en apparence. Car dans la partie ſupérieure de ce cylindre, il y a une piece ou étamine qui d'abord paroît adhérente aux autres, mais qui à meſure que la fleur ſe fane & que le fruit groſſit, ſe détache & laiſſe une ouverture en-deſſus par laquelle ce fruit groſſiſſant, peut s'étendre en entr'ouvrant & écartant de plus en plus le cylindre qui ſans cela, le comprimant & l'étranglant tout autour, l'empêcheroit de groſſir & de profiter. Si la fleur n'eſt pas aſſez avancée, vous ne verrez pas cette étamine détachée du cylindre; mais paſſez un camion dans deux petits trous que vous trouverez près du réceptacle, à la baſe de cette étamine, & bientôt vous verrez l'étamine avec ſon anthère ſuivre

l'épingle & ſe détacher des neuf autres qui continueront toujours de faire enſemble un ſeul corps, juſqu'à ce qu'elles ſe flétriſſent & deſſechent, quand le germe fécondé devient gouſſe & qu'il n'a plus beſoin d'elles.

Cette *Gouſſe* dans laquelle l'ovaire ſe change en mûriſſant, ſe diſtingue de la *Silique* des cruciferes, en ce que dans la *Silique* les graines ſont attachées alternativement aux deux ſutures, au lieu que dans la gouſſe, elles ne ſont attachées que d'un côté, c'eſt-à-dire, à une ſeulement des deux ſutures, tenant alternativement à la vérité, aux deux valves qui la compoſent, mais toujours du même côté. Vous ſaiſirez parfaitement cette différence, ſi vous ouvrez en même tems la *Gouſſe* d'un Pois & la *Silique* d'une Giroflée, ayant attention de ne les prendre ni l'une ni l'autre en parfaite maturité, afin qu'après l'ouverture du fruit les graines reſtent attachées par leurs ligamens à leurs ſutures & à leurs valvules.

Si je me ſuis bien fait entendre, vous comprendrez, chere Couſine, quelles étonnantes précautions ont été cumulées par la nature pour amener

l'embrion du Pois à maturité, & le garantir ſur-tout, au milieu des plus grandes pluies, de l'humidité qui lui eſt funeſte, ſans cependant l'enfermer dans une coque dure qui en eût fait une autre ſorte de fruit. Le ſuprême Ouvrier, attentif à la conſervation de tous les êtres, a mis de grands ſoins à garantir la fructification des plantes des atteintes qui lui peuvent nuire; mais il paroît avoir redoublé d'attention pour celles qui ſervent à la nourriture de l'homme & des animaux, comme la plupart des légumineuſes. L'appareil de la fructification du Pois eſt, en diverſes proportions, le même dans toute cette famille. Les fleurs y portent le nom de *Papillonacées*, parce qu'on a cru y voir quelque choſe de ſemblable à la figure d'un papillon: elles ont généralement un *Pavillon*, deux *Ailes*, une *Nacelle*, ce qui fait communément quatre pétales irréguliers. Mais il y a des genres où la nacelle ſe diviſe dans ſa longueur en deux pieces, preſque adhérentes par la quille, & ces fleurs-là ont réellement cinq pétales: d'autres, comme le Treffle des près, ont toutes leurs parties attachées en une ſeule piece,

& quoique papillonacées, ne laiſſent pas d'être monopétales.

Les papillonacées ou légumineuſes ſont une des familles des plantes les plus nombreuſes & les plus utiles. On y trouve les Feves, les Genets, les Luzernes, Sainfoins, Lentilles, Veſces, Geſſes, les Haricots, dont le caractere eſt d'avoir la nacelle contournée en ſpirale, ce qu'on prendroit d'abord pour un accident. Il y a des arbres, entre autres celui qu'on appelle vulgairement Acacia, & qui n'eſt pas le véritable Acacia, l'Indigo, la Réglisſe en ſont auſſi : mais nous parlerons de tout cela plus en détail dans la ſuite. Bonjour, Couſine. J'embraſſe tout ce que vous aimez.

LETTRE IV.

Du 19 Juin 1772.

VOUS m'avez tiré de peine, chere Couſine, mais il me reſte encore de l'inquiétude ſur ces maux d'eſtomac appellés maux de cœur, dont votre

Maman ſent les retours dans l'attitude d'écrire. Si c'eſt ſeulement l'effet d'une plénitude de bile, le voyage & les eaux ſuffiront pour l'évacuer ; mais je crains bien qu'il n'y ait à ces accidens quelque cauſe locale qui ne ſera pas ſi facile à détruire, & qui demandera toujours d'elle un grand ménagement, même après ſon rétabliſſement. J'attends de vous des nouvelles de ce voyage, auſſi-tôt que vous en aurez ; mais j'exige que la Maman ne ſonge à m'écrire que pour m'apprendre ſon entiere guériſon.

Je ne puis comprendre pourquoi vous n'avez pas reçu l'herbier. Dans la perſuaſion que tante Julie étoit déjà partie, j'avois remis le paquet à M. G. pour vous l'expédier en paſſant à Dijon. Je n'apprends d'aucun côté qu'il ſoit parvenu ni dans vos mains ni dans celles de votre ſœur, & je n'imagine plus ce qu'il peut être devenu.

Parlons de plantes, tandis que la ſaiſon de les obſerver nous y invite. Votre ſolution de la queſtion que je vous avois faite ſur les étamines des cruciferes eſt parfaitement juſte, & me prouve bien que vous m'avez entendu ou plutôt que vous m'avez écouté ;

car vous n'avez beſoin que d'écouter pour entendre. Vous m'avez bien rendu raiſon de la gibboſité de deux folioles du calice & de la briéveté relative de deux étamines, dans la Giroflée, par la courbure de ces deux étamines. Cependant un pas de plus vous eût mené juſqu'à la cauſe premiere de cette ſtructure : car ſi vous recherchez encore pourquoi ces deux étamines ſont ainſi recourbées & par conſéquent raccourcies, vous trouverez une petite glande implantée ſur le réceptacle entre l'étamine & le germe, & c'eſt cette glande qui, éloignant l'étamine & la forçant à prendre le contour, la raccourcit néceſſairement. Il y a encore ſur le même réceptacle deux autres glandes, une au pied de chaque paire des grandes étamines ; mais ne leur faiſant point faire de contour, elles ne les raccourciſſent pas, parce que ces glandes ne ſont pas, comme les deux premieres, en dedans ; c'eſt-à-dire, entre l'étamine & le germe ; mais en dehors, c'eſt-à-dire, entre la paire d'étamines & le calice. Ainſi ces quatre étamines ſoutenues & dirigées verticalement en droite ligne, débordent celles qui ſont recourbées & ſemblent

plus longues parce qu'elles ſont plus droites. Ces quatre glandes ſe trouvent, ou du moins leurs veſtiges, plus ou moins viſiblement dans preſque toutes les fleurs cruciferes, & dans quelques-unes bien plus diſtinctes que dans la Giroflée. Si vous demandez encore pourquoi ces glandes ? Je vous répondrai qu'elles ſont un des inſtrumens deſtinés par la nature à unir le regne végétal au regne animal, & les faire circuler l'un dans l'autre : mais laiſſant ces recherches un peu trop anticipées, revenons, quant-à-préſent, à nos familles.

Les fleurs que je vous ai décrites juſqu'à préſent ſont toutes polypétales. J'aurois dû commencer peut-être par les monopétales régulieres, dont la ſtructure eſt beaucoup plus ſimple : cette grande ſimplicité même eſt ce qui m'en a empêché. Les monopétales régulieres conſtituent moins une famille qu'une grande nation, dans laquelle on compte pluſieurs familles bien diſtinctes ; en ſorte que pour les comprendre toutes ſous une indication commune, il faut employer des caracteres ſi généraux & ſi vagues, que c'eſt paroître dire quelque choſe, en

ne disant en effet presque rien du tout. Il vaut mieux se renfermer dans des bornes plus étroites, mais qu'on puisse assigner avec plus de précision.

Parmi les monopétales irrégulieres, il y a une famille dont la physionomie est si marquée, qu'on en distingue aisément les membres à leur air. C'est celle à laquelle on donne le nom de fleurs en gueule, parce que ces fleurs sont fendues en deux levres dont l'ouverture, soit naturelle, soit produite par une légere compression des doigts, leur donne l'air d'une gueule béante. Cette famille se subdivise en deux sections ou lignées. L'une des fleurs en levres ou *labiées*, l'autre des fleurs en masque ou *personnées* : car le mot latin *persona* signifie un masque, nom très-convenable assurément à la plupart des gens qui portent parmi nous celui de *personnes*. Le caractere commun à toute la famille est non-seulement d'avoir la corolle monopétale, &, comme je l'ai dit, fendue en deux levres ou babines, l'une supérieure appellée *casque*, l'autre inférieure appellée *barbe*, mais d'avoir quatre étamines presque sur un même rang distinguées en deux paires, l'une plus longue & l'autre plus

courte. L'inſpection de l'objet vous expliquera mieux ces caracteres que ne peut faire le diſcours.

Prenons d'abord les *labiées*. Je vous en donnerois volontiers pour exemple la Sauge, qu'on trouve dans preſque tous les jardins. Mais la conſtruction particuliere & bizarre de ſes étamines, qui l'a fait retrancher par quelques Botaniſtes du nombre des labiées, quoique la nature ait ſemblé l'y inſcrire, me porte à chercher un autre exemple dans les Orties mortes, & particuliérement dans l'eſpece appellée vulgairement *Ortie blanche*, mais que les Botaniſtes appellent plutôt *Lamier blanc*, parce qu'elle n'a nul rapport à l'Ortie par ſa fructification, quoiqu'elle en ait beaucoup par ſon feuillage. L'Ortie blanche, ſi commune par-tout, durant très-long-tems en fleur, ne doit pas vous être difficile à trouver. Sans m'arrêter ici à l'élégante ſituation des fleurs, je me borne à leur ſtructure. L'Ortie blanche porte une fleur monopétale labiée, dont le caſque eſt concave & recourbé en forme de voûte pour recouvrir le reſte de la fleur, & particuliérement ſes étamines qui ſe tiennent toutes quatre aſſez ſerrées ſous

l'abri de ſon toît. Vous diſcernerez aiſément la paire plus longue & la paire plus courte, & au milieu des quatre le ſtyle de la même couleur, mais qui s'en diſtingue en ce qu'il eſt ſimplement fourchu par ſon extrémité, au lieu d'y porter une anthère comme font les étamines. La barbe, c'eſt-à-dire, la levre inférieure ſe replie & pend en en-bas, & par cette ſituation laiſſe voir preſque juſqu'au fond le dedans de la corolle. Dans les *Lamiers* cette barbe eſt refendue en longueur dans ſon milieu, mais cela n'arrive pas de même aux autres labiées.

Si vous arrachez la corolle, vous arracherez avec elle les étamines qui y tiennent par leurs filets, & non pas au réceptacle où le ſtyle reſtera ſeul attaché. En examinant comment les étamines tiennent à d'autres fleurs, on les trouve généralement attachées à la corolle quand elle eſt monopétale, & au réceptacle ou au calice, quand la corolle eſt polypétale : en ſorte qu'on peut, en ce dernier cas, arracher les pétales, ſans arracher les étamines. De cette obſervation l'on tire une regle belle, facile & même aſſez ſure pour ſavoir ſi une corolle eſt d'une ſeule

piece ou de pluſieurs, lorſqu'il eſt difficile, comme il l'eſt quelquefois, de s'en aſſurer immédiatement.

La corolle arrachée reſte percée à ſon fond, parce qu'elle étoit attachée au réceptacle, laiſſant une ouverture circulaire par laquelle le piſtil & ce qui l'entoure, pénétroit au-dedans du tube & de la corolle. Ce qui entoure ce piſtil dans le Lamier & dans toutes les labiées, ce ſont quatre embrions qui deviennent quatre graines nues, c'eſt-à-dire, ſans aucune enveloppe; en ſorte que ces graines, quand elles ſont mûres, ſe détachent & tombent à terre ſéparément. Voilà le caractere des labiées.

L'autre lignée ou ſection, qui eſt celle des *perſonnées*, ſe diſtingue des labiées, premiérement par ſa corolle, dont les deux levres ne ſont pas ordinairement ouvertes & béantes, mais fermées & jointes, comme vous le pourrez voir dans la fleur de jardin appellée *Muflaude* ou *Muffle de veau*, ou bien à ſon défaut dans la Linaire, cette fleur jaune à éperon, ſi commune en cette ſaiſon dans la campagne. Mais un caractere plus précis & plus ſûr eſt qu'au lieu d'avoir quatre

graines nues au fond du calice comme les labiées, les perſonnées y ont toutes une capſule qui renferme les graines & ne s'ouvre qu'à leur maturité pour les répandre. J'ajoute à ces caracteres qu'un nombre de labiées ſont ou des plantes odorantes & aromatiques, telles que l'Origan, la Marjolaine, le Thym, le Serpolet, le Baſilic, la Menthe, l'Hyſope, la Lavande, &c. ou des plantes odorantes & puantes, telles que diverſes eſpeces d'Orties mortes, Staquis, Crapaudines, Marrube; quelques-unes ſeulement, telles que le Bugle, la Brunelle, la Toque n'ont pas d'odeur: au lieu que les perſonnées ſont pour la plupart des plantes ſans odeur comme la Mufflaude, la Linaire, l'Euphraiſe, la Pédiculaire, la Crête-de-coq, l'Orobanche, la Cimbalaire, la Velvote, la Digitale; je ne connois gueres d'odorantes dans cette branche que la Scrophulaire qui ſente & qui pue, ſans être aromatique. Je ne puis gueres vous citer ici que des plantes qui vraiſemblablement ne vous ſont pas connues, mais que peu-à-peu vous apprendrez à connoître, & dont au moins à leur rencontre, vous pourrez par vous-même dé-

terminer la famille. Je voudrois même que vous tâchaſſiez d'en déterminer la lignée ou ſection, par la phyſionomie, & que vous vous exerçaſſiez à juger au ſimple coup-d'œil, ſi la fleur en gueule que vous voyez eſt une labiée, ou une perſonnée. La figure extérieure de la corolle peut ſuffire pour vous guider dans ce choix, que vous pourrez vérifier enſuite en ôtant la corolle & regardant au fond du calice; car ſi vous avez bien jugé, la fleur que vous aurez nommée labiée vous montrera quatre graines nues, & celle que vous aurez nommée perſonnée vous montrera un péricarpe: le contraire vous prouveroit que vous vous êtes trompée, & par un ſecond examen de la même plante vous préviendrez une erreur ſemblable pour une autre fois. Voilà, chere Couſine, de l'occupation pour quelques promenades. Je ne tarderai pas à vous en préparer pour celles qui ſuivront.

LETTRE

LETTRE V.

Du 16 Juillet 1772.

JE vous remercie, chere Couſine, des bonnes nouvelles que vous m'avez données de la Maman. J'avois eſpéré le bon effet du changement d'air, & je n'en attends pas moins des eaux & ſur-tout du régime auſtere preſcrit durant leur uſage. Je ſuis touché du ſouvenir de cette bonne amie, & je vous prie de l'en remercier pour moi. Mais je ne veux pas abſolument qu'elle m'écrive durant ſon ſéjour en Suiſſe, & ſi elle veut me donner directement de ſes nouvelles, elle a près d'elle un bon ſecrétaire (*) qui s'en acquittera fort bien. Je ſuis plus charmé que ſurpris qu'elle réuſſiſſe en Suiſſe; indépendamment des graces de ſon âge, & de ſa gaîté vive & careſſante,

(*) La ſœur de Madame D. L***. que l'Auteur appelloit tante Julie.

elle a dans le caractere un fond de douceur & d'égalité, dont je l'ai vu donner quelquefois à la grand'maman l'exemple charmant qu'elle a reçu de vous. Si votre ſœur s'établit en Suiſſe, vous perdrez l'une & l'autre une grande douceur dans la vie, & elle ſur-tout, des avantages difficiles à remplacer. Mais votre pauvre Maman qui porte-à-porte, ſentoit pourtant ſi cruellement ſa ſéparation d'avec vous, comment ſupportera-t-elle la ſienne à une ſi grande diſtance ? C'eſt de vous encore qu'elle tiendra ſes dédommagemens & ſes reſſources. Vous lui en ménagez une bien précieuſe en aſſoupliſſant dans vos douces mains la bonne & forte étoffe de votre favorite, qui, je n'en doute point, deviendra par vos ſoins auſſi pleine de grandes qualités que de charmes. Ah Couſine, l'heureuſe mere que la vôtre !

Savez-vous que je commence à être en peine du petit herbier ? Je n'en ai d'aucune part aucune nouvelle, quoique j'en aie eu de M. G. depuis ſon retour, par ſa femme qui ne me dit pas de ſa part un ſeul mot ſur cet herbier. Je lui en ai demandé des nouvelles ; j'attends ſa réponſe. J'ai grand'-

peur que ne paſſant pas à Lyon, il n'ait confié le paquet à quelque quidam, qui ſachant que c'étoient des herbes ſeches, aura pris tout cela pour du foin. Cependant, ſi comme je l'eſpere encore, il parvient enfin à votre ſœur Julie ou à vous, vous trouverez que je n'ai pas laiſſé d'y prendre quelque ſoin. C'eſt une pert e qui, quoique petite, ne me ſeroit pas facile à réparer promptement, ſur-tout à cauſe du catalogue accompagné de divers petits éclairciſſemens écrits ſur-le-champ & dont je n'ai gardé aucun double.

Conſolez-vous, bonne Couſine, de n'avoir pas vu les glandes des cruciferes. De grands Botaniſtes très-bien oculés ne les ont pas mieux vues. Tournefort lui-même n'en fait aucun e mention. Elles ſont bien claires dans peu de genres, quoiqu'on en trouve des veſtiges preſque dans tous, & c'eſt à force d'analyſer des fleurs en croix & d'y voir toujours des inégalités au réceptacle, qu'en les examinant en particulier, on a trouvé que ces glandes appartenoient au plus grand nombre des genres, & qu'on les ſuppoſe par analogie dans ceux mêmes où on ne les diſtingue pas.

Je comprends qu'on eſt fâché de prendre tant de peine ſans apprendre les noms des plantes qu'on examine. Mais je vous avoue de bonne-foi qu'il n'eſt pas entré dans mon plan de vous épargner ce petit chagrin. On prétend que la Botanique n'eſt qu'une ſcience de mots, qui n'exerce que la mémoire & n'apprend qu'à nommer des plantes. Pour moi, je ne connois point d'étude raiſonnable qui ne ſoit qu'une ſcience de mots; & auquel des deux, je vous prie, accorderai-je le nom de Botaniſte, de celui qui fait cracher un nom ou une phraſe à l'aſpect d'une plante, ſans rien connoître à ſa ſtructure, ou de celui qui connoiſſant très-bien cette ſtructure, ignore néanmoins le nom très-arbitraire qu'on donne à cette plante en tel ou en tel pays? Si nous ne donnons à vos enfans qu'une occupation amuſante, nous manquons la meilleure moitié de notre but qui eſt, en les amuſant, d'exercer leur intelligence & de les accoutumer à l'attention. Avant de leur apprendre à nommer ce qu'ils voient, commençons par leur apprendre à le voir. Cette ſcience oubliée dans toutes les éducations, doit faire la plus importante

partie de la leur. Je ne le redirai jamais assez ; apprenez-leur à ne jamais se payer de mots, & à croire ne rien savoir de ce qui n'est entré que dans leur mémoire.

Au reste, pour ne pas trop faire le méchant, je vous nomme pourtant des plantes sur lesquelles, en vous les faisant montrer, vous pouvez aisément vérifier mes descriptions. Vous n'aviez pas, je le suppose, sous vos yeux, une Ortie blanche, en lisant l'analyse des labiées ; mais vous n'aviez qu'à envoyer chez l'herboriste du coin chercher de l'Ortie blanche fraichement cueillie, vous appliquiez à sa fleur ma description, & ensuite examinant les autres parties de la plante de la maniere dont nous traiterons ci-après, vous connoissiez l'Ortie blanche infiniment mieux, que l'herboriste qui la fournit ne la connoîtra de ses jours ; encore trouverons-nous dans peu le moyen de nous passer d'herboriste : mais il faut premiérement achever l'examen de nos familles ; ainsi je viens à la cinquieme qui, dans ce moment, est en pleine fructification.

Représentez-vous une longue tige assez droite garnie alternativement de

feuilles pour l'ordinaire découpées aſſez menu, leſquelles embraſſent par leur baſe des branches qui ſortent de leurs aiſſelles. De l'extrémité ſupérieure de cette tige partent comme d'un centre pluſieurs pédicules ou rayons, qui s'écartant circulairement & réguliérement comme les côtes d'un paraſol, couronnent cette tige en forme d'un vaſe plus ou moins ouvert. Quelquefois ces rayons laiſſent un eſpace vuide dans leur milieu & repréſentent alors plus exactement le creux du vaſe; quelquefois auſſi ce milieu eſt fourni d'autres rayons plus courts, qui montant moins obliquement, garniſſent le vaſe & forment conjointement avec les premiers, la figure à-peu-près d'un demi-globe dont la partie convexe eſt tournée en-deſſus.

Chacun de ces rayons ou pédicules eſt terminé à ſon extrémité, non pas encore par une fleur, mais par un autre ordre de rayons plus petits qui couronnent chacun des premiers préciſément comme ces premiers couronnent la tige.

Ainſi voilà deux ordres pareils & ſucceſſifs : l'un de grands rayons qui terminent la tige, l'autre de petits rayons

ſemblables, qui terminent chacun des grands.

Les rayons des petits paraſols ne ſe ſubdiviſent plus, mais chacun d'eux eſt le pédicule d'une petite fleur dont nous parlerons tout à l'heure.

Si vous pouvez vous former l'idée de la figure que je viens de vous décrire, vous aurez celle de la diſpoſition des fleurs dans la famille des *ombelliferes* ou *porte-paraſols* : car ce mot latin *umbella* ſignifie un paraſol.

Quoique cette diſpoſition réguliere de la fructification ſoit frappante & aſſez conſtante dans toutes les ombelliferes, ce n'eſt pourtant pas elle qui conſtitue le caractere de la famille. Ce caractere ſe tire de la ſtructure même de la fleur, qu'il faut maintenant vous décrire.

Mais il convient pour plus de clarté, de vous donner ici une diſtinction générale ſur la diſpoſition relative de la fleur & du fruit dans toutes les plantes, diſtinction qui facilite extrêmement leur arrangement méthodique, quelque ſyſtême qu'on veuille choiſir pour cela.

Il y a des plantes, & c'eſt le plus grand nombre, par exemple l'Œillet,

dont l'ovaire eſt évidemment enfermé dans la corolle. Nous donnerons à celles-là le nom de *fleurs inferes*, parce que les pétales embraſſant l'ovaire, prennent leur naiſſance au-deſſous de lui.

Dans d'autres plantes en aſſez grand nombre, l'ovaire ſe trouve placé, non dans les pétales, mais au-deſſous d'eux; ce que vous pouvez voir dans la Roſe; car le Gratte-cu qui en eſt le fruit, eſt ce corps verd & renflé que vous voyez au-deſſous du calice, par conſéquent auſſi au-deſſous de la corolle qui de cette maniere couronne cet ovaire & ne l'enveloppe pas. J'appellerai celles-ci *fleurs ſuperes*, parce que la corolle eſt au-deſſus du fruit. On pourroit faire des mots plus franciſés : mais il me paroît avantageux de vous tenir toujours le plus près qu'il ſe pourra des termes admis dans la Botanique, afin que ſans avoir beſoin d'apprendre ni latin ni grec, vous puiſſiez néanmoins entendre paſſablement le vocabulaire de cette ſcience, pédanteſquement tiré de ces deux langues, comme ſi pour connoître les plantes, il falloit commencer par être un ſavant grammairien.

Tournefort exprimoit la même diſ-

tinction en d'autres termes : dans le cas de la fleur *infere*, il disoit que le pistil devenoit fruit : dans le cas de la fleur *supere*, il disoit que le calice devenoit fruit. Cette maniere de s'exprimer pouvoit être aussi claire, mais elle n'étoit certainement pas aussi juste. Quoi qu'il en soit, voici une occasion d'exercer, quand il en sera tems, vos jeunes éleves à savoir démêler les mêmes idées, rendues par des termes tout différens.

Je vous dirai maintenant que les plantes ombelliferes ont la fleur *supere*, ou posée sur le fruit. La corolle de cette fleur est à cinq pétales appellés réguliers, quoique souvent les deux pétales qui sont tournés en-dehors dans les fleurs qui bordent l'ombelle, soient plus grands que les trois autres.

La figure de ces pétales varie selon les genres, mais le plus communément elle est en cœur ; l'onglet qui porte sur l'ovaire est fort mince ; la lame va en s'élargissant, son bord est *émarginé* (légérement échancré), ou bien il se termine en une pointe qui, se repliant en-dessus, donne encore au pétale l'air d'être émarginé, quoiqu'on le vît pointu s'il étoit déplié.

Entre chaque pétale eſt une étamine dont l'anthère débordant ordinairement la corolle, rend les cinq étamines plus viſibles que les cinq pétales. Je ne fais pas ici mention du calice, parce que les ombelliferes n'en ont aucun bien diſtinct.

Du centre de la fleur partent deux ſtyles garnis chacun de leur ſtigmate, & aſſez apparens auſſi, leſquels après la chûte des pétales & des étamines, reſtent pour couronner le fruit.

La figure la plus commune de ce fruit eſt un ovale un peu alongé, qui dans ſa maturité s'ouvre par la moitié, & ſe partage en deux ſemences nues attachées au pédicule, lequel par un art admirable ſe diviſe en deux ainſi que le fruit, & tient les graines ſéparément ſuſpendues, juſqu'à leur chûte.

Toutes ces proportions varient ſelon les genres, mais en voilà l'ordre le plus commun. Il faut, je l'avoue, avoir l'œil très-attentif pour bien diſtinguer ſans loupe de ſi petits objets; mais ils ſont ſi dignes d'attention, qu'on n'a pas regret à ſa peine.

Voici donc le caractere propre de la famille des ombelliferes. Corolle ſupere à cinq pétales, cinq étamines, deux

ſtyles portés ſur un fruit nud *diſperme*, c'eſt-à-dire, *compoſé de deux graines* accolées.

Toutes les fois que vous trouverez ces caracteres réunis dans une fructification, comptez que la plante eſt une ombellifere, quand même elle n'auroit d'ailleurs dans ſon arrangement rien de l'ordre ci-devant marqué. Et quand vous trouveriez tout cet ordre de paraſols, conforme à ma deſcription, comptez qu'il vous trompe, s'il eſt démenti par l'examen de la fleur.

S'il arrivoit, par exemple, qu'en ſortant de lire ma Lettre, vous trouvaſſiez en vous promenant un Sureau encore en fleurs, je ſuis preſque aſſuré qu'au premier aſpect vous diriez, voilà une ombellifere. En y regardant, vous trouveriez grande ombelle, petite ombelle, petites fleurs blanche, corolle ſupere, cinq étamines : c'eſt une ombellifere aſſurément ; mais voyons encore : je prends une fleur.

D'abord, au lieu de cinq pétales, je trouve une corolle à cinq diviſions ; il eſt vrai, mais néanmoins d'une ſeule piece. Or les fleurs des ombelliferes ne ſont pas monopétales. Voilà bien cinq étamines, mais je ne vois point de

ſtyles, & je vois plus ſouvent trois ſtigmates que deux, plus ſouvent trois graines que deux. Or les ombelliferes n'ont jamais ni plus ni moins de deux ſtigmates, ni plus ni moins de deux graines pour chaque fleur. Enfin le fruit du Sureau eſt une baye molle, & celui des ombelliferes eſt ſec & nud. Le Sureau n'eſt donc pas une ombellifere.

Si vous revenez maintenant ſur vos pas, en regardant de plus près à la diſpoſition des fleurs, vous verrez que cette diſpoſition n'eſt qu'en apparence celle des ombelliferes. Les grands rayons, au lieu de partir exactement du même centre, prennent leur naiſſance les uns plus haut, les autres plus bas; les petits naiſſent encore moins réguliérement : tout cela n'a point l'ordre invariable des ombelliferes. L'arrangement des fleurs du Sureau eſt en *Corymbe*, ou bouquet, plutôt qu'en ombelle. Voilà comment en nous trompant quelquefois, nous finiſſons par apprendre à mieux voir.

Le *Chardon-roland*, au contraire, n'a gueres le port d'une ombellifere, & néanmoins c'en eſt une, puiſqu'il en a tous les caracteres dans ſa fructification. Où trouver, me direz-vous, le

Chardon-roland ? Par toute la campagne. Tous les grands chemins en ſont tapiſſés à droite & à gauche : le premier payſan peut vous le montrer, & vous le reconnoîtriez preſque vous-même à ſa couleur bleuâtre ou verd-de-mer de ſes feuilles, à leurs durs piquans & à leur conſiſtance lice & coriace comme du parchemin. Mais on peut laiſſer une plante auſſi intraitable ; elle n'a pas aſſez de beauté pour dédommager des bleſſures qu'on ſe fait en l'examinant ; & fût-elle cent fois plus jolie, ma petite Couſine avec ſes petits doigts ſenſibles, ſeroit bientôt rebutée de careſſer une plante de ſi mauvaiſe humeur.

La famille des ombelliferes eſt nombreuſe, & ſi naturelle que ſes genres ſont très-difficiles à diſtinguer : ce ſont des freres que la grande reſſemblance fait ſouvent prendre l'un pour l'autre. Pour aider à s'y reconnoître, on a imaginé des diſtinctions principales qui ſont quelquefois utiles, mais ſur leſquelles il ne faut pas non plus trop compter. Le foyer d'où partent les rayons, tant de la grande que de la petite ombelle, n'eſt pas toujours nud ; il eſt quelquefois entouré de folioles, comme d'une

manchette. On donne à ces folioles le nom d'*involucre* (enveloppe). Quand la grande ombelle a une manchette, on donne à cette manchette le nom de *grand involucre* : on appelle *petits involucres*, ceux qui entourent quelquefois les petites ombelles. Cela donne lieu à trois ſections des ombelliferes.

1°. Celles qui ont grand involucre & petits involucres.

2°. Celles qui n'ont que les petits involucres ſeulement.

3°. Celles qui n'ont ni grands ni petits involucres.

Il ſembleroit manquer une quatrieme diviſion de celles qui ont un grand involucre & point de petits ; mais on ne connoît aucun genre qui ſoit conſtamment dans ce cas.

Vos étonnans progrès, chere Couſine, & votre patience m'ont tellement enhardi que, comptant pour rien votre peine, j'ai oſé vous décrire la famille des ombelliferes ſans fixer vos yeux ſur aucun modele, ce qui a rendu néceſſairement votre attention beaucoup plus fatigante. Cependant, j'oſe douter, liſant comme vous ſavez faire, qu'après une ou deux lectures de ma Lettre, une ombellifere en fleurs

échappe à votre esprit en frappant vos yeux, & dans cette saison vous ne pouvez manquer d'en trouver plusieurs dans les jardins & dans la campagne.

Elles ont la plupart les fleurs blanches. Telles sont la Carotte, le Cerfeuil, le Persil, la Ciguë, l'Angélique, la Berce, la Berle, la Boucage, le Chervis ou Girole, la Perce-pierre, &c.

Quelques-unes, comme le Fenouil, l'Anet, le Panais, sont à fleurs jaunes, il y en peu à fleurs rougeâtres, & point d'aucune autre couleur.

Voilà, me direz-vous, une belle notion générale des ombelliferes : mais comment tout ce vague savoir me garantira-t-il de confondre la Ciguë avec le Cerfeuil & le Persil, que vous venez de nommer avec elle ? La moindre cuisiniere en saura là-dessus plus que nous avec toute notre doctrine. Vous avez raison. Mais cependant si nous commençons par les observations de détail, bientôt accablés par le nombre, la mémoire nous abandonnera, & nous nous perdrons dès les premiers pas dans ce regne immense ; au lieu que si nous commençons par bien reconnoître les grandes routes,

nous nous égarerons rarement dans les ſentiers, & nous nous retrouverons par-tout ſans beaucoup de peine. Donnons cependant quelque exception à l'utilité de l'objet, & ne nous expoſons pas, tout en analyſant le regne végétal, à manger par ignorance une omelette à la Ciguë.

La petite Ciguë des jardins eſt une ombellifere, ainſi que le Perſil & le Cerfeuil. Elle a la fleur blanche comme l'un & l'autre (*), elle eſt avec le dernier dans la ſection qui a la petite enveloppe & qui n'a pas la grande; elle leur reſſemble aſſez par ſon feuillage, pour qu'il ne ſoit pas aiſé de vous en marquer par écrit les différences. Mais voici des caracteres ſuffiſans pour ne vous y pas tromper.

Il faut commencer par voir en fleurs ces diverſes plantes; car c'eſt en cet état que la Ciguë a ſon caractere propre. C'eſt d'avoir ſous chaque petite ombelle un petit involucre compoſé de trois petites folioles poin-

(*) La fleur du Perſil eſt un peu jaunâtre. Mais pluſieurs fleurs d'Ombelliferes paroiſſent jaunes à cauſe de l'ovaire & des anthères, & ne laiſſent pas d'avoir les pétales blancs.

tues, assez longues, & toutes trois tournées en dehors, au lieu que les folioles des petites ombelles du Cerfeuil l'enveloppent tout autour, & sont tournées également de tous les côtés. A l'égard du Persil, à peine a-t-il quelques courtes folioles, fines comme des cheveux, & distribuées indifféremment, tant dans la grande ombelle que dans les petites, qui toutes sont claires & maigres.

Quand vous vous serez bien assurée de la Ciguë en fleurs, vous vous confirmerez dans votre jugement en froissant légérement & flairant son feuillage; car son odeur puante & vireuse ne vous la laissera pas confondre avec le Persil ni avec le Cerfeuil, qui tous deux ont des odeurs agréables. Bien sure enfin de ne pas faire de quiproquo, vous examinerez ensemble & séparément ces trois plantes dans tous leurs états par toutes leurs parties, sur-tout par le feuillage qui les accompagne plus constamment que la fleur, & par cet examen comparé & répété, jusqu'à ce que vous ayez acquis la certitude du coup-d'œil, vous parviendrez à distinguer & connoître imperturbablement la Ciguë. L'étude

nous mene ainſi juſqu'à la porte de la pratique, après quoi celle-ci fait la facilité du ſavoir.

Prenez haleine, chere Couſine, car voilà une Lettre excédante; je n'oſe même vous promettte plus de diſcrétion dans celle qui doit la ſuivre; mais après cela nous n'aurons devant nous qu'un chemin bordé de fleurs. Vous en méritez une couronne pour la douceur & la conſtance avec laquelle vous daignez me ſuivre à travers ces brouſſailles, ſans vous rebuter de leurs épines.

LETTRE VI.

Du 2 Mai 1773.

QUOIQU'IL vous reſte, chere Couſine, bien des choſes à deſirer dans les notions de nos cinq premieres familles, & que je n'aye pas toujours ſu mettre mes deſcriptions à la portée de notre petite *Botanophile*, (amatrice de la Botanique), je crois néanmoins vous en avoir donné une

idée ſuffiſante pour pouvoir, après quelques mois d'herboriſation, vous familiariſer avec l'idée générale du port de chaque famille : en ſorte qu'à l'aſpect d'une plante, vous puiſſiez conjecturer à-peu-près ſi elle appartient à quelqu'une des cinq familles & à laquelle ; ſauf à vérifier enſuite par l'analyſe de la fructification ſi vous vous êtes trompée ou non dans votre conjecture. Les ombelliferes, par exemple, vous ont jetté dans quelque embarras, mais dont vous pouvez ſortir quand il vous plaira, au moyen des indications que j'ai jointes aux deſcriptions : car enfin les Carottes, les Panais, ſont choſes ſi communes, que rien n'eſt plus aiſé dans le milieu de l'été que de ſe faire montrer l'une ou l'autre en fleurs dans un potager. Or, au ſimple aſpect de l'ombelle & de la plante qui la porte, on doit prendre une idée ſi nette des ombelliferes, qu'à la rencontre d'une plante de cette famille on s'y trompera rarement au premier coup-d'œil. Voilà tout ce que j'ai prétendu juſqu'ici : car il ne ſera pas queſtion ſi-tôt des genres & des eſpeces ; & encore une fois ce n'eſt pas une nomenclature de perroquet,

qu'il s'agit d'acquérir, mais une ſcience réelle, & l'une des ſciences les plus aimables qu'il ſoit poſſible de cultiver. Je paſſe donc à notre ſixieme famille avant de prendre une route plus méthodique. Elle pourra vous embarraſſer d'abord autant & plus que les ombelliferes. Mais mon but n'eſt, quant-à-préſent, que de vous en donner une notion générale, d'autant plus que nous avons bien du tems encore avant celui de la pleine floraiſon, & que ce tems bien employé pourra vous applanir des difficultés contre leſquelles il ne faut pas lutter encore.

Prenez une ces petites fleurs qui, dans cette ſaiſon, tapiſſent les pâturages & qu'on appelle ici *Paquerettes*, *petites Marguerites*, ou *Marguerites* tout court. Regardez-la bien; car à ſon aſpect, je ſuis ſûr de vous ſurprendre en vous diſant que cette fleur ſi petite & ſi mignone eſt réellement compoſée de deux ou trois cents autres fleurs toutes parfaites, c'eſt-à-dire, ayant chacune ſa corolle, ſon germe, ſon piſtil, ſes étamines, ſa graine, en un mot auſſi parfaite en ſon eſpece qu'une fleur de Jacinthe ou de Lis. Chacune de ces folioles blanches en-

deſſus, roſe en-deſſous, qui forment comme une couronne autour de la Marguerite, & qui ne vous paroiſſent tout au plus qu'autant de petits pétales, ſont réellement autant de véritables fleurs; & chacun de ces petits brins jaunes que vous voyez dans le centre, & que d'abord vous n'avez peut-être pris que pour des étamines, ſont encore autant de véritables fleurs. Si vous aviez déjà les doigts exercés aux diſſections botaniques, que vous vous armaſſiez d'une bonne loupe & de beaucoup de patience, je pourrois vous convaincre de cette vérité par vos propres yeux; mais pour le préſent il faut commencer, s'il vous plaît, par m'en croire ſur ma parole, de peur de fatiguer votre attention ſur des atomes. Cependant, pour vous mettre au moins ſur la voie, arrachez une des folioles blanches de la couronne; vous croirez d'abord cette foliole plate d'un bout à l'autre; mais regardez-la bien par le bout qui étoit attaché à la fleur, vous verrez que ce bout n'eſt pas plat, mais rond & creux en forme de tube, & que de ce tube ſort un petit filet à deux cornes; ce filet eſt le ſtyle fourchu de cette fleur, qui

comme vous voyez n'eſt plate que par le haut.

Regardez maintenant les brins jaunes qui ſont au milieu de la fleur & que je vous ai dit être autant de fleurs eux-mêmes ; ſi la fleur eſt aſſez avancée, vous en verrez pluſieurs tout autour, leſquels ſont ouverts dans le milieu & même découpés en pluſieurs parties. Ce ſont des corolles monopétales qui s'épanouiſſent, & dans leſquelles la loupe vous feroit aiſément diſtinguer le piſtil & même les anthères dont il eſt entouré. Ordinairement les fleurons jaunes qu'on voit au centre ſont encore arrondis & non percés. Ce ſont des fleurs comme les autres, mais qui ne ſont pas encore épanouies ; car elles ne s'épanouiſſent que ſucceſſivement en avançant des bords vers le centre. En voilà aſſez pour vous montrer à l'œil la poſſibilité que tous ces brins, tant blancs que jaunes, ſoient réellement autant de fleurs parfaites, & c'eſt un fait très-conſtant. Vous voyez néanmoins que toutes ces petites fleurs ſont preſſées & renfermées dans un calice qui leur eſt commun, & qui eſt celui de la Marguerite. En conſidérant toute la Marguerite comme

une ſeule fleur, ce ſera donc lui donner un nom très-convenable, que de l'appeller *une fleur compoſée*. Or il y a un grand nombre d'eſpeces & de genres de fleurs formées comme la Marguerite d'un aſſemblage d'autres fleurs plus petites, contenues dans un calice commun. Voilà ce qui conſtitue la ſixieme famille dont j'avois à vous parler, ſavoir, celle des *fleurs compoſées*.

Commençons par ôter ici l'équivoque du mot de fleur, en reſtreignant ce nom dans la préſente famille à la fleur compoſée, & donnant celui de *fleurons* aux petites fleurs qui la compoſent; mais n'oublions pas que dans la préciſion du mot, ces fleurons eux-mêmes ſont autant de véritables fleurs.

Vous avez vu dans la Marguerite deux ſortes de fleurons, ſavoir, ceux de couleur jaune qui rempliſſent le milieu de la fleur, & les petites languettes blanches qui les entourent. Les premiers ſont dans leur petiteſſe aſſez ſemblables de figure aux fleurs du Muguet ou de la Jacinthe, & les ſeconds ont quelque rapport aux fleurs de Chevre-feuille. Nous laiſſerons aux

premiers le nom de *fleurons*, & pour distinguer les autres, nous les appellerons *demi-fleurons* : car en effet ils ont assez l'air de fleurs monopétales qu'on auroit rognées par un côté, en n'y laissant qu'une languette qui feroit à peine la moitié de la corolle.

Ces deux sortes de fleurons se combinent dans les fleurs composées, de maniere à diviser toute la famille en trois sections bien distinctes

La premiere section est formée de celles qui ne sont composées que de languettes ou demi fleurons, tant au milieu qu'à la circonférence ; on les appelle *fleurs demi-fleuronnées*, & la fleur entiere dans cette section est toujours d'une seule couleur, le plus souvent jaune. Telle est la fleur appellée Dent-de-lion ou Pissenlit ; telles sont les fleurs de Laitues, de Chicorée (celle-ci est bleue), de Scorsonere, de Salsifis, &c.

La seconde section comprend les *fleurs fleuronnées*, c'est-à-dire, qui ne sont composées que de fleurons, tous pour l'ordinaire aussi d'une seule couleur. Telles sont les fleurs d'Immortelles, de Bardane, d'Absynthe, d'Armoise, de Chardon, d'Artichaut, qui est

eſt un chardon lui-même dont on mange le calice & le réceptacle encore en bouton, avant que la fleur ſoit écloſe & même formée. Cette bourre qu'on ôte du milieu de l'Artichaut n'eſt autre choſe que l'aſſemblage des fleurons qui commencent à ſe former & qui ſont ſéparés les uns des autres par de longs poils implantés ſur le réceptacle.

La troiſieme ſection eſt celle des fleurs qui raſſemblent les deux ſortes de fleurons. Cela ſe fait toujours de maniere que les fleurons entiers occupent le centre de la fleur, & les demi-fleurons forment le contour ou la circonférence, comme vous avez vu dans la Paquerette. Les fleurs de cette ſection s'appellent *radiées*, les Botaniſtes ayant donné le nom de *rayon* au contour d'une fleur compoſée, quand il eſt formé de languettes ou demi-fleurons. A l'égard de l'aire ou du centre de la fleur occupé par les fleurons, on l'appelle le *diſque*, & on donne auſſi quelquefois ce même nom de diſque à la ſurface du réceptacle où ſont plantés tous les fleurons & demi-fleurons. Dans les fleurs radiées, le diſque eſt ſouvent

d'une couleur & le rayon d'une autre ; cependant il y a auſſi des genres & des eſpeces où tous les deux ſont de la même couleur.

Tâchons à préſent de bien déterminer dans votre eſprit l'idée d'une *fleur compoſée*. Le Treffle ordinaire fleurit en cette ſaiſon ; ſa fleur eſt pourpre : s'il vous en tomboit une ſous la main, vous pourriez en voyant tant de petites fleurs raſſemblées, être tentée de prendre le tout pour une fleur compoſée. Vous vous tromperiez ; en quoi ? en ce que, pour conſtituer une fleur compoſée, il ne ſuffit pas d'une agrégation de pluſieurs petites fleurs, mais qu'il faut de plus qu'une ou deux des parties de la fructification leur ſoient communes, de maniere que toutes aient part à la même, & qu'aucune n'ait la ſienne ſéparément. Ces deux parties communes ſont le calice & le réceptacle. Il eſt vrai que la fleur de Treffle ou plutôt le groupe de fleurs qui n'en ſemblent qu'une, paroît d'abord portée ſur une eſpece de calice ; mais écartez un peu ce prétendu calice, & vous verrez qu'il ne tient point à la fleur, mais qu'il eſt attaché au-deſſous d'elle au pédicule qui la porte. Ainſi ce

calice apparent n'en eſt point un ; il appartient au feuillage, & non pas à la fleur ; & cette prétendue fleur n'eſt en effet qu'un aſſemblage de fleurs légumineuſes fort petites, dont chacune a ſon calice particulier, & qui n'ont abſolument rien de commun entr'elles que leur attache au même pédicule. L'uſage eſt pourtant de prendre tout cela pour une ſeule fleur ; mais c'eſt une fauſſe idée, ou ſi l'on veut abſolument regarder comme une fleur, un bouquet de cette eſpece, il ne faut pas du moins l'appeller une *fleur compoſée* mais une *fleur agrégée* ou une tête, (*flos aggregatus*, *flos capitatus*, *capitulum*). Et ces dénominations ſont en effet quelquefois employées en ce ſens par les Botaniſtes.

Voilà, chere Couſine, la notion la plus ſimple & la plus naturelle que je puiſſe vous donner de la famille, ou plutôt de la nombreuſe claſſe des compoſées, & des trois ſections ou familles dans leſquelles elles ſe ſubdiviſent. Il faut maintenant vous parler de la ſtructure des fructifications particulieres à cette claſſe, & cela nous menera peut-être à en déterminer le caractere avec plus de préciſion.

La partie la plus eſſentielle d'une fleur compoſée eſt le réceptacle ſur lequel ſont plantés, d'abord les fleurons & demi-fleurons, & enſuite les graines qui leur ſuccedent. Ce réceptacle qui forme un diſque d'une certaine étendue fait le centre du calice, comme vous pouvez voir dans le Piſſenlit que nous prendrons ici pour exemple. Le calice dans toute cette famille eſt ordinairement découpé juſqu'à la baſe en pluſieurs pieces, afin qu'il puiſſe ſe fermer, ſe rouvrir & ſe renverſer, comme il arrive dans le progrès de la fructification, ſans y cauſer de déchirure. Le calice du Piſſenlit eſt formé de deux rangs de folioles inſérés l'un dans l'autre, & les folioles du rang extérieur qui ſoutient l'autre ſe recourbent & replient en-bas vers le pédicule, tandis que les folioles du rang intérieur reſtent droites pour entourer & contenir les demi-fleurons qui compoſent la fleur.

Une forme encore des plus communes aux calices de cette claſſe, eſt d'être *imbriqués*, c'eſt-à-dire, formés de pluſieurs rangs de folioles en recouvrement, les unes ſur les joints des autres, comme les tuiles d'un toit. L'Ar-

tichaut, le Bluet, la Jacée, la Scorſonere vous offrent des exemples de calices imbriqués.

Les fleurons & demi-fleurons enfermés dans le calice ſont plantés fort dru ſur ſon diſque ou réceptacle en quinconce ou comme les caſes d'un Damier. Quelquefois ils s'entretouchent à nud ſans rien d'intermédiaire, quelquefois ils ſont ſéparés par des cloiſons de poils ou de petites écailles qui reſtent attachées au réceptacle quand les graines ſont tombées. Vous voilà ſur la voie d'obſerver les différences de calices & de réceptacles; parlons à préſent de la ſtructure des fleurons & demi-fleurons en commençant par les premiers.

Un fleuron eſt une fleur monopétale, réguliere pour l'ordinaire, dont la corolle ſe fend dans le haut en quatre ou cinq parties. Dans cette corolle ſont attachés à ſon tube les filets des étamines au nombre de cinq: ces cinq filets ſe réuniſſent par le haut en un petit tube rond qui entoure le piſtil, & ce tube n'eſt autre choſe que les cinq anthères ou étamines réunies circulairement en un ſeul corps. Cette réunion des étamines forme aux yeux des Botaniſtes le caractere eſſentiel des fleurs

compoſées, & n'appartient qu'à leurs fleurons excluſivement à toutes ſortes de fleurs. Ainſi vous aurez beau trouver pluſieurs fleurs portées ſur un même diſque, comme dans les Scabieuſes & le Chardon-à-foulon; ſi les anthères ne ſe réuniſſent pas en un tube autour du piſtil, & ſi la corolle ne porte pas ſur une ſeule graine nue, ces fleurs ne ſont pas des fleurons & ne forment pas une fleur compoſée. Au contraire, quand vous trouveriez dans une fleur unique les anthères ainſi réunies en un ſeul corps, & la corolle ſupere poſée ſur une ſeule graine, cette fleur, quoique ſeule, ſeroit un vrai fleuron, & appartiendroit à la famille des compoſées, dont il vaut mieux tirer ainſi le caractere d'une ſtructure préciſe, que d'une apparence trompeuſe.

Le piſtil porte un ſtyle plus long d'ordinaire que le fleuron, au-deſſus duquel on le voit s'élever à travers le tube formé par les anthères. Il ſe termine le plus ſouvent dans le haut par un ſtigmate fourchu dont on voit aiſément les deux petites cornes. Par ſon pied le piſtil ne porte pas immédiatement ſur le réceptacle non plus que le fleuron, mais l'un & l'autre y tiennent par le germe

qui leur ſert de baſe, lequel croît & s'alonge à meſure que le fleuron ſe deſſeche, & devient enfin une graine longuette qui reſte attachée au réceptacle, juſqu'à ce qu'elle ſoit mûre. Alors elle tombe ſi elle eſt nue, ou bien le vent l'emporte au loin ſi elle eſt couronnée d'une aigrette de plumes, & le réceptacle reſte à découvert tout nud dans des genres, ou garni d'écailles ou de poils dans d'autres.

La ſtructure des demi-fleurons eſt ſemblable à celle des fleurons ; les étamines, le piſtil, & la graine y ſont arrangés à-peu-près de même : ſeulement dans les fleurs radiées il y a pluſieurs genres ou les demi-fleurons du contour ſont ſujets à avorter, ſoit parce qu'ils manquent d'étamines, ſoit parce que celles qu'ils ont ſont ſtériles, & n'ont pas la force de féconder le germe ; alors la fleur ne graine que par les fleurons du milieu.

Dans toute la claſſe des compoſées, la graine eſt toujours *ſeſſile*, c'eſt-à-dire, qu'elle porte immédiatement ſur le réceptacle, ſans aucun pédicule intermédiaire. Mais il y a des graines dont le ſommet eſt couronné par une aigrette quelquefois ſeſſile, & quelque-

fois attachée à la graine par un pédicule. Vous comprenez que l'uſage de cette aigrette eſt d'éparpiller au loin les ſemences, en donnant plus de priſe à l'air pour les emporter & ſemer à diſtance.

A ces deſcriptions informes & tronquées, je dois ajouter que les calices ont pour l'ordinaire la propiété de s'ouvrir quand la fleur s'épanouit, de ſe refermer quand les fleurons ſe ſement & tombent, afin de contenir la jeune graine, & l'empêcher de ſe répandre avant ſa maturité, enfin de ſe rouvrir & de ſe renverſer tout-à-fait pour offrir dans leur centre une aire plus large aux graines qui groſſiſſent en mûriſſant. Vous avez dû ſouvent voir le Piſſenlit dans cet état, quand les enfans le cueillent pour ſouffler dans ſes aigrettes qui forment un globe autour du calice renverſé.

Pour bien connoître cette claſſe, il faut en ſuivre les fleurs dès avant leur épanouiſſement juſqu'à la pleine maturité du fruit, & c'eſt dans cette ſucceſſion qu'on voit des métamorphoſes & un enchaînement de merveilles qui tiennent tout eſprit ſain qui les obſerve, dans une continuelle admira-

tion. Une fleur commode pour ces obſervations eſt celle des Soleils qu'on rencontre fréquemment dans les vignes & dans les jardins. Le Soleil, comme vous voyez, eſt une radiée. La Reine-Marguerite, qui dans l'automne fait l'ornement des parterres, en eſt une auſſi. Les Chardons (*) ſont des fleuronnées ; j'ai déjà dit que la Scorſonere & le Piſſenlit ſont des demi-fleuronnées. Toutes ces fleurs ſont aſſez groſſes pour pouvoir être diſſéquées & étudiées à l'œil nud ſans le fatiguer beaucoup.

Je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui ſur la famille ou claſſe des compoſées. Je tremble déjà d'avoir trop abuſé de votre patience par des détails que j'aurois rendus plus clairs, ſi j'avois ſu les rendre plus courts ; mais il m'eſt impoſſible de ſauver la difficulté qui naît de la petiteſſe des objets. Bonjour, chere Couſine.

(*) Il faut prendre garde de n'y pas mêler le Chardon-à-foulon ou des Bonnetiers, qui n'eſt pas un vrai Chardon.

LETTRE VII.

SUR LES ARBRES FRUITIERS.

J'ATTENDOIS de vos nouvelles, chere Couſine, ſans impatience, parce que M. T. que j'avois vu depuis la réception de votre précédente Lettre, m'avoit dit avoir laiſſé votre Maman & toute votre famille en bonne ſanté. Je me réjouis d'en avoir la confirmation par vous-même, ainſi que des bonnes & fraîches nouvelles que vous me donnez de ma tante Gonceru. Son ſouvenir & ſa bénédiction ont épanoui de joie un cœur à qui depuis long-tems on ne fait plus gueres éprouver de ces ſortes de mouvemens. C'eſt par elle que je tiens encore à quelque choſe de bien précieux ſur la terre, & tant que je la conſerverai, je continuerai, quoiqu'on faſſe, à aimer la vie. Voici le tems de profiter de vos bontés ordinaires pour elle & pour moi; il me ſemble que ma petite offrande prend un prix réel en paſſant par vos mains. Si votre

cher époux vient bientôt à Paris comme vous me le faites eſpérer, je le prierai de vouloir bien ſe charger de mon tribut annuel; mais s'il tarde un peu, je vous prie de me marquer à qui je dois le remettre, afin qu'il n'y ait point de retard & que vous n'en faſſiez pas l'avance comme l'année derniere, ce que je ſais que vous faites avec plaiſir, mais à quoi je ne dois pas conſentir ſans néceſſité.

Voici, chere Couſine, les noms des plantes que vous m'avez envoyées en dernier lieu. J'ai ajouté un point d'interrogation à ceux dont je ſuis en doute, parce que vous n'avez pas eu ſoin d'y mettre des feuilles avec la fleur, & que le feuillage eſt ſouvent néceſſaire pour déterminer l'eſpece à un auſſi mince Botaniſte que moi. En arrivant à Fourriere, vous trouverez la plupart des arbres fruitiers en fleurs, & je me ſouviens que vous aviez deſiré quelques directions ſur cet article. Je ne puis en ce moment vous tracer là-deſſus que quelques mots très à la hâte, étant très-preſſé, & afin que vous ne perdiez pas encore une ſaiſon pour cet examen.

Il ne faut pas, chere amie, donner

à la Botanique une importance qu'elle n'a pas ; c'eſt une étude de pure curioſité & qui n'a d'autre utilité réelle que celle que peut tirer un être penſant & ſenſible de l'obſervation de la nature, & des merveilles de l'Univers. L'homme a dénaturé beaucoup de choſes pour les mieux convertir à ſon uſage ; en cela il n'eſt point à blâmer ; mais il n'en eſt pas moins vrai qu'il les a ſouvent défigurées, & que quand dans les œuvres de ſes mains, il croit étudier vraiment la nature, il ſe trompe. Cette erreur a lieu ſur-tout dans la ſociété civile, elle a lieu de même dans les jardins. Ces fleurs doubles qu'on admire dans les parterres, ſont des monſtres dépourvus de la faculté de produire leur ſemblable, dont la nature a doué tous les êtres organiſés. Les arbres fruitiers ſont à-peu-près dans le même cas par la greffe ; vous aurez beau planter des pepins de Poires & de Pommes des meilleures eſpeces, il n'en naîtra jamais que des ſauvageons. Ainſi pour connoître la Poire & la Pomme de la nature, il faut les chercher non dans les potagers, mais dans les forêts. La chair n'en eſt pas ſi groſſe & ſi ſucculente, mais les ſemences en

mûriſſent mieux, en multiplient davantage, & les arbres en ſont infiniment plus grands & plus vigoureux. Mais j'entame ici un article qui me meneroit trop loin : revenons à nos potagers.

Nos arbres fruitiers, quoique greffés, gardent dans leur fructification tous les caracteres botaniques qui les diſtinguent, & c'eſt par l'étude attentive de ces caracteres, auſſi-bien que par les transformations de la greffe, qu'on s'aſſure qu'il n'y a, par exemple, qu'une ſeule eſpece de Poire ſous mille noms divers, par leſquels la forme & la ſaveur de leurs fruits les a fait diſtinguer en autant de prétendues eſpeces, qui ne ſont au fond que des variétés. Bien plus, la Poire & la Pomme ne ſont que deux eſpeces du même genre, & leur unique différence bien caractériſtique, eſt que le pédicule de la Pomme entre dans un enfoncement du fruit, & celui de la Poire tient à un prolongement du fruit un peu alongé. De même toutes les ſortes de Ceriſes, Guignes, Griottes, Bigarreaux, ne ſont que des variétés d'une même eſpece ; toutes les Prunes ne ſont qu'une eſpece de Prunes ; le genre

de la Prune contient trois eſpeces principales, ſavoir la Prune proprement dite, la Ceriſe, & l'Abricot qui n'eſt auſſi qu'une eſpece de Prune. Ainſi quand le ſavant Linnæus, diviſant le genre dans ſes eſpeces, a dénommé la *Prune* Prune, la Prune Ceriſe, & la Prune Abricot, les ignorans ſe ſont moqués de lui : mais les obſervateurs ont admiré la juſteſſe de ſes réductions, &c. Il faut courir, je me hâte.

Les arbres fruitiers entrent preſque tous dans une famille nombreuſe, dont le caractere eſt facile à ſaiſir, en ce que les étamines, en grand nombre, au lieu d'être attachées au réceptacle ſont attachées au calice, par les intervalles que laiſſent les pétales entre eux; toutes leurs fleurs ſont polypétales & à cinq communément. Voici les principaux caracteres génériques.

Le genre de la Poire, qui comprend auſſi la Pomme & le Coin. Calice monophyle à cinq pointes. Corolle à cinq pétales attachés au calice, une vingtaine d'étamines toutes attachées au calice. Germe ou ovaire infere, c'eſt-à-dire, au-deſſous de la corolle, cinq ſtyles. Fruits charnus à cinq logettes, contenant des graines, &c.

Le genre de la Prune, qui comprend l'Abricot, la Ceriſe, & le Laurier-ceriſe. Calice, corolle & anthères à-peu-près comme la Poire. Mais le germe eſt ſupere, c'eſt-à-dire, dans la corolle, & il n'y a qu'un ſtyle. Fruit plus aqueux que charnu contenant un noyau, &c.

Le genre de l'Amande, qui comprend auſſi la Pêche. Preſque comme la Prune, ſi ce n'eſt que le germe eſt velu, & que le fruit, mou dans la Pêche, ſec dans l'Amande, contient un noyau dur, raboteux, parſemé de cavités, &c.

Tout ceci n'eſt que bien groſſierement ébauché, mais c'en eſt aſſez pour vous amuſer cette année. Bonjour, chere Couſine.

LETTRE VIII.

Du 11 Avril 1773.

SUR LES HERBIERS.

GRACE au ciel, chere Couſine, vous voilà rétablie. Mais ce n'eſt pas ſans que votre ſilence & celui de M. G. que j'avois inſtamment prié de m'écrire un mot à ſon arrivée, ne m'ait cauſé bien des alarmes. Dans des inquiétudes de cette eſpece, rien n'eſt plus cruel que le ſilence, parce qu'il fait tout porter au pis. Mais tout cela eſt déjà oublié & je ne ſens plus que le plaiſir de votre rétabliſſement. Le retour de la belle ſaiſon, la vie moins ſédentaire de Fourriere, & le plaiſir de remplir avec ſuccès la plus douce, ainſi que la plus reſpectable des fonctions, acheveront bientôt de l'affermir, & vous en ſentirez moins triſtement l'abſence paſſagere de votre mari, au milieu des chers gages de ſon atta-

chement & des ſoins continuels qu'ils vous demandent.

La terre commence à verdir, les arbres à bourgeonner, les fleurs à s'épanouir; il y en a déjà de paſſées; un moment de retard pour la Botanique, nous reculeroit d'une année entiere: ainſi j'y paſſe ſans autre préambule.

Je crains que nous ne l'ayons traitée juſqu'ici d'une maniere trop abſtraite, en n'appliquant point nos idées ſur des objets déterminés : c'eſt le défaut dans lequel je ſuis tombé, principalement à l'égard des ombelliferes. Si j'avois commencé par vous en mettre une ſous les yeux, je vous aurois épargné une application très-fatigante ſur un objet imaginaire, & à moi des deſcriptions difficiles, auxquelles un ſimple coup d'œil auroit ſupplée. Malheureuſement, à la diſtance où la loi de la néceſſité me tient de vous, je ne ſuis pas à portée de vous montrer du doigt les objets; mais ſi chacun de notre côté nous en pouvons avoir ſous les yeux de ſemblables, nous nous entendrons très-bien l'un l'autre en parlant de ce que nous voyons. Toute la difficulté eſt, qu'il faut que l'indication vienne de vous; car vous

envoyer d'ici des plantes ſeches, ſeroit ne rien faire. Pour bien reconnoître une plante, il faut commencer par la voir ſur pied. Les Herbiers ſervent de mémoratifs pour celles qu'on a déjà connues; mais ils font mal connoître celles qu'on n'a pas vues auparavant. C'eſt donc à vous de m'envoyer des plantes que vous voudrez connoître & que vous aurez cueillies ſur pied; & c'eſt à moi de vous les nommer, de les claſſer, de les décrire; juſqu'à ce que par des idées comparatives, devenues familieres à vos yeux & à votre eſprit, vous parveniez à claſſer, ranger & nommer vous-même celles que vous verrez pour la premiere fois; ſcience qui ſeule diſtingue le vrai Botaniſte de l'Herboriſte ou Nomenclateur. Il s'agit donc ici d'apprendre à préparer, deſſécher & conſerver les plantes ou échantillons de plantes, de maniere à les rendre faciles à connoître & à déterminer. C'eſt, en un mot, un Herbier que je vous propoſe de commencer. Voici une grande occupation qui de loin ſe prépare pour notre petite Amatrice: car quant-à-préſent & pour quelque tems encore,

il faudra que l'adreſſe de vos doigts ſupplée à la foibleſſe des ſiens.

Il y a d'abord une proviſion à faire; ſavoir, cinq ou ſix mains de papier gris, & à-peu-près autant de papier blanc, de même grandeur, aſſez fort & bien collé, ſans quoi les plantes ſe pourriroient dans le papier gris, ou du moins les fleurs y perdroient leur couleur, ce qui eſt une des parties qui les rendent reconnoiſſables, & par leſquelles un Herbier eſt agréable à voir. Il ſeroit encore à deſirer que vous euſſiez une preſſe de la grandeur de votre papier, ou du moins deux bouts de planches bien unies, de maniere qu'en plaçant vos feuilles entre deux, vous les y puiſſiez tenir preſſées par les pierres ou autres corps peſans dont vous chargerez la planche ſupérieure. Ces préparatifs faits, voici ce qu'il faut obſerver pour préparer vos plantes, de maniere à les conſerver & les reconnoître.

Le moment à choiſir pour cela eſt celui où la plante eſt en pleine fleur, & où même quelques fleurs commencent à tomber pour faire place au fruit qui commence à paroître. C'eſt dans ce point où

toutes les parties de la fructification ſont ſenſibles, qu'il faut tâcher de prendre la plante pour la deſſécher dans cet état.

Les petites plantes ſe prennent toutes entieres avec leurs racines qu'on a ſoin de bien nettoyer avec une broſſe, afin qu'il n'y reſte point de terre. Si la terre eſt mouillée, on la laiſſe ſécher pour la broſſer, ou bien on lave la racine; mais il faut avoir alors la plus grande attention de la bien eſſuyer, & deſſécher avant de la mettre entre les papiers, ſans quoi, elle s'y pourriroit infailliblement, & communiqueroit ſa pourriture aux autres plantes voiſines. Il ne faut cependant s'obſtiner à conſerver les racines qu'autant qu'elles ont quelques ſingularités remarquables; car dans le plus grand nombre, les racines ramifiées & fibreuſes ont des formes ſi ſemblables, que ce n'eſt pas la peine de les conſerver. La nature qui a tant fait pour l'élégance & l'ornement dans la figure & la couleur des plantes en ce qui frappe les yeux, a deſtiné les racines uniquement aux fonctions utiles : puiſqu'étant cachées dans la terre,

leur donner une ſtructure agréable, eût été cacher la lumiere ſous le boiſſeau.

Les arbres & toutes les grandes plantes ne ſe prennent que par échantillon. Mais il faut que cet échantillon ſoit ſi bien choiſi, qu'il contienne toutes les parties conſtitutives du genre & de l'eſpece, afin qu'il puiſſe ſuffire pour reconnoître & déterminer la plante qui l'a fourni. Il ne ſuffit pas que toutes les parties de la fructification y ſoient ſenſibles, ce qui ne ſerviroit qu'à diſtinguer le genre, il faut qu'on y voye bien le caractere de la foliation & de la ramification; c'eſt-à-dire, la naiſſance & la forme des feuilles & des branches, & même autant qu'il ſe peut, quelque portion de la tige; car, comme vous verrez dans la ſuite, tout cela ſert à diſtinguer les eſpeces différentes des mêmes genres, qui ſont parfaitement ſemblables par la fleur & le fruit. Si les branches ſont trop épaiſſes, on les amincit avec un couteau ou canif, en diminuant adroitement par-deſſous de leur épaiſſeur, autant que cela ſe peut, ſans couper & mutiler les feuilles. Il y a des Botaniſtes qui ont la patience de fendre

l'écorce de la branche & d'en tirer adroitement le bois ; de façon, que l'écorce rejointe paroît vous montrer encore la branche entière, quoique le bois n'y ſoit plus. Au moyen de quoi l'on n'a point entre les papiers des épaiſſeurs & boſſes trop conſidérables, qui gâtent, défigurent l'Herbier, & font prendre une mauvaiſe forme aux plantes. Dans les plantes où les fleurs & les feuilles ne viennent pas en même tems, ou naiſſent trop loin les unes des autres, on prend une petite branche à fleurs & une petite branche à feuilles ; & les plaçant enſemble dans le même papier, on offre ainſi à l'œil les diverſes parties de la même plante, ſuffiſantes pour la faire reconnoître. Quant aux plantes où l'on ne trouve que des feuilles, & dont la fleur n'eſt pas encore venue ou eſt déjà paſſée, il les faut laiſſer, & attendre, pour les reconnoître, qu'elles montrent leur viſage. Une plante n'eſt pas plus ſurement reconnoiſſable à ſon feuillage, qu'un homme à ſon habit.

Tel eſt le choix qu'il faut mettre dans ce qu'on cueille : il en faut mettre auſſi dans le moment qu'on prend pour cela. Les plantes cueillies le matin à la roſée,

ou le ſoir à l'humidité, ou le jour durant la pluie, ne ſe conſervent point. Il faut abſolument choiſir un tems ſec, & même dans ce tems-là, le moment le plus ſec & le plus chaud de la journée, qui eſt en été entre onze heures du matin & cinq ou ſix heures du ſoir. Encore alors, ſi l'on y trouve la moindre humidité, faut-il les laiſſer; car infailliblement elles ne ſe conſerveront pas.

Quand vous avez cueilli vos échantillons, vous les apportez au logis toujours bien au ſec, pour les placer & arranger dans vos papiers. Pour cela vous faites votre premier lit de deux feuilles au moins de papier gris, ſur leſquelles vous placez une feuille de papier blanc, & ſur cette feuille, vous arrangez votre plante, prenant grand ſoin que toutes ſes parties, ſur tout les feuilles & les fleurs ſoient bien ouvertes & bien étendues dans leur ſituation naturelle. La plante un peu flétrie, mais ſans l'être trop, ſe prête mieux pour l'ordinaire à l'arrangement qu'on lui donne ſur le papier avec le pouce & les doigts. Mais il y en a de rebelles qui ſe grippent d'un côté, pendant qu'on les arrange de l'autre. Pour prévenir cet

inconvénient, j'ai des plombs, de gros ſous, des liards, avec leſquels j'aſſujettis les parties que je viens d'arranger, tandis que j'arrange les autres de façon que quand j'ai fini, ma plante ſe trouve preſque toute couverte de ces pieces, qui la tiennent en état. Après cela on poſe une ſeconde feuille blanche ſur la premiere, & on la preſſe avec la main, afin de tenir la plante aſſujettie dans la ſituation qu'on lui a donnée, avançant ainſi la main gauche qui preſſe à meſure qu'on retire avec la droite les plombs & les gros ſous qui ſont entre les papiers; on met enſuite deux autres feuilles de papier gris ſur la ſeconde feuille blanche, ſans ceſſer un ſeul moment de tenir la plante aſſujettie, de peur qu'elle ne perde la ſituation qu'on lui a donnée; ſur ce papier gris on met une autre feuille blanche, ſur cette feuille une plante qu'on arrange & recouvre comme ci-devant, juſqu'à ce qu'on ait placé toute la moiſſon qu'on a apportée, & qui ne doit pas être nombreuſe pour chaque fois; tant pour éviter la longueur du travail, que de peur que durant la deſſiccation des plantes, le papier ne contracte quelque humidité par leur grand nombre; ce qui

qui gâteroit infailliblement vos plantes, ſi vous ne vous hâtiez de les changer de papier avec les mêmes attentions ; & c'eſt même ce qu'il faut faire de tems en tems, juſqu'à ce qu'elles aient bien pris leur pli, & qu'elles ſoient toutes aſſez ſeches.

Votre pile de plantes & de papiers ainſi arrangée, doit être miſe en preſſe, ſans quoi les plantes ſe gripperoient ; il y en a qui veulent être plus preſſées, d'autres moins ; l'expérience vous apprendra cela, ainſi qu'à les changer de papier à propos, & auſſi ſouvent qu'il faut, ſans vous donner un travail inutile. Enfin quand vos plantes ſeront bien ſeches, vous les mettrez bien proprement chacune dans une feuille de papier, les unes ſur les autres, ſans avoir beſoin de papiers intermédiaires, & vous aurez ainſi un Herbier commencé, qui s'augmentera ſans ceſſe avec vos connoiſſances, & contiendra enfin l'hiſtoire de toute la végétation du pays : au reſte, il faut toujours tenir un Herbier bien ſerré, & un peu en preſſe ; ſans quoi les plantes, quelque ſeches qu'elles fuſſent, attireroient l'humidité de l'air, & ſe gripperoient encore.

Voici maintenant l'uſage de tout ce travail pour parvenir à la connoiſſance particuliere des plantes, & à nous bien entendre lorſque nous en parlons.

Il faut cueillir deux échantillons de chaque plante; l'un plus grand pour le garder, l'autre plus petit pour me l'envoyer. Vous les numéroterez avec ſoin, de façon que le grand & le petit échantillons de chaque eſpece aient toujours le même numéro. Quand vous aurez une douzaine ou deux d'eſpeces ainſi deſſéchées, vous me les enverrez dans un petit cahier par quelque occaſion. Je vous enverrai le nom & la deſcription des mêmes plantes; par le moyen des numéros, vous les reconnoîtrez dans votre Herbier, & de-là ſur la terre, où je ſuppoſe que vous aurez commencé de les bien examiner. Voilà un moyen ſûr de faire des progrès auſſi ſûrs & auſſi rapides qu'il eſt poſſible loin de votre guide.

N. B. J'ai oublié de vous dire que les mêmes papiers peuvent ſervir pluſieurs fois, pourvu qu'on ait ſoin de les bien aérer & deſſécher auparavant. Je dois ajouter auſſi que l'Herbier doit être tenu dans le lieu le plus ſec de la maiſon, & plutôt au premier qu'au rez-de-chauſſée.

DEUX LETTRES

*A M. DE M***.*

LETTRE PREMIERE.

Sur le format des Herbiers & sur la Synonymie.

SI j'ai tardé si long-tems, Monsieur, à répondre en détail à la Lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire le 3 Janvier, ç'a été d'abord dans l'idée du voyage dont vous m'aviez prévenu, & auquel je n'ai appris que dans la suite que vous aviez renoncé: & ensuite par mon travail journalier qui m'est venu tout-d'un-coup en si grande abondance, que pour ne rebuter personne, j'ai été forcé de m'y livrer tout entier, ce qui a fait à la Botanique une diversion de plusieurs mois. Mais enfin voilà la saison revenue, & je me prépare à re-

commencer mes courſes champêtres, devenues par une longue habitude, néceſſaires à mon humeur & à ma ſanté.

En parcourant ce qui me reſtoit en plantes ſeches, je n'ai gueres trouvé, hors de mon Herbier, auquel je ne veux pas toucher, que quelques doubles de ce que vous avez déjà reçu, & cela ne valant pas la peine d'être raſſemblé pour un premier envoi, je trouverois convenable de me faire durant cet été de bonnes fournitures, de les préparer, coller & ranger durant l'hiver, après quoi je pourrai continuer de même d'année en année, juſqu'à ce que j'euſſe épuiſé tout ce que je pourrois fournir. Si cet arrangement vous convient, Monſieur, je m'y conformerai avec exactitude, & dès-à-préſent je commencerai mes collections. Je deſirerois ſeulement ſavoir quelle forme vous préférez. Mon idée ſeroit de faire le fond de chaque Herbier ſur du papier à lettre, tel que celui-ci; c'eſt ainſi que j'en ai commencé un pour mon uſage, & je ſens chaque jour mieux que la commodité de ce format compenſe amplement l'avantage qu'ont de plus les grands Herbiers. Le papier ſur lequel ſont les plantes que je vous

ai envoyées vaudroit encore mieux, mais je ne puis retrouver du même, & l'impôt ſur les papiers a tellement dénaturé leur fabrication, que je n'en puis plus trouver, pour noter, qui ne perce pas. J'ai le projet auſſi d'une forme de petits Herbiers à mettre dans la poche pour les plantes en miniature, qui ne ſont pas les moins curieuſes, & je n'y ferois entrer néanmoins que des plantes qui pourroient y tenir entieres, racines & tout; entr'autres, la plupart des Mouſſes, les Glaux, Peplis, Montia, Sagina, Paſſe-pierre, &c. Il me ſemble que ces Herbiers mignons pourroient devenir charmans & précieux en même tems. Enfin il y a des plantes d'une certaine grandeur qui ne peuvent conſerver leur port dans un petit eſpace, & des échantillons ſi parfaits que ce ſeroit dommage de les mutiler. Je deſtine à ces belles plantes du papier grand & fort, & j'en ai déjà quelques-unes qui font un fort bel effet dans cette forme.

Il y a long-tems que j'éprouve les difficultés de la nomenclature, & j'ai ſouvent été tenté d'abandonner tout-à-fait cette partie. Mais il faudroit en même tems renoncer aux livres & à

profiter des obſervations d'autrui, & il me ſemble qu'un des plus grands charmes de la Botanique eſt, après celui de voir par ſoi-même, celui de vérifier ce qu'ont vu les autres; donner ſur le témoignage de mes propres yeux mon aſſentiment aux obſervations fines & juſtes d'un auteur, me paroît une véritable jouiſſance; au lieu que quand je ne trouve pas ce qu'il dit, je ſuis toujours en inquiétude ſi ce n'eſt point moi qui vois mal. D'ailleurs ne pouvant voir par moi-même que ſi peu de choſe; il faut bien ſur le reſte me fier à ce que d'autres ont vu, & leurs différentes nomenclatures me forcent pour cela de percer de mon mieux le cahos de la ſynonymie. Il a fallu, pour ne pas m'y perdre, tout rapporter à une nomenclature particuliere, & j'ai choiſi celle de Linnæus, tant par la préférence que j'ai donnée à ſon ſyſtême, que parce que ſes noms compoſés ſeulement de deux mots, me délivrent des longues phraſes des autres. Pour y rapporter ſans peine celles de Tournefort, il me faut très-ſouvent recourir à l'auteur commun que tous deux citent aſſez conſtamment, ſavoir Gaſpard Bauhin. C'eſt

dans ſon Pinax que je cherche leur concordance. Car Linnæus me paroît faire une choſe convenable & juſte, quand Tournefort n'a fait que prendre la phraſe de Bauhin, de citer l'auteur original & non pas celui qui l'a tranſcrit, comme on fait très-injuſtement en France. De ſorte que, quoique preſque toute la nomenclature de Tournefort ſoit tirée mot à mot du Pinax, on croiroit, à lire les Botaniſtes François, qu'il n'a jamais exiſté ni Bauhin ni Pinax au monde, & pour comble ils font encore un crime à Linnæus ne n'avoir pas imité leur partialité. A l'égard des plantes dont Tournefort n'a pas tiré les noms du Pinax, on en trouve aiſément la concordance dans les auteurs François Linnæiſtes, tels que Sauvage, Gouan, Gérard, Guettard, & d'Alibard qui l'a preſque toujours ſuivi.

J'ai fait cet hiver une ſeule herboriſation dans le bois de Boulogne, & j'en ai rapporté quelques Mouſſes. Mais il ne faut pas s'attendre qu'on puiſſe compléter tous les genres, même par une eſpece unique. Il y en a de bien difficiles à mettre dans un Herbier, & il y en a de ſi rares qu'ils n'ont jamais

paſſé & vraiſemblablement ne paſſeront jamais ſous mes yeux. Je crois que dans cette famille & celle des Algues, il faut ſe tenir aux genres dont on rencontre aſſez ſouvent des eſpeces, pour avoir le plaiſir de s'y reconnoître, & négliger ceux dont la vue ne nous reprochera jamais notre ignorance, ou dont la figure extraordinaire nous fera faire effort pour la vaincre. J'ai la vue fort courte, mes yeux deviennent mauvais, & je ne puis plus eſpérer de recueillir que ce qui ſe préſentera fortuitement dans les lieux à-peu-près où je ſaurai qu'eſt ce que je cherche. A l'égard de la maniere de chercher, j'ai ſuivi M. de Juſſieu dans ſa derniere herboriſation, & je la trouvai ſi tumultueuſe, & ſi peu utile pour moi, que quand il en auroit encore fait, j'aurois renoncé à l'y ſuivre. J'ai accompagné ſon neveu l'année derniere, moi-vingtieme, à Montmorenci, & j'en ai rapporté quelques jolies plantes, entr'autres la Lyſimachia Tenella, que je crois vous avoir envoyée. Mais j'ai trouvé dans cette herboriſation que les indications de Tournefort & de Vaillant ſont très-fautives, ou que depuis eux, bien des

plantes ont changé de ſol. J'ai cherché entr'autres, & j'ai engagé tout le monde à chercher avec ſoin, le Plantago Monanthos à la queue de l'Etang de Montmorenci, & dans tous les endroits où Tournefort & Vaillant l'indiquent, & nous n'en avons pu trouver un ſeul pied; en revanche j'ai trouvé pluſieurs plantes de remarque & même tout près de Paris, dans des lieux où elles ne ſont point indiquées. En général j'ai toujours été malheureux en cherchant d'après les autres. Je trouve encore mieux mon compte à chercher de mon chef.

J'oubliois, Monſieur, de vous parler de vos livres. Je n'ai fait encore qu'y jetter les yeux, & comme ils ne ſont pas de taille à porter dans la poche, & que je ne lis gueres l'été dans la chambre, je tarderai peut-être juſqu'à la fin de l'hiver prochain à vous rendre ceux dont vous n'aurez pas à faire avant ce tems-là. J'ai commencé de lire *l'Anthologie de Pontevera*; & j'y trouve, contre le ſyſtême ſexuel, des objections qui me paroiſſent bien fortes, & dont je ne ſais pas comment Linnæus s'eſt tiré. Je ſuis ſouvent tenté d'écrire dans cet auteur & dans

les autres, les noms de Linnæus à côté des leurs pour me reconnoître. J'ai déjà même cédé à cette tentation pour quelques unes, n'imaginant à cela rien que d'avantageux pour l'exemplaire. Je ſens pourtant que c'eſt une liberté que je n'aurois pas dû prendre ſans votre agrément ; & je l'attendrai pour continuer.

Je vous dois des remercîmens, Monſieur, pour l'emplacement que vous avez la bonté de m'offrir pour la deſſication des plantes : mais quoique ce ſoit un avantage dont je ſens bien la privation, la néceſſité de les viſiter ſouvent, & l'éloignement des lieux qui me feroit conſumer beaucoup de tems en courſes, m'empêchent de me prévaloir de cette offre.

La fantaiſie m'a pris de faire une collection de fruits, & de graines de toute eſpece, qui devroient avec un Herbier faire la troiſieme partie d'un cabinet d'Hiſtoire naturelle. Quoique j'aye encore acquis très-peu de choſe, & que je ne puiſſe eſpérer de rien acquérir que très-lentement & par hazard, je ſens déjà pour cet objet le défaut de place, mais le plaiſir de parcourir & viſiter inceſſamment ma pe-

tite collection, peut ſeul me payer la peine de la faire, & ſi je la tenois loin de mes yeux, je ceſſerois d'en jouir. Si par hazard vos gardes & jardiniers trouvoient quelquefois ſous leurs pas des Faînes de Hêtres, des fruits d'Aunes, d'Erables, de Bouleau, & généralement de tous les fruits ſecs des arbres des forêts ou d'autres; qu'ils en ramaſſaſſent en paſſant quelques-uns dans leurs poches, & que vous vouluſſiez bien m'en faire parvenir quelques échantillons par occaſion, j'aurois un double plaiſir d'en orner ma collection naiſſante.

Excepté l'hiſtoire des Mouſſes par Dillenius, j'ai à moi les autres livres de Botanique dont vous m'envoyez la note. Mais quand je n'en aurois aucun, je me garderois aſſurément de conſentir à vous priver, pour mon agrément, du moindre des amuſemens qui ſont à votre portée. Je vous prie, Monſieur, d'agréer mon reſpect.

SECONDE LETTRE.

SUR LES MOUSSES.

A Paris le 19 Décembre 1771.

VOICI, Monſieur, quelques échantillons de Mouſſes que j'ai raſſemblées à la hâte, pour vous mettre à portée au moins de diſtinguer les principaux genres avant que la ſaiſon de les obſerver ſoit paſſée. C'eſt une étude à laquelle j'employai délicieuſement l'hiver que j'ai paſſé à Wootton, où je me trouvois environné de montagnes, de bois & de rochers tapiſſés de Capillaires & de Mouſſes des plus curieuſes. Mais depuis lors j'ai ſi bien perdu cette famille de vue, que ma mémoire éteinte ne me fournit preſque plus rien de ce que j'avois acquis en ce genre, & n'ayant point l'ouvrage de Dillenius, guide indiſpenſable dans ces recherches, je ne ſuis parvenu qu'avec beaucoup d'effort & ſouvent avec doute à

déterminer les eſpèces que je vous envoie. Plus je m'opiniâtre à vaincre les difficultés par moi-même & ſans le ſecours de perſonne, plus je me confirme dans l'opinion que la Botanique, telle qu'on la cultive, eſt une ſcience qui ne s'acquiert que par tradition; on montre la plante, on la nomme; ſa figure & ſon nom ſe gravent enſemble dans la mémoire. Il y a peu de peine à retenir ainſi la nomenclature d'un grand nombre de plantes, mais quand on ſe croit pour cela Botaniſte, & quand il s'agit de déterminer par ſoi-même & ſans guide les plantes qu'on n'a jamais vues, c'eſt alors qu'on ſe trouve arrêté tout court, & qu'on eſt au bout de ſa doctrine. Je ſuis reſté plus ignorant encore en prenant la route contraire. Toujours ſeul & ſans autre maître que la nature, j'ai mis des efforts incroyables à de très-foibles progrès. Je ſuis parvenu à pouvoir en bien travaillant, déterminer à-peu-près les genres; mais pour les eſpeces, dont les différences ſont ſouvent très-peu marquées par la nature, & plus mal énoncées par les auteurs, je n'ai pu parvenir à en diſtinguer avec certitude qu'un très-petit nombre, ſurtout dans la famille des Mouſſes, &

ſur-tout dans les genres difficiles, tels que les Hypnum, les Jungermania, les Lichens. Je crois pourtant être ſûr de celles que je vous envoie, à une ou deux près que j'ai déſignées par un point interrogant, afin que vous puiſſiez vérifier dans Vaillant & dans Dillenius, ſi je me ſuis trompé ou non. Quoi qu'il en ſoit, je crois qu'il faut commencer à connoître empyriquement un certain nombre d'eſpeces pour parvenir à déterminer les autres, & je crois que celles que je vous envoie peuvent ſuffire, en les étudiant bien, à vous familiariſer avec la famille, & à en diſtinguer au moins les genres au premier coup-d'œil par le *facies* propre à chacun d'eux. Mais il y a une autre difficulté; c'eſt que les Mouſſes ainſi diſpoſées par brins n'ont point ſur le papier le même coup-d'œil qu'elles ont ſur la terre raſſemblées par touffes ou gazons ſerrés. Ainſi l'on herboriſe inutilement dans un Herbier & ſur-tout dans un Mouſſier, ſi l'on n'a commencé par herboriſer ſur la terre. Ces ſortes de recueils doivent ſervir ſeulement de mémoratifs, mais non pas d'inſtruction premiere. Je doute cependant, Monſieur, que vous trouviez aiſément le tems & la

patience de vous appeſantir à l'examen de chaque touffe d'herbe ou de Mouſſe que vous trouverez en votre chemin. Mais voici le moyen qu'il me ſemble que vous pourriez prendre pour analyſer avec ſuccès toutes les productions végétales de vos environs, ſans vous ennuyer à des détails minutieux, inſupportables pour les eſprits accoutumés à généraliſer les idées, & à regarder toujours les objets en grand. Il faudroit inſpirer à quelqu'un de vos laquais, garde ou garçon jardinier, un peu de goût pour l'étude des plantes, & le mener à votre ſuite dans vos promenades, lui faire cueillir les plantes que vous ne connoîtriez pas, particuliérement les Mouſſes & les graminées, deux familles difficiles & nombreuſes. Il faudroit qu'il tâchât de les prendre dans l'état de floraiſon où leurs caracteres déterminans ſont les plus marqués. En prenant deux exemplaires de chacun, il en mettroit un à part pour me l'envoyer, ſous le même numéro que le ſemblable qui vous reſteroit, & ſur lequel vous feriez mettre enſuite le nom de la plante, quand je vous l'aurois envoyée. Vous vous éviteriez ainſi le travail de cette détermination, & ce

travail ne ſeroit qu'un plaiſir pour moi qui en ai l'habitude, & qui m'y livre avec paſſion. Il me ſemble, Monſieur, que de cette maniere vous auriez fait en peu de tems le relevé des productions végétales de vos terres & des environs, & que vous livrant ſans fatigue au plaiſir d'obſerver, vous pourriez encore, au moyen d'une nomenclature aſſurée, avoir celui de comparer vos obſervations avec celles des auteurs. Je ne me fais pourtant pas fort de tout déterminer. Mais la longue habitude de fureter des campagnes m'a rendu familieres la plupart des plantes indigenes. Il n'y a que les jardins & productions exotiques où je me trouve en pays perdu. Enfin ce que je n'aurai pu déterminer ſera pour vous, Monſieur, un objet de recherche & de curioſité, qui rendra vos amuſemens plus piquans. Si cet arrangement vous plaît, je ſuis à vos ordres, & vous pouvez être ſûr de me procurer un amuſement très-intéreſſant pour moi.

J'attends la note que vous m'avez promiſe, pour travailler à la remplir autant qu'il dépendra de moi. L'occupation de travailler à des Herbiers remplira très-agréablement mes beaux jours

d'été. Cependant je ne prévois pas d'être jamais bien riche en plantes étrangeres, &, ſelon moi, le plus grand agrément de la Botanique eſt de pouvoir étudier & connoître la nature autour de ſoi plutôt qu'aux Indes. J'ai été pourtant aſſez heureux pour pouvoir inſérer dans le petit recueil que j'ai eu l'honneur de vous envoyer, quelques plantes curieuſes, & entr'autres le vrai papier, qui juſqu'ici n'étoit point connu en France, pas même de M. de Juſſieu. Il eſt vrai que je n'ai pu vous envoyer qu'un brin bien miſérable, mais c'en eſt aſſez pour diſtinguer ce rare & précieux ſouchet. Voilà bien du bavardage, mais la Botanique m'entraîne, & j'ai le plaiſir d'en parler avec vous: accordez-moi, Monſieur, un peu d'indulgence.

Je ne vous envoie que de vieilles Mouſſes; j'en ai vainement cherché de nouvelles dans la campagne. Il n'y en aura gueres qu'au mois de Février, parce que l'automne a été trop ſec. Encore faudra-t-il les chercher au loin. On n'en trouve gueres autour de Paris que les mêmes répétées.

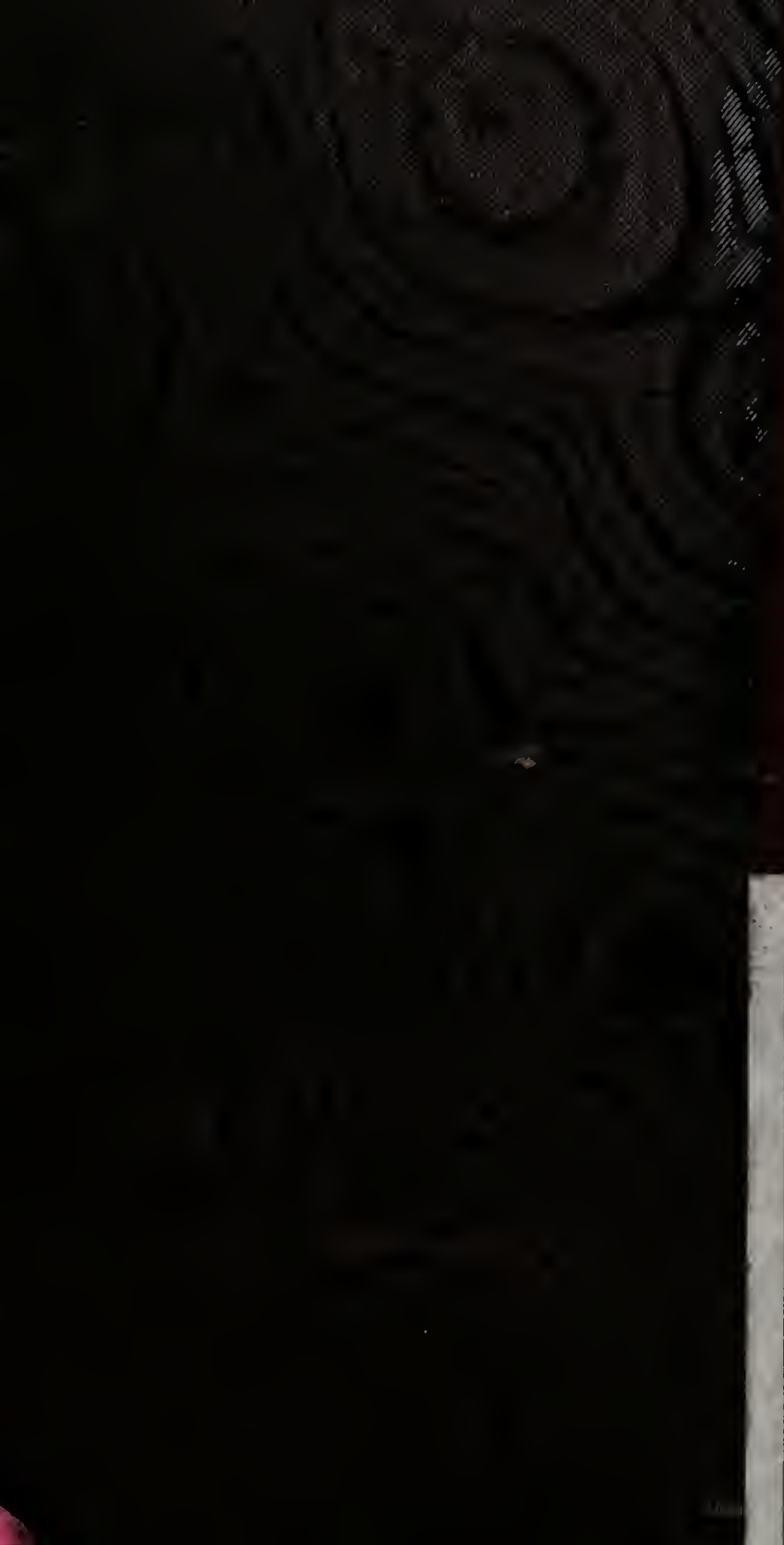
Fin du dernier Volume des Mélanges.

83489

TABLE

DES DIFFERENTES PIECES

Contenues dans ce Volume.

TRADUCTION du premier Livre de l'hiſtoire de Tacite, avec le latin. . . . . page. 6
Traduction de l'Apocolokintoſis de Seneque, avec le latin. . . 219
Olinde & Sophronie, avec l'Italien. 275
Fragmens pour un Dictionnaire des termes de Botanique. . . 315
Lettres élémentaires ſur la Botanique. 419
*Lettres à M. D. M***. ſur la formation des Herbiers.* . . 507

FIN.